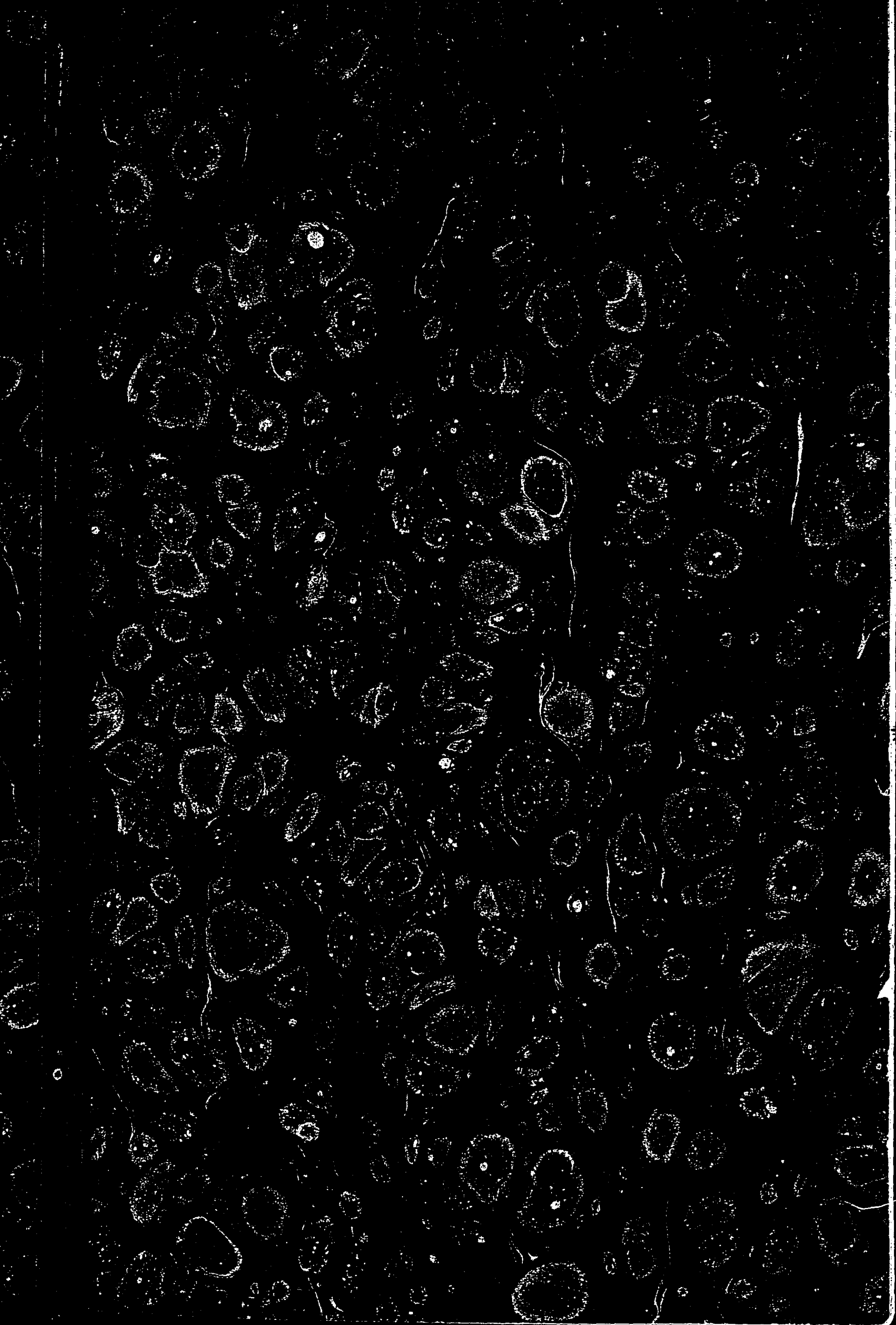


EXPLICATION

DES

DOUZE DERNIERS LIVRES PROPHÉTIQUES

DE L'ANCIEN TESTAMENT.

EXPLICATION

DES

DOUZE DERNIERS LIVRES PROPHÉTIQUES

DE L'ANCIEN TESTAMENT;

PRÉCÉDÉE

D'UN COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LA PÉRIODE DES PROPHÈTES;

D'après les articles de M. Preiswerk

DANS LE JOURNAL *L'ORIENT*.

Accompagnée d'un tableau synchronistique.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ POUR LA TRADUCTION D'OUVRAGES CHRÉTIENS ALLEMANDS.



NEUCHATEL,

CHEZ JEAN-PIERRE MICHAUD, LIBRAIRE.

1841.

Neuchâtel, imprimerie de Ch[s] Attinger.

AVANT-PROPOS.

Les douze Petits Prophètes sont certainement la portion de la Bible qu'on lit et connaît le moins, et c'est aussi celle qui est la plus difficile à comprendre, et qui, à une lecture superficielle, paraît avoir le moins d'intérêt pour le chrétien. Les prédictions messianiques qu'elle contient, semblent, par leur brièveté, de peu d'importance, comparées à ces magnifiques tableaux qu'Esaïe nous trace des temps évangéliques. Zacharie et Osée sont tellement énigmatiques que les plus habiles interprètes ne parviennent pas à en dissiper toutes les obscurités. Abdias et Nahum parlent de peuples qui n'existent plus; et les autres prophéties sont dans un rapport trop direct avec l'état politique et religieux du peuple d'Israël auquel elles étaient adressées, pour s'appliquer facilement à nos besoins spirituels. D'ailleurs, les traductions fran-

çaises ajoutent par leurs inexactitudes aux difficultés que présente le texte même.

Et cependant, à ne considérer même que le côté littéraire, ces douze livres ne le cèdent en rien aux pages les plus sublimes d'Esaïe ou d'Ezéchiel. En les étudiant, on se sent transporté dans un monde de poésie auquel ne se sont jamais élevés les écrivains profanes les plus vantés, et le peu d'étendue de ces petits écrits permet d'en saisir facilement le sens général et la disposition des parties. Que de livres grecs et latins sont longuement expliqués dans les académies, dont les beautés n'approchent point de celles d'Amos ou de Michée ! et pourquoi faut-il que les chrétiens consacrent si peu de temps à l'étude approfondie des livres saints, et le monde tant d'années à celle des classiques?

La Bible nous a sans doute été donnée pour notre édification; mais nous y puiserons une édification d'autant plus grande que nous en approfondirons mieux le sens. Ainsi l'étude et l'intelligence des Petits Prophètes y font trouver une source abondante d'instructions utiles et pratiques, qui reste comme fermée au lecteur superficiel : le cœur de l'homme est le même au dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne qu'au huitième et septième avant Jésus-Christ, et dans l'Europe

moderne que dans l'ancienne Jérusalem, et les prophètes qui censuraient l'incrédulité, la licence, le formalisme, l'aveugle sécurité, la tiédeur de leurs compatriotes, s'adressent avec tout autant de vérité à la chrétienté actuelle. *Toute l'Ecriture,* a dit l'apôtre, tous les livres sans exception de l'Ancien Testament, *est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice.*

Nous croyons donc rendre service à nos frères en rappelant leur attention sur les *douze derniers livres prophétiques de l'Ancien Testament*, et en leur en offrant une *explication* assez détaillée pour qu'avec un peu d'attention ils en comprennent et l'ensemble et les détails, et qu'il ne reste plus que les obscurités qui proviennent de l'ignorance où l'on est sur divers points de la géographie ou de l'histoire des Hébreux et des peuples voisins.

Cette *Explication* est empruntée au journal *l'Orient*, que publie, à Bâle, M. le professeur Preiswerk, et dont on a commencé récemment une traduction française. Mais, pour rendre à chacun ce qui lui est dû et ne pas laisser reposer sur l'auteur allemand la responsabilité de choses qu'il n'a point écrites, nous devons donner à nos lecteurs quelques détails sur la composition de cet ouvrage.

L'introduction sur *le Temps des prophètes* est une simple traduction de trois articles qui ont paru dans le *Morgenland*, en juillet, août et septembre 1839. Nos frères la doivent au même pasteur vaudois qui leur a fait connaître l'écrit de Sander sur les *Quatre Evangiles*, et celui d'Olshausen sur l'*Interprétation biblique*. Il a aussi traduit l'article sur *Joël* (août 1838), qui toutefois a subi divers changemens et auquel ont été ajoutées de nombreuses notes.

Les autres articles contenus dans ce premier cahier sont de l'un des membres de notre société. Le travail de M. Preiswerk sur Jonas (février 1841) a été complété avec la dissertation que la *Gazette évangélique de Hengstenberg* a publié en 1834 sur le même sujet. Pour l'explication d'*Amos*, le cadre a été emprunté à M. Preiswerk (août 1840), et les détails à Ewald (*Die Propheten des alten Bundes*, 1er *Bd.* Stuttgard, 1840). L'article sur Michée est un extrait de celui du *Morgenland* (mai 1839); mais tout ce qui a été omis se retrouve dans un second article qui présente, si nous ne nous trompons, ce livre prophétique sous un jour nouveau.

Nous ne publions, pour le moment, l'explication que de quatre prophètes. Nous les avons rangés selon leur ordre chronologique, et avons disposé l'impression de telle sorte qu'on pourra in-

tercaler, plus tard, à sa place Osée qui vient après Amos et avant Michée. Chaque prophète fait une dissertation à part, et à mesure que M. Preiswerk, selon la promesse qu'il nous a faite, publiera successivement ses articles sur les huit livres restans, nous les traduirons (si le Seigneur le veut) et les publierons soit par cahiers semblables à celui-ci, soit un à un.

La traduction de l'*Orient*, dont le premier cahier a paru, et que nous recommandons à tous nos lecteurs, nous permet de croire que nous ne nous étions pas trompés sur les besoins religieux des protestans français, et sur le mérite des articles de ce journal relatifs aux Petits Prophètes, que nous avions traduits ou retravaillés au fur et à mesure qu'ils paraissaient. Nous y avions trouvé la science solide qui caractérise l'Allemagne, mise à la portée de tout lecteur qui, sans savoir l'hébreu, veut faire une étude quelque peu approfondie des livres saints.

Indiquer l'époque à laquelle le prophète a vécu, et ce que l'on sait de sa personne, donner de son livre une analyse générale, exposer en détail ses prédictions messianiques et montrer la parfaite concordance de ses vues avec celles des autres prophètes de l'ancienne alliance et avec celles des apôtres : telle est, nous semble-t-il, l'intention

de M. Preiswerk dans ses articles, que nous reproduisons en poursuivant, plus loin qu'il ne l'a fait, l'analyse de chaque livre, et en expliquant ainsi un plus grand nombre de passages difficiles.

Puissent ces feuilles, avec le secours de Dieu, contribuer à répandre de plus en plus dans les églises françaises l'intelligence des saintes Ecritures et la connaissance de « la vérité qui est selon la piété! »

Neuchâtel, 31 mai 1841.

LES EDITEURS.



COUP D'OEIL GÉNÉRAL

SUR

LA PÉRIODE DES PROPHÈTES.

La période de l'histoire sacrée qui offre sans contredit les plus grandes difficultés, est celle qui commence à *Samuel*, fondateur des écoles de prophètes, et que termine *Malachie*, le dernier des prophètes. En effet, quoique dans l'époque des Juges, en particulier, la chronologie soit difficile à établir d'une manière pleinement satisfaisante, l'histoire des Israélites avant Samuel offre néanmoins, sous le rapport de la clarté, ce double avantage : d'une part, elle est beaucoup moins entremêlée avec les destinées des peuples étrangers et idolâtres, et surtout le règne de Dieu n'y apparaît point en lutte avec de grandes puissances terrestres, telles que l'Egypte ou Babylone ; d'autre part, en Israël même, les choses se passent d'une manière plus simple, et l'on n'y trouve pas encore, comme dans la période que nous nous

proposons maintenant d'étudier, deux pouvoirs différens, celui de la parole prophétique et celui des chefs politiques, subsistant l'un à côté de l'autre, et tendant constamment à empiéter l'un sur l'autre.

L'entreprise de tracer un tableau complet et régulier de la période des Prophètes depuis Samuel jusques à Malachie, d'en déterminer exactement le cours, d'en fixer la chronologie d'une manière certaine, d'établir clairement les relations du peuple d'Israël avec les nations voisines pendant ce laps de temps, cette entreprise présente de graves difficultés dont voici les principales.

Et d'abord il n'est pas facile de déterminer d'une manière précise l'époque dans laquelle chaque prophète a vécu. Plusieurs d'entre eux [1] ne l'indiquent nullement dans leurs écrits, et, faute de certitude historique, on est réduit à se contenter de probabilités.

En second lieu, les livres historiques de la Bible donnent bien d'une manière exacte la succession des rois, tant du royaume de Juda que du royaume d'Ephraïm, ainsi que la durée de leurs règnes; néanmoins ce n'est pas une chose aisée que de faire concorder tous ces nombres d'années, et d'établir entre eux une harmonie satisfaisante; et même les chronologistes sont-ils fréquemment en désaccord. Aussi doit-on renoncer, à cet égard, à obtenir une certitude incontestable jusque dans les plus petits détails.

Les difficultés sont beaucoup plus grandes encore, lorsqu'il est question des nations étrangères à Israël. Leur histoire authentique ne commence qu'avec les Perses. Les Babyloniens et les Chaldéens, les Assyriens et les Mèdes, ne nous apparaissent, faute de notions historiques liées et certaines, que comme dans un lointain nuageux, qui nous laisse bien voir certains détails, mais non un ensemble clair

[1] Jonas, Joël, Nahum, Habacuc, Abdias, Malachie.

et précis. Ces peuples antiques et leurs noms fameux apparaissent à notre esprit avec ces formes vagues et trompeuses que présentent aux regards des navigateurs, des côtes lointaines dont les montagnes sont enveloppées de nuages qui changent constamment de formes : du bord de leur navire, ils peuvent reconnaître les formes générales des contrées qu'ils observent, il est des détails qu'ils peuvent déterminer avec certitude; mais il leur serait impossible de tracer de ces côtes une carte qui répondît aux exigences de la géographie. Et de même que sur les meilleures cartes que nous ayons des régions polaires ou de l'intérieur de l'Afrique, la direction de certaines côtes, ou de tel ou tel cours d'eau, n'est marquée que par des points hypothétiques; ainsi nous ne pouvons donner à certaines parties de l'histoire des Assyriens et des Mèdes que des contours ponctués.

Mais en avouant à l'avance tout ce que notre travail laisse à désirer, nous pouvons aussi affirmer que nous avons consulté consciencieusement les meilleures sources, profité des recherches les plus récentes; et nous osons espérer que les lecteurs de la Bible nous sauront gré de leur donner une de ces tables chronologiques qui sont aussi utiles pour l'étude d'une période historique, que les cartes géographiques le sont pour celle des diverses contrées du globe.

Le temps des prophètes, ou les sept siècles qui séparent *Samuel* de *Malachie*, est, sous le rapport religieux, la période où la parole vivante a complété la parole écrite, et l'a animée d'une vie nouvelle. Les prophètes donnèrent de vive voix le commentaire pratique de la lettre de la loi. Mais leur parole vivante a fait plus : elle a dit ce que la loi n'avait pu qu'indiquer ; elle a levé l'un après l'autre les voiles que les formes symboliques avaient jetés sur la loi; elle a exprimé clairement la moëlle spirituelle des révélations anté-

rieures, et a montré, dans un avenir éloigné, mais éclairé par la foi, le grand but auquel Dieu conduisait son peuple, et dont le sens se cachait sous les symboles du culte mosaïque.

Cette période prophétique contraste d'une manière frappante avec les temps qui l'ont précédée et suivie : la période antérieure avait eu un caractère tout légal, qui fut pareillement celui de l'époque postérieure. Après Malachie, l'esprit prophétique cesse, la vie spirituelle languit, et l'on voit les Juifs se rattacher à la lettre de la loi, et entrer dans cette direction qui se révèle à son plus haut degré dans le pharisaïsme du Nouveau Testament, et qui s'est conservée jusqu'à ce jour dans le judaïsme rabbinique.

Placée entre deux périodes obscures, comme une lampe dont la lumière vivifiante a brillé pendant sept siècles pour les Hébreux, et resplendit encore aujourd'hui dans l'Ecriture aux yeux de l'église entière, cette suite de prophètes était en Israël une puissance spirituelle qui luttait contre le pouvoir politique ou royal. D'après la constitution mosaïque, l'autorité royale devait être réunie dans un même individu avec le pouvoir sacerdotal, et ce prêtre-roi et sacrificateur-souverain devait annoncer à son peuple le conseil de Dieu par l'Urim et le Thummim [1], et réunir aussi en

[1] Il est difficile de dire ce qu'était l'*Urim* et le *Thummim*, mots que Luther a rendus par *Licht und Recht* (lumière et justice). Il est vraisemblable, d'après les passages Exod. XXVIII, 30, et Lévit. VIII, 8, que l'Urim et Thummim se trouvaient en dedans du pectoral, derrière les rangées de pierres précieuses dont le pectoral était orné. D'autres passages, tels que Nombr. XXVII, 21, montrent que c'était par le moyen de cet Urim que le souverain sacrificateur recevait les réponses aux questions qu'il présentait à Dieu. C'est ce qu'on voit aussi par 1. Sam. XXIII, 9 et 11, et XXVIII, 6. Chaque nouveau pas que nous ferions dans cette recherche nous introduirait dans le champ des conjectures, et ce n'est pas ici le lieu de nous y lancer.

sa personne l'office de prophète. Le souverain sacrificateur vêtu du pectoral sacré, à la fois pontife, roi et prophète, possédait donc également l'autorité judiciaire et royale, l'autorité ecclésiastique et sacerdotale, et l'autorité prophétique. Mais il en a été à cet égard comme de la plus grande partie de ce que Moïse a écrit dans la loi : c'était plutôt un témoignage, un type de ce que, d'après le conseil de Dieu, le peuple devait être et devenir, que ce n'était une loi qui dût être exécutée. Toute la révélation de Dieu à Moïse, toutes ses ordonnances et prescriptions n'ont été, en réalité, que très imparfaitement mises à exécution, et c'est même dans les siècles qui ont suivi immédiatement la promulgation de la loi, que nous trouvons le moins de zèle pour l'observation de ces ordonnances, et que les injonctions les plus graves ont été le plus méprisées. Ainsi le souverain sacrificateur n'a jamais occupé dans toute son étendue la place qui lui était destinée. La conséquence de cette inobservation de la loi a été celle de tout oubli et de toute négligence des commandemens de Dieu, la ruine du peuple. Les bénédictions qu'Israël devait recevoir au moyen des ordonnances transmises par Moïse, il ne les a pas obtenues, et au lieu de marcher vers la prospérité, il s'est précipité à sa ruine.

Mais lorsque, sous la conduite de Samuel, qui exerça en Israël, en vertu de la vocation immédiate de Dieu, le triple office de juge suprême, de sacrificateur et de prophète, le peuple se vit parvenu à un degré jusqu'alors inconnu de grandeur et de puissance, son sens charnel et son orgueil lui firent substituer à l'institution divine une institution humaine ; il voulut voir à sa tête, non plus le serviteur de Dieu, mais un roi terrestre. Saül fut choisi pour répondre à ce vœu. Et ce qui, dans les desseins de l'Eternel, devait être réuni sur *une* seule tête, se scinda en *trois* directions différentes. La puissance *politique* s'assit sur le trône et prit

le sceptre en sa main; l'autorité *sacerdotale*, de plus en plus privée de la lumière prophétique communiquée par l'Urim et le Thummim, se subordonna à la prépondérance du pouvoir politique et à l'influence de l'esprit du temps, tandis que la puissance *prophétique*, disséminée dans des individus isolés que Dieu appelait d'une manière immédiate et extraordinaire, luttait par intervalles contre les envahissemens de la royauté et la langueur indifférente du sacerdoce.

Le pouvoir civil et l'autorité prophétique, ainsi séparés, agirent l'un à côté de l'autre, et trop souvent l'un contre l'autre, pendant la période de sept siècles, dont nous nous proposons maintenant d'esquisser les principaux contours. La puissance politique commença très promptement à s'affaiblir, parce qu'elle était dans le règne de Dieu une chose anormale. Le royaume d'Israël se scinda en deux royaumes, celui de Juda et celui d'Ephraïm. Et non seulement ils ne furent plus réunis, mais la division s'accrut sans cesse jusques à la destruction totale des deux royaumes. Cependant, plus l'état politique était en proie au trouble et à la tourmente, et le danger d'une ruine entière imminent, plus aussi brillait avec éclat le flambeau de la parole prophétique ; et lorsque les derniers coups, les coups destructeurs survinrent, on vit paraître ici un Jérémie au milieu des ruines de Jérusalem, là un Daniel, sentinelle de Dieu en faveur de son peuple auprès du trône de Babylone, là un Ezéchiel pour paître les brebis du Très-Haut, dispersées et captives auprès du fleuve Kébar. La puissance politique avait péri, mais la puissance prophétique n'était pas morte avec elle.

Et aussi y eut-il pour Israël, en tant que peuple, comme une résurrection ; la prophétie, que ne pouvaient atteindre les coups des puissances terrestres ennemies, avait passé intacte à travers la fournaise de la ruine nationale. Israël n'eut plus de roi, mais il eut encore des prophètes ; le sanc-

tuaire détruit fut relevé, et la parole prophétique montra encore une fois, avant que de rentrer dans le silence, le « Seigneur qui allait entrer dans son temple. » Puis cette parole cessa aussi de se faire entendre ; car son autorité ne pouvait subsister par elle seule, indépendamment de l'autorité judiciaire et de l'autorité sacerdotale qui devaient lui être unies et reposer avec elle sur une seule tête.

Pendant ces temps de décadence et de ruine, l'histoire d'Israël se mêla à celle des grandes puissances de la terre ; et nous devrons ainsi faire connaissance avec les anciens royaumes de l'Asie occidentale, qui se sont succédés dans les belles contrées de l'Euphrate et du Tigre, dans ces lieux où l'humanité naissante s'est développée, et d'où elle a envoyé aux quatre vents des cieux ses nombreux essaims. A l'orgueilleuse *Ninive*, nous verrons succéder l'arrogance de *Babylone*, la dominatrice des nations, jusqu'à ce que la puissance *médo-perse* descende des montagnes de l'Orient dans les plaines de Sinhar, et impose à l'Asie occidentale humiliée une loi nouvelle. C'est ainsi que, dans l'étude que nous allons faire, les événemens les plus importans de l'histoire ancienne du monde s'entrelacent avec les faits les plus mémorables de l'histoire biblique de l'Ancien Testament.

Pour achever ces préliminaires, disons quelques mots de la carte synchronistique que nous avons jointe à notre écrit. La distance de droite à gauche désigne le cours des siècles, qui sont indiqués en nombres correspondans aux années avant la naissance de Christ, par le moyen de lignes verticales, vrais méridiens chronologiques qui rendent, pour la supputation des années, le même service que les degrés de longitude sur les cartes de géographie. Notre table est divisée en plusieurs compartimens distingués par des couleurs différentes. Dans la partie supérieure (coloriée en vert), nous avons placé les *prophètes*, remarquables soit comme auteurs de livres bibliques, soit en raison de l'influence qu'ils ont exer-

cée sur leur époque. Il nous a paru plus convenable de ne pas les introduire au milieu des rois sous lesquels ils ont vécu, afin d'éviter un entassement de noms qui aurait offert quelque embarras, et pour qu'on pût saisir d'un coup d'œil la suite des prophètes bibliques.

Le compartiment suivant (colorié en jaune) est consacré au royaume d'*Israël* (1), lequel, dès l'an 975, se divise en deux royaumes, *Juda* et *Ephraïm*. Ceux-ci perdent leur couleur, lorsqu'ils passent l'un après l'autre sous la domination des *Assyriens* et des *Babyloniens*, qui occupent, sur le tableau, la troisième division (coloriée en gris). La puissance assyrienne, distincte de la puissance babylonienne, finit l'an 625, et laisse le champ libre à cette dernière, qui s'accroît sans cesse, jusqu'à ce qu'elle trouve aussi une

(1) *Israël*, surnom sacré du patriarche Jacob (Gen. XXXII, 28), est le nom du *peuple entier* qui est sorti de lui, du *royaume* dans son ensemble, et de toute la *terre* promise et donnée aux Israélites. Après le schisme, les dix tribus séparées de la dynastie de David se considérèrent, à cause de leur population plus nombreuse, comme étant le *peuple* et le *royaume d'Israël*, et n'envisagèrent le royaume de *Juda* que comme une province détachée. De là l'usage d'appeler le royaume des descendans de David, *royaume de Juda*, et celui que formaient les dix tribus, *royaume d'Israël*. Les livres historiques de l'Ancien Testament, et même les prophètes, font usage de ces locutions; cependant les derniers, pour éviter les méprises, donnent aussi souvent aux dix tribus le nom d'*Ephraïm*, parce que cette grande tribu, qui s'était dès long-temps montrée jalouse de celle de Juda, avait joué le rôle principal dans le schisme, et que les autres plus petites s'étaient rangées autour d'elle pour former le *royaume d'Ephraïm*. Nous nous servirons de cette dernière désignation, fournie par les prophètes, quand nous parlerons du royaume appelé ordinairement royaume d'Israël, parce que le nom d'*Israël*, dans le langage historique, doit être conservé pour désigner le peuple dans son ensemble sous le point de vue théocratique, et ne doit pas servir à désigner seulement une portion des descendans de Jacob.

borne dans la puissance réunie des *Mèdes* et des *Perses*. La case inférieure (coloriée en rose) est consacrée à cette dernière, qui, sous Cyrus, s'élève à la domination du monde connu. Comme ce même Cyrus rendit aux Israélites leur existence nationale, que le pays d'Israël, réduit en grande partie en désert sous la domination des Assyriens, recommença à fleurir, et que Jérusalem et le Saint Lieu sortirent de leurs ruines sous son règne, nous avons fait reparaître la case d'Israël avec la même couleur, jusqu'à la fin de la période dont nous nous occupons.

Quant aux dates spéciales, il a été possible, pour les rois d'Israël, de désigner la durée de chaque règne, au moyen de lignes qui en indiquent le commencement et la fin, et qui correspondent au siècle dans lequel ce règne a eu lieu. C'est ainsi, par exemple, que le chiffre 25, placé à l'une des extrémités de la ligne tracée sous le nom d'Ezéchias, à gauche de la ligne verticale du 7e siècle, indique que ce roi est monté sur le trône en l'an 725; tandis que le chiffre 96, placé à l'autre extrémité de la ligne de son règne, montre qu'il est mort en l'an 696.

Quant aux prophètes, on ne connaît exactement, pour la plupart d'entre eux, ni l'époque de leur vie, ni la durée de leur carrière prophétique, et nous avons dû nous contenter de placer, dans l'espace de temps où ils ont exercé leur ministère, leurs noms, le plus souvent sans aucune date, et parfois même sans lignes qui indiquassent, même approximativement, le nombre des années pendant lesquelles ils ont prophétisé.

Nous avons suivi les mêmes principes à l'égard des rois étrangers. Déterminer exactement la durée du règne des rois d'Assyrie, Phul ou Thiglath Piléser, est chose impossible, tandis qu'on peut le faire pour Cyrus ou Xerxès.

Enfin, les grandes époques sont aussi indiquées par des chiffres; on voit au premier coup d'œil que le schisme, par

exemple, a eu lieu en l'an 975, que le royaume d'Ephraïm a été détruit en 721, que le rétablissement d'Israël tombe sur l'an 536, la chute du royaume d'Assyrie sur l'an 625, et ainsi de suite.

Mais il est temps d'en venir à l'explication du tableau.

Les trois premiers siècles qu'il nous présente, savoir de l'an 1100 environ à l'an 800, ne mettent sous nos yeux que le peuple d'Israël, et il n'y est nullement question encore des grands royaumes de l'Asie occidentale. C'est le temps de la grandeur politique d'Israël. A la tête de cette époque se trouve *Samuel*.

Déjà dans Jérémie xv, 1, Moïse et Samuel sont mis, par la bouche du Seigneur, l'un à côté de l'autre, comme les deux fondateurs et protecteurs d'Israël. C'est à eux deux que ce peuple doit sa religion et la vie religieuse sans laquelle il ne pouvait y avoir pour lui ni nationalité, ni prospérité nationale. Moïse a donné les préceptes, Samuel en a amené la mise en pratique ; Moïse a prescrit les formes, Samuel a développé l'esprit, sans lequel les formes, abandonnées à elles-mêmes, ne conduisent qu'à la superstition. Car, dans la période immédiatement antérieure à Samuel, le respect pour le sanctuaire était éteint chez la masse du peuple, ou du moins si celle-ci montre encore quelque foi aux institutions de Moïse, ce n'est, de sa part, qu'une vénération superstitieuse pour l'arche de l'alliance ; ainsi les anciens d'Israël disaient dans le camp : « Faisons venir de Scilo l'arche de l'alliance de l'Eternel ; qu'il vienne au milieu de nous, et qu'il nous délivre de la main de nos ennemis. » (1 Sam. IV, 3)

Samuel apporta des remédes salutaires à tous les maux que l'on avait à déplorer au temps des Juges. Les divisions intestines, la séparation des tribus en confédérations distinctes sans lien national, l'oubli du sanctuaire commun,

oubli qui eut pour effet de faire tomber les tribus éloignées du centre dans l'idolâtrie des païens, leurs voisins, l'ignorance à l'égard des choses divines, l'état encore grossier et peu civilisé de la nation en général, l'affaiblissement politique sous l'influence des peuples voisins; tous ces maux disparurent par la main de Samuel.

Il fonda les écoles de prophètes et se mit à leur tête (1 Sam. XIX, 20), et jusqu'à la fin de cette période de sept siècles que nous avons sous les yeux, l'esprit de prophétie une fois excité ne s'éteignit plus en Israël. Les élèves de Samuel et leurs successeurs les prophètes furent, dès ce moment, pour le corps ecclésiastique et politique des Israélites, ce que sont, pour le corps humain, les nerfs qui conduisent l'esprit vital dans tous les membres. Ils éveillèrent et entretinrent en Israël la vie spirituelle, et cette vie fut aussi pour Israël la source de sa prospérité nationale et de sa civilisation; c'est alors seulement qu'il se présenta comme compact, fort et digne de respect, et qu'il prit sa place comme nation au milieu des peuples qui l'entouraient. Les malheurs du temps avaient évidemment atteint leur plus haut période; et, humainement parlant, sans l'apparition de Samuel, le peuple, foulé par les puissans Philistins, se serait bientôt entièrement dissous en quelques tribus opprimées qui n'auraient plus été unies ensemble par aucun lien national ni religieux, et ces tribus auraient changé contre le culte idolâtre de leurs oppresseurs, la seule chose qui les distinguait, la foi en un seul Dieu. Le sort tragique de Samson est une preuve manifeste du découragement qui s'était emparé de la nation; toujours on le laisse seul; le temps était passé où, comme du temps des premiers Juges, un seul homme, saisi de l'Esprit de Dieu, pouvait devenir le sauveur de son époque. Si une vie nouvelle, pénétrante, profonde, intime et embrassant le peuple tout entier, n'avait pas reparu, c'en était fait des espérances d'Israël. Le sa-

cée sur leur époque. Il nous a paru plus convenable de ne pas les introduire au milieu des rois sous lesquels ils ont vécu, afin d'éviter un entassement de noms qui aurait offert quelque embarras, et pour qu'on pût saisir d'un coup d'œil la suite des prophètes bibliques.

Le compartiment suivant (colorié en jaune) est consacré au royaume d'*Israël* (1), lequel, dès l'an 975, se divise en deux royaumes, *Juda* et *Ephraïm*. Ceux-ci perdent leur couleur, lorsqu'ils passent l'un après l'autre sous la domination des *Assyriens* et des *Babyloniens*, qui occupent, sur le tableau, la troisième division (coloriée en gris). La puissance assyrienne, distincte de la puissance babylonienne, finit l'an 625, et laisse le champ libre à cette dernière, qui s'accroît sans cesse, jusqu'à ce qu'elle trouve aussi une

(1) *Israël*, surnom sacré du patriarche Jacob (Gen. XXXII, 28), est le nom du *peuple entier* qui est sorti de lui, du *royaume* dans son ensemble, et de toute la *terre* promise et donnée aux Israélites. Après le schisme, les dix tribus séparées de la dynastie de David se considérèrent, à cause de leur population plus nombreuse, comme étant le *peuple* et le *royaume d'Israël*, et n'envisagèrent le royaume de *Juda* que comme une province détachée. De là l'usage d'appeler le royaume des descendans de David, *royaume de Juda*, et celui que formaient les dix tribus, *royaume d'Israël*. Les livres historiques de l'Ancien Testament, et même les prophètes, font usage de ces locutions; cependant les derniers, pour éviter les méprises, donnent aussi souvent aux dix tribus le nom d'*Ephraïm*, parce que cette grande tribu, qui s'était dès long-temps montrée jalouse de celle de Juda, avait joué le rôle principal dans le schisme, et que les autres plus petites s'étaient rangées autour d'elle pour former le *royaume d'Ephraïm*. Nous nous servirons de cette dernière désignation, fournie par les prophètes, quand nous parlerons du royaume appelé ordinairement royaume d'Israël, parce que le nom d'*Israël*, dans le langage historique, doit être conservé pour désigner le peuple dans son ensemble sous le point de vue théocratique, et ne doit pas servir à désigner seulement une portion des descendans de Jacob.

borne dans la puissance réunie des *Mèdes* et des *Perses*. La case inférieure (coloriée en rose) est consacrée à cette dernière, qui, sous Cyrus, s'élève à la domination du monde connu. Comme ce même Cyrus rendit aux Israélites leur existence nationale, que le pays d'Israël, réduit en grande partie en désert sous la domination des Assyriens, recommença à fleurir, et que Jérusalem et le Saint Lieu sortirent de leurs ruines sous son règne, nous avons fait reparaître la case d'Israël avec la même couleur, jusqu'à la fin de la période dont nous nous occupons.

Quant aux dates spéciales, il a été possible, pour les rois d'Israël, de désigner la durée de chaque règne, au moyen de lignes qui en indiquent le commencement et la fin, et qui correspondent au siècle dans lequel ce règne a eu lieu. C'est ainsi, par exemple, que le chiffre 25, placé à l'une des extrémités de la ligne tracée sous le nom d'Ezéchias, à gauche de la ligne verticale du 7e siècle, indique que ce roi est monté sur le trône en l'an 725; tandis que le chiffre 96, placé à l'autre extrémité de la ligne de son règne, montre qu'il est mort en l'an 696.

Quant aux prophètes, on ne connaît exactement, pour la plupart d'entre eux, ni l'époque de leur vie, ni la durée de leur carrière prophétique, et nous avons dû nous contenter de placer, dans l'espace de temps où ils ont exercé leur ministère, leurs noms, le plus souvent sans aucune date, et parfois même sans lignes qui indiquassent, même approximativement, le nombre des années pendant lesquelles ils ont prophétisé.

Nous avons suivi les mêmes principes à l'égard des rois étrangers. Déterminer exactement la durée du règne des rois d'Assyrie, Phul ou Thiglath Piléser, est chose impossible, tandis qu'on peut le faire pour Cyrus ou Xerxès.

Enfin, les grandes époques sont aussi indiquées par des chiffres; on voit au premier coup d'œil que le schisme, par

exemple, a eu lieu en l'an 975, que le royaume d'Ephraïm a été détruit en 721, que le rétablissement d'Israël tombe sur l'an 536, la chute du royaume d'Assyrie sur l'an 625, et ainsi de suite.

Mais il est temps d'en venir à l'explication du tableau.

Les trois premiers siècles qu'il nous présente, savoir de l'an 1100 environ à l'an 800, ne mettent sous nos yeux que le peuple d'Israël, et il n'y est nullement question encore des grands royaumes de l'Asie occidentale. C'est le temps de la grandeur politique d'Israël. A la tête de cette époque se trouve *Samuel.*

Déjà dans Jérémie xv, 1, Moïse et Samuel sont mis, par la bouche du Seigneur, l'un à côté de l'autre, comme les deux fondateurs et protecteurs d'Israël. C'est à eux deux que ce peuple doit sa religion et la vie religieuse sans laquelle il ne pouvait y avoir pour lui ni nationalité, ni prospérité nationale. Moïse a donné les préceptes, Samuel en a amené la mise en pratique ; Moïse a prescrit les formes, Samuel a développé l'esprit, sans lequel les formes, abandonnées à elles-mêmes, ne conduisent qu'à la superstition. Car, dans la période immédiatement antérieure à Samuel, le respect pour le sanctuaire était éteint chez la masse du peuple, ou du moins si celle-ci montre encore quelque foi aux institutions de Moïse, ce n'est, de sa part, qu'une vénération superstitieuse pour l'arche de l'alliance ; ainsi les anciens d'Israël disaient dans le camp : « Faisons venir de Scilo l'arche de l'alliance de l'Eternel ; qu'il vienne au milieu de nous, et qu'il nous délivre de la main de nos ennemis. » (1 Sam. IV, 3)

Samuel apporta des remédes salutaires à tous les maux que l'on avait à déplorer au temps des Juges. Les divisions intestines, la séparation des tribus en confédérations distinctes sans lien national, l'oubli du sanctuaire commun,

oubli qui eut pour effet de faire tomber les tribus éloignées du centre dans l'idolâtrie des païens, leurs voisins, l'ignorance à l'égard des choses divines, l'état encore grossier et peu civilisé de la nation en général, l'affaiblissement politique sous l'influence des peuples voisins; tous ces maux disparurent par la main de Samuel.

Il fonda les écoles de prophètes et se mit à leur tête (1 Sam. XIX, 20), et jusqu'à la fin de cette période de sept siècles que nous avons sous les yeux, l'esprit de prophétie une fois excité ne s'éteignit plus en Israël. Les élèves de Samuel et leurs successeurs les prophètes furent, dès ce moment, pour le corps ecclésiastique et politique des Israélites, ce que sont, pour le corps humain, les nerfs qui conduisent l'esprit vital dans tous les membres. Ils éveillèrent et entretinrent en Israël la vie spirituelle, et cette vie fut aussi pour Israël la source de sa prospérité nationale et de sa civilisation; c'est alors seulement qu'il se présenta comme compact, fort et digne de respect, et qu'il prit sa place comme nation au milieu des peuples qui l'entouraient. Les malheurs du temps avaient évidemment atteint leur plus haut période; et, humainement parlant, sans l'apparition de Samuel, le peuple, foulé par les puissans Philistins, se serait bientôt entièrement dissous en quelques tribus opprimées qui n'auraient plus été unies ensemble par aucun lien national ni religieux, et ces tribus auraient changé contre le culte idolâtre de leurs oppresseurs, la seule chose qui les distinguait, la foi en un seul Dieu. Le sort tragique de Samson est une preuve manifeste du découragement qui s'était emparé de la nation; toujours on le laisse seul; le temps était passé où, comme du temps des premiers Juges, un seul homme, saisi de l'Esprit de Dieu, pouvait devenir le sauveur de son époque. Si une vie nouvelle, pénétrante, profonde, intime et embrassant le peuple tout entier, n'avait pas reparu, c'en était fait des espérances d'Israël. Le sa-

cerdoce lui-même, qui était comme le foyer de la vie du peuple et son sanctuaire, avait été atteint par le mal profond qui étendait sur tous les points ses ravages. « En ces jours-là l'Eternel faisait rarement entendre sa voix, et les visions n'étaient pas fréquentes » (1 Sam. III, 1). Héli, le souverain sacrificateur, aida même à la ruine générale jusqu'au jour où il encourut, lui et sa famille, quand l'arche fut prise, le jugement qui commença par la maison de Dieu.

Ce fut alors que le Seigneur suscita Samuel; et les événemens qui survinrent, ainsi que les travaux et les enseignemens de cet homme de Dieu, amenèrent Israël à reconnaître que le Dieu vivant qui habitait au milieu de son peuple, faisait sa demeure bien moins dans l'arche construite par la main des hommes que dans les témoins vivans de sa parole. Le point de vue extérieur et plus ou moins superstitieux, sous lequel on avait en général considéré jusqu'alors le culte symbolique de la loi, disparut et fit place à une communion vivante du peuple fidèle avec son Dieu, fondée et entretenue par les prophètes.

Mais aussitôt que le peuple eut acquis le sentiment de la force à laquelle il était parvenu, il désira d'avoir « un roi, comme en avaient toutes les nations » (1 Sam. VIII, 5). Quoique ce désir fût en contradiction avec toute la constitution théocratique, et qu'il révélât bien peu de piété et de reconnaissance envers l'Eternel chez un peuple qui avait été protégé d'une manière si immédiate et si merveilleuse, et qui avait fait tant de progrès sous la conduite d'un homme de Dieu, on doit cependant reconnaître que le peuple ne commença à l'exprimer que lorsque Samuel fût devenu vieux, et que la conduite de ses fils eût démontré qu'ils n'étaient nullement propres à remplacer leur père. La masse de la nation n'avait point la foi que Dieu n'abandonnerait pas son œuvre et secourrait toujours son peuple; mais

comme une pleine et entière confiance ne se commande pas, il leur fut donné, conformément à leur désir, un roi dans la personne de *Saül*.

Quoique Saül portât le titre de roi et en exerçât le pouvoir, son genre de vie était plus semblable à celui des premiers juges qu'à celui des rois ses successeurs. Après son élection, nous le voyons encore livré à ses occupations ordinaires, et le message qui l'appela à sa première campagne, le trouva revenant des champs derrière ses bœufs (1 Sam. XI, 5). Aussi continua-t-il, sa vie durant, à habiter sa ville natale de Guibha, dans la tribu de Benjamin, et nous ne lisons rien qui indique qu'il ait établi une cour royale.

Mais Israël ne pouvait en même temps avoir un roi « comme les autres nations, » et continuer, en tant que peuple de Dieu, à être gouverné théocratiquement par la parole prophétique. Cette contradiction devint bientôt manifeste, et Saül ne voulut pas consentir à subordonner sa propre autorité royale à l'autorité divine qui lui parlait par la bouche de Samuel.

Il fut rejeté ainsi que sa famille; et avec son successeur *David* commence la nouvelle race royale, à laquelle fut promise une durée éternelle. David connut et remplit la vocation de roi d'*Israël*. Il fut roi, mais, comme le prouvent ses psaumes, il fut aussi prophète, c'est-à-dire, il avait reçu le don de comprendre et d'exprimer les inspirations de l'Esprit de Dieu. Toutefois, chez lui, le roi l'emportait sur le prophète; tandis que chez le prophète Samuel, l'autorité royale n'était que celle d'un juge. Et comme durant toute sa vie David chercha avant tout la gloire du Seigneur et le bien de son peuple, et qu'il écouta avec respect et soumission la parole des prophètes qui l'entouraient, il devint le type du plus grand et du plus parfait des rois-prophètes, du *Messie*. Les siècles qui suivirent regardèrent à lui comme au vrai modèle du roi israélite, et les prophètes dé-

peignirent le Messie qui devait venir, non seulement comme étant le fils de David quant à sa descendance corporelle, mais aussi comme devant montrer dans une réalité parfaite ce que David n'avait été qu'en type et dans un sens imparfait.

David régna de l'an 1055 à l'an 1015. Sous son fils *Salomon*, qui occupa le trône de l'an 1015 à l'an 975, Israël jouit de la grandeur et de la puissance auxquelles David l'avait élevé. Jamais, ni avant ni après, le peuple israélite ne connut une telle époque de paix et de prospérité, de richesses et de considération. Le nom et le souvenir de Salomon se retrouvent encore aujourd'hui dans la bouche des Orientaux. Par les relations de commerce qu'il établit, il mit son peuple en rapport étroit avec les Phéniciens et les Egyptiens, les nations les plus civilisées de l'époque; il fit de grandes constructions, tant à Jérusalem et dans les environs qu'aux frontières du royaume (vers le Liban, et même dans le désert où il fonda Tadmor); et par sa sagesse, dont la réputation pénétra jusque dans les pays les plus éloignés, il exerça sur son peuple même une influence puissante et heureuse. Néanmoins nous ne reconnaissons point en lui le caractère *israélite* proprement dit. Il sut élever son peuple à un état florissant et puissant au milieu des nations voisines; mais il ne sut nullement lui conserver sa place en tant que peuple de Dieu. David connut la grande destination d'Israël, d'être, au milieu des nations du monde, un royaume sacerdotal du Dieu vivant, et, autant qu'il fut en lui, il s'efforça d'amener son peuple à ce but; on n'en peut dire autant de Salomon. Sous son règne, et malheureusement aussi par son influence (1), Israël persévéra dans cette

(1) Il suffit de rappeler ici que Salomon « s'allia avec Pharaon, roi d'Egypte, et prit pour femme la fille de Pharaon » (1 Rois III, 1), qu'il servit d'intermédiaire au commerce de

direction mondaine qu'il avait déjà prise au temps de Samuel, alors qu'il désirait de s'assimiler aux autres nations, en ayant un roi semblable aux leurs. David avait retardé le développement de cette tendance, il avait montré comment le zèle pour Dieu et pour son règne n'est point incompatible avec un intérêt réel et actif pour le bien politique d'un peuple, et que même l'un conduit à l'autre. Mais depuis Salomon, Israël méconnut également et son légitime souverain et sa vocation comme nation *sainte*, et nous le voyons s'avancer de plus en plus dans la voie ordinaire des autres états. Les tristes fruits de ce manque de dispositions vraiment israélites dans le gouvernement de Salomon se manifestèrent immédiatement après sa mort. La majeure partie des Israélites s'était insensiblement détachée de la maison de David, et un nouveau trône fut élevé dans le sein de la grande tribu d'Ephraïm.

Par la construction du magnifique temple de Jérusalem, Salomon avait, il est vrai, établi un centre d'unité religieuse; mais Dieu avait déjà donné à entendre à David,

chevaux que le roi d'Egypte faisait avec le roi de Syrie, qu'il «fit amas de charriots, de gens et de cheval,» qu'il établit une cour brillante et eut un très-grand nombre de femmes, etc. Sans parler des égaremens de sa vieillesse, lorsque ses femmes « firent détourner son cœur après d'autres dieux, ensorte qu'il « fit ce qui déplaît à l'Eternel, et ne persévéra point à suivre « l'Eternel, comme avait fait David son père » (1 Rois xi, 3 et suiv.), on voit déjà, par les entreprises qu'il fit dans la pleine vigueur de son âge pour la gloire extérieure de son royaume, et, entre autres, par l'association qu'il forma avec les Phéniciens pour exécuter de grands voyages vers le pays inconnu d'Ophir, on voit déjà, disons-nous, par ces entreprises, qu'il contribua sans doute à civiliser son peuple, mais aussi à le détourner de la direction théocratique dans laquelle il avait marché jusqu'alors. En comparant 1 Rois x, 14 et suivans avec Deuter. xvii, 1 et suiv., on reconnaît combien la conduite de Salomon contrasta frappamment avec le type d'un roi *israélite*.

son père, par la bouche du prophète Nathan (2. Sam. VII), que ce n'était pas dans un temple de pierres, mais dans la succession vivante de ses descendans, qu'il se révèlerait et ferait sa demeure. Dès lors les prophètes attendirent l'accomplissement de cette promesse dans la maison de David, et représentèrent les bénédictions futures comme liées, non pas au magnifique temple élevé par Salomon, mais au « fils de David. » La scission qui se fit dans l'état, après la mort de Salomon, montra déjà que le culte du temple ne pouvait ni ne devait maintenir l'unité de foi en Israël, et que ce prince aurait agi plus efficacement pour l'union spirituelle du peuple, s'il avait mieux compris ce que Dieu avait enseigné à son peuple au temps de Samuel et par ce prophète : que c'était non à des ouvrages de pierre ou de métal précieux, mais à des cœurs portant au dedans d'eux la parole de vie, et lui rendant ainsi témoignage, que se rattachaient les révélations du Dieu d'Israël.

Après la mort de Salomon, Israël s'offre à nous divisé en deux royaumes, celui de Juda et celui d'Ephraïm. A la tête du premier, qui ne comprenait que la tribu de Juda et ses voisins les Benjamites, se trouve *Roboam*, le fils de Salomon, qui régna de 975 à 958. Tout le reste d'Israël se rattacha à un usurpateur de la tribu d'Ephraïm, nommé *Jéroboam* (de 975 à 954), qui s'appela *roi d'Israël.*[1] Jéroboam établit sa demeure à *Tirtsa*, ville située vraisemblablement à quelques lieues à l'orient de Samarie, et où avait déjà

[1] Nous avons fait précéder d'une astérisque, sur notre tableau, les noms de ceux des rois d'Ephraïm avec lesquels une nouvelle famille est montée sur le trône. Par ce moyen, on voit, dès le premier coup d'œil, combien de bouleversemens il y eut dans ce royaume illégalement fondé ; on voit que le fondateur lui-même n'a pas pu transmettre la couronne, même à son petit-fils, que la maison de Jéhu est la seule qui se soit maintenue jusqu'à la quatrième génération, etc., etc.

régné précédemment un roi cananéen (Josué XII, 24). Ses successeurs immédiats conservèrent cette résidence jusqu'à ce que Homri eut fait bâtir la ville de *Samarie*, qui fut, jusqu'à la destruction du royaume, le séjour des rois d'Ephraïm.

Ce schisme politique eut pour première conséquence l'affaiblissement de la nation ainsi divisée, et de longues guerres civiles entre ces deux peuples frères qui perdirent et la considération des peuples voisins et les forces nécessaires pour lutter contre eux avec avantage. Mais ce schisme politique devint en outre un schisme religieux; or, toute division nuit à la vie religieuse, et les conséquences de cette séparation ne purent, à cet égard encore, qu'être des plus funestes pour le peuple entier. Mais elles le furent surtout pour Ephraïm. Jéroboam éleva à Dan et à Béthel, au nord et au sud de son royaume, des veaux d'or, et attacha à ces sanctuaires profanes un sacerdoce de sa création. Ces veaux ne devaient pas, à la vérité, représenter une fausse divinité, ils n'étaient qu'un symbole du vrai Dieu, comme cela avait lieu dans plusieurs cultes anciens, qui attribuaient au veau, au taureau, une signification mystérieuse. Mais le peuple, une fois détourné du sanctuaire de Jérusalem, apprit à révérer des images visibles; il n'y avait plus qu'un pas jusqu'à l'idolâtrie proprement dite, et la puissance du mauvais exemple donné par Ephraïm influa d'une manière pernicieuse même sur Juda. Le culte des faux dieux s'était, au reste, déjà introduit, d'autre part, dans ce dernier pays, et il avait même pénétré dans la famille royale par les femmes étrangères de Salomon; aussi Roboam lui-même, ainsi que son fils et successeur *Abijam* (957-955), marchèrent dans de mauvaises voies, et ce fut seulement *Asa* (955-914), petit-fils de Roboam, qui travailla à revenir au bien. Son fils *Josaphat* (914-889) persévéra dans cette ligne de conduite. Il prit David et Salomon pour modèles, et chercha à relever

le peuple par des ordonnances religieuses, par une meilleure administration, par une nouvelle vie donnée au commerce. Les guerres civiles cessèrent, et au lieu d'entretenir et d'agrandir encore, comme l'avaient fait ses prédécesseurs, les plaies de son peuple par des luttes constantes avec Ephraïm, il s'occupa plutôt à guérir les maux qui l'avaient atteint, et chercha à rapprocher par des liens étroits les royaumes divisés et même les maisons royales.

Cependant, le fils de Jéroboam, *Nadab* (954–953), ne porta la couronne que l'espace de deux ans, et la céda à l'usurpateur *Bahasça* (953–930), qui extermina toute la famille de Jéroboam, mais qui, à son tour, ne transmit la couronne qu'à son fils *Ela* (930–929), lequel, dans la seconde année de son règne, fut détruit par *Zimri* (928). Ce dernier ne conserva dans ses mains sanglantes le sceptre qu'il avait usurpé, que l'espace d'une semaine; car l'armée établit pour roi le général *Homri* (928–918), et Zimri, à son approche, termina sa vie par un suicide. Un autre parti établit, à la vérité, un autre roi nommé *Thibni* (928......), qui ne put point se maintenir, et mourut peu de temps après. Homri fut le fondateur d'une nouvelle maison royale, qui ne subsista toutefois que jusqu'à son troisième successeur, et qui fut fatale à tout Israël. Il fonda la ville de Samarie à environ seize lieues au nord de Jérusalem, sur une montagne qui avait une belle vue sur la contrée, et il paraît avoir été un homme plein d'énergie, qui chercha à élever et à affermir son royaume; c'est dans ce but qu'il maria son fils *Achab* (918–897) avec une princesse phénicienne. *Jésabel* (1) prit un ascendant décisif sur son mari, qui montra

(1) Elle était fille d'*Ethbaal*, prêtre d'Astarté, qui s'était emparé du pouvoir royal à Sidon. L'alliance de l'illégale maison royale d'Ephraïm avec la maison naissante d'Ethbaal, était une prudente combinaison politique. Quant à la parenté de Jésabel avec *Didon*, la fondatrice de Carthage, dont Virgile a entre-

un caractère plutôt faible que méchant, et qui se serait probablement tout aussi bien laissé conduire au bien par une femme pieuse, qu'il s'est laissé entraîner, lui et son royaume, dans l'égarement et dans le malheur par Jésabel. On considérait vraisemblablement l'union avec une princesse d'un état aussi riche et puissant que la Phénicie, comme un grand honneur pour Jésabel, et cette fausse estime favorisa les mesures fanatiques que prit Jésabel pour anéantir la foi au Dieu d'Israël, pour exterminer les écoles de prophètes qui en étaient les soutiens, et pour rendre général dans le pays le culte de Bahal [1].

mêlé l'histoire avec les destinées de son Enée, Josèphe (contr. Ap. cap. 18) donne, d'après Menandre, les renseignemens généalogiques suivans :

Ethbaal, prêtre et roi.

Badezorus. *Jésabel.* Achab.

Margenus.

Pygmalion. *Didon.*

« On comprend pourquoi Jésabel, fille d'un prêtre d'Astarté, favorisa avec tant de zèle le culte des faux dieux; et en voyant, vingt-un ans après Ethbaal, son arrière petite-fille Didon, sœur de Pygmalion, bâtir Carthage et fonder un état célèbre, on peut juger de l'esprit qui animait les femmes de cette maison royale. On ne s'étonnera pas, en conséquence, de voir Jésabel exercer un tel empire sur le royaume et sur le roi d'Ephraïm, et de voir ensuite sa fille Athalie s'emparer du trône dans le royaume de Juda. » Voyez Jahn Archæol. II, 1 p. 166.

(1) *Bahal* signifie *Seigneur*, c'était le nom de la divinité suprême chez la plupart des nations idolâtres de l'Asie occidentale. Chez les Babyloniens, il s'appelait *Bel*, et c'est en son honneur qu'avait été élevée la grande tour. Il paraît avoir signifié la force génératrice de la nature. Le soleil et la planète Jupiter étaient, croit-on, ses symboles. Astarté, Astharoth,

Alors parut le prophète *Elie*, avec une mesure de puissance spirituelle supérieure à celle qu'a jamais reçue avant ou après lui aucun autre prophète. Lorsqu'il parle, c'est en sentences courtes et énergiques qui sont de véritables jugemens du Très-Haut. Les événemens qu'il annonce, il ne les prédit pas seulement, il les opère. A sa prière le ciel se ferme, et à sa prière la pluie revient; le feu du ciel consume deux chefs militaires avec leurs compagnies, tandis que le fils de la veuve de Sarepta rouvre ses yeux fermés par la mort, et ressuscite. La misère du pays, causée par une sécheresse de trois années, avait fait sur le roi et sur le peuple une telle impression, qu'à la parole d'Elie, Achab rassembla, sur le promontoire du Carmel, tous les prêtres de Bahal et des bocages (d'Aschérah ou d'Astharoth), ainsi que tout le peuple du pays; et là, dans cette grande assemblée nationale, qui fut unique en son genre, le peuple, sommé par Elie de choisir entre Bahal et Jéhova, vengea le sang des prophètes du Seigneur sur tous les prêtres de Bahal, sans aucune opposition de la part du roi consterné. Mais cet enthousiasme fut de courte durée; il ne se trouva personne en Israël, ni sur le trône, ni parmi le peuple, pour protéger l'homme de Dieu contre la vengeance de Jésabel; le pieux roi de Juda, Josaphat lui-même, n'entreprit pas de le faire. Fuyant dans le désert, Elie dit à Celui qui l'avait envoyé : «Je suis demeuré seul» (1 Rois XIX, 14); mais là même il reçut l'ordre de faire trois onctions, et d'opposer en Ephraïm trois champions au désordre: un nouveau prophète, *Elisée*, qui sera son successeur; un nouveau roi, *Jéhu*, comme successeur de la maison d'Achab, et un ennemi étranger, *Hazaël*, roi de Syrie. Elisée, par des

Ascherah, qui est souvent nommée avec Baal, représentait le principe féminin, la nature qui enfante et produit. Elle avait pour symbole la lune et la planète Vénus.

moyens spirituels; Jéhu, dans l'ordre politique; Hazaël, enfin, par la souffrance, ce grand et dernier moyen d'amendement, devaient ramener Ephraïm de son état de perdition, et abolir le culte de Bahal [1]. La suite de l'histoire du royaume d'Ephraïm nous montre en effet que le ministère prophétique d'Elisée, les mesures énergiques de Jéhu, et enfin les humiliations et les souffrances infligées par les victoires d'Hazaël, ont été, entre les mains de Dieu, le moyen de préserver le royaume d'Ephraïm du malheur d'échanger la foi au Dieu d'Israël contre l'adoration de Bahal.

Le contemporain d'Achab, Josaphat, qui saisissait tous les moyens de guérir les blessures causées à son royaume par le schisme, rechercha l'alliance d'Ephraïm, et son fils Joram épousa Athalie, fille d'Achab. Or, cette princesse, qui avait les dispositions et le fanatisme de sa mère, introduisit la corruption d'Ephraïm dans le royaume de Juda et dans la famille royale de David, qu'elle amena par là au bord de la ruine. Elle exerça sur *Joram* (889-885) la même influence que sa mère Jésabel avait exercée sur Achab. Après la mort prématurée de Joram, elle domina d'une manière plus prononcée encore sur son fils *Achazias*, âgé de 22 ans (885–884); et après la mort violente de ce jeune prince, elle s'assit, sous le nom de reine *Athalie* (884–878), sur le trône de David.

Achab avait eu pour successeur son fils *Achazias* (897–896), dont la vie malheureuse fut de courte durée, et qui eut pour successeur son frère *Joram* (896-884). Joram chercha, à quelques égards, à rentrer dans de meilleures

(1) La gradation entre la puissance de ces trois moyens est exprimée ainsi dans le langage prophétique: « Il arrivera que quiconque échappera de l'épée de Hazaël, Jéhu le fera mourir; et quiconque échappera de l'épée de Jéhu, Elisée le fera mourir » (1 Rois XIX, 17).

voies, et accueillit parfois de bons conseils de la bouche d'*Elisée* le prophète. Le jugement réservé à la maison de son père tomba néanmoins sur sa tête, et il périt avec toute sa race et avec tous les prêtres de Bahal, sous le glaive vengeur de *Jéhu* (884–856) [1].

Athalie avait fait périr, à Jérusalem, toute la race de David, comme Jéhu, en Ephraïm, la maison d'Achab son père. Mais elle ne jouit que pendant six ans des fruits de son crime ; un jeune prince, fils d'Achazias et petit-fils d'Athalie, que l'affection d'une parente et la prévoyance du souverain sacrificateur avaient sauvé du carnage et avaient tenu caché tout le temps nécessaire, parut enfin, et Athalie trouva le salaire de ses œuvres. A peine âgé de sept ans, *Joas* (878–838) s'assit sur le trône de ses pères, protégé par la même fidélité et la même sagesse qui l'avaient sauvé, élevé, et aidé à reconquérir ses droits. Aussi long-temps qu'il eut à ses côtés son ami, son sauveur, le souverain sacrificateur *Jéhojadah*, il marcha dans la droiture, et s'efforça de remédier au mal que sa grand'mère Athalie avait attiré sur le pays. Mais malgré tout le zèle qu'il montra pour le rétablissement du culte du vrai Dieu, les hauts lieux ne furent pas détruits [2]. Après la mort de Jéhojadah, qui l'avait as-

(1) Pour faciliter l'intelligence des rapports de famille existant entre les deux maisons souveraines, nous placerons ici une petite table généalogique, dans laquelle les successeurs de Josaphat sont indiqués en chiffres arabes, et ceux d'Achab en chiffres romains.

1. *Josaphat*. — I. *Achab*.
|
2. *Joram* — 4. *Athalie*. II. *Achazias*. III. *Joram*.
|
3. *Achazias*.
|
5. *Joas*.

(2) La loi de Dieu ordonnait expressément que le culte se célébrât dans un seul lieu déterminé ; elle considérait comme un

sisté comme son bon génie protecteur, il prêta l'oreille aux insinuations du parti idolâtre, qui se releva et qui comptait des adhérens parmi les grands de la nation, et il alla jusqu'à faire lapider le fils de cet ami [1] qui lui avait tenu lieu de père; puis il finit misérablement victime de la trahison.

Remarquons, toutefois, que les jugemens que Dieu avait exercés sur la maison de David par la tyrannie sanguinaire d'Athalie, avaient porté de bons fruits et donné comme un nouvel essor à cette famille royale et, par elle, à tout le royaume de Juda. On vit se succéder sur le trône toute une série de princes vertueux; et l'époque la plus heureuse pour Juda, à en juger du moins d'après les circonstances extérieures, paraît avoir été celle de Joas à Ezéchias.

pas vers l'idolâtrie, et même comme un acte idolâtre, toute offrande de victimes faites dans quelque lieu que les hommes auraient eux-mêmes choisi (Deut. XII). Il paraît, en effet, que le culte célébré sur les hauts lieux et sur les collines s'est de plus en plus éloigné du culte lévitique célébré dans le temple, et qu'il s'en distinguait d'une manière plus ou moins tranchée, tout en conservant l'apparence et le nom de l'orthodoxie israélite; car il est parlé de « sacrificateurs des hauts-lieux, » non seulement dans le royaume d'Ephraïm (1 Rois XIII, 33; 2 Rois XVII, 32), mais aussi dans celui de Juda (2 Rois XXIII, 9, 20). Sur ces hauts lieux se trouvaient des temples ou des chapelles, et, d'après Ezéch. XVI, 16, des tentes sacrées, imitant probablement le tabernacle. Dans ce dernier passage, il est question « de hauts lieux de diverses couleurs. » L'expression « hauts lieux » doit s'entendre ici, comme souvent, dans un sens étendu pour les hauts lieux et tout ce qui s'y passait, et la bigarrure des couleurs doit se rapporter à ces tentes ou tabernacles qui étaient élevés pour ces cultes particuliers.

[1] Zacharie, fils de Jéhojadah (2 Chron. XXIV, 20 et suiv.). C'est peut-être cet événement auquel il est fait allusion dans Matth. XXIII, 35, quoique le Zacharie qui y est nommé, soit appelé fils de Barechja ou Barachie; il est à observer que la signification de ce dernier nom se rapproche beaucoup de celle de Jéhojadah.

Amasias (838-809) fils et successeur de Joas, puis son fils *Hosias* [1] (809-758) et son petit-fils *Jotham* (758-741) travaillèrent, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, à l'affermissement du royaume ; c'est sous le dernier surtout que Juda parvint à son plus haut degré de prospérité, s'il peut être réellement question de grandeur au milieu de tous les maux intérieurs et extérieurs qui affligeaient cet état. Depuis cette époque le royaume de Juda pencha vers sa ruine ; l'idolâtrie, qui n'avait jamais été entièrement détruite, se développa avec toujours plus de force, comme de l'ivraie dans un champ fertile, et étouffa la bonne semence. Les rois bien disposés qui parurent encore, ne purent pas opérer la régénération du peuple moralement déchu, ils ne firent que retarder sa chute ; leur conduite vertueuse donna aux prophètes et aux gens pieux du pays un appui dont l'effet fut que la ruine politique, qui était inévitable, n'entraîna pas avec elle dans la tombe la foi et la vie spirituelle, ainsi que cela eut lieu pour le royaume d'Ephraïm, qui a si complètement disparu de la face de la terre, que c'est en vain que l'on a cherché jusqu'à présent, dans toutes les parties du monde, les dix tribus dispersées d'Israël.

Sous Jotham, les prophètes occupent dans l'histoire une place de plus en plus grande, et c'est sous son successeur Achaz que commencent les malheureuses relations d'Israël avec les *puissances politiques* des rives du Tigre et de l'Euphrate. Mais avant que de nous occuper et des prophètes et de ces royaumes païens, revenons au royaume d'Ephraïm, où *Jéhu* avait fondé une nouvelle dynastie, et détruit le culte de Bahal.

(1) Ce roi porte les deux noms d'*Hosias* et d'*Hazarias*, ce qui s'explique encore parce que la signification de ces deux noms a beaucoup de rapport. Hazarias fait allusion au *secours*, et Hozias à la *puissance* du Seigneur.

Le fils de Jéhu, *Joachaz* (856–840), et *Joas* (840–825) suivirent les mêmes principes de gouvernement, et eurent à essuyer les mêmes malheurs politiques que lui. L'inimitié des Syriens contre Ephraïm fut, entre les mains de Dieu, une verge et un moyen de châtiment pour arracher le peuple au culte de Bahal, et pour lui faire sentir que sa force n'était qu'en son Dieu, et qu'il ne gagnerait rien à partager la foi et à imiter les mœurs des nations voisines. Ce n'est que sous Joas qu'Ephraïm commença à se relever et à se fortifier contre les Syriens, comme le prophète Elisée l'avait promis, au nom du Seigneur, sur son lit de mort, au roi qui se lamentait (2 Rois XIII, 14 et suiv.). Mais l'idolâtrie n'était point entièrement extirpée, elle subsistait en secret, et Jéhu et ses successeurs n'avaient aboli que le culte public de Bahal. D'ailleurs, le culte du vrai Dieu dont on faisait profession, n'était institué ni d'après la parole écrite dans la loi, ni d'après la parole orale des prophètes. Jéhu crut avoir fait assez, en abolissant l'adoration de Bahal, et en rétablissant la confession publique du vrai Dieu; mais il laissa subsister les veaux d'or à Dan et à Béthel [1], parce que c'était une mesure de prudence politique, de ne pas laisser le peuple se rendre à un sanctuaire national qui était situé en dehors des frontières du royaume et au centre d'un pays voisin et rival.

Sous le règne long et heureux du troisième successeur de Jéhu, *Jéroboam II* (825-784), Ephraïm parvint à un état de prospérité et de puissance supérieur, peut-être, à celui dont il avait joui jusqu'alors. Ce roi utilisa et poursuivit la victoire que son père Joas avait remportée sur les Syriens. Mais ces

[1] Comme ce fut Jéroboam, le fondateur du royaume d'Ephraïm, qui introduisit cette adoration de Dieu sous l'image d'un veau, empruntée vraisemblablement à l'Egypte, l'Ecriture désigne ordinairement ce culte comme étant « le péché de Jéroboam, fils de Nebat, par lequel il a fait pécher Israël. »

temps meilleurs ne firent que fournir de l'aliment à la dissolution et à la corruption des mœurs, et préparer ainsi la ruine du royaume, qui dès lors s'avança à grands pas [1]. Il paraît qu'après la mort de Jéroboam, il s'éleva des troubles intérieurs qui ne permirent à son fils *Zacharie* (772–771) de s'asseoir sur le trône que onze ans plus tard [2], et encore ce ne fut que pour six mois. Les troubles dont il était devenu maître avec peine, éclatèrent de nouveau, et lui enlevèrent le trône et la vie. Avec lui tomba la maison de Jéhu, qui, selon la parole du Seigneur (2 Rois x, 30), avait subsisté jusqu'à la quatrième génération, et l'histoire subséquente d'Ephraïm, pendant les cinquante années qui s'écoulèrent encore jusqu'à son entière destruction, présente le triste tableau d'un royaume qui court à sa ruine; les rois se succèdent rapidement, et l'usurpateur heureux qui s'est frayé une voie à la royauté par des armes sanglantes, reçoit bientôt un salaire tout pareil de la main d'un autre ambitieux. *Sallum* (771), qui fit tomber Zacharie, succomba lui-même, six mois après, à une conspiration conduite par *Menahem* (771-760). Ce dernier se maintint, il est vrai, sur le trône d'Ephraïm pendant dix ans; mais sous son règne commencèrent les invasions des Assyriens, qui amenèrent, bientôt après, la ruine et la destruction totale de cet état.

---

(1) Les prophètes *Amos* et *Osée*, dont nous parlerons plus bas, s'élevèrent contre cette ruine qui venait du dedans, et signalèrent les dangers extérieurs.

(2) Les livres sacrés ne font pas mention, il est vrai, de cet interrègne d'une manière expresse; mais le rapprochement des dates qu'ils fournissent, a conduit les chronologistes à placer entre Jéroboam II, et Zacharie une période d'anarchie qui cadre fort bien avec l'état de déchirement dans lequel était alors le royaume.

La première époque de la période prophétique est écoulée : pendant ces trois premiers siècles et demi, Israël est sur l'avant-scène, et il a attiré seul notre attention. Mais tout change avec la seconde époque : Juda depuis la mort de Jotham, Ephraïm depuis le règne de Menahem, s'avancent, mais d'un pas inégal, vers une ruine également inévitable, et ne se montrent plus à nous qu'en luttes constamment malheureuses avec la puissance *assyrienne* et la *babylonienne* (1).

La première de ces puissances qui paraît dans l'histoire biblique est *Assur* (2). La capitale de l'Assyrie, *Ninive*, était située près du lieu qu'occupe la moderne *Mosul*, sur la rive orientale du Tigre; mais on n'en retrouve, pour ainsi dire, pas vestige aujourd'hui. Les frontières de ce royaume sont difficiles à déterminer, et peuvent aussi avoir changé à diverses époques. On peut dire d'une manière générale, que l'Assyrie était bornée, au nord, par les montagnes d'Arménie; à l'est, par les montagnes Médiques; à l'ouest, par l'Euphrate; et au sud, par les plaines de la Babylonie. Au temps de sa prospérité, Assur étendit sa domination à l'occident sur toute la Mésopotamie (3), jusqu'à la Syrie et la Palestine, et au sud sur Babylone. L'histoire d'Assyrie est environ-

(1) Savoir, depuis le moment de la décadence des royaumes israélites jusqu'à l'an 536, où, après la destruction de l'empire babylonien, Cyrus rétablit Israël : ce qui fait 205 ans depuis la mort de Jotham ou le commencement du règne d'Achaz, et 235 ans depuis le règne de Menahem.

(2) *Assur* est le nom ancien et original. C'est ainsi que s'appelle (Gen. x, 22) le fils de Sem, qui (Gen. x, 11) sortit de Babel, fonda le royaume d'Assyrie et en éleva la capitale Ninive.

(3) On entend par *Mésopotamie*, le territoire qui s'étend entre les fleuves du Tigre et de l'Euphrate. C'est un nom purement géographique, et nullement politique.

née d'une profonde obscurité. Il est impossible de déterminer si *Sardanapale*, avec lequel est tombé, d'après les historiens grecs et autres, un royaume d'Assyrie, doit être placé *antérieurement* à Phul, ensorte que la puissance assyrienne qui a subsisté depuis Phul à Assarhaddon, et qu'a détruit le roi de Babylone Nabopolassar, serait une puissance nouvelle née des troubles qui finirent avec Sardanapale, ou bien si Sardanapale doit être placé *après* Assarhaddon (1), alternative d'après laquelle le royaume tombé avec Sardanapale, serait précisément celui que nous connaissons par la Bible (2).

Le premier roi d'Assur mentionné dans la Bible (2 Rois xv, 19) est *Phul*. Il attaqua, environ l'an 770, le roi d'Ephraïm, Menahem, qui ne put acheter de lui son indépendance qu'au moyen d'une forte somme d'argent. *Thiglath Piléser* continua les agressions contre le royaume d'Ephraïm. A Menahem avait succédé, mais pour deux ans seulement, son fils *Pekachja* (760-758), qui mourut victime d'une conspiration militaire, et céda le trône à *Pékach* (758-738). Ce dernier s'étant lié avec *Retsin*, roi de Syrie (3), tous

(1) Sardanapale serait ainsi peut-être le *Saosduchim*, qui est mentionné ailleurs.

(2) On admet le plus communément deux royaumes d'Assyrie : l'un ancien qui remonte à Assur, Ninus, Sémiramis, et qui finit à Sardanapale par la révolte de la Médie et de la Babylonie, et l'autre moderne qui serait celui de Phul et d'Assarhaddon, et qui se serait formé des ruines du premier, en même temps que ceux de Médie et de Babylonie. Telle est aussi l'opinion de M. Preiswerk, comme on le verra bientôt. *(Trad.)*

(3) Il est ici question de la partie de la Syrie dont la capitale était Damas. Le rapprochement entre Retsin et Pékach, ces princes dont les royaumes s'étaient si long-temps fait une guere opiniâtre, n'aura rien d'étonnant, si l'on considére que le danger commun dont les menaçait la puissance croissante des Assyriens, les poussait bien naturellement à s'unir pour leur commune défense.

deux menacèrent le royaume de Juda, dont le trôn e étai occupé par *Achaz*, fils de Jotham, âgé seulement de vingt ans (741–725).

Ce roi idolâtre trembla devant l'alliance d'Ephraïm avec la Syrie. Il chercha à se fortifier en s'associant avec Thiglath Piléser, et à attirer sur Retsin et sur Pekach les nombreuses armées d'Assur. Il atteignit pleinement son but. Retsin perdit ses états et la vie, et le roi d'Ephraïm vit emmener en Assyrie les habitans des provinces situées à l'orient du Jourdain et au pied du Liban. Mais cette alliance d'Achaz, la première de ce genre qu'eut contractée la maison de David, était hautement blâmable sous le point de vue religieux, aussi bien que d'après les principes d'une sage politique; car l'amitié d'une puissance païenne et envahissante comme Assur, pouvait être aussi dangereuse pour Israël que sa haine. Aussi *Esaïe* s'éleva-t-il avec énergie contre la démarche d'Achaz (Esaïe VII); mais ce fut en vain.

Cependant les *prophètes*, qui, à cette époque, sont décidément mêlés à tout le cours des événemens, réclament notre attention.

Les prophètes des temps antérieurs, parmi lesquels Elie et Elisée sont les plus remarquables, n'ont laissé aucun écrit. Après eux il n'en fut plus de même, les prophéties durent être écrites, et elles le furent d'une manière d'autant plus détaillée que la ruine s'approchait; car il était nécessaire, au milieu des troubles et des révolutions, que la parole sortie de la bouche des hommes de Dieu, fut mise par écrit, et ainsi préservée. Les seize prophètes dont nous possédons des livres plus ou moins considérables, se divisent, quant à l'époque de leur apparition, en trois groupes distincts. *Esaïe* peut être considéré comme terminant le premier, sous le pieux roi Ezéchias. Le second commence par *Sophonie* et *Jérémie*, sous le dernier roi distingué de Juda,

Josias, et renferme, en outre, les prophètes Habacuc, Abdias, Ezéchiel et Daniel, qui ont porté le flambeau de la parole prophétique au milieu des ténèbres de la ruine nationale. Le troisième groupe comprend les prophètes qui ont paru après l'exil, *Aggée*, *Zacharie* et *Malachie*.

Dans notre tableau chronologique, nous avons placé *Joël* à la tête des prophètes qui ont laissé leurs prophéties par écrit. L'époque précise où il a vécu est sans doute inconnue. Quelques-uns le placent plus tard, sous le règne d'Ezéchias, mais à tort, comme le prouve l'étude attentive de son livre. Joël y réunit brièvement et clairement les pensées capitales et les enseignemens principaux de la prophétie, comme s'il avait voulu donner le thême que les autres prophètes, plus impliqués dans les divers événemens de leur époque, ont développé, plus tard, chacun à sa manière.

Dans le même temps environ où nous avons placé Joël, vivait aussi *Jonas*, d'après le passage 2 Rois XIV, 25, qui le place, au plus tard, sous Jéroboam II (825-784). La prophétie mentionnée en cet endroit ne nous a pas été conservée ; le livre qui porte le nom de Jonas, nous parle de la mission de ce prophète auprès des Ninivites. Nous y trouvons raconté avec une sainte droiture, aussi bien ce qu'il y a eu d'insensé dans la conduite du prophète lui-même, que ce qu'il y a eu de remarquable dans le jeûne repentant des idolâtres Assyriens. Si, comme plusieurs historiens l'admettent, il y a eu un ancien royaume d'Assyrie qui a été détruit avec son dernier roi Sardanapale par les Babyloniens et les Mèdes, environ l'an 800, la prédication de Jonas se rapporterait à cette ruine, qui n'aurait été que retardée de quelque temps par la repentance temporaire des Ninivites. Le roi qui écouta Jonas serait alors Sardanapale lui-même, ou l'un de ses prédécesseurs immédiats.

Les deux prophètes qui suivent, Amos et Osée, exercèrent spécialement leur ministère dans le royaume d'Ephraïm.

Amos, propriétaire de troupeaux au pays de Juda, parut sous le roi Jéroboam II, environ l'an 800. Le royaume d'Ephraïm, victorieux de nouveau des Syriens, avait atteint un haut degré de prospérité; mais les péchés ordinaires, la licence, l'immoralité, la violence, l'idolâtrie, s'étaient accrus dans la même proportion. Amos annonça aux Ephraïmites les malheurs qui les atteignirent, environ soixante ans plus tard, sous Pekach, par le moyen de Thiglath-Piléser. Comme l'état de dissolution d'Ephraïm, et la corruption, tant des mœurs que de la religion, allèrent toujours en augmentant depuis Jéroboam II, *Osée* fut suscité comme témoin de Dieu contre tous ces maux, et il annonça le jugement de condamnation qui, bientôt après, mit un terme à l'existence du royaume d'Ephraïm.

Michée parut aussi pour dénoncer les châtimens divins contre les vices dominans. Il prédit tant à Ephraïm qu'à Juda leur ruine; mais il put joindre aux censures les plus énergiques contre le temps présent, les perspectives les plus sublimes relativement aux temps messianiques.

L'année de la mort du roi Hozias (758), *Esaïe* reçut la consécration à la charge prophétique (Es. vi). Sous Jotham (758-742), il attaqua fortement la corruption des mœurs de cette époque si heureuse (ch. i-v). Et lorsque Achaz (741-725), jeune et impie, fut monté sur le trône et eut formé son alliance irréligieuse et impolitique avec Thiglath-Piléser, contre la Syrie et Ephraïm, Esaïe s'éleva en témoignage contre cette alliance (ch. vii et suiv.).

Thiglath-Piléser avait détruit le royaume de Retsin en Syrie, dépeuplé celui d'Ephraïm. Après le meurtre de Pekach (738), *Osée* (729-721) n'obtint pas immédiatement la possession paisible de ce trône qu'il avait souillé de sang; mais il y eut, à ce qu'il paraît, pendant neuf ans, une période de troubles anarchiques, à la fin desquels seulement Osée parvint à placer sur sa tête la couronne chancelante.

Il ne jouit même de cette domination incertaine que comme tributaire du roi d'Assyrie, *Salmanasar* [1] ; et, s'étant révolté, il chercha secours et appui auprès de l'Egypte. Mais il ne fit qu'attirer ainsi sur lui-même et sur son royaume le dernier coup destructeur de la part d'Assur (721). La plus grande partie des Ephraïmites furent emmenés captifs dans les contrées assyriennes, et jusqu'à ce jour nous n'avons aucune donnée positive sur leur sort postérieur.

Cependant *Ezéchias* (725–696) était monté sur le trône de ses pères après la mort d'Achaz. En souverain pieux, il s'efforça, peut-être avec le concours d'Esaïe, de réparer, autant qu'il fut en lui, le mal que son père avait fait. Mais le vieux levain de l'incrédulité, de la corruption et de la confiance en la politique étrangère subsista encore, surtout parmi les grands du royaume. Ezéchias sut, à la vérité, se libérer des rapports de dépendance dans lesquels son père avait engagé Juda envers Assur ; mais les nouvelles relations qu'il noua avec l'Egypte, et contre lesquelles Esaïe s'éleva avec énergie (ch. XXVI et XXX) appelèrent devant Jérusalem les armées de l'Assyrie sous *Sanchérib* [2], en l'an 714. Nulle puissance humaine n'aurait pu conjurer un dan-

(1) D'après la tradition juive (Seder Olam cap. 22) Salmanasar emmena, lors de cette première invasion, le veau d'or de Béthel en Assyrie; celui de Dan avait déjà été emmené auparavant par Thiglath-Piléser.

(2) On ignore si Sanchérib a été le successeur immédiat de Salmanasar, ou bien s'il y a eu entre eux deux un troisième roi qui n'aura régné que peu de temps. Cette dernière hypothèse est le plus probable; car Esaïe XX, 1, fait mention d'un roi d'Assyrie nommé *Sargon*, qui ne peut être placé qu'entre Salmanazar et Sanchérib, à moins qu'on ne veuille admettre que ce n'était qu'un autre nom donné à l'un ou à l'autre de ces rois. Au reste, nous savons si peu de chose de ce Sargon, que nous n'avons pas mis son nom sur notre tableau.

ger aussi grand. Mais le pieux roi Ezéchias et son peuple firent encore une fois, par l'intermédiaire du prophète Esaïe, l'expérience que le peuple de Dieu, s'il se confie uniquement en lui, peut habiter en assurance, même en présence des ennemis les plus redoutables. Une seule nuit, dans laquelle 185,000 cadavres jonchèrent le camp des Assyriens, fut la cause du départ de Sanchérib, et la nouvelle d'un mouvement hostile de la part de Thiracka, roi d'Ethiopie, décida son retour dans son pays.

Dès lors Assur, qui était au faîte de sa grandeur, courut rapidement à sa ruine, que prophétisa Nahum : c'était la seconde fois que Ninive était l'objet spécial de la prophétie [1]. Les premiers symptômes de sa décadence se manifestèrent peu de temps après la destruction de l'armée de Sanchérib. Déjà en 713, nous voyons un ambassadeur adressé à Ezéchias par Merodac Baladan, roi de Babylone, pour le féliciter de sa guérison, et vraisemblablement aussi pour rechercher son alliance.

Les rois de Babel, ou de la *Babylonie*, paraissent ici, pour la première fois, dans l'histoire biblique. Jusqu'alors ils avaient été dépendans des Assyriens, et nous ne connaissons que peu de chose de leur histoire antérieure ; nous savons seulement qu'une nouvelle ère a été fondée en 747, par le Babylonien *Nabonassar*. Ce n'est que sous *Merodac Baladan*, que la Babylonie, située au sud de l'Assyrie, entre l'Euphrate et le Tigre, paraît avoir acquis une certaine indépendance, et le pouvoir de cet état s'accrut dès lors en proportion de la décadence d'Assur.

Depuis Sanchérib, Israël n'eut plus rien à redouter de l'Assyrie. Ce monarque tomba sous le glaive parricide de ses fils ; et *Assarhaddon*, qui lui succéda (2 Rois XIX, 37), n'inquiéta pas Israël. Au contraire, il envoya dans le pays dé-

(1) Voyez plus haut Jonas.

solé d'Ephraïm une population nouvelle, d'où sortirent les Samaritains, qui y demeurèrent même après le retour des Israélites dans leur patrie, et qui, comme nous l'apprenons, entre autres, du Nouveau Testament, furent pour les Juifs l'objet d'une haine mortelle.

Sous *Manassé* (696-641), fils et successeur d'Ezéchias, qui monta sur le trône à l'âge de douze ans, le parti anti-théocratique, qui avait été si long-temps comprimé sous le règne précédent, releva audacieusement la tête, et sut se rendre entièrement maître du monarque jeune et sans expérience. Celui-ci se plongea en aveugle dans l'idolâtrie la plus ouverte, profana le temple, et remplit Jérusalem du sang d'innocentes victimes qui ne voulaient pas se plier à ses abominations. Selon la tradition juive, Esaïe doit avoir été du nombre de ces martyrs de la foi israélite. Les chroniques rapportent (2 Chron. XXXIII, 11 et suiv.) que Manassé s'amenda, plus tard, à Babylone, où le roi d'Assur l'avait fait emmener lié de chaînes, peut-être pour qu'il se justifiât lui-même de sa manière déraisonnable de gouverner (1). Après un règne de cinquante-cinq ans, dont les derniers temps furent paisibles, il fut remplacé sur le trône par son fils *Amon* (641-639). Amon ne régna que deux ans, pendant lesquels il renouvela toutes les impiétés de la jeunesse de son père; puis il succomba à une conspiration. Son fils et successeur, *Josias* (639-609), apparaît, dans ces derniers temps du royaume chancelant de Juda, comme une colonne, comme une lumière brillante. Par ses mesures énergiques de réforme, il contribua à raffermir et à rétablir sur des

(1) Le roi qui donna cet ordre doit avoir été *Assarhaddon*, et l'on ne doit pas être surpris de le voir nommé roi de « Babylone » ; car l'on sait d'ailleurs que Sanchérib avait déjà vengé la rébellion de Mérodac-Baladan sur son successeur, et qu'avant sa fin malheureuse il avait nommé son propre fils Assarhaddon vice-roi de Babylone.

bases nouvelles la foi en la loi de Dieu, et l'obéissance à cette loi; et il en était temps, si la maison d'Israël ne devait pas être entièrement détruite par le torrent dévastateur qui approchait menaçant. Sous le règne de ce roi pieux, l'esprit prophétique se manifesta avec une nouvelle énergie, et l'on vit paraître, durant sa vie et pendant la période malheureuse qui suivit immédiatement sa mort, un nombre proportionnellement grand de prophètes. Nous apprenons, tant par les prophéties de *Jérémie* que par celles de *Sophonie*, à quel point la vie spirituelle était perdue en Israël, malgré toutes les réformes religieuses extérieures. Sophonie annonça aussi la chute imminente de la puissance assyrienne, chute que Nahum avait déjà prédite plus de quatre-vingts ans auparavant. Sous le rapport politique, le règne de Josias, qui dura plus de trente ans, fut tranquille et heureux, comme l'avaient été ceux de son père et de son aïeul. La terreur qu'inspirait la puissance assyrienne avait passé comme un orage. Le pouvoir chancelant de la fière Ninive penchait rapidement vers sa ruine, et la puissance naissante des Babyloniens n'était pas encore dangereuse pour les contrées occidentales.

L'histoire d'Assur, dans ses derniers temps, est environnée d'une grande obscurité. Aussi nous avons mieux aimé avouer notre ignorance en laissant sur notre tableau un espace vide, que d'y mettre des noms incertains. Dans le fait, il importe peu que le dernier monarque de Ninive se soit appelé Sardanapale, ou ait porté quelque autre nom. La ruine d'Assur et la conquête de Ninive furent opérées, l'an 625, par *Cyaxare*, de Médie, et *Nabopolassar*, de Babylone, père de Nébucadnézar. Nabopolassar, qui était proprement gouverneur assyrien de la Babylonie, se constitua roi indépendant, et fonda cette dynastie conquérante et dominatrice qui atteignit déjà sous Nébucadnézar son plus haut période, et qui ne fit plus, après lui, que se précipiter cons-

tamment vers la ruine que les Mèdes et les Perses réunis lui préparaient.

La puissance croissante de *Nabopolassar* se heurta contre la nouvelle dynastie que *Psammétique* avait fondée en Egypte. Le fils de ce dernier, *Nécho*, monarque entreprenant, qui unit la mer Rouge au Nil par un canal, et fit avec ses vaisseaux le tour de l'Afrique, marcha contre Nabopolassar. Josias s'avança contre lui, fut défait, et perdit la vie (609) près de Méguiddo, entre le Thabor et le golfe d'Akko (Acre). Le peuple éleva sur le trône son fils *Jéhoachaz* (609) ; mais au bout de trois mois l'Egyptien vainqueur détrôna ce jeune prince pour mettre à sa place son frère *Jéhojakim* (609-599). Trois ans après (606), Nébucadnézar, général en chef des armées du roi son père, repoussa les Egyptiens de l'Asie occidentale, et Jéhojakim dut prêter hommage au monarque babylonien, céder les vases précieux du temple, et livrer les fils des premières familles de son royaume pour le service du roi (2 Rois XXIV, 1 ; Dan. I, 2).

C'était la première fois que Babylone influait directement sur les destinées des Israélites, et ce premier succès annonçait la longue série de malheurs qui vinrent de l'Euphrate frapper les derniers restes du royaume de Juda. Tandis que l'impiété des rois de Jérusalem attirait sur ce malheureux pays les jugemens de Dieu, Nebucadnesar ne pouvait laisser subsister sur les bords de la Méditerranée et près de l'Egypte, un état animé de dispositions vacillantes et hostiles.

En vain des prophètes, tels que *Jérémie* et *Habacuc*, annonçaient les dangers inévitables qui s'avançaient du côté de l'Orient au travers du désert : la confiance charnelle, constant avant-coureur d'une chute imminente, poussait les Israélites aveuglés à chercher leur salut dans diverses combinaisons politiques, et surtout dans une alliance avec l'Egypte. Ceux d'entre eux qui étaient le plus portés à attendre du Dieu de leurs pères secours et protection contre la puis-

sance babylonienne, ne supposaient pas que cet appui pût leur manquer, et ne comprenaient pas qu'ils dussent d'abord se réconcilier avec Dieu par l'aveu de leurs péchés et par une sincère repentance, avant que de pouvoir se confier en sa protection immédiate. Ils étaient entretenus dans cette fausse et aveugle confiance par une foule d'hommes tout aussi confians et aveugles qui se donnaient à eux-mêmes le nom de prophètes de l'Eternel, et contre lesquels Jérémie, le vrai prophète, eut à soutenir une pénible lutte.

La puissance ennemie qui s'approchait, et dont les envahissemens inspiraient aux Israélites des inquiétudes fondées, était cet empire des *Chaldéens*, qui atteignit le faîte de son pouvoir sous Nébucadnézar. Sa grandeur ne datait que de Nabopolassar, et dès la mort de Nébucadnézar il se précipita déjà à sa ruine. Appelé *Babylonien*, du nom de sa capitale, il portait aussi, d'après le nom du peuple, celui d'empire des *Chaldéens*. Selon quelques savans, les Chaldéens sont un peuple distinct des Babyloniens proprement dits; ils auraient pénétré, comme soldats stipendiaires ou comme conquérans, du nord dans les contrées babyloniennes, environ l'an 747, époque d'où date la nouvelle ère de Nabonassar; ces Chaldéens seraient parvenus, avec Nabopolassar (environ l'an 625), à établir leur pouvoir en Babylonie, et auraient fondé la dynastie conquérante qui fut, sous Nébucadnézar, la terreur du monde. Mais d'autres savans font des Chaldéens les anciens habitans de la Babylonie, et non des étrangers qui s'y seraient établis à une époque postérieure. Il n'y aurait ainsi aucune différence entre les Chaldéens, qui serait le nom du peuple, et les Babyloniens, dont le nom se rapporterait à la ville et au pays. Et, en effet, dans la Bible, le peuple qui habitait la Babylonie est toujours appelé les Chaldéens, et jamais les Babyloniens.

Nous ne pouvons ici discuter ces deux opinions, dont la différence, au fond, est de peu d'intérêt.

La nouvelle dynastie de Psammétique s'efforçait de soumettre à l'Egypte la Syrie qui l'avoisine, soit par la force des armes, soit par des négociations. Nécho, fils de Psammétique, vint se heurter contre la jeune puissance des Chaldéens, qui était en progrès depuis la ruine de Ninive, et ce n'est qu'à l'illusion, qui fait trouver vraisemblable ce qu'on désire, qu'on doit attribuer l'alliance des Israélites avec l'Egypte et les espérances de secours qu'ils mettaient en cette puissance contre les attaques de Nébucadnézar.

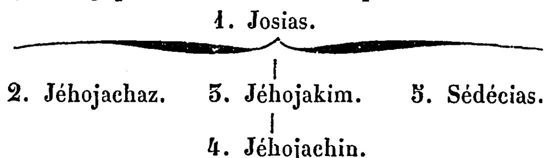
Le roi de Juda, *Jéhojakim* (609-599), qui avait prêté hommage à Nébucadnézar, en 606, se révolta contre lui peu d'années après (603), et s'allia de nouveau avec la puissance égyptienne qui l'avait fait monter sur le trône. Occupé alors de guerres dans le fond de l'Orient, Nébucadnézar ne put pas punir immédiatement la défection de Jéhojakim; mais, en 599, il parut avec une armée devant Jérusalem. L'imprudent monarque était mort peu de temps auparavant, et depuis trois mois son fils *Jéhojachin* l'avait remplacé sur le trône. Après un siége qui fut de courte durée, ce dernier dut se rendre à Nébucadnézar, qui l'emmena à Babylone, où il vécut, jusqu'après la mort de son vainqueur, dans une sorte de captivité. Nébucadnézar mit à sa place, sur le trône de Juda, son oncle [1], *Sédécias* (599-588), fils de Josias. Et dans cette occasion il pilla le temple et ses trésors, et emmena de Judée à Babylone les personnages les plus considérables, ainsi que les artistes et les ouvriers; ceux

[1] La succession régulière au trône, du père au fils, avait été interrompue, pour la première fois, dans la famille de David, après Josaphat, par l'usurpation de la reine Athalie (voyez la note de la page 22). Une interruption pareille de la succes-

qu'il laissait dans le pays, agriculteurs pour la plupart, étaient ainsi bien trop affaiblis pour tenter de prendre les armes [1]. Au reste, on ne doit pas se représenter cette translation comme une « captivité » proprement dite. Ce fut seulement le transport d'un peuple d'un pays dans un autre, mesure que les divers souverains de l'Asie ont employée plus d'une fois pour dompter et mettre hors d'état de nuire dans une contrée éloignée, un peuple inaccessible dans ses montagnes, et difficile à réduire [2].

Ce fut là la seconde campagne de Nébucadnézar contre Jérusalem, et, de même que dans la première, en l'an 606, le prophète *Daniel* avait été emmené à Babylone, *Ezéchiel* accompagna, en 599, ceux qui furent transportés dans la Mésopotamie septentrionale, sur les rives du fleuve *Kébar* (Chaboras).

sion régulière eut lieu à l'égard des successeurs de Josias. L'exposé généalogique suivant la fera comprendre.



(1) Si le passage 2 Rois xxiv, 13, indique l'année où cela arriva, comme la *huitième* du règne de Nébucadnezar, cela provient de ce que les livres historiques de l'Ancien Testament comptent le règne de ce roi depuis l'an 606, époque où il parut pour la première fois devant Jérusalem, à la tête des armées de son père, tandis que son accession réelle au trône ne tombe qu'en l'an 604. Lorsque Daniel compte d'après les années de Nébucadnezar, il part de l'an 604, ce qu'il est nécessaire de savoir pour lever les contradictions apparentes auxquelles donnent lieu ces divers points de départ dans les calculs.

(2) Ainsi, Méhémet-Ali avait formé le projet de transporter les Grecs de Morée en Egypte; la bataille de Navarin a pu seule l'empêcher d'exécuter son plan.

Le roi Sédécias suivit, pendant quelques années, la politique commandée par les circonstances, de se soumettre patiemment à la dépendance de Babylone. Mais la véritable crainte de Dieu lui demeura étrangère, comme elle l'avait été à ses prédécesseurs immédiats, et il y avait, en outre, dans son caractère, une certaine faiblesse qui fit qu'il se laissa entraîner à s'allier avec l'Egypte, par le parti aveugle et présomptueux des grands et par quelques faux prophètes et sacrificateurs. Jérémie expia par la prison le témoignage qu'il rendit à la vérité, et tandis que les faux docteurs, pleins d'une confiance charnelle, se donnaient l'apparence d'une foi sans borne au Dieu de leurs pères, il passait pour un homme qui n'avait pas à cœur le bien de la patrie, parce qu'il répétait le seul bon conseil qu'il y eut à donner, celui de remplir fidèlement les devoirs une fois contractés à l'égard de Nébucadnézar. Ce dernier monta, en 590, contre Jérusalem, pour infliger aux juifs le dernier châtiment. Il s'écoula cependant encore un an et demi jusqu'à la prise de la ville. Les alliés égyptiens ayant fait, pour la secourir, un mouvement, les Chaldéens quittèrent les environs de Jérusalem pour aller à la rencontre de ce nouvel ennemi. Déjà l'on se crut délivré pour toujours, on injuria le prophète Jérémie, qui avait prédit la chute de la ville, et les esclaves auxquels on avait accordé la liberté dans les jours d'angoisse, furent remis sous le joug. Le secours de l'Egypte ne fut encore cette fois que le roseau qui se brise en éclats et transperce la main qui s'y appuie. Les Egyptiens se retirèrent devant les Chaldéens, qui reparurent sous les murs de Jérusalem, pour tirer une dernière vengeance de la ville coupable, et pour exercer sur elle un jugement que les prophètes de Dieu avaient dès long-temps, mais en vain, dénoncé à la génération rebelle. En 588, la ville forte succomba à l'art militaire des Babyloniens. Sédécias, qui avait cherché à s'évader par une des portes de la ville, tomba

entre les mains de Nébucadnézar, qui, après lui avoir fait crever les yeux, l'emmena à Babylone, où la plus grande partie du peuple fut pareillement transportée. La ville et le temple furent réduits en cendres. Le petit nombre des infortunés israélites qui étaient demeurés dans leur patrie désolée, s'enfuirent en Egypte après le meurtre du gouverneur chaldéen, et Jérémie, qui s'était dévoué, avec un cœur brisé, mais avec une fidélité inébranlable, aux derniers débris de son peuple, accompagna cette malheureuse troupe d'émigrés dans cette terre étrangère. D'après la tradition, il y reçut la mort de la propre main de ses compatriotes idolâtres et endurcis, après une carrière prophétique qui n'avait été tout entière qu'un martyre continuel.

Jérusalem était tombée, et il ne restait plus des deux royaumes d'Israël que quelques débris. Tout ce que les prophètes avaient annoncé s'était accompli. Mais les promesses eurent, aussi bien que les menaces, leur réalisation. Au milieu de la ruine politique et de la destruction du sanctuaire extérieur, dont les vases sacrés, et même l'arche de l'alliance, avaient été perdus, l'esprit de révélation resta debout et conserva son sanctuaire dans les cœurs du petit troupeau de ceux qui avaient une véritable crainte de l'Eternel. Ils étaient le germe duquel devait se développer la plante nouvelle après que le temps d'épreuves serait passé. Ils étaient dirigés et soutenus par plusieurs vrais prophètes de Dieu, entre lesquels nous connaissons particulièrement, dans les différens lieux de la dispersion, *Daniel*, *Ezéchiel* et *Jérémie*. Nous ne connaissons d'*Abdias* que sa brève prophétie contre la fierté des *Edomites*, qui voyaient avec une joie maligne la ruine d'Israël. Les vrais Israélites sentaient profondément dans leurs cœurs le châtiment de Dieu, étaient navrés des injures qu'ils avaient à endurer de la part de leurs ennemis, et attendaient avec une vive espérance le temps de la rémunération et de la délivrance. Ce sont ces sen-

timens que nous trouvons exprimés avec une ardeur toute particulière dans le psaume CXXXVII, chanté sous les tristes saules des rivages du fleuve de Babylone.

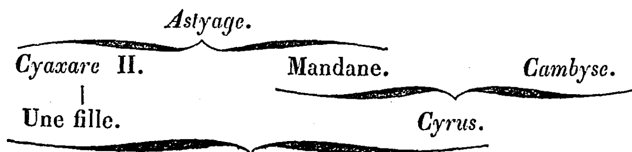
Tous n'éprouvaient pas sans doute ces regrets. La plus grande partie du peuple se trouva bien dans ce pays étranger, il est vrai, mais beau et fertile. Ils s'y établirent, parvinrent même à une certaine prospérité, et jouirent d'une sorte d'indépendance.

Mais si Nébucadnézar avait été entre les mains de Dieu l'instrument de ses justes jugemens sur le sanctuaire coupable, Babylone dut porter la peine d'avoir audacieusement profané ce sanctuaire qui, tout souillé qu'il fût, était encore celui de Dieu. De la mort de ce roi puissant (en 562) jusqu'à la destruction de son empire par les Mèdes et les Perses, il ne s'écoula que vingt-trois ans. Cette courte période se passa en violentes révolutions intérieures, et en guerres avec les pays étrangers. Le fils impie de Nébucadnézar, *Evilmérodach*, fut tué, aprés deux ans de règne, par son beau-frère *Nériglissar*, lequel perdit la vie, quatre ans après, dans une bataille contre Cyrus. Son fils, le cruel *Laborosoarchod*, succomba, au bout de neuf mois, à une conspiration, et fut remplacé par le dernier roi babylonien, *Belsatzar*, qui est aussi nommé, dans l'histoire profane, *Naboned*. Il doit avoir été fils d'Evilmérodach, et par conséquent petit-fils de Nébucadnézar. Sous son règne, l'empire des Chaldéens s'écroula, et à sa place s'éleva la nouvelle puissance des Mèdes et des Perses, qui prit bientôt, dans l'histoire, comme grand *empire persique*, la place qu'avaient auparavant occupée les Assyriens et les Babyloniens. Avec cette nouvelle époque de l'histoire profane commença aussi, pour Israël, une nouvelle période de son histoire, qu'il nous reste à exposer.

Les *Mèdes*, venus du nord-est, et les *Perses*, des montagnes de l'est, s'emparèrent des belles contrées qui s'étendaient au pied des montagnes, leur patrie. L'histoire ancienne de ces deux peuples est fort obscure. Après la chute du premier empire assyrien, à cette même époque où Phul et ses successeurs régnaient dans un nouveau royaume d'Assyrie, et où Nabonassar établissait en Babylonie une ère nouvelle, *Arbace* parut comme fondateur de l'indépendance des Mèdes. Mais on suppose, d'après 2 Rois XVII, 6, où nous lisons que les Israélites emmenés du royaume d'Ephraïm, en 721, furent transportés, entre autres, « dans les villes des Mèdes, » que les Assyriens avaient, bientôt après, reconquis la souveraineté sur la Médie. Ils en furent définitivement chassés par *Déjocès*, qui affranchit de nouveau sa patrie de leur joug. *Phraorte* soumit les *Perses* aux Mèdes, et Cambyse, père de *Cyrus* (1), n'était qu'un roi perse vassal; cependant il avait épousé Mandane, fille d'*Astyage*, son suzerain. Cyrus, qui était ainsi petit-fils de ce dernier, reçut, après sa mort, de son fils et successeur, *Cyaxare* II (2), le commandement des armées du royaume médique, pour porter la guerre contre la puissance chancelante des Chaldéens à Babylone.

(1) *Cyrus* est le nom latinisé; celui qu'on trouve dans la Bible est *Corès*.

(2) Cyaxare était oncle de Cyrus. Le tableau généalogique qui suit indique les rapports de famille qui existaient vraisemblablement alors entre les deux maisons régnantes de Perse et de Médie.



En 539, Cyrus s'empara de Babylone par surprise. Ayant fait creuser des canaux latéraux, destinés à recevoir l'eau de l'Euphrate qui passait au milieu de cette immense cité, il l'y fit entrer tout à coup pendant une nuit de fêtes et de débauches (Daniel v). Le lit du fleuve, ainsi mis à sec, fournit aux Mèdes et aux Perses victorieux, une voie par laquelle ils se précipitèrent dans la ville plongée dans l'ivresse.

Cyaxare II, ou Darius le Mède, ne régna sur ces pays conquis que pendant deux ans. Il mourut en 537, et comme Cyrus avait épousé sa fille, ce nouvel empire échut à ce jeune prince, et passa ainsi à la race des Perses. Alors commença la monarchie de Cyrus et l'empire persique.

Daniel vécut à la cour de Babylone pendant tout le temps de la gloire de Nébucadnézar, pendant la période de décadence de son empire, et jusqu'au commencement de l'empire médo-perse. Les successeurs de Nébucadnézar l'oublièrent, et dans la nuit où Babylone fut prise, il n'y eut que la reine-mère, fille de Nébucadnézar, qui se souvint de Daniel et de sa science prophétique. Sous Darius le Mède, il jouit de nouveau d'une grande considération, et on peut vraisemblablement attribuer en partie à son influence la permission que Cyrus donna, déjà en 536, aux Israélites de retourner dans leur patrie, et la protection officielle, ainsi que les secours divers qu'il leur accorda. Il s'était écoulé précisément septante ans depuis la première attaque de Nébucadnézar contre Jérusalem, en 606, et la translation de Daniel à Babylone. Ces septante années d'oppression et d'ignominie se comptent d'après la vie et le sort de Daniel, et toute l'histoire de cette époque, si pleine de douleur pour Israël, montre, du reste, que par ses serviteurs Dieu se tient tout près de son peuple châtié, dans le temps même où il semble s'être retiré de lui, et que ses serviteurs sont appelés les premiers à boire de la coupe du châtiment commun, afin que, sympathisant avec le peu-

ple et souffrant avec lui, ils se tiennent, en intercédant pour lui, devant l'autel des souffrances.

Le nombre de ceux qui profitèrent de la permission de retourner dans leur patrie ne fut pas considérable. Ce furent principalement des Israélites des tribus de Juda et de Benjamin, qui appartenaient à l'ancien royaume de Juda; aussi, dès cette époque, le nom de Juifs fut-il particulièrement en usage pour désigner les nouveaux habitans de la Terre-Sainte. Cependant plusieurs Israélites de l'ancien royaume d'Ephraïm revinrent sans doute habiter la ville nouvelle, et ceux qui avaient été laissés dans le pays, surtout dans la partie supérieure de la Galilée, servirent à compléter la population de l'état juif qui se relevait. *Zorobabel* [1], de la famille royale, et *Jéhosuah*, de la famille d'Eléazar et d'Aaron, se mirent, l'un, comme prince, l'autre, comme souverain sacrificateur, à la tête des émigrans. La construction se fit « dans un temps fâcheux. » Les agressions jalouses des païens qui habitaient l'ancienne province d'Ephraïm, connus sous le nom de Samaritains, entravèrent considérablement la réédification de la ville et du temple sous les successeurs immédiats de Cyrus, et causèrent un grand découragement aux juifs revenus dans leur patrie, qui s'attendaient à voir s'accomplir immédiatement les prophéties relatives aux bénédictions des derniers temps. Ce fut seulement sous Darius, fils d'Hystaspe (qui régna depuis l'an 521), après qu'il se fut écoulé aussi septante ans environ depuis la destruction du temple, que l'on put relever et enfin consacrer, en 515, le nouveau sanctuaire.

Ce second temple, dans lequel manquaient les vases sacrés les plus importans, et qui ne présentait pour lieu très saint qu'un espace sombre et vide, fut construit au milieu

[1] Aggée I, 1; Esdras I, 8. Dans ce dernier passage, Zorobabel porte le nom perse de *Sesbatsar*.

des encouragemens des prophètes *Aggée* et *Zacharie*. Ces deux prophètes, avec Malachie dont nous parlerons plus tard, furent les derniers chaînons de cette longue suite de prophètes qui commence à Samuel et s'étend à travers les siècles et toutes les vicissitudes d'Israël. En eux était une vie supérieure et impérissable, qui sauva de l'anéantissement la nation juive qui devait cesser entièrement d'exister comme corps politique, et ce fut encore cet esprit et cette vie qui, par Aggée et Zacharie, aida à reconstruire un nouveau sanctuaire qui dura jusqu'au temps où le Seigneur dit: «Voici, votre maison va devenir déserte» (Matth. XXIII, 38).

Mais ce ne furent pas seulement les Juifs rétablis dans leur patrie qui durent passer par l'épreuve, ceux qui étaient demeurés dans l'étranger y furent aussi exposés. Sous *Xerxès* (1), successeur de Darius, la masse entière de ceux qui étaient dans l'empire des Perses, fut menacée de cette destruction terrible dont le livre d'Esther nous parle, et qui, grâce à la miséricordieuse providence de l'Eternel, fut détournée par la fille adoptive de Mardochée, devenue reine des Perses.

Les affaires des juifs revenus en Judée étaient dans un triste état lorsque, en 458, sous le roi des Perses *Artaxerxès longue-main* (2), *Esdras* put amener dans la Terre-Sainte

(1) Ce roi règna de 485-465; il est surtout connu dans l'histoire profane par sa campagne contre les Grecs, et par son caractère vaniteux et fantasque. Il est appelé, dans la Bible, *Assuerus (Ahasverus)*; mais les découvertes récentes qu'on a faites sur l'orthographe primitive de ce nom en langue persique, montrent que c'est au fond le même nom que *Xerxès* en grec. En effet, en langage perse, ce nom est Kh sch wer sche; en hébreu il est devenu, avec un A initial, Ahasveros; tandis que les Grecs ont changé les deux premières lettres (kh et sch) ainsi que l'avant-dernière (sch), en leur X, ce qui a fait le mot *Xerxès*. Voyez Gesen. Thes. p. 74.

(2) *Artaxerxès longue-main* est appelé, dans la Bible, *Arthasastha*. Le nom perse est *Artachschatra*, d'où les Grecs, par

une nouvelle colonie. Il fut muni des pleins-pouvoirs nécessaires pour travailler efficacement au rétablissement d'un peuple d'Israélites. Son origine sacerdotale, ainsi que sa science et sa piété bien connues, lui acquirent, auprès de ses compatriotes, la considération nécessaire pour établir les institutions religieuses sans lesquelles on aurait bien pu, sans doute, fonder un nouvel état juif, mais non une église israélite. Une colonie juive à Jérusalem, sans constitution ecclésiastique et sans organisation religieuse, se serait bientôt dissoute.

Les juifs mettent ordinairement Esdras à côté de Moïse; celui-ci est pour eux le fondateur, et Esdras le restaurateur du judaïsme. Ils ont raison jusqu'à un certain point. C'était des prophètes qu'était partie la vie qui avait pénétré et animé les lois mosaïques, à dater de Samuel, et leur action approchait de sa fin au temps d'Esdras. Mais pour ce qui regarde les institutions extérieures, Moïse et Esdras sont incontestablement comme les deux piliers de l'édifice religieux. Le péché national de l'idolâtrie avait amené la ruine nationale, et les institutions mosaïques, dont un grand nombre n'avait jamais été mis en pratique, se trouvèrent ensevelies dans les décombres et les cendres de la destruction. Ce fut sur ces ruines qu'Esdras éleva l'église nouvelle, mais il ne put lui communiquer l'esprit sans lequel les meilleures formes ne produisent que de vaines observances. Il se vit bien encore entouré d'hommes dans lesquels était l'esprit du Dieu vivant, et même après lui Malachie fit entendre la parole de l'Eternel; mais c'était comme la cloche du soir, qui sonnait les funérailles de l'esprit prophétique. Dès lors, moins l'esprit vivant a marché *devant* l'église israélite comme

une mutation de consonnes difficiles pour eux, ont fait *Artaxerxès*. On trouve encore aujourd'hui, dans les langues modernes, des changemens plus frappans; on n'a qu'à comparer *London* et *Londres; Kjöbenhavn* et *Koppenhagen; Chlodewig, Ludwig* et *Louis*.

une colonne de feu, plus on s'est appuyé fortement *en arrière* sur la lettre de la loi écrite, et ainsi s'est développé, dans l'église juive nouvellement organisée par Esdras, le système *littéral*. C'est ce système qui se montre à nous, dans le Nouveau Testament, comme *pharisaïsme*, et d'où s'est formé, après la destruction de Jérusalem par les Romains, le *rabbinisme*; rédigé par écrit dans le *Talmud*, il a préservé jusqu'à nos jours le judaïsme, qui n'est plus qu'une momie, sinon de la mort spirituelle, au moins de la corruption et de l'anéantissement.

A l'œuvre ecclésiastique d'Esdras vint s'adjoindre, plus tard (depuis 455), l'œuvre politique de *Néhémie*. Les murs de Jérusalem étaient encore en ruines, et les ennemis des Juifs avaient réussi jusqu'alors, sinon à empêcher la reconstruction de la ville et du temple, du moins à arrêter celle des murailles qui devaient les fortifier. Néhémie, muni des pouvoirs nécessaires, s'appliqua à cette œuvre avec une énergique activité et une fidélité infatigable, et donna au nouvel état des bases légales pour la vie civile, comme Esdras l'avait fait pour les choses ecclésiastiques; et après un séjour de douze ans à Jérusalem, il retourna (selon la parole qu'il avait donnée, Néhém. II, 6; XIII, 6) à la cour de Perse, en l'an 452. Plus tard [1], vraisemblablement après

[1] Faute de renseignemens suffisans, il est très-difficile de déterminer le moment où Néhémie revint pour la seconde fois en Judée; on est réduit, à cet égard, à des suppositions. En fixant pour cela l'an 412, nous avons suivi les supputations des chronologistes les plus dignes de confiance. Nos versions disent que Néhémie revint en Judée « au bout de quelque temps, » celle de Luther dit même « après un certain nombre de jours; » quelques commentateurs ont voulu entendre par là l'espace d'un an; mais dans un si court espace de temps les Juifs n'auraient pas pu avoir conclu des mariages avec des femmes étrangères, et avoir déjà des enfans parlant asdodien. Néhém. XIII, 24. On sait, du reste, que l'expression hébraïque *lekez jamin*, désigne un espace de temps tout à fait indéterminé.

s'être libéré du service du roi, Néhémie revint une seconde fois dans sa chère patrie, essentiellement pour parer aux désordres et aux abus qui s'étaient introduits parmi les juifs, et probablement aussi pour faire reposer ses cheveux blancs dans la terre de ses pères.

Ces derniers efforts du fidèle Néhémie furent appuyés par les saints avertissemens et par les prédictions de *Malachie*, le dernier des prophètes. Cet envoyé de Dieu n'indique pas, il est vrai, dans son livre, l'époque de son ministère; mais le rapprochement des circonstances dont il parle et de celles que présente le livre de Néhémie, montre que sur le soir de sa vie, ce dernier put jouir, pour mettre la dernière main à son œuvre, de la lumière répandue par Malachie.

Il fut révélé à Malachie que la voix de la prophétie ne se ferait dorénavant plus entendre à Israël. Aussi, à la fin de ses prédictions, renvoie-t-il immédiatement au Seigneur lui-même, comme à l'ange ou au messager de l'alliance qui doit venir dans son temple pour exercer son jugement.

Avec Malachie se clot cette succession de prophètes ininterrompue pendant sept siècles; avec lui se closent les livres canoniques de l'Ancien Testament, avec lui se clot l'ancienne alliance. La période qui s'écoula entre Malachie et l'incarnation du Messie annoncé par lui et par tous les prophètes, fut privée de la parole de l'Eternel, et elle montre clairement combien est impuissant l'attachement le plus consciencieux et le plus entier à la lettre de la loi, quand l'esprit du Seigneur n'anime pas son peuple et ne lui donne pas la véritable vie.



I.

JONAS.

JONAS. [1]

Nous écrivons pour les amis des saintes Ecritures, et non pour les sceptiques et les incrédules, avec lesquels nous n'entrons point en lice; et si parmi nos lecteurs il s'en trouvait qui vinssent à nous avec des doutes et des objections, nous leur dirions simplement : « Essayez de vous placer à notre point de vue; laissez à la Bible l'honneur et l'autorité qu'elle a depuis nombre de siècles, et qu'elle conservera jusqu'à ce que le ciel et la terre passeront, et voyez si tout

[1] M. Preiswerk place dans son tableau chronologique Jonas après Joël, et dans ses articles particuliers sur ces deux prophètes Joël après Jonas. La différence est de peu d'importance, puisque tout annonce qu'ils ont été contemporains, et que la question est simplement de savoir ou plutôt de conjecturer lequel des deux a prophétisé et est né avant l'autre. Nous n'avons pas voulu modifier le tableau synchronistique, et nous avons placé Jonas en tête des douze petits prophètes, tant pour ne pas nous écarter des traces de M. Preiswerk, que parce que son livre, tout historique, nous a paru former une bonne transition entre les premiers prophètes qui n'ont rien écrit, tels qu'Elie et Elisée, et les prophètes subséquens dont nous avons les prédictions rédigées par écrit.

Nous rappellerons à nos lecteurs l'explication pratique du livre de Jonas qui a paru dans la *Feuille religieuse* du canton de Vaud en 1840. *(Trad.)*

ne vous apparaîtra pas plus simple, plus clair, plus rationnel, que ce n'est le cas quand vous vous livrez à des doutes qui ne peuvent que détruire. Cette preuve intime, qui se formera comme d'elle-même dans votre propre esprit, est la seule que nous voulons vous présenter. »

Mais le livre de Jonas renferme un fait qui a paru à plusieurs fidèles eux-mêmes dépasser les limites possibles de la foi : nous voulons parler des trois jours que le prophète a passés dans le ventre d'un grand poisson. Et nous croyons devoir, par exception, présenter quelques réflexions justificatives, que nous adressons moins au sceptique qu'au croyant dont on cherche à ébranler la foi. Nous partons ainsi de la croyance aux miracles, et examinerons simplement si le miracle en question est tel qu'il faille y voir une allégorie ou une vision.

Et d'abord remarquons que le reste du livre ne présente rien qui puisse faire naître quelque doute sur son inspiration. On n'y voit nulle doctrine opposée aux révélations de Dieu; bien au contraire, les pensées principales de cet écrit sont tellement supérieures à la manière de voir des Hébreux, qu'elles supposent nécessairement une illumination divine. Et tous les détails du récit, la conduite des matelots, l'état de Ninive, ce qui se passe dans cette ville, portent un tel cachet de vérité et de simplicité historique, que l'incrédule même n'y trouverait aucune prise. C'est donc ce qui est dit du poisson, qui seul, dans cet écrit, donne lieu à des objections.

Mais les objections se réfutent sans grande peine à un examen attentif. C'est un fait bien connu, qu'il existe dans la mer, dans la Méditerranée, des poissons ou des cétacés dont le gosier est assez large pour donner passage à un homme entier. Plusieurs exemples l'ont prouvé du requin, et l'on a trouvé dans le ventre de cachalots des chiens de mer, des dauphins, des requins, dont un, entre autres, de

plus de quinze pieds, et de jeunes baleines. Personne ne niera qu'un de ces animaux ne puisse rejeter intact le corps qu'il a avalé entier. Le miracle est donc possible.

Mais est-il possible que Jonas ait vécu dans le ventre de ce grand poisson, qu'il n'y ait pas été étouffé, et que même il y ait conservé la conscience de ce qui lui arrivait, au point de pouvoir invoquer Dieu? Le miracle consiste précisément en ce que Jonas a été conservé vivant dans des circonstances qui sont d'ordinaire mortelles. Mais il porte le même caractère que la plupart des autres miracles bibliques, où l'on voit Dieu opérer, par l'entremise d'une force divine, en un temps très court et dans de grandes proportions, ce qui, d'ordinaire, ne se fait que lentement et en petit. Chacun sait que la vie ne se retire pas du corps au moment où l'homme cesse de respirer : la preuve en est les nombreux exemples de personnes rappelées à la vie après avoir resté quelque temps sous l'eau. Mais si l'on peut ne pas respirer pendant une demi-heure et plus, et cependant vivre encore, il n'est point impossible que ce temps, par un acte spécial de la volonté divine, soit prolongé considérablement, et c'est dans cette prolongation que consiste uniquement le miracle de Jonas.

Ne connaît-on même pas un grand nombre de cas de léthargie où les fonctions ordinaires et nécessaires de la vie, la respiration, la circulation du sang cessent pendant plusieurs jours, durant lesquels cependant la vie est encore là? Si ce fait n'était pas connu, et que la Bible nous parlât d'un homme qui serait revenu à la vie après que le pouls et la respiration avaient cessé depuis plusieurs jours, ne se récrierait-on pas sur l'impossibilité d'un tel fait? Et cependant ce ne serait pas même un miracle; ou, si vous voulez, ce miracle cesserait-il d'en être un parce qu'il se répète souvent, et qu'il a été examiné scientifiquement, constaté juridiquement? Sans parler des neuf mois que chacun de nous

a passés sans air ni lumière avant sa naissance. Le miracle, qui est bien réel, n'a donc rien de plus extraordinaire, de plus invraisemblable que tous les autres.

Jonas, fils d'Amittaï, vivait sous Jéroboam II, roi d'Ephraïm, à qui il avait annoncé ses succès contre les Syriens (2 Rois XIV, 25). Son époque est ainsi vraisemblablement peu antérieure à l'an 800. Or, c'est à peu près dans ce temps que le roi de Médie, Arbace, a renversé l'ancien empire d'Assyrie, et la mission de Jonas à Ninive a donc dû précéder de peu de temps la destruction de cette ville, qui n'a été que suspendue et retardée par la repentance de ses habitans. Le roi qui régnait à l'arrivée du prophète, et qui a été ébranlé et touché par sa prédication, peut avoir été ce même Sardanapale sous qui la ville a été prise, et qui est célèbre par ses mœurs efféminées et par sa fin malheureuse.

Jonas était de Gath-Hepher, ville de la tribu de Zabulon (Josué XIX, 13). Il était donc du royaume d'Ephraïm.

Sa prophétie contre les Syriens ne nous est pas parvenue. Nous ne savons rien de lui que ce que nous apprennent son livre et le passage cité du second livre des Rois. Le nom de Jonas s'est conservé jusqu'à aujourd'hui dans celui d'un village peu distant de Mossul (Ninive), qui se nomme Nebbi Junes, *prophète Jonas*, et la tradition y place son tombeau. Mais une autre tradition le fait retourner dans sa patrie et y mourir.

Le livre de Jonas se divise en quatre sections : 1° La mission de Jonas et sa fuite (ch. I, 1–3) ; 2° ce qui lui arriva sur mer (ch. I, 4 et suiv., et II) ; 3° sa prédication à Ninive, qui se repent (ch. III) ; 4° sa conduite à la vue de Ninive épargnée (ch. IV).

I.

La mission du prophète hébreu Jonas vers la ville païenne de Ninive n'est point un fait isolé dans l'histoire sacrée. Quand une nation païenne est en conflit avec le peuple élu dont elle triomphe ou qu'elle opprime, le Dieu d'Israël se plait à se faire connaître à elle pour le seul vrai Dieu, qui peut bien laisser son peuple dans l'opprobre, mais qui n'en est pas moins le roi des rois et le seigneur de toutes les nations. Ainsi, quand les Israélites étaient en Egypte, dans la maison de servitude, Dieu, qui aurait pu les en faire sortir par un seul miracle de sa toute-puissance, frappa les Egyptiens de coups redoublés pour les convaincre avec force de sa suprême divinité. Ainsi, à Babylone, où les Hébreux avaient été emmenés en captivité, l'orgueilleux Nébucadnézar, et, après lui, Belsatzar, furent forcés, par des signes et des miracles, de rendre gloire au Dieu de Daniel. Ainsi encore, Cyrus confessa que c'était Jéhova qui lui avait livré les royaumes de son vaste empire, et que Jéhova lui avait ordonné de relever le temple de Jérusalem. Ainsi Ninive, d'où devait bientôt sortir le destructeur d'Ephraïm, vit arriver dans ses murs un Hébreu qui venait lui annoncer sa chute prochaine.

Mission difficile, et semblable à celle de Moïse à la cour de Pharaon (Exode III). Jonas recevait l'ordre de se rendre dans la capitale d'un puissant empire, dans une ville corrompue par la richesse, le luxe et la prospérité, et de s'y rendre pour en annoncer la ruine. Il se faisait en outre de fausses idées de la grâce divine (IV, 2); il pressentait que le Dieu qui est miséricordieux et lent à la colère, se repentirait du mal dont il aurait menacé les Ninivites, et il ne comprenait pas que si Dieu veut faire grâce, il doit, avant tout, manifester sa sainteté et sa haine du mal, afin de relever le prix de sa miséricorde. Et Jonas ne pouvait sup-

porter l'idée d'apporter le salut à des païens. Abraham, sans doute, avait déjà reçu la promesse que toutes les familles de la terre seraient bénies en lui (Gen. XII, 3), et la destination toute théocratique d'Israël était précisément d'être la lumière des gentils et le sel de la terre. Mais de tous les décrets de Dieu, il n'en était pas qui fût plus méconnu que celui-là par le sens charnel des Hébreux. Dans leur égoïsme, ils voulaient bien être la nation privilégiée, mais à condition de ne l'être que pour eux seuls. Ils aimaient à se représenter les gentils exterminés, ou du moins vaincus; mais ils rejetaient avec force la pensée que le salut ne leur avait été confié que pour qu'ils le communiquassent aux autres. De là les souffrances de tout genre des prophètes qui avaient charge d'annoncer aux juifs ce que ceux-ci ne voulaient pas comprendre, ni ne pouvaient supporter, savoir : les justes châtimens des Israélites rebelles contre Dieu, et les desseins de la miséricorde divine envers les gentils. Ici le prophète partage les préjugés charnels de son peuple; il ne veut pas que Dieu s'intéresse au salut des Ninivites, il ne veut pas être l'instrument de sa grâce. Aussi ce même homme, qui avait sans doute accepté avec plaisir la mission d'annoncer à Jéroboam II ses victoires sur les Syriens, résiste-t-il à Dieu qui l'envoie vers l'Orient, et il s'enfuit vers l'Occident, de devant la face de l'Eternel, dans la pensée que hors de la Terre-Sainte il n'est plus prophète, et que le Dieu d'Israël ne le poursuivra pas jusques aux extrémités du monde, à Tarsis.

Cette conduite de Jonas nous présente un singulier mélange de bien et de mal. Le don de prophétie laissait subsister en effet le caractère personnel, qui pouvait être fourbe et faux comme chez Balaam, roide et volontaire comme chez Jonas. Le sens naturel et charnel de ce dernier n'est point encore entièrement brisé et changé. Ainsi le chrétien peut, à côté d'une grande connaissance de la vérité, de nom-

breuses expériences spirituelles, de continuels avertissemens de l'Esprit de Dieu, conserver encore un cœur peu sincère, ou lâche devant la souffrance, ou présomptueux et rebelle.

Japho, Joppé, Jaffa est le port de Jérusalem (voy. Description de la Terre Sainte, par Braem. Neuchâtel, 1837, p. 289). Tarsis, c'est l'Espagne méridionale, et, en particulier, une place importante de commerce des Phéniciens, au delà du détroit de Gibraltar, non loin de l'embouchure du Guadalquivir.

II.

Une tempête assaille le vaisseau qui portait Jonas, et qui est sur le point de se briser. Dans un danger de mort aussi imminent, les matelots païens crient chacun à son dieu, et jettent le sort pour savoir qui est la cause de cette tempête par laquelle les dieux, d'après la croyance générale (Ciceron, de nat. deor. 3, 26; Horace, odes 3, 2, 25), les punissaient de leur mépris pour eux et de leur irreligion. Le sort tombe sur Jonas, qui avoue sa faute à l'équipage avec une noble sincérité et une entière franchise; il se soumet sans murmure à la mort à laquelle il est voué, et engage lui-même les matelots à le jeter à la mer. Ce qu'ils firent aussi, après avoir différé le plus long-temps possible et avoir invoqué Jéhova. — La conduite de Jonas réconcilie le lecteur avec lui; on reconnaît en lui un de ces hommes sans fraude, mais vifs et prompts, qui ne se laissent pas facilement persuader de faire quelque chose contre leur volonté, sans toutefois se complaire secrètement dans le péché.

Dieu se montra, envers Jonas, sévère et miséricordieux. Et tel est aussi le caractère de ses voies, surtout avec ses serviteurs. Plus un homme lui tient de près, et plus est prompte et décisive la punition qui le frappe, s'il a désobéi. Il est beaucoup redemandé de ceux à qui il a été beaucoup

donné, et la désobéissance d'un prophète est dix fois plus coupable que celle d'un autre homme. Ainsi (1 Rois XIII) le prophète qui s'était rendu de Juda à Béthel pour crier contre l'autel de Jéroboam, et qui ne devait ni manger ni boire dans ce lieu, paya, par une mort violente, la faute qu'il avait commise en se laissant entraîner, par un prétendu contre-ordre de Dieu, à transgresser l'ordre exprès qu'il avait reçu. Un lion le rencontra à son retour et le tua; et dans une circonstance semblable, Jonas fut englouti par un grand poisson que Dieu avait préparé. Mais le juste Juge est aussi un sauveur miséricordieux, et ce ne fut pas en vain que Jonas avait confessé sa faute devant l'équipage païen. Il passa par la porte de la mort, mais elle se rouvrit pour lui; enseveli vivant dans une étrange prison, il y conserva la vie par la protection spéciale de Dieu, et put invoquer l'Eternel avec la pleine conscience de ce qui lui arrivait. Au troisième jour il revit la lumière, et il s'éloigna du rivage où le poisson l'avait vomi, avec le double sentiment que « c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant, » et que « le secours vient de l'Eternel. » Il emportait, d'ailleurs, avec lui l'intime conviction que la volonté du Seigneur était bien réellement de ne pas restreindre sa grâce aux Hébreux, et que Dieu était même prêt à faire les plus grands miracles pour faire parvenir aux gentils la connaissance de son nom.

Cette miraculeuse délivrance de Jonas a été connue des païens qui en ont mêlé le souvenir à leurs fables. Japho était sur l'extrême frontière des Philistins et de la tribu de Dan, et les habitans de cette côte avaient une foule de contes et de légendes telles qu'on peut en trouver chez un peuple navigateur. Ainsi, il y avait parmi eux une très ancienne fable d'une princesse troyenne, Hésione, qui fut délivrée par Hercule, d'un monstre qui ravageait la contrée : cette fable est mentionnée dans Homère, qui est antérieur à Jo-

nas. Mais dans les écrivains postérieurs (Lycophron), on lit qu'Hercule s'élança dans la gueule du monstre, et y demeura trois jours. Les païens de ces contrées avaient rattaché à une fable ancienne et attribué à l'une de leurs premières divinités ce qu'ils avaient appris de la délivrance du prophète hébreu. Ainsi encore, la fable d'Andromède, délivrée, par Persée, d'un monstre marin, avait originairement pour théâtre l'Ethiopie ; mais plus tard elle fut transportée à Joppé, sur la côte des Hébreux, conformément à la tradition des indigènes, nous dit un géographe grec (Pausanias 4, 35, 6). Les Phéniciens se seront sans doute appropriés l'histoire de Jonas, et auront ainsi attiré à eux la fable d'Andromède, qui ne leur appartenait pas.

La prière de Jonas contient plusieurs allusions à divers psaumes. Et en effet, rien ne serait plus invraisemblable qu'une prière originale, poétique, sublime dans une semblable situation. Le prophète se souvient des cris d'angoisse du psalmiste, il les comprend comme il ne l'a jamais fait, et ces passages fortifient et restaurent son âme. Quel est le chrétien qui n'a pas éprouvé la consolation qu'apportent dans la détresse une parole de l'Ecriture, quelques vers d'un cantique?

III.

Ainsi fortifié intérieurement par les expériences qu'il venait de faire, et comme consacré par un baptême d'une espèce particulière, Jonas obéit à l'ordre que Dieu lui adresse pour la seconde fois, et se rend à Ninive.

« Ninive était une très grande ville de trois jours de chemin » III, 3. Elle comptait, en effet, 120,000 enfans, IV, 11 ; ce qui suppose une population totale d'environ *deux millions* (1). Celle de Paris est de moins d'un million, et celle

(1) Ce chiffre de deux millions que nous transcrivons de nos sources allemandes, nous paraît trop élevé. *(Trad.)*

de Londres, d'un million et demi. A population égale, les villes d'Orient occupent, d'ailleurs, par les jardins, un espace beaucoup plus considérable que celles d'Occident. Strabon (16, 1) nous apprend que Ninive surpassait considérablement en étendue Babylone, dont la circonférence était, d'après Hérodote (1, 178), de 480 stades, soit environ vingt lieues.

Jonas s'avança dans Ninive le chemin d'un jour, et sa parole agit avec une telle puissance, que tous, grands et petits, s'humilièrent, et que le roi lui-même, déposant la pourpre, descendit de son trône et fit publier un édit ordonnant que les hommes jeûnassent ainsi que les animaux domestiques, criassent à Dieu et se convertissent. — Les jeunes nationaux, très rares chez les Grecs et les Romains, étaient, au contraire, très communs en Orient (Herod. 2, 40; 4, 186), où les religions avaient certaines fêtes annuelles de deuil (Ezéch. VIII, 14, Thamnuz ou Adonis). Nous savons même que ces fêtes étaient tout particulièrement propres à l'Assyrie, d'où elles s'étaient répandues dans l'Asie occidentale (Macrobe, Saturn. 1, 21). Et quant à la part que les bêtes elles-mêmes prennent à ce jeûne général, c'est là une coutume asiatique dont les écrivains profanes font fréquemment mention : ainsi Hérodote (9, 24) nous raconte qu'après la bataille de Platée, où avait péri le général perse Masistius, non seulement les hommes se rasèrent la tête, mais ils coupèrent les crinières de leurs chevaux, et tondirent toutes les autres bêtes qui étaient dans le camp; « ainsi les barbares honorèrent à leur manière Masistius frappé à mort. »

Cette repentance, si prompte et si générale des Ninivites, s'explique facilement : d'abord, par la haute estime qu'avaient pour les devins et les oracles les Assyriens, qui étaient considérés comme le plus ancien peuple qui se fût distingué dans l'art de prédire l'avenir (Cicéron, de divin. I, 1); puis par tout ce que devait avoir de saisissant l'apparition d'un

étranger qui venait non flatter le peuple, comme le faisaient les devins idolâtres, mais lui annoncer, avec toute la force possible et avec un courage désintéressé, sa ruine imminente; enfin et surtout, par la disposition générale des esprits, dans les temps de corruption et de décadence, à se laisser prendre par les choses extraordinaires, qui font sur eux une impression d'autant moins durable et moins profonde qu'elle est plus prompte. Un cœur efféminé est facilement touché; mais l'émotion s'efface et disparaît bientôt. Un cœur plus dur est moins accessible, mais il conserve ce qu'il a reçu. Le roi, qui est peut-être ce Sardanapale dont les mœurs efféminées sont devenues presque proverbiales, présente, dans notre histoire, un caractère qui se retrouve fréquemment chez le dernier roi d'un état qui périt. Tel Louis XVI, qui ne voulait que le bien, mais qui n'eut jamais la force de l'exécuter, et qui offre un grand mélange de bonté et de faiblesse. Le roi de Ninive se laisse entraîner sans résistance par le mouvement général des esprits, et si le sort de l'état n'eût dépendu que de ses bonnes dispositions du moment, Ninive serait long-temps encore restée debout. Le châtiment n'eut pas lieu; car la repentance des Ninivites avait ému la miséricorde de Dieu, comme l'avait fait celle de Jonas (II). Mais une génération corrompue peut être touchée et non sauvée. L'émotion causée par la prédication de Jonas ne produisit pas les vrais fruits de la repentance, et ne les amena pas à maturité. Tout rentra sans doute dans l'ancienne ornière peu après le départ du prophète hébreu, et bientôt apparut Arbace, roi de Médie, qui exécuta sur Ninive le jugement qui n'avait été que différé. Ainsi la repentance d'Achab fit retarder d'une génération le châtiment qu'Elie lui avait annoncé de la part de l'Eternel (1 Rois XXI).

Le livre de Jonas se tait d'ailleurs sur le sort ultérieur de Ninive, et ne fait pas même soupçonner que sa repentance

n'ait été que momentanée. C'est que ce livre avait pour but de faire connaître les desseins miséricordieux de l'Eternel envers les païens, et peut-être de mettre en opposition leur promptitude à se convertir à la parole du prophète étranger, et la dureté de cœur des Israélites qui tuaient leurs prophètes.

IV.

Ninive est épargnée, et la vieille nature se réveille avec force en Jonas, qui ne peut prendre son parti de ce que des païens, de grands pécheurs, soient quittes à si bon marché des châtimens dont Dieu les avait menacés. Il prévoyait bien peut-être que leur repentance durerait peu, et que le jugement de Dieu les atteindrait plus tard; mais ce ne serait plus à sa parole, sa prophétie ne se sera pas accomplie, ses menaces auront été vaines, et sa mission ne lui rapportera aucun honneur, ni de la part des Ninivites qui seront revenus à leur première sécurité, ni de la part de ses compatriotes qui se moqueront de sa mission sans résultat. Il est difficile à un prophète de s'oublier soi-même, de ne rien annoncer ni vouloir que ce que veut le Seigneur. Jonas demande la mort: avoir été jeté à la mer et sauvé miraculeusement, pour aller ensuite annoncer à une ville telle que Ninive une ruine prochaine qui ne s'accomplit pas! c'en est trop; mieux vaut mourir. Le reproche si vrai et si pénétrant de l'Eternel: « Fais-tu bien de t'affliger ainsi? » ne le ramène pas à de meilleurs sentimens. Il sort de la ville, où peut-être il aurait dû rester pour prêcher la miséricorde du Dieu dont il avait annoncé la justice; mais il ne veut pas retourner chez lui sans avoir rien fait; il se construit une cabane en face de la ville, dans l'espérance qu'il arriverait à celle-ci, selon que lui le souhaite.

Cependant Dieu qui veut lui ouvrir les yeux sur ses torts, et lui faire comprendre ce que c'est que la grâce et la mi-

séricorde divine, fait croître à côté de sa cabane une plante qui lui donnera un ombrage agréable. Jonas se réjouit de ce témoignage miraculeux que Dieu lui donne de son amour; mais il n'en conclut point qu'un Dieu si bon ne peut pas fermer l'oreille aux cris de repentance d'un peuple entier qui s'humilie sous sa verge et demande grâce. Alors Dieu fait sécher pendant la nuit la plante, et souffler de jour un vent brûlant. Jonas tombe en défaillance, et demande, pour la seconde fois, la mort; et au reproche plein de douceur de Dieu, il répond avec mauvaise humeur, découragement et franchise : « J'ai raison de m'affliger ainsi, même jusqu'à la mort. » Alors Dieu, dont la patience n'est point lassée par l'opiniâtre aveuglement de son serviteur, lui met devant les yeux, d'une part, son absurde chagrin au sujet de la plante qui a péri, et, de l'autre, le plaisir qu'il aurait à voir périr une ville immense qui compte 120,000 enfans, innocens des péchés de leurs parens, et en outre beaucoup de bêtes. Dieu ne restreint point sa grâce aux limites de la Judée, il a compassion et soin non seulement des Hébreux, mais aussi des gentils, et même des animaux.

Le livre finit ici brusquement. Peut-être cette fin subite signifie-t-elle que le prophète n'eut rien à répondre à Dieu, et reconnut ses torts. Il apprit à comprendre, par les événemens de sa vie et par les leçons directes que Dieu lui donna, que la grâce de Dieu embrasse le monde entier, et que sa volonté est que tous les hommes soient appelés au salut. Mais il ne paraît pas avoir reçu la mission d'annoncer, comme les autres prophètes, la venue du Messie, et la part que les gentils auraient un jour à son royaume. Son livre prouve, au reste, suffisamment, qu'il a bien saisi le dessein de Dieu et compris ses erreurs et ses préjugés; car il y a déposé avec une entière franchise l'aveu de ses fautes et de son égarement, ou si ces pages ne sont pas de sa main, elles ont dû être au moins écrites d'après les récits

qu'il aurait faits à d'autres de sa mission à Ninive. Le silence que le livre garde sur le retour du prophète à de meilleurs sentimens, est plutôt une preuve qu'il en est lui-même l'auteur ; il lui suffit que Dieu ait raison contre lui, et il ne juge pas nécessaire de se justifier lui-même aux yeux des lecteurs.

Il y a une parfaite vérité dans le portrait que ce livre nous donne du caractère de Jonas : entier, prompt, roide, mais droit et sincère. Il s'enfuit à Tarsis de devant Dieu ; mais il avoue franchement sa faute aux mariniers. Il se fâche contre Dieu de ce que Ninive soit épargnée ; mais c'est à Dieu même qu'il adresse ses plaintes dans une requête. Dieu le reprend de sa mauvaise humeur ; et lui, il lui répond comme ferait un enfant qui, dans le fond de son cœur, aime son père, et irait à la mort pour lui, mais qui, dans un moment de dépit et contre son sentiment intime, lui soutiendrait en face qu'il a raison de désobéir.

Encore un mot sur la plante dont nos traductions ont conservé le nom hébreu. C'est le ricin, qui, en Orient, s'élève en peu de jours à la hauteur d'un petit arbre [1]. La tige, creuse et épaisse, présente plusieurs nœuds, de chacun desquels sortent de larges feuilles qui donnent un ombrage agréable. Entre les feuilles et la tige viennent des fleurs jaunes dont les graines contiennent une huile purgative. Les feuilles et les fleurs détachées de la tige se fanent en peu de minutes, comme c'est le cas pour toutes les plantes dont la croissance est rapide. Dieu fit donc croître en une nuit, c'est-à-dire avec une promptitude miraculeuse, la plante qui devait protéger Jonas du soleil. Mais remarquons ici encore le caractère général des miracles : Dieu choisit, pour

[1] Ainsi Preiswerk. D'après la *Gazette évangélique*, au contraire, il faut cinq mois au ricin pour arriver à une hauteur de 8 pieds.

la faire pousser avec une telle rapidité, une plante dont le développement est naturellement très prompt.

V.

Avant que de parler du caractère symbolique du livre de Jonas, qu'on nous permette une réflexion sur l'existence, parmi les écrits canoniques hébreux, d'une histoire qui présente un prophète sous un jour aussi peu favorable. Les livres prophétiques étaient recueillis, mis en ordre et conservés par les prophètes qui, en acceptant et faisant connaître celui de Jonas, ont fait preuve, à un haut degré, d'humilité et d'amour de la vérité; on les voit ici prêts à publier franchement tout ce qui devait devenir, d'après la volonté de Dieu, la propriété commune de son peuple. Car s'ils avaient eu égard à l'honneur de leur ordre plus qu'à celui de Dieu, ils auraient certainement tenu secret et fait disparaître un écrit qui mettait ainsi au jour les fautes personnelles d'un prophète.

Les prophètes ont également prouvé qu'ils étaient réellement éclairés de Dieu, en reconnaissant pour inspiré un livre qui portait un caractère aussi directement anti-théocratique, et qui sortait entièrement du cercle étroit des croyances et des opinions juives. Israël n'y apparaît pas comme le seul peuple à qui Dieu se manifeste; la providence spéciale de Dieu, son amour, sa miséricorde, s'étendent à des païens et à leur capitale impie. Dieu n'est-il donc pas le Dieu des juifs? L'est-il aussi des païens? Si la réponse affirmative que saint Paul fit, huit siècles plus tard, à cette question (Rom. III, 29), ne sembla point décisive à tous les chrétiens d'entre les juifs, qui s'étonnaient et se scandalisaient de voir l'évangile prêché aux gentils et accepté par eux, les mêmes doutes et les mêmes objections

n'ont-ils pas dû se former, dans les temps anciens, parmi les Hébreux à la lecture du livre de Jonas?

Ce livre est essentiellement typique. Il est tout messianique, sans contenir une seule prophétie qui parle de Jésus-Christ et des tems de la Nouvelle Alliance; mais il prophétise le Messie par son contenu entier, par les faits qu'il raconte.

Les Ninivites représentent sous une forme particulière toutes les nations païennes auxquelles Dieu doit, plus tard, se faire connaître comme étant le Dieu de tous les peuples, et se révéler comme leur juge et comme leur Sauveur. Si les gentils n'avaient pas dû être appelés, plus tard, à entrer dans le royaume de Dieu, Jonas n'aurait pas pu se présenter aux Ninivites au nom du Saint en Israël et en qualité de prophète de Jéhova. Cette prédication est une prophétie messianique de fait et non de parole, un type de la révélation future de la grâce divine à toute chair, une annonce de cette époque où « l'on a prêché, au nom de Jésus-Christ, la repentance et la rémission des péchés parmi toutes les nations » (Luc XXIV, 47).

Ce livre de Jonas rappelait aux Hébreux que leur destination future était d'apporter le salut aux autres hommes, et il les tenait en garde contre leur égoïsme national. La conduite coupable de Jonas, qui rappelle celle du fils aîné dans la parabole de l'Enfant Prodigue, devait leur ouvrir les yeux sur leurs préjugés charnels, et ils devaient apprendre avec lui quel est le soin que Dieu prend de toutes ses créatures. En même temps, la repentance des païens devait les faire réfléchir à leur propre impénitence, et leur prouver que les gentils pourraient un jour accepter avec joie la bonne nouvelle du salut.

Tout ce que les prophètes subséquens ont dit et écrit touchant les peuples païens, leurs châtimens et leur destruction, leur conversion et leur entrée dans l'église, se

trouve contenu dans l'histoire de Jonas, apportant aux Ninivites comme les premiers gages et un avant-goût des grâces spirituelles que Dieu leur réserve.

Le caractère typique de cette histoire apparaît avec évidence dans une circonstance de détail, dans celle qui étonne le plus le lecteur et qui ne se justifie pleinement à ses yeux que par ses rapports prophétiques avec un fait à venir d'une importance immense : nous voulons parler du séjour de Jonas dans le ventre du poisson, type du séjour d'égale durée que Jésus-Christ fit dans le tombeau. Il y a dans Jonas deux hommes : l'homme naturel, charnel, récalcitrant, jaloux des grâces accordées aux païens, tout juif par ses préjugés ; et le messager de Dieu, le prophète, l'instrument que Dieu emploie et dirige pour l'exécution de ses décrets. Et sous ce dernier rapport, Jonas reçoit une mission dont aucun autre prophète n'a été honoré. Lui, qui est prophète en Israël et qui annonce à ses frères les desseins de Dieu, est envoyé dans la première ville du monde païen pour y prêcher le vrai Dieu, non comme un Hébreu qui veut engager les gentils à mettre un terme à leurs persécutions contre Israël, ou à accorder à celui-ci quelque grâce, mais comme un membre anticipé de l'église nouvelle, qui ne connaît plus les différences de juifs et de gentils, et qui ne veut qu'une chose, le salut de tous les hommes. En même temps Jonas se présente aux Ninivites avec la puissance de détruire à sa parole non une famille seulement, une ville, un petit royaume, mais la capitale du plus puissant empire qui existât alors sur la terre : il est prophète dans toute la plénitude des attributs de sa vocation, selon ces paroles de Dieu à Jérémie (I, 10) : « Regarde, je t'ai établi aujourd'hui sur les nations et les royaumes, afin que tu arraches et que tu démolisses, que tu ruines et que tu détruises, que tu bâtisses et que tu plantes. » Si donc tout prophète hébreu était un type du pro-

phète par excellence, Jonas l'était à des titres plus particuliers encore, et aussi Dieu a-t-il réglé un des événemens de sa vie en vue de ce qui devait arriver au Messie mourant et ressuscitant. Il lui a fait passer trois jours et trois nuits dans le ventre d'un gros poisson, dont il est sorti vivant. Jonas a été comme mort, et il est comme ressuscité, et cet événement extraordinaire et mystérieux était, pour les Hébreux, un hiéroglyphe que les temps futurs devaient expliquer.

Ces divers types de l'histoire de Jonas sont indiqués clairement par le Sauveur lui-même (Matth. XII, 39 et suiv.; Luc XI, 29 et suiv.). Il annonce, en termes obscurs, sa mort et le temps qu'il passera dans le tombeau, en se comparant à Jonas, qui a passé trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine; et par ces mêmes paroles il prédit indirectement encore sa résurrection, car Jonas n'a été enseveli sous les flots qu'un temps limité, après lequel il a reparu parmi les vivans [1]. Ce n'est point à cela, d'ailleurs, que se borne la comparaison typique que Jésus-Christ établit entre l'histoire de Jonas et les temps messianiques: alors, comme du vivant de ce prophète, le vrai Dieu doit être annoncé aux gentils, car son royaume n'est point une théocratie terrestre, il est ouvert à tous les hommes; et tandis que les juifs, fiers de leur descendance physique d'Abraham, rejettent l'évangile et ne veulent pas se convertir et naître de nouveau, « les Ninivites » de tous les siècles accepteront le salut, se détourneront de leurs péchés, et « au jour du jugement s'élèveront contre cette nation et la condamneront. » Jésus-Christ donne un sens gé-

[1] Un interprète ajoute que Jonas n'a annoncé le vrai Dieu aux Païens qu'après son espèce de résurrection, et que de même l'Evangile n'a été apporté aux Païens qu'après la résurrection de Jésus-Christ.

néral et typique à la repentance des Ninivites, qui nous est racontée dans le livre de Jonas; il a devant les yeux, en prononçant ces paroles, le rejet que les juifs feront de l'évangile, et l'empressement avec lequel les gentils vont le recevoir; et les millions de païens qui sont dès lors entrés dans l'église et y ont trouvé la vie éternelle, accomplissent constamment et dans un sens de plus en plus étendu ce que Jésus-Christ disait aux juifs de son temps : « Il ne sera pas accordé à cette race méchante et adultère d'autre signe que celui du prophète Jonas. » La foi des Ninivites condamnait l'incrédulité des Hébreux, et la foi des chrétiens (qui sont tous d'entre les païens) condamne de siècle en siècle le peuple juif qui a rejeté le Messie.

II.

JOËL.

JOËL.

I.

Nous ne possédons aucun renseignement positif sur la patrie de Joël, sur le temps où il a vécu, sur les circonstances au milieu desquelles il a prophétisé. Il se borne à nous apprendre le nom de son père, Pethuel (I, 1), qui nous est inconnu; et les autres livres de la Bible ne parlent pas de ce prophète. Il en est de lui, à cet égard, comme de quatre autres prophètes dont les écrits nous ont été conservés dans la Bible : Nahum, Habacuc, Abdias et Malachie. Mais en étudiant les pages que nous a laissées Joël [1], nous pouvons arriver, par des conjectures qui ont un très haut degré de ressemblance, à connaître le pays et le temps où il a vécu.

Joël ne dit pas un mot du royaume d'Ephraïm ou d'Israël, et quand il parle d'Israël, il prend ce mot, dans son sens ancien, comme désignant non les dix tribus qui s'é-

[1] Dans les Bibles allemandes, le second chapitre se termine au 27e verset ; et le troisième chapitre comprend en conséquence 26 versets. Cette division que réclame le sens, devrait être introduite dans nos Bibles françaises. *(Trad.)*

taient séparées de Juda et de Benjamin, mais l'ensemble de la postérité de Jacob (ch. II, 27; III, 2, 16, etc.). Il mentionne, au contraire, très souvent la maison de l'Eternel et ses sacrificateurs à Jérusalem, la montagne de Sion, etc. (I, 14 et suiv.; II, 1, 15, 32). On conclut de là qu'il a exercé ses fonctions dans le royaume de Juda, loin des frontières d'Ephraïm, et vraisemblablement dans le voisinage du Saint Lieu.

Voilà pour le lieu, voici pour l'époque. Selon les plus habiles exégètes, Joël a vécu au temps du prophète Amos, ou peu auparavant. Il aurait donc été le prédécesseur immédiat d'Amos, dont les prophéties viennent après les siennes dans la série des écrits sacrés. Les raisons que l'on allègue à ce sujet sont essentiellement les trois suivantes: 1° lorsque le prophète fait mention des ennemis d'Israël (III, 4, 19), il nomme les Phéniciens, les Philistins, les Iduméens et les Egyptiens, et ne parle nullement des Assyriens et des Babyloniens qui ont été les principaux adversaires du peuple élu. Il vivait donc vraisemblablement dans un temps où ces deux derniers peuples n'étaient pas encore devenus puissans et redoutables; 2° Amos reproche aux Phéniciens d'avoir vendu comme esclaves et traité sans pitié les Israélites pris à la guerre, et Joël les accuse précisément du même péché (III, 2 et suiv.); 3° le livre, dans son ensemble, indique qu'au temps où le prophète vivait, on n'avait vu encore aucun des rudes châtimens dont le royaume de Juda fut frappé dans les temps postérieurs, et qui correspondaient à la dépravation croissante des mœurs et aux progrès de l'idolâtrie. A l'exception des dévastations assez fréquentes causées par les sauterelles, et des guerres qui avaient lieu de temps à autre avec les nations voisines (III, 2, 6), le livre entier de Joël porte le caractère d'une époque où la religion, l'état et la société étaient dans un certain état d'ordre et de solidité. Nous n'y trouvons

point cette décadence qui existait déjà alors dans le royaume d'Ephraïm, ainsi que nous l'apprennent les prophètes contemporains Amos et Osée, et dans laquelle tomba, plus tard, le royaume de Juda [1]. Il faudrait par conséquent placer Joël, au plus tard, au temps du roi de Juda Hozias, qui règna de l'an 810 à l'an 758 avant Jésus-Christ. Peut-être même vécut-il un peu plus tôt encore. En tout cas, Joël est, sinon le plus ancien, du moins l'un des plus anciens des prophètes dont nous possédons les écrits dans la Bible.

II.

Examinons le livre même de Joël, et d'abord la dignité, la pureté et la beauté extraordinaires de son style. Il y a dans tout son langage quelque chose de simple et d'antique qui rappelle les premiers livres de la Bible et l'époque de Moïse. Lors, par exemple (I, 14, et II, 15), qu'il proclame une fête générale, ces mots : « Sonnez du cor, sanctifiez le jeûne, publiez l'assemblée solennelle, » vous transportent au pied de Sinaï et dans les campemens du désert, dans ces temps où le peuple habitait dans un même camp, et pouvait être réuni tout entier et promptement en un même lieu. En même temps, le style est extraordinairement clair, soigné dans l'expression, et la magnifi-

[1] Joël n'a pas besoin de légitimer sa mission, il n'a pas d'adversaires à combattre, de préjugés à dissiper (voyez au contraire Amos en Ephraïm III, 1-8). Chez le peuple pas de culte des faux Dieux, et le culte lévitique subsiste dans sa pureté ; aucune censure adressée aux sacrificateurs ni au peuple, sauf l'avertissement de célébrer de cœur les fêtes religieuses (II, 13). Ewald place Joël au temps de Joas (2 Rois XII) avant la défaite d'Edom (2 Rois, XIV, 7 ; Joël III, 19). *(Trad.)*

cence de l'élocution poétique égale et surpasse même les poésies les plus belles et les plus admirées de l'antiquité.

Mais ces beautés n'existent en quelque sorte que pour celui qui lit le prophète dans sa langue. Car si toute traduction reste fort au dessous de l'original, combien ne doit pas être imparfaite celle par laquelle un homme rend les pensées que dans les temps anciens l'esprit de Dieu a immédiatement données aux écrivains inspirés. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que des amis zélés des saintes Ecritures, si ce n'est chez nous, du moins dans d'autres contrées, se soient mis à apprendre, sans y être forcés par leur profession, les langues saintes, dans le désir de puiser à la source même de toute vérité, et de goûter ainsi la boisson restaurante de la parole divine, dans sa pure fraîcheur, dans sa force vivifiante et dans sa beauté délicate et sublime. Puisse leur nombre s'accroître d'année en année! L'hébreu surtout, avec sa noble simplicité et sa concision, perd à être traduit dans les langues occidentales, qui sont fondées sur de tout autres principes, tandis qu'en vertu même des caractères qui lui sont propres, l'étude en est si peu pénible et si féconde en jouissances. Que de peine on se donne pour apprendre la langue de tel peuple voisin, soit en vue de quelque avantage temporel, soit par mode, souvent même dans le but unique de mieux goûter les chefs-d'œuvre de poésie qu'elle possède! Mais qu'il est rare, au contraire, qu'on attache à l'intelligence de l'Ecriture assez de prix pour qu'on se donne, à l'égard des langues saintes, une peine semblable! Et pourtant n'est-il pas certain que la Bible ne nous donne bénédiction et édification qu'en proportion de ce que nous la comprenons réellement? Mais nous revenons à notre prophète, et nous allons en indiquer le contenu d'une manière sommaire.

Dans le chapitre premier, le prophète s'adresse au peuple, qui était réduit alors à une extrême disette par le fléau des

sauterelles, joint à une grande sécheresse [1]. La misère générale est telle que les sacrifices journaliers ne peuvent plus avoir lieu, et que le sanctuaire même se trouve dans un état de désolation. Joël exhorte le peuple entier à se tourner de concert, avec des prières ardentes, vers l'Eternel [2]. Le chapitre second est le développement du premier. Joël y décrit avec plus de détails les sauterelles et leur irruption, et ce tableau saisissant est d'une grande beauté [3]. Il presse avec plus de force et d'instance le peuple entier, tous sans exception (II, 16), de chercher l'Eternel de toute leur âme, et il promet, au nom de ce grand Dieu, qu'à la désolation succèdera la grâce, que le fléau s'éloignera, et que l'avenir amènera de grandes bénédictions. Nous verrons bientôt ce que sont ces sauterelles.

(1) Le fléau dont Joël fait une peinture si vivante n'est pas un événement futur; les sauterelles dévastaient le pays lorsqu'il faisait cette prophétie. Les verbes qui sont au tems futur dans nos traductions (II, 2-10) doivent être au présent : *ainsi se répand, ils souffrent, ils courent.* Comme un temps sec est particulièrement favorable aux sauterelles, il arrive souvent que le fléau de ces insectes se joint à une sécheresse, ensorte que le reste de la verdure que la sécheresse a épargné, devient la proie de ces animaux voraces. Les quatre mots que nos versions rendent à tort par hanneton, sauterelle, vermisseau, grillon, signifient quatre espèces différentes de sauterelles.

(2) Annonce générale du fléau (I, 2-4) aux ivrognes, aux hommes sensuels (5-7); au pays et aux diverses classes d'habitans (8-12); aux sacrificateurs (13-20), qui sont censés prononcer les paroles 15-20. Puis vient la description du fléau (II, 1-11), l'exhortation à la repentance (12-17), et la promesse que Dieu fera grâce (18-27). *(Trad.)*

(3) L'armée des sauterelles apparaît dans le lointain par un jour d'orage (II, 1-3). Elle est là, on en distingue les soldats (4-6); elle marche avec ordre (7-9); elle ébranle le monde, car c'est Dieu qui l'envoie (10-11.) *(Trad.)*

Au chapitre troisième, ou plutôt dans la troisième partie (II, 28–III, 21), le prophète sort manifestement des temps présens, et parle de choses à venir d'une grande importance. Le « jour de l'Eternel » n'est plus un de ces jugemens que Dieu envoie sur un seul peuple, en frappant ses champs d'un grand fléau, ou en le livrant à ses ennemis : c'est un jour d'effroi pour le monde entier. Cette troisième partie contient deux prophéties distinctes : la première (II, 28–32) annonce qu'avant le grand et terrible jour du Seigneur, il y aura une époque de grâce et d'effusion du saint Esprit, une époque de délivrance pour ceux qui invoquent l'Eternel, non seulement pour les Israélites, mais aussi pour « les restes que le Seigneur appellera. » La seconde prophétie (III) nous instruit de ce qui arrivera lorsque le jour grand et terrible de l'Eternel (II, 3) sera venu : ce sera un jugement sur les « nations ». Toute puissance terrestre ennemie de l'Eternel et de son règne sera jugée et détruite, tandis que le royaume du Très-Haut, du Dieu d'Israël, subsistera en paix et en gloire. Les pays des ennemis seront réduits en déserts, et la terre sainte de Judée sera transformée en un paradis bienheureux. Tous les péchés [1], même les plus grands, et ceux qui étaient restés pendant long-temps sans pardon, seront alors nettoyés, et l'Eternel, que les péchés ne tiendront plus éloigné des hommes, établira sa demeure permanente au milieu de son peuple sanctifié (Apoc. XXI, 3). La destruction du péché et la sainte communion avec l'Eternel, tel est pour les individus, comme pour l'ensemble de l'église, le terme du combat, de l'espérance et de l'amour ; et c'est par cette sublime pensée que Joël termine sa prophétie, et saint Jean son Apocalypse.

[1] Quelques interprètes entendent par ce sang (III, 21), tout particulièrement celui de Jésus-Christ, qui est maintenant sur le peuple d'Israël. *(Trad.)*

III.

Passons maintenant à quelques remarques relatives à l'interprétation de notre prophète. Conformément à notre plan, il ne peut pas être question ici d'une exégèse complète de ce livre. Nous nous bornerons donc à présenter les principaux points de vue sous lesquels doivent être considérées les différentes prophéties de Joël.

1° Il est bien évident que le prophète porte ses regards sur deux époques distinctes, l'une prochaine, et l'autre éloignée; ce qu'il dit de la première concerne principalement le sort temporel du peuple de Dieu, tandis que les prédictions relatives à la seconde époque se rapportent plutôt aux événemens spirituels du royaume de Dieu, lesquels ont sans doute aussi leur effet temporel et extérieur. En d'autres termes, dans les chapitres I et II, Joël s'occupe des temps de l'ancienne alliance, et dans le chapitre III il a en vue ceux de la nouvelle.

2° Que sont les sauterelles dont Joël parle dans sa première partie, et qu'il assimile à une armée de cavalerie ennemie? Suivant quelques exégètes, elles ne seraient qu'une image d'armées etrangères qui devaient, plus tard, dévaster la Terre-Sainte. Mais les paroles du prophète indiquent suffisamment que les Hébreux étaient alors réellement visités par une invasion de sauterelles et par une grande sécheresse. D'après une opinion moins probable encore que la précédente, Joël n'aurait fait que décrire d'une manière poétique les dégâts effrayans que causent en Orient les sauterelles, lorsqu'elles arrivent en essaims innombrables et avec un bruit terrible, et qu'obscurcissant la lumière du soleil, elles s'abattent sur les vertes campagnes, et les laissent, à leur départ, entièrement broutées et dépouillées. D'après une troisième opinion, à laquelle nous donnons la préférence, une irruption de sauterelles a eu réellement lieu

lorsque Joël prophétisait, et c'est à ce fléau que les deux premiers chapitres se rapportent immédiatement. Mais comme l'esprit de prophétie rattache souvent dans l'Ecriture les choses à venir et non encore visibles aux choses présentes et visibles, et emploie ces dernières comme types pour représenter les premières [1], Joël a, surtout au chapitre II, décrit, sous l'image d'une invasion de sauterelles, les guerres et les dévastations des futurs ennemis d'Israël, les Assyriens, les Chaldéens, les Romains. Et en effet, plusieurs détails de la description contenue au chapitre II sont exprimés d'une manière trop énergique pour n'être entendus que de la calamité présente. Nous voyons aussi, au chapitre IX de l'Apocalypse, dont les images sont évidemment empruntées à Joël, les légions de sauterelles désignant incontestablement des armées dévastatrices et conquérantes.

Si donc nous admettons un sens immédiat et un sens prophétique, nous reconnaîtrons dans le développement de la pensée du prophète une marche ascendante et progressive des choses plus rapprochées et moins importantes aux choses plus éloignées et plus grandes. C'est ce que les réflexions qui suivent feront voir plus clairement.

3° Dans tous les temps, Dieu se révèle à la fois comme un Dieu souverainement juste et comme un Dieu plein de mi-

(1) Une invasion de sauterelles, une grêle, une tempête, sont des jugemens de Dieu sur les hommes pécheurs; une guerre dévastatrice, la ruine d'un peuple (Sodome) ou d'un monde (le déluge), la destruction de tous les méchans (jugement dernier), ne sont encore que des jugemens de Dieu sur les hommes pécheurs. Tous ces événemens, en apparence si différens, ne signifient tous qu'une seule et même chose: Dieu est juste juge; et les plus petits peuvent servir de symboles des plus grands. Un orage rappelle au psalmiste le déluge (ps. XXIX); une invasion de sauterelles est, pour le prophète, une image des jugemens que Dieu exercera sur son peuple par les guerres, et sur le monde entier à la fin des temps. *(Trad.)*

séricorde. Son peuple a en lui un Sauveur, ses ennemis un Juge; et l'église chrétienne confesse que le Seigneur est venu pour le salut du monde, et qu'il viendra au dernier jour pour juger les vivans et les morts. Aussi, dans tous les temps, la tâche des messagers de Dieu a-t-elle été, d'une part, d'annoncer ses jugemens, et de l'autre, de publier sa miséricorde et ses bénédictions; et Joël, dans tout son livre, ne parle alternativement que de ces deux points : jugement et salut.

Tous les jugemens de Dieu se résument en un dernier et grand jugement qui n'a pas encore eu lieu, et dont les autres ne sont, pour ainsi dire, que des types. Ce jugement est appelé, dans l'Ecriture, *le jour du Seigneur*. Mais ce même nom s'applique aussi à tous les jugemens partiels que Dieu exerce sur un peuple ou sur une génération. Joël, en particulier, fait usage de cette expression, et il l'emploie dans un sens de plus en plus étendu.

Déjà dans le chapitre I, le prophète appelle le fléau des sauterelles un jour de l'Eternel (I, 15). La description contenue dans le chapitre II nous fait pressentir un jour plus redoutable, où le Seigneur frappera de sa verge son peuple rebelle, et amènera contre lui les armées dévastatrices des Assyriens, des Chaldéens et des Romains. De ce degré le prophète s'élève encore plus haut, et nous découvre, dans le chapitre III, un dernier jour de jugement universel, dont le résultat sera la destruction de toutes les puissances temporelles ennemies du règne de Dieu.

Parallèlement à ces trois jugemens dénoncés d'abord à la génération pécheresse de Joël, puis au peuple rebelle, et enfin aux nations ennemies, se trouvent, selón la même progression, de triples promesses de grâce et de salut pour ceux qui, par la foi et une sincère repentance, cherchent le Seigneur et font partie de son église. Le prophète prédit au peuple repentant la cessation du fléau, des bénédictions

nouvelles et de riches récoltes, ensorte qu'ils doivent reconnaître, dit l'Eternel, « que je suis au milieu d'Israël, et et que je suis l'Eternel votre Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre; et mon peuple ne sera point confus à toujours. » (II, 19–27). Puis, par la permission de Dieu, les nations étrangères châtieront Israël, et le chasseront même de son héritage; mais Il répandra son « esprit sur toute chair » (II, 28); et si les portes du royaume terrestre sont fermées au peuple égaré, il s'ouvrira pour lui un chemin étroit et une porte étroite par où il sera conduit, pour l'éternité, dans le royaume céleste. Bien plus même, comme le Seigneur promet à ses disciples que ce qu'ils auront perdu pour l'amour de lui, leur sera rendu au centuple même dans ce temps-ci (Marc X, 29–30), il promet, par Joël, à son peuple dépossédé une restauration temporelle, et lui annonce que le temps vient où il fera retourner ceux qui auront été emmenés captifs de Juda et de Jérusalem (III, 1). Ce retour de la captivité dans laquelle *gémit* maintenant tout Israël, aura lieu à l'époque du dernier jugement dénoncé aux puissances ennemies, et à ce jugement correspond enfin le troisième degré de salut prédit, le temps bienheureux où l'Eternel fera sa demeure au milieu de son peuple sanctifié (III, 16–21).

4° Si nous examinons de plus près cette dernière partie de la prophétie de Joël (II, 28, à III, 21), partie qui, comme nous l'avons remarqué ci-dessus, se rapporte aux temps évangéliques, nous verrons qu'elle se subdivise en deux portions, dont la première renferme les cinq derniers versets du chapitre II, et la seconde le chapitre III en entier. Dans les cinq derniers versets du chapitre II, le prophète a en vue le temps de l'église du Nouveau Testament, qui a commencé avec la première pentecôte et l'effusion du saint Esprit, et qui durera jusqu'à l'époque des jugemens dont il est question dans les versets premier et suivans du chapitre III.

Cette période actuelle de l'église est dépeinte comme destinée au salut de tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur, non seulement d'entre les juifs, mais aussi d'entre les païens. Ces derniers sont désignés par l'expression : « *les résidus que l'Eternel aura appelés* » (II, 32), et c'est bien aussi de cette manière que Pierre l'a comprise, lorsque, dans son discours du jour de la pentecôte, il a expliqué, par ce même passage, l'événement miraculeux de l'envoi du saint Esprit, en disant au peuple que « ce salut qu'ils annonçaient, était pour eux et pour leurs enfans, et aussi pour tous ceux qui sont loin, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera à soi » (Act. II, 39). L'époque actuelle de l'église diffère de celle de l'Ancien Testament, en ce que ce ne sont plus des individus isolés qui sont appelés d'une manière extraordinaire à recevoir l'Esprit du Seigneur, mais en ce que l'église entière (Joël II, 28) doit recevoir avec le pardon des péchés le don du saint Esprit comme arrhes de la rédemption et de la gloire à venir (Eph. I, 14; 2 Cor. V, 5). D'une autre part, elle diffère de l'économie future, en ce que alors l'Eternel habitera au milieu de son peuple (Joël III, 21), tandis que maintenant sa présence ne se fait pas enore sentir d'une manière immédiate.

Après qu'auront eu lieu des événemens dont il nous est impossible de déterminer à l'avance la nature spéciale, arrivera ce « jour grand et terrible de l'Eternel, » qui est annoncé au ch. II, verset 31 ; et avec le jugement des gentils viendra, pour l'église, la sainte bénédiction dont il est fait mention dans le chapitre III. Mais ici nous touchons aux bornes de l'avenir encore voilé. Il ne nous est pas donné de connaître les choses « qui ne dépendent que du Père. » Cependant il nous semble qu'on peut déterminer avec quelque certitude le sens de quelques-unes des paroles du prophète, et c'est à quoi nous allons nous attacher.

Depuis le verset 1er jusqu'au milieu du 16e du chapitre III, se trouve la dénonciation d'un jugement qui doit tomber sur les peuples ennemis du royaume de Dieu. Au chap. XVI de l'Apocalypse, il est parlé aussi d'un grand jour du Dieu Tout-Puissant, « pour lequel les rois de la terre » se rassemblent, et qui doit avoir lieu immédiatement avant la chute de Babylone, et avant la voix qui crie du ciel : « C'en est fait. » Dans ce dernier passage, le lieu où les rois rebelles s'assemblent est appelé *Armageddon*, ce qui a vraisemblablement trait à ce qu'on lit dans Zacharie XII, 9-11. Or, comme ce nom figuratif d'Armageddon ne désigne point un lieu réellement ainsi nommé, il est à présumer qu'il en est de même de la vallée de *Josaphat* (1), dans laquelle, d'après le verset 2, doit avoir lieu le jugement des peuples. Josaphat signifie en effet : « *le Seigneur juge*, » et Joël lui-même donne, plus bas (v. 14), un autre nom à cette même vallée, celui de la « vallée du jugement » ou « de la décision. » — Lorsque le prophète doit désigner les nations ennemies qui subiront ce jugement, il leur donne les noms des peuples qui figurent déjà dans l'histoire d'Israël comme ennemis du règne de Dieu ; et de même que Babylone, l'orgueilleuse capitale du plus ancien royaume du monde, est devenue, dans toute la Bible, le type de toute grande puissance temporelle qui s'éleve contre le royaume de Dieu (car ce sont les noms seuls qui changent), ainsi les Phéniciens avides et les Philistins belliqueux (v. 4) sont placés là comme types des nations postérieures qui seront animées d'un même esprit charnel, et qui seront également éloignées de Dieu.

Si l'on demande quand et de quelle manière ce jugement fondra sur le monde ennemi de Dieu, nous répondrons que

(1) Les juifs ont pris à la lettre ce passage, et ont fait de la vallée du Cédron, qui porte le nom de vallée de Josaphat, le lieu du jugement dernier. *(Trad.)*

cela est caché derrière le voile sous lequel la divine providence nous a célé l'avenir. Ne nous suffit-il pas de savoir que le jour vient où toute la puissance du prince de ce monde sera renversée dans la poussière, à l'apparition du Roi des rois et du Seigneur des seigneurs?

Encore moins pouvons-nous déterminer quelque chose de précis sur le règne du Seigneur qui commence à cette époque (voyez du milieu du verset 16 à la fin du chapitre). A cet égard aussi, il faut que nous nous contentions de savoir qu'après de long siècles de souffrances et d'opprobres, il y aura encore ici-bas un repos pour le peuple de Dieu.

Quant au passage du verset 18 : « et il sortira une fontaine de la maison de l'Eternel, et elle arrosera la vallée de Sittim, » nous nous bornerons à faire observer que, par la vallée de Sittim, on peut entendre le lieu où les Israélites ont eu leur dernière station avant d'entrer dans le pays de Canaan, à l'orient de la mer Morte, dans le pays de Moab (Nombres XXV, 1 ; XXXIII, 49). Le sens serait alors que les bénédictions sortant de la maison de l'Eternel s'étendraient jusqu'aux frontières les plus éloignées du pays, sur la mer Morte et au-delà, jusque dans le désert.

Le salut à venir, sous l'image d'un fleuve d'eau vive qui sort du sanctuaire et qui vivifie même les eaux maudites de la mer Morte, se retrouve aussi dans Zacharie XIV, 8, et dans Ezéchiel XLVII, passages auxquels on doit comparer Apoc. XXII, 1, 2 (1).

(1) Le fléau des sauterelles au temps de Joël : symbole de tous les jugemens futurs de Dieu sur Israël. Ch. I. — Les guerres des Assyriens contre les Hébreux, leur captivité à Babylone, leur retour dans leur patrie, et leur époque de gloire ou de repos avant, pendant et après les Macchabées : symboles des afflictions actuelles des juifs, et de leurs temps futurs de prospérité dans leur ancienne patrie, où ils ne seront plus jamais confus. Ch. II, 1-27. — L'église chrétienne fondée au jour de

IV.

Nous ajouterons enfin quelques remarques sur les rapports et l'harmonie qui existent entre Joël et les autres livres soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament.

1° Ce qui constitue essentiellement la relation entre Dieu et son peuple, c'est la rémission des péchés. Dans l'ancienne alliance, d'après la loi de Moïse, cette rémission était garantie par les sacrifices typiques. Dans la nouvelle, nous en sommes rendus certains par le sacrifice unique, dont l'efficace est éternelle, par la mort expiatoire de notre Seigneur Jésus. Les prophètes ont paru entre l'époque de la loi et celle de la grâce; quant à la rémission des péchés, ils ne renvoyaient pas en arrière au culte sacerdotal, ils insistaient non sur l'efficace extérieure des offrandes lévitiques, mais sur l'efficace intérieure d'une vraie repentance du cœur, et ils annonçaient en même temps, en termes plus ou moins clairs, l'époque future du Messie et de son salut. Ainsi, lorsque Saül voulait réparer et couvrir sa désobéissance en immolant quelques victimes, Samuel lui adresse déjà ces paroles remarquables : « Obéissance vaut mieux que sacrifice » (1 Sam. xv, 22). C'est ainsi que David dit à Dieu : « Tu ne prends point plaisir aux sacrifices....... l'holocauste ne t'est point agréable. Les sacrifices de Dieu sont l'esprit froissé : ô Dieu, tu ne méprises point le cœur froissé et brisé » (Ps. LI, 16, 17). C'est ainsi encore qu'Esaïe s'exprime d'une manière extrêmement forte, en disant : « Celui qui égorge un bœuf, c'est comme qui tuerait un homme; celui qui sacrifie une brebis, c'est comme qui couperait le cou à un

la pentecôte, et comprenant juifs et païens. Ch. III, 28-32. — A la fin des temps, le retour des juifs, le soulèvement des gentils, le grand combat final. Ch. II, 30-32; III, 1-16. — La prospérité des fidèles en Judée, etc. Ch. III, 17-21. *(Trad.)*

chien ; celui qui offre un gâteau, c'est comme qui offrirait le sang d'un pourceau ; celui qui fait un parfum d'encens, c'est comme qui bénirait une idole.... A qui regarderai-je ? à celui qui est affligé et qui a l'esprit brisé et qui tremble à ma parole » (Esaïe LXVI, 3, 8). — De concert avec ces voix prophétiques, nous entendons Joël crier à ses contemporains : « Déchirez vos cœurs, et non pas vos vêtemens » (II, 13). Et quoique par le style et la forme il se rattache plutôt à l'antiquité mosaïque, on ne le voit cependant nulle part placer le salut dans l'observation du rituel lévitique. Il insiste sur la repentance du cœur ; et lorsqu'il veut exposer le grand conseil de Dieu pour le bonheur de son peuple ; il ne renvoie point *en arrière* à la loi de Moïse, il indique *en avant* dans l'avenir les jours du Messie, l'époque où le Seigneur répandra son Esprit sur toute chair » (II, 28 et suiv.).

Les prophètes annoncent le salut qui est en Jésus-Christ ; mais tous n'annoncent pas Jésus-Christ lui-même. Ainsi Joël, qui, même dans la partie de ses prédictions relatives aux temps du Messie, ne dit pas un mot de la personne de ce dernier [1]. Sa tâche, à cet égard, consiste plutôt à dépeindre l'époque de la nouvelle alliance, dont il montre l'origine dans l'effusion du saint Esprit, le développement dans les jugemens exécutés sur les nations et l'accomplissement dans le règne glorieux du Seigneur. — Jérémie enseigne de même que, lors de la nouvelle alliance, le fondement en reposera non sur la lettre qui tue, mais sur un Esprit vivifiant : l'Eternel traitera avec la maison d'Israël une nouvelle alliance, non point selon l'alliance qu'il avait traitée avec leurs pères, mais une alliance telle que sa loi

[1] On a cherché une allusion au Messie, au chap. II, v. 23, où les mots : « la pluie selon le besoin ou selon la justice, » peuvent être traduits, comme l'a fait Luther, par ceux-ci : « le Docteur de la justice. » Mais la première traduction est plus conforme au contexte.

serait écrite dans leur *cœur* et dans leur *entendement*, et que tous le connaîtraient depuis le plus petit jusqu'au plus grand d'entre eux (Jérém. XXXI, 31–34).

Un autre signe de la nouvelle époque que les prophètes annonçaient plus ou moins clairement, est la vocation des gentils, et la participation qu'ils devaient aussi avoir dans une pleine mesure au salut d'Israël. Joël fait brièvement allusion à cette doctrine (II, 32). Esaïe l'expose de la manière la plus expresse dans la dernière partie de son livre. Qu'on lise le chapitre LX en entier.

2° Joël n'est pas seulement d'accord avec les autres prophètes en ce qui concerne les témoignages de grâce de Dieu, il l'est aussi à l'égard des jugemens qu'il dénonce. Daniel, entre autres, prédit la chute de toutes les puissances du monde ennemies de Dieu; et nous trouvons de même chez d'autres prophètes les assurances les plus positives qu'un jour viendra où tout pouvoir étranger doit céder et disparaître devant l'église glorifiée du Seigneur. (Voyez Esaïe LX, 12, 14).

Il y a un accord remarquable entre notre prophète et les paroles de Jésus dans le XXVe chapitre de saint Matthieu, quant à la règle d'après laquelle les hommes seront jugés. Dans le chapitre cité, notre Seigneur établit cette loi : Ce que vous avez fait, ou ce que vous n'avez pas fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait, ou vous ne me l'avez pas fait à moi-même (40 et 45) ; et la sentence éternelle sera prononcée selon l'amour ou l'indifférence que nous aurons eu ici-bas pour lui dans la personne des plus chétifs d'entre ses frères. La même règle se trouve indiquée dans Joël pour le jugement des nations (III, 1 et suiv.). De même que les individus seront jugés d'après leur conduite envers tel ou tel disciple du Seigneur, ainsi les nations seront jugées d'après leur conduite à l'égard du peuple de Dieu. C'est Lui qu'elles ont méprisé en méprisant son église;

il châtie ceux qui se rebellent contre elle, et fait tomber sa réprobation sur les nations qui la rejettent.

3° Un point qui mérite encore notre attention, ce sont les nombreuses citations ou allusions que le Nouveau Testament, et surtout l'Apocalypse de Jean, font de ce livre de Joël, qui est proportionnellement bien court. Luther a déjà fait la remarque frappante que le texte de la première prédication chrétienne (celle de Pierre à la Pentecôte, Actes II, 14–16) était tiré de ce prophète. Dans l'Apocalypse, on trouve employée et développée, au chapitre IX, l'image des sauterelles. Il en est de même pour les expressions figurées de la faucille et du pressoir (III, 13) : les mêmes pensées, seulement plus développées, se trouvent dans l'Apocalypse (XIV, 14 et s.) ; et dans Esaïe l'esprit de prophétie s'est aussi servi de la même image au ch. LXIII, où le jugement sur les peuples des derniers temps est représenté comme une grande vendange qui est foulée dans la cuve en Edom. Enfin, Joël s'accorde avec Esaïe et l'Apocalypse dans plusieurs traits de la description qu'il fait des derniers temps et de la sainte cité de Dieu : Comp. Apoc. XXI, 22–27, avec Esaïe LX, 11, 18-20, et avec Joël III, 17 et suiv.

Le prophète Joël nous présente ainsi dans un livre de peu d'étendue, mais riche d'idées, comme un résumé des doctrines essentielles que les prophètes d'Israël étaient chargés d'annoncer. Il se base sur la loi de Moïse, et s'appuie sur les temps les plus anciens, sans exiger toutefois les œuvres mortes de la loi ; il insiste bien plutôt sur la vraie repentance du cœur, et annonce après les visitations divines qui approchent, le temps où le Sauveur répandra sur son église le nouvel Esprit de vie. Il voit sous de vives et fortes images les grands événemens qui se passeront dans le développement ultérieur du règne du Messie. L'esprit qui le conduit est d'ailleurs absolument le même Esprit dont le souffle vivifiant pénètre tous les livres de la révélation divine, et

dont le témoignage sacré rayonne à nos yeux à toutes les pages de l'Ecriture. Ce que Joël a prédit, les autres prophètes le confirment, et l'écho de ses paroles se propage, de plus en plus éclatant, jusque dans les dernières pages du dernier livre de la Bible [1].

[1] Joël est le plus ancien prophète qui ait mis par écrit ses prédictions, et aussi semble-t-il avoir vu dans l'avenir les grandes masses et non les détails : il donne comme le sommaire de tous les autres livres prophétiques, comme le thème fort court, mais extrêmement riche de pensées, que les prophètes postérieurs développeront successivement. Son livre se résume en trois grandes pensées : le châtiment d'Israël coupable (I et II, 1-11); le relèvement (II, 12-32; III, 1, 17, 18, 20, 21) d'Israël repentant (II, 12-18), transformé par l'esprit de Dieu et agrandi de tous les croyans (II, 28-32), et le châtiment, sans relèvement, des gentils (III, 2-16, 19). Les grands espaces de temps qui doivent séparer ces trois faits sont indiqués, mais d'une manière peu précise. Ainsi, la prospérité de la Judée après sa dévastation par les ennemis (II, 1-27), semble, au premier abord, ne point se distinguer de celle dont elle jouira lors du grand jugement des nations (comp. II, 26-27 à III, 20, 17); et cependant il doit y avoir entre ces deux époques un mystérieux châtiment, qui sera, non une désolation de la Judée par les étrangers, mais une captivité de Juda en pays étranger (III, 1), de laquelle le prophète ne parle point en détail, et qu'il suppose connue de ses auditeurs par Deuter. XXIX, 28; XXX, 3. Ainsi encore, l'effusion du saint Esprit se confond au premier coup d'œil (II, 28-32) avec cette époque de prospérité qui doit avoir lieu au temps du grand jugement des nations (III, 15, 18 et suiv.); mais cette époque suit une captivité de la nation et son rétablissement (III, 1), et le don du saint Esprit vient après un temps de prospérité temporelle (II, 28). On a, dans ce livre, la preuve frappante que les événemens à venir d'un même genre se groupaient dans le lointain aux yeux du prophète, de manière à lui offrir une seule image, et que néanmoins les divers plans de chaque groupe ne se confondaient pas tellement qu'il ne pût distinguer les plus rapprochés des plus éloignés, et reconnaître ceux qui devaient être contemporains. Les lois de la perspective s'appliquent aux visions prophétiques,

dont elles donnent même la clef; mais cette manière de considérer soit l'avenir, soit le passé, est tellement différente de celle de l'homme naturel, qu'elle n'est pas facile à saisir, et qu'elle forme, par son originalité vraiment inouïe, une des plus fortes preuves de la divine inspiration des Ecritures. (Voy. Olshausen, de l'Interprétation biblique. Neuchâtel, 1841, pag. 88 et suiv., 151 et suiv.).

Ce livre prophétique forme un tout complet, et tout nous porte à le considérer comme un exposé succinct, mais complet, de tout ce que Joël avait annoncé et développé à ses frères pendant la durée de sa mission. *(Trad.)*

III.

AMOS.

AMOS.

A Joël succède, et dans l'ordre des livres sacrés et dans la suite des temps, Amos, le berger de Thékoa, qui prophétisa, comme il nous l'apprend lui-même (I, 1), « du temps de Hozias, roi de Juda, et de Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël, deux ans avant le tremblement de terre. » Hozias régna de 809 à 758 avant Jésus-Christ ; Jéroboam, de 825 à 784 ; ils étaient donc contemporains. Quant au tremblement de terre, nous en ignorons la date ; mais nous pouvons juger de sa violence et du souvenir qu'en avaient gardé les Hébreux, par la manière dont le prophète Zacharie (XIV, 5) en parla trois siècles plus tard. Au reste, ces mots : « deux ans avant le tremblement de terre », ne se rapporteraient qu'aux premières prophéties d'Amos, et les autres seraient postérieures, si le v^t 11 du ch. IV, et le v^t 8 du ch. VIII faisaient réellement allusion à cette révolution physique, comme cela semble fort probable. Dieu, avant de châtier les Hébreux par ce fléau redoutable, aurait envoyé le prophète auprès d'eux pour leur prêcher la repentance.

C'est contre le royaume d'Ephraïm que sont dirigés la plupart des discours d'Amos. Il le désigne par les noms d'Israël (I, 1, etc.), de Jacob, quelquefois d'Isaac, parfois même de Joseph, quand l'emploi des autres mots auraient pu faire croire qu'il avait en vue les douze tribus. Cepen-

dant il ne perd point de vue le royaume de Juda, et s'adresse aussi à tous les Hébreux ensemble.

Le royaume d'Ephraïm passait alors de son dernier temps de gloire et de prospérité à un état de trouble, de dissolution et de ruine. Avec Jéroboam II déclina la maison de Jéhu, et sous son fils Zacharie, le mal s'accrut avec une grande rapidité; plusieurs chefs militaires s'emparèrent successivement du trône dans l'espace de peu d'années, et n'y firent point monter avec eux les vertus qui auraient pu retarder la chute du royaume. Ces conspirations attestent combien était mauvais l'état de la société, des mœurs et de la religion.

La puissance, le bien-être, les richesses avaient engendré, à la fois, de nombreux actes de violence, d'oppression et d'injustice de la part des grands contre les pauvres (II, 6-8; V, 11, 12; VIII, 4-6), et le mépris de Dieu, la licence et le vice (VI, 3-7), joints à une orgueilleuse sécurité (VI, 13), dans toutes les classes de la société. C'était l'époque où Jéroboam étendait ses conquêtes au loin vers le nord et l'est (VI, 14; cp. 2 Rois XIV, 25), et où les Assyriens, qui ne s'étaient point encore emparé de Calné (VI, 2; cp. Esaïe X, 9), n'inspiraient aucune crainte à Israël.

L'état de la religion était tout particulièrement fâcheux. La maison d'Achab, qui avait précédé celle de Jéhu, avait introduit le culte phénicien de Bahal, et opprimé les adorateurs du vrai Dieu. Jéhu, en renversant la maison d'Achab, détruisit aussi l'idolâtrie, et ramena le peuple à la foi de ses pères. Tous les prêtres de Bahal avaient été massacrés, toutes ses statues renversées, par ordre du roi (2 Rois X); par son ordre encore, on offrait à Jéhova de brillans sacrifices (Am. V, 21-23); mais nous nous tromperions bien, si nous croyions que l'idolâtrie, officiellement interdite et abolie, eût été en même temps extirpée du cœur des Hébreux et du sein des familles. Ils imitaient, près de leurs autels,

les peuples païens jusque dans leurs plus infâmes coutumes (II, 7, 8), et le levain de l'idolâtrie agissait avec force dans la masse du peuple, qui, extérieurement, y avait renoncé. D'ailleurs Jéhu et ses successeurs n'avaient point ramené leurs sujets à la vraie foi de leurs ancêtres et à la loi de Moïse; bien moins encore avaient-ils reconnu les nouvelles ordonnances de Dieu, la divine légitimité de la maison de David, et l'exclusive sainteté du culte fondé à Sion et Morija. De là un singulier mélange d'obéissance à Dieu et de mépris de sa volonté (IV, 4. 5). On rejetait le Dieu vivant qui, par sa parole et ses prophètes, avait oint David et choisi Sion; on s'aveuglait sur les manifestations récentes de sa volonté; on n'admettait pas que le temple qu'il avait fait élever à sa gloire, par Salomon, et le culte qu'il y avait établi, fussent les seuls vrais: et cependant on ne voulait point abandonner l'antique foi des Hébreux. Les Ephraïmites firent ce qu'on fait d'ordinaire dans des siècles de pauvreté et de stérilité spirituelle, où l'on se pare de la gloire des anciens, et vante beaucoup leurs hauts faits: comme ils repoussaient les récentes révélations de Dieu, ils se tournèrent vers les monumens antiques, et firent de Béthel, Guilgal et Berseba [1], les siéges du culte qu'ils avaient inventé. Mais en même temps ils se rattachèrent aussi aux péchés et aux erreurs de leurs ancêtres, et renouvelèrent, tant à Béthel que dans le nord du pays, à Dan, le culte du

[1] Béthel, consacré par le souvenir du patriarche Jacob, qui y avait bâti un autel (Gen. XXVIII, 19 et suiv.; XXXV, 7), et par le séjour de l'arche (Juges XX, 26, 27; 1 Sam. X, 5); Guilgal, par la première pâque (Jos. V, 10-12), par la présence du tabernacle (Jos. IV, 19, et XVIII, 1) et par de fréquens séjours de Samuel, d'Elie et d'Elisée; Berséba, par le séjour d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (Gen. XXII, 19; XXVI, 23; XLVI, 1. (Voyez la Description de la Terre Sainte, traduite de Braem.)

veau d'or [1], par lequel les Hébreux avaient, au temps de Moïse, péché contre l'Eternel. Car, après avoir abandonné le droit chemin et innové en matière de religion de leur propre autorité et au mépris des prophètes vivans, c'était peu de chose pour les Ephraïmites que de mépriser la parole écrite, et que d'élever, dans des lieux où il ne devait point y en avoir, des sanctuaires bien différens de celui que Dieu avait ordonné. Mais ils ne s'arrêtèrent pas là ; ils avaient falsifié la religion par leurs additions et par leurs retranchemens, et ils allèrent jusqu'à faire des emprunts au culte de Bahal. Non point qu'ils entendissent par là abjurer la foi au vrai Dieu ; mais ils pensaient faire preuve de liberté spirituelle et d'indépendance, en combinant et employant avec sagesse, pour leurs besoins particuliers, les divers élémens religieux des temps anciens et des temps modernes. Etrange et odieux composé qui empruntait à la vérité son titre et son apparence, mais qui, bien loin d'en avoir la réalité, n'offrait que de grandes et fortes erreurs ; religion sans repentance, ni foi, ni sérieux, et dont le culte était tout d'apparat et de formes.

La position des vrais prophètes, en face d'une telle religion, était extrêmement difficile ; car le combat est plus facile contre l'erreur ouverte que contre celle qui se cache sous le manteau de la vérité. Aussi les vrais prophètes n'étaient-ils pas long-temps tolérés en Ephraïm ; on en chassait ceux qui venaient de Juda (VII, 12) ; on imposait le silence à ceux que Dieu suscitait en Ephraïm même (II, 11. 12).

Amos, que Dieu envoya de Juda dans le royaume d'Ephraïm, pour y témoigner de la vérité, n'appartenait pas à

[1] Ce veau d'or était non l'image d'un Dieu étranger, mais un symbole de la force créatrice de Dieu. Aussi Aaron, entraîné par l'erreur, pouvait-il inviter le peuple à la fête de cette statue par ces mots : « Demain c'est la fête du Seigneur » (Exode XXXII, 5).

la classe des prêtres ou des prophètes (VII, 14); il était un simple berger. En cela, Dieu condescendait aux préventions des Ephraïmites, qui, vu la rivalité des deux royaumes, devaient toujours être tentés de supposer des motifs intéressés et blâmables à tout homme, appartenant à la classe des prophètes de Juda, qui se présentait à eux comme un envoyé de Dieu; ils ne voyaient en lui qu'un agent de la dynastie et du sacerdoce de Jérusalem, qui cherchaient à recouvrer leur ancienne autorité sur les dix tribus. Ce sont ces soupçons qui percent, à ne s'y pas méprendre, dans les paroles hautaines et dédaigneuses qu'adresse à Amos Amasias, sacrificateur éphraïmite de Béthel : « Toi, voyant, va-t-en et t'enfuis au pays de Juda; *manges-y ton pain* et y prophétise, et ne prophétise plus à Béthel, car c'est le sanctuaire *du roi* et une maison *royale* » (VII, 12-13). Amasias donne à entendre à Amos qu'il ne voit en lui qu'un prophète qui fait son métier, et qui n'a qu'à l'exercer chez lui, et en appuyant, comme il le fait, sur le sanctuaire *royal* et la maison *royale*, il indique assez que, d'après ses suppositions, des mobiles politiques ne sont point étrangers à l'arrivée et au séjour d'Amos à Béthel. Celui-ci repousse ces insinuations en exposant simplement les faits : il n'est point de la classe des prophètes, mais un simple paysan dont l'occupation habituelle est le soin des troupeaux et la culture des sycomores; on ne peut donc lui supposer un zèle intéressé pour la cause des prêtres et du roi, et comment lui, qui est habitué à manger son propre pain et à se contenter de figues sauvages, aurait-il feint une mission prophétique en vue de quelque gain temporel?

Amos était berger (VII, 14). Mais, d'après le vers. 1er du 1er chap., il faut entendre ce mot de propriétaire d'un troupeau (au moins le mot hébreu est-il appliqué 2 Rois III, 4, au roi de Moab). Thékoa, sa patrie, est à deux lieues au sud de Béthléem, au commencement des vastes déserts ou

pâturages de Juda ; cette ville était située sur le sommet d'une montagne qui produit, aujourd'hui, en abondance des olives et du miel.

Le genre de vie d'Amos se retrouve dans son style, en particulier dans le choix de ses images. Il aime à emprunter les couleurs dont il a besoin pour peindre ses idées, à la vie des champs, et les figures tirées de cet ordre de faits ne se retrouvent chez aucun autre prophète aussi originales, aussi vives, aussi abondantes (voyez, par exemple, II, 13 ; III, 12; V, 19). Cependant ses regards dépassaient de beaucoup le cercle étroit de la vie de bergers ; il a présens à l'esprit les événemens historiques de la plus haute antiquité (IX, 7), et d'autres plus récens qui ne sont pas consignés dans les livres sacrés (VI, 2). La correction de son langage, la clarté de son style, la marche précise et bien réglée de ses pensées, sa parfaite simplicité s'unissant parfois à la répétition des mêmes paroles dans le développement progressif d'une même idée ou dans des circonstances analogues (I–II ; IV, 4–12 ; VII, 1–9, et VIII, 1–3), tout indique qu'il possédait le degré de culture et de connaissances que l'époque pouvait exiger et donner. L'expérience de tous les siècles ne prouve-t-elle pas qu'une piété véritable et éclairée est à elle seule un puissant moyen de développement intellectuel, et qu'elle élève souvent celui qui travaille avec sérieux à croître en connaissance, à une hauteur morale qui surprend quiconque ignore les forces cachées dans une foi vivante et sereine?

Amos, avons-nous vu, était envoyé auprès d'Ephraïm, et comme les habitans de ce royaume marchaient, sans le savoir, à la rencontre des justes châtimens de leurs péchés, sa mission fut bien moins de consolations que d'avertissemens et de menaces. Il leur reproche, entre autres, la corruption de leurs mœurs qui marchait de pair avec la prospérité de l'état et des familles, et blâme chez les grands

leur partialité comme juges, et leurs violences envers les pauvres. Comme châtiment de Dieu, il prédit la translation des Ephraïmites en un pays étranger qu'il ne désigne pas (v, 27; vii, 17); ce qui fut accompli environ 80 ans plus tard, lorsque le roi d'Assyrie, Salmanasar, détruisit leur royaume.

Le livre forme un tout dont les diverses parties sont distribuées d'après un plan régulier et vraisemblablement d'après l'ordre chronologique. Amos ayant été chassé de Béthel avant d'avoir eu sa dernière vision et prononcé ses dernières prophéties, il a, sinon écrit en entier, au moins terminé son livre dans le royaume de Juda, sa patrie, auquel, avons-nous dit, il s'adresse en plusieurs endroits.

Le livre commence par l'annonce du jugement de Dieu sur les deux royaumes hébreux et sur tous les peuples voisins (i et ii). Puis le prophète expose en détail aux Ephraïmites leurs péchés, ce que Dieu a fait pour les ramener à lui, ce qu'ils doivent faire pour retourner à Dieu, et les châtimens qui sont réservés à leur endurcissement (iii–vi). Aux paroles prophétiques succèdent des visions qui indiquent la certitude et la nature du châtiment; alors le peuple s'agite et s'inquiète, il ne peut supporter ces paroles et Amos est chassé (vii). Enfin, une dernière vision annonce la proximité de la ruine; mais au-delà de cette destruction le prophète découvre de nouvelles choses, son regard perce plus loin dans l'avenir, et Dieu lui révèle un temps futur de rétablissement et de bénédiction, dont la réjouissante et lumineuse perspective clot ce triste et sombre livre.

Il est difficile de partager en sections un écrit dont les diverses parties sont si intimément liées les unes aux autres. Nous en distinguerons trois : la première, comprenant les chap. i et ii; la seconde, les chap. iii à vii; la troisième, les deux derniers.

I.

Les Hébreux abusaient des promesses que Dieu avait faites à son peuple élu; ils y puisaient une aveugle confiance, et oubliaient les conditions auxquelles elles leur avaient été faites; ils se livraient à toutes leurs passions, et néanmoins ils se croyaient fort supérieurs à leurs voisins et à l'abri des châtimens dont Dieu frappait ces derniers. Que fait le prophète? Il commence par leur prouver qu'ils se sont mis, par leurs péchés, au niveau de tous les autres peuples, qu'ils ne valent ni plus ni moins qu'eux, et qu'ils seront châtiés aussi sévèrement qu'eux et de la même manière. « A cause de trois crimes, et même de quatre, je ne révoquerai point ceci, » dit l'Eternel, par la bouche d'Amos, à Damas, à Gaza, à Tyr, à Edom, à Ammon et à Moab (I, 3. 6. 9. 11. 13; II, 1); « à cause de trois crimes, et même de quatre, je ne révoquerai point ceci, » dit-il de même à Juda et à Israël (II, 4. 6). Et le feu qu'il envoie contre les royaumes païens (I, 4. 7. 10. 12. 14; II, 2), est le même qui doit dévorer Juda (II, 5). Les péchés sont égaux des deux parts, la punition, la ruine, doit être pareille; nul privilége pour le pécheur, à quelque peuple qu'il appartienne, et quand ce serait au peuple élu, dans quelque ville qu'il demeure, et quand ce serait dans la Ville Sainte. Cependant les promesses de Dieu ne sont point pour cela anéanties, elles subsistent pour ceux à qui elles sont faites, pour les vrais Israélites, pour ceux qui croient du cœur à Jéhova; mais elles ne concernent point la génération rebelle, et Amos ne les rappelle qu'à la fin de son livre; il les confirme en termes précis, mais il les place à dessein sur l'arrière plan.

Ces deux premiers chapitres ont quelque chose de saisissant et de sublime; et si la gravité du sujet permettait des

considérations d'un ordre secondaire, on ne pourrait assez en admirer les beautés poétiques.

Le prophète de Thékoa est parmi les Ephraïmites, à Béthel, sans doute, et il entend (ainsi que l'a fait Joël avant lui, III, 16) Jéhova irrité élever de Sion sa voix terrible. La Terre Sainte s'émeut tout entière; les bergers dont les cabanes couvrent les vastes pâturages au sud de Jérusalem, se lamentent; les fertiles montagnes [1] d'Ephraïm et de Galilée, au nord de la Ville Sainte, se changent en désert. Mais pourquoi le peuple élu tremble-t-il? Ce n'est point contre lui que Jéhova est irrité. Voyez : le feu [2] qui part du sanctuaire se dirige contre Damas, contre les Philistins, contre Tyr [3], contre les ennemis les plus puissans des Hébreux, contre des peuples d'une tout autre origine. Et pourquoi sont-ils ainsi consumés par le feu sacré? C'est à cause de leurs guerres contre nous, de leurs victoires et des traitemens barbares qu'ils nous ont fait subir. — Et cependant les cabanes des bergers se lamentent, et le sommet du Carmel se dessèche !

Le prophète poursuit ses menaces brèves et terribles comme la foudre. L'orage se porte sur Edom, sur Am-

[1] Carmel désigne ici tout le pays de montagnes au nord de Juda. Comp. Jér. IV, 19; ici Ephraïm désigne la Samarie vis-à-vis de laquelle est, au-delà du Jourdain, Galaad, et Carmel, qui est opposé à Basçan, désigne la Galilée.

[2] Cette image du feu, pour désigner la destruction par un peuple ennemi, se retrouve dans Joël I, 19; II, 3. Comp. Gen. XIX, Lév. X, 1-2, etc.

[3] Pour Damas : Bikhath-Aven doit être la ville du Soleil, Baalbeck; et Kir, d'où les Syriens sont venus (IX, 7) et où ils doivent retourner (2 Rois XVI, 9), est, selon les uns, une contrée de l'Assyrie selon les autres, le Kour ou Cyrus en Arménie. — Pour Edom et Tyr, voy. Joël III, 4-6; 2 Cron. XXVIII, 17. 18. Pour l'alliance fraternelle de Tyr, voy. 1 Rois IX, 13.

mon [1]. Ce sont, il est vrai, les frères d'Israël, des descendans d'Abraham et de Lot. Mais leur crime n'est-il pas « de déchirer sans relâche dans leur colère » les Hébreux? et le feu qui doit les consumer, que fait-il autre chose, si ce n'est de venger le peuple élu? L'orage ne viendra point sur nous; rassurons-nous. — Et cependant les cabanes des bergers se lamentent, et le sommet du Carmel se dessèche.

Voici le tour de Moab. [2] Son sort sera tout pareil à celui d'Ammon et d'Edom, de Tyr, de Gaza et de Damas; et son crime n'est point le même! Ce n'est point à cause de ses guerres contre Israël qu'il sera consumé; c'est à cause de ses cruautés contre les Iduméens, contre ce même peuple « qui garde à toujours sa fureur contre ses frères » les Hébreux. Peu importe donc à quelle race appartiennent les victimes, puisque dans le nombre il en est d'aussi criminelles que leurs bourreaux : Dieu s'irrite et s'élève non contre les barbares ennemis de son peuple, mais contre les pécheurs, quels que soient et leurs péchés et leur nom. Malheur, malheur à nous!

Et en effet, le feu qui ne frappait d'abord que les pays lointains, s'est peu à peu rapproché de nous, et le voilà qui éclate sur Sion elle-même. Le crime de Juda est sa révolte contre l'Eternel, le mépris de sa vérité révélée, le rejet de sa loi. Mais si Jérusalem n'est pas épargnée, comment Béthel le serait-elle? Ephraïm échapperait-il à la ruine qui doit frapper Juda?

Il n'y échappera point : c'est contre lui que le prophète dirige sa huitième prédiction, c'est à lui qu'il s'adresse tout

[1] L'histoire n'a pas conservé le souvenir de toutes les guerres d'Edom et d'Ammon contre Israël; ces passages prouvent combien elles étaient fréquentes et atroces.

[2] Moab avait brûlé les os du roi d'Edom, comme d'un grand criminel (Josué VII, 25; comp. 2 Rois III, 27).

spécialement, c'est sur lui que le feu de Jéhova s'arrête pour le remplir, si possible, d'une salutaire frayeur, ou pour le consumer entièrement. Et aussi voyons-nous Amos lui mettre, en détail, devant les yeux ses crimes nombreux. En parlant des autres peuples, il s'est borné à citer d'entre leurs (trois) péchés, dont le nombre s'accroît avec le temps (et même quatre), un seul, le plus grand de tous, ou du moins un assez grand pour justifier le châtiment. Mais il énumère tous ceux des Israélites : la vente d'esclaves de leur propre nation (II, 6), leurs injustices et leur dureté envers les pauvres (7), leur profanation du culte par les plus infâmes débauches (7, 8). Puis il leur rappelle et la protection signalée que Dieu leur avait jadis accordée contre le peuple amorrhéen (1), et les prophètes que Dieu a, dans les temps récens, suscités, mais en vain, au milieu d'eux. Et enfin (13–16) il leur décrit la ruine complète qui les menace. Cette prophétie contre Israël (6–16) est, pour ainsi dire, le thème que reprennent et développent les chapitres suivans.

Amos reproche aux païens, qui ne connaissent pas le vrai Dieu, un fait particulier qui est assez criminel pour les forcer à se reconnaître pécheurs, et en même temps il les avertit qu'il pourrait facilement multiplier les exemples. A Juda, au contraire, en qui la loi a développé le sentiment du mal, il reproche non un péché isolé, mais son état général de péché. Ephraïm tient le milieu entre les païens et Juda : pour le convaincre de péché, il faut lui spécifier diverses espèces de vices, sans qu'il soit cependant nécessaire de lui indiquer, comme aux païens, tels ou tels actes particuliers.

(1) C'est la puissance de la nation, et non la taille des individus qui est comparée (au vers. 9) à la hauteur des cèdres ; cependant il est possible que cette image se soit formée dans l'esprit du berger de Thékoa, à la pensée de ces nombreux géants (Nomb. XIII, 34 ; Deut. III, 11, etc.) qu'il y avait parmi les Cananéens au temps de Moïse et de Josué.

Le feu qui doit consumer tous ces peuples, c'est Assur. Du moins les Assyriens les ont tous asservis, et ils ont commencé l'œuvre de destruction que d'autres conquérans ont continuée plus tard.

II.

Amos a fait connaître le but de sa mission : il vient révéler aux Israélites leurs péchés, la colère de Dieu et les justes châtimens qui les attendent. Il doit mettre en usage tout ce que l'Esprit de Dieu lui donne de force et de douceur pour ouvrir les yeux à ce malheureux peuple sur sa corruption et sur sa ruine prochaine, et pour l'amener à la repentance ; mais il veut auparavant légitimer auprès d'eux et sa charge de prophète, et les menaces qu'il a ordre de leur faire entendre. C'est ce qu'il fait dans les versets qui commencent le chap. III.

L'homme ne méconnaît pas dans la sphère des choses sensibles l'intime connexion qui existe entre l'effet et la cause ; mais il n'en est point de même quand il s'agit des choses morales et divines. Si un peuple, si un individu est frappé de quelque fléau, il n'y verra point la main de Dieu et la conséquence de ses péchés ; ce sera un fâcheux hasard. Si un homme extraordinaire apparaît avec l'ordre divin de censurer la nation, ce n'est point Dieu qui l'envoie, ou s'il est réellement un messager d'en haut, sa présence ne se rattache point, pensera-t-on, à l'état général des mœurs et de la religion. L'homme de tous les temps et de tous les climats fait son possible pour disloquer ou briser la chaîne qui unit les événemens en apparence fortuits à la volonté de Dieu, et les décrets particuliers de l'Eternel qui règlent ces événemens heureux ou malheureux, aux besoins spirituels du peuple.

Les Hébreux, tant ceux de Juda que ceux d'Israël, concluaient des promesses de Dieu à l'impunité de leurs cri-

mes ; le résumé des premières prophéties d'Amos était, au contraire, que « puisque l'Eternel n'avait connu qu'eux d'entre toutes les familles de la terre, il punirait sur eux toutes leurs iniquités sans exception » (III, 2; comp. Luc XII, 47, 48). Ils s'étonnent de ne pas marcher de concert avec Dieu; ils croyaient pouvoir compter assez sur lui pour le voir les suivre partout où ils iraient, même dans le chemin du mal et de la mort. Ne savent-ils donc pas que « pour que deux hommes marchent ensemble, ils doivent, avant tout, être d'accord sur le lieu où ils veulent aller et sur la route par laquelle ils s'y rendront » (3)? Ils s'étonnent de la colère de Dieu, et la croient sans cause légitime; mais Dieu s'irriterait-il s'ils n'avaient pas lassé sa patience par leurs péchés? « Le lion rugira-t-il dans la forêt, si nulle proie ne se présente à lui? » (4). Ils s'étonnent des calamités que le prophète leur annonce, comme si elles fondaient sur eux par hasard, et qu'elles ne leur fussent envoyées par personne; mais si nul n'avait tendu les filets, l'oiseau s'y serait-il pris? Et Dieu, qui leur envoie ces malheurs dans le dessein bien arrêté de les en frapper, les éloignera d'eux tout aussi peu que « l'oiseleur lèvera son filet de terre avant que d'avoir rien pris » (5). Ils s'étonnent de leur propre frayeur, et voudraient se persuader qu'elle est sans cause réelle; mais « sonnera-t-on de la trompette par la ville sans que le peuple tout effrayé s'assemble? » Tout ne vient-il pas de Dieu, les malheurs qui frappent les nations comme ceux qui atteignent les individus, et « lorsque dans la ville il arrive quelque accident, ne dit-on pas que c'est le Seigneur qui l'a fait? » (6) Ils s'étonnent de l'apparition d'Amos ; mais ne savent-ils pas que « l'Eternel ne fait rien qu'il n'ait auparavant révélé son secret à ses serviteurs les prophètes? » (7)

« L'Eternel a rugi : qui ne tremblera? L'Eternel a parlé : qui ne prophétisera? » Si vous tremblez, ce n'est point sans cause, car Dieu se lève contre vous dans sa colère ; et si je

prophétise, ce n'est point sans cause, car Dieu m'a parlé dans l'intérieur de mon âme (8).

Ainsi se légitiment la colère de Dieu, la mission du prophète, la frayeur du peuple et les châtimens qui le menacent.

Après ce préambule remarquable, Amos commence son discours prophétique d'une manière brusque, inattendue et vraiment sublime, par ces paroles : « Criez-le sur les palais d'Asdod, sur les palais de l'Egypte, et dites à ces païens : Assemblez-vous sur les montagnes de Samarie, et regardez les grands désordres qui règnent au milieu d'elle, et l'oppression qu'il y a dans son sein » (9).

Le discours du prophète se divise en deux parties : la première, III, 9-15, IV; la seconde, V et VI.

La première partie, dont nous venons de citer le commencement, présente d'abord aux Ephraïmites, avec une énergie toute particulière, leurs crimes et leurs châtimens (III, 9-12, et IV, 1-3). Les pensées se suivent de près, à rangs serrés; point de développemens, c'est le premier jet des reproches et des menaces, qui alternent plusieurs fois [1]. Le prophète les presse-t-il de se convertir (IV, 4, 5)? Non; il les connaît trop bien pour cela, il les renvoie, dans une sanglante ironie, à Béthel et à Guilgal, à leurs fêtes criminelles, à leur culte hypocrite; « car vous le voulez ainsi, ô enfans d'Israël, dit le Seigneur, l'Eternel. » Et cependant l'Eternel a compassion d'eux, comme un père d'enfans indociles; d'une main il les élevait à un haut degré de prospérité temporelle; de l'autre, il cherchait à les ramener à lui en les frappant de fléaux de courte durée; il leur avait en-

[1] IV, 1, *les vaches grasses* ou *de Basçan*, sont les grands et les riches d'Ephraïm, gens énervés et efféminés, soit leurs femmes. — 3. *Vous jetterez là vos palais*, selon d'autres, *vos (idoles de) Rimmona* (2 Rois V, 18), ou *vous serez emmenés à Harmona* (l'Arménie).

voyé successivement, et selon une progression croissante, d'abord la sécheresse, puis la brûlure et la nielle [1], ensuite la mortalité, et enfin un tremblement de terre. Mais ils ne se sont point convertis (6–11). Alors Amos, leur indiquant comme du doigt le châtiment futur qu'il leur a déjà prédit, continue en ces termes : C'est pourquoi, *ainsi* te traiterai-je, et puisque je te ferai cela, prépare-toi, ô Israël, à la rencontre de ton juge, de Dieu, de ce Dieu qui a formé les monts, etc. (12, 13).

La seconde partie du discours est une « complainte » (v, 1) ; c'est une exposition détaillée des péchés d'Ephraïm, entremêlée d'exhortations à la repentance, et partout empreinte du sentiment douloureux que la ruine prédite aura lieu réellement à cause de l'impénitence du peuple.

La ruine est certaine (2), elle est immense (3).

Elle peut encore toutefois ne pas avoir lieu : Cherchez l'Eternel, et vous vivrez ; fuyez Béthel et Guilgal, qui vont être détruites ; prenez garde que le feu de Jéhova (I, 11) ne saisisse Joseph et ne le consume ; souvenez-vous de la puissance terrible de l'Eternel (v, 4–9).

A ces exhortations relatives au culte du vrai Dieu, à ces menaces contre les siéges du faux culte d'Ephraïm, succède la censure des méchans, qui haïssent le juste et l'obligent au silence, qui oppriment le pauvre et pervertissent son droit. Le prophète essaie, mais comme en hésitant, d'exhorter ces méchans à chercher le bien, à haïr le mal ; alors l'Eternel sera réellement avec vous, comme vous le prétendez, peut-être aura-t-il pitié du reste [2] de Joseph. Mais

(1) Voyez peut-être Joël I et II.

(2) Ce reste de Joseph ou d'Israël, auquel se rattachent toutes les prophéties messianiques, apparaît ici et dans Joël II, 32, pour la première fois. Nous le retrouverons bientôt dans Michée II, 12 ; V, 3. 7. 8 ; il joue un grand rôle aussi dans Esaïe

l'esprit du prophète est bientôt rappelé aux scènes funestes de l'avenir, par les lamentations qui s'élèvent à ses oreilles spirituelles de toutes les parties du pays (v, 10-17).

Il a censuré en premier lieu les adorateurs des faux dieux; il s'adresse maintenant aux faux adorateurs du vrai Dieu, à ces Israélites qui, dans leur coupable aveuglement, osent appeler de leurs souhaits le jour de l'Eternel (1), comme le pourraient faire ses vrais et fidèles serviteurs, et qui croient lui rendre un culte qui lui soit réellement agréable, tandis qu'ils ne s'approchent de lui que des lèvres. Peu importe ici Béthel et Jérusalem, et les prophètes de Juda adressent à leurs concitoyens des reproches tout semblables à ceux qu'Amos fait ici aux adorateurs des veaux d'or. Il ne fait d'ailleurs aucune tentative de les amener au vrai Dieu; ils se croient en parfaite santé, comment iraient-ils au médecin? Ils sont les saints et les justes de ce peuple perdu; comment les convaincre de péché? Toutefois Amos leur déclare qu'ils ne valent pas mieux que leurs ancêtres qui ont adoré Moloch (2) au désert, et leur annonce qu'ils seront transportés au delà de Damas (v, 18-27).

Amos s'adresse, en quatrième lieu, aux voluptueux qui ne songent qu'aux plaisirs des sens, à ces grands et puissans qui ont toute la confiance d'Israël, le premier (3) des peu-

I, 9; X, 22; XVII, 6, etc.; puis on le poursuit dans Jérémie XXXI, 7; dans Ezéchiel VI, 8, et dans Zacharie XIII, 8, 9. Comp. Rom. IX, 27; XI, 4-6.

(1) Voyez Joël I, 15; II, 1. 2. 11; III, 14. Nous ne connaissons pas de livres antérieurs à Joël où l'expression de jour de l'Eternel se retrouve.

(2) Ce vers. 26 est traduit fort diversement: Kijun doit être le Remphan des Egyptiens, ou Saturne.

(3) Le vers. 2 semble l'explication de ces mots: le premier des peuples. Calné, Hamath, Gath, sont-ils plus excellens que vos royaumes, et leurs frontières plus étendues que les vôtres?

ples (VI, 1), et qui ne sont point dans la douleur à cause de la ruine de Joseph. Il les connaît, et ne leur adresse pas un seul mot d'exhortation; il ne prend pas même la peine de leur déclarer que leur vie est en abomination à l'Eternel. Ils ne le croiraient pas; quel mal y a-t-il à jouir de ses richesses? le luxe est-il un péché, et le goût de la musique (1) un crime? A cause de cela ils seront transportés des premiers (VI, 1-7).

Amos termine son discours comme il l'a commencé, par une prédication de ruine et de désolation; mais il la développe et la précise par des détails saisissans, en même temps qu'il en rappelle les causes (VI, 8-14).

Un coup d'œil sur ces chap. V et VI nous montre le prophète censurant, en premier lieu (V, 4-9) et en troisième (V, 18-27), l'impiété ouverte et cachée, l'incrédulité et le pharisaïsme; en second lieu (V, 10-17) et en quatrième (VI, 1-7), l'immoralité ouverte et cachée, l'injustice et le sadducéisme.

Les paragraphes 2, 3 et 4 se terminent de la même manière par l'annonce de grands malheurs.

Dans le paragraphe 1, le verset 7 (V, 7) annonce le sujet du second, qui traite des péchés contre la justice; dans celui-ci, le verset 14 annonce cette fausse confiance en Dieu, qui est censurée dans le troisième paragraphe, et le vers. 23, qui fait partie de ce dernier, semble en rapport avec le ver-

(1) Verset 5, litter.: *ils croient que les instrumens de musique sont pour eux comme pour David*, c'est-à-dire que la musique peut tout aussi bien être employée à égayer et amuser des mondains qu'à glorifier Dieu. Or, nous voyons Amos reprocher cette profanation de la musique aux riches de son temps avec la même sévérité que leurs festins somptueux. Mais il est, d'après V, 23, un autre abus de la musique que Dieu ne réprouve pas moins, c'est celui dont on se rend coupable dans ces fêtes qui n'ont de religieux que le nom et l'apparence, et dont le culte catholique ne fournit que trop d'exemples.

set 5 du ch. VI, dont le commencement forme le quatrième paragraphe.

Les chapitres que nous venons d'analyser peuvent être envisagés comme le résumé de toute la prédication d'Amos en Ephraïm, jusqu'au temps où des visions lui révélèrent le sort du peuple d'une manière plus saisissante et pour lui-même et pour ceux à qui il les communiquait.

Amos voit des sauterelles se précipiter sur une prairie et en détruire toute l'herbe à l'époque où le regain commence à croître. Cette vision indique une ruine totale. Le pré a été dépouillé de son herbe une première fois : une grande destruction a déjà frappé le pays précédemment (2 Rois XIII, 1–7). Le regain commence à pousser, le pays à se relever (2 Rois XIV). Mais des sauterelles viendront manger toute l'herbe jusqu'au dernier brin ; le peuple sera anéanti. Toutefois, à la prière d'Amos, l'Eternel retire sa menace (VII, 1–3).

Amos annonce cette première vision au peuple, qui n'y prend point garde, ou du moins qui ne se convertit point ; et le prophète a une seconde vision : un feu (I et II) consume un grand abîme, et attaque aussi le champ qui le borde (VII, 4–6). L'abîme ou la mer, ce sont les païens ; en particulier, les six peuples mentionnés dans les deux premiers chapitres ; le champ, c'est Israël, dont la ruine devrait être aussi complète que celle de ces états voisins. Mais elle ne le sera pas : où sont, en effet, les descendans d'Edom et d'Ammon, des Philistins et des Syriens? Ils ont entièrement disparu, tandis qu'il reste encore des débris des dix tribus [1].

[1] L'explication que nous donnons ici de l'abîme et du champ, diffère de celle de Preiswerck et des autres commentateurs que nous avons sous les yeux. Nous avons l'intime conviction que le langage figuré des prophètes a beaucoup plus de fixité qu'on ne le suppose généralement, et que les symboles ont dans

L'intercession du prophète a, pour la seconde fois, écarté du peuple coupable la destruction et le jugement. Mais le peuple ne s'est point repenti. L'Eternel apparaît pour la troisième fois à Amos ; il tient un fil à plomb à la main, l'abaisse au milieu de son peuple, et en mesure une muraille qui est entière, mais qu'il va renverser. Il ne détruira pas Israël en masse ; il déterminera avec précision, et selon son exacte justice, ce qui sera renversé et ce qui sera laissé debout (Lam. II, 8 ; Es. XXVIII, 7 ; XXXIV, 17) ; mais sa décision est irrévocable (VII, 7–9). A cette vision nouvelle plus détaillée, plus solennelle, plus menaçante que les précédentes, Israël s'agite et s'inquiète, mais ne se convertit pas, et le prophète est expulsé du pays (10–17).

toutes les visions les mêmes significations ; ce sont des hiéroglyphes dont il faut déterminer le sens avant que de chercher à les expliquer. Ils ne sont d'ailleurs point arbitraires ; bien au contraire, ils reposent sur les analogies réelles et vraies qui existent entre le monde moral et le monde physique. Mais ce analogies sont difficiles à saisir, et elles le sont tout particulièrement pour nous, Occidentaux, qui ne sommes point accoutumés à rapprocher et comparer ces deux mondes. Il nous faut apprendre à considérer la nature du point de vue d'où le font les auteurs inspirés, et comme le premier chapitre de la Genèse contient les principales notions de la révélation sur la nature, c'est dans cette première page que nous devons chercher la clef des symboles. Il est bien vrai sans doute que l'on peut connaître le sens de chaque hiéroglyphe, sans savoir pour cela à quels événemens se rapporte telle vision apocalyptique, ou tel bas-relief égyptien ; mais il n'en est pas moins incontestable que la connaissance de ce sens est la première condition d'une interprétation tant soit peu solide. Or, ne peut-on pas reprocher aux théologiens qui se sont occupés de l'Apocalypse, et en général des prophéties, d'être partis des événemens historiques pour expliquer les symboles, plutôt qu'ils n'ont étudié à fond les symboles avant que de tenter l'explication des visions ? Mais revenons à notre texte. L'abîme remonte au cahos, à ce temps où la lumière n'existait point encore (Gen. I, 2) ; c'est de l'abîme, plaine aride, qu'est sortie la terre qu'ornent des plantes

III.

Mais il n'en reste pas moins prophète d'Ephraïm, et ses prédictions parviennent encore aux habitans de Béthel et de Samarie. Une quatrième vision, qui se rattache intimément aux trois précédentes, lui annonce que le châtiment dont il connaît la nature et la certitude, ne peut tarder beaucoup; il en est d'Israël comme de fruits mûrs, qui ne peuvent rester plus long-temps sur l'arbre, et qu'on en détache pour les emporter (VIII, 1–3; comp. le v. 3 à v, 23, et v, 16 à VI, 9, 10).

A cette vision se rattachent les dernières paroles qu'Amos adresse à Ephraïm en particulier. Il lui reproche encore ses crimes (VIII, 4–6), qui sont si grands que la terre en trem-

de toute espèce (Ibid. 9-12); c'est dans la mer que vivent les monstres informes (Ibid. 21), les serpens immenses, les léviatans (Es. XXVII, 1), les animaux carnivores dès leur origine (comp. Gen. I, 30); la mer s'agite, comme les nations, à tous les vents (Ps. LXV, 8 et suiv.; LVII; 20). La mer est le symbole des gentils. La terre, dans son sens de terre ferme, a été tirée du sein de la mer, comme Abraham et le peuple élu du sein des païens; la terre ferme abonde en plantes, en fleurs, en fruits; la terre est habitée par des animaux qui étaient herbivores avant la chute; et par l'homme; la terre ferme est le symbole du peuple élu, de la Terre Sainte, de l'église. Ainsi les astres qui éclairent la terre entière et règnent sur le jour et sur la nuit (Gen. I, 14-19), sont les symboles des hommes qui règnent sur les gentils, ou qui conduisent le peuple des rachetés. Ce n'est pas ici le lieu de passer en revue tous les symboles bibliques empruntés à la nature : la lumière et les ténèbres, la terre et les cieux, le soleil, la lune et les étoiles, les plantes et les animaux, les fleuves (Gen. II, 10-14), les montagnes, les nuées, la pluie, etc. Nous ajouterons seulement que le sens principal de ces symboles, lequel est donné par l'étude biblique de la nature, se modifie de diverses manières selon les miracles et les grands événemens de l'histoire des Hébreux (en particulier, de leur séjour dans le désert), qui se rapportent à tel ou tel de ces objets physiques.

ble, qu'elle sera submergée comme par l'inondation d'un grand fleuve, enveloppée de ténèbres, plongée dans un deuil comme l'est celui d'un fils unique (Id. 7-19). Et alors, continue le prophète, dont les yeux s'ouvrent sur des malheurs d'un tout autre genre et bien plus terribles encore, alors Israël, qui maintenant méprise la parole de Dieu, en aura faim et soif et la cherchera partout, mais ne la trouvera pas, malgré la force de ses désirs et de ses souffrances; car il sera tombé et ne se relèvera plus (Id. 11-14). Cette dernière prophétie s'est accomplie d'une manière effrayante: la vie spirituelle s'est éteinte en Ephraïm, la voix du prophète a cessé de se faire entendre parmi les dix tribus qui ont erré de pays en pays, « d'une mer à l'autre et du nord au midi, » et se sont perdues parmi les peuples de l'Asie centrale; la trace de leur nom s'est effacée, et la parole du prophète s'est accomplie à la lettre, et est inscrite dans les tablettes de l'histoire. « Ils sont tombés et ne se sont pas relevés. »

S'il nous était permis de sonder les pensées secrètes des anciens prophètes, nous nous transporterions en esprit auprès d'Amos qui, sans doute, est à Jérusalem; nous le verrions s'affliger et pleurer sur Ephraïm, dont il embrasse d'un coup d'œil les péchés, l'impénitence et le châtiment, et porter des regards inquiets sur Juda, qui doit aussi un jour être consumé par le feu (II, 4-5). Mais que la destruction de Jérusalem est peu vraisemblable : l'état politique du royaume est florissant, et sur le trône se succèdent, de Joas à Jotham, des princes habiles et pieux; Sion n'a-t-elle pas d'ailleurs des promesses toutes spéciales? Et cependant voici qu'un jour Amos a une vision, ce fut la dernière. Le Seigneur lui apparaît debout sur l'autel des holocaustes [1], qui

[1] On pourrait être tenté de rapporter cette vision au temple de Béthel (III, 14). Mais *l'autel*, sans autre désignation, ne peut être que l'autel des holocaustes dans le temple de Jérusa-

set 5 du ch. VI, dont le commencement forme le quatrième paragraphe.

Les chapitres que nous venons d'analyser peuvent être envisagés comme le résumé de toute la prédication d'Amos en Ephraïm, jusqu'au temps où des visions lui révélèrent le sort du peuple d'une manière plus saisissante et pour lui-même et pour ceux à qui il les communiquait.

Amos voit des sauterelles se précipiter sur une prairie et en détruire toute l'herbe à l'époque où le regain commence à croître. Cette vision indique une ruine totale. Le pré a été dépouillé de son herbe une première fois : une grande destruction a déjà frappé le pays précédemment (2 Rois XIII, 1–7). Le regain commence à pousser, le pays à se relever (2 Rois XIV). Mais des sauterelles viendront manger toute l'herbe jusqu'au dernier brin ; le peuple sera anéanti. Toutefois, à la prière d'Amos, l'Eternel retire sa menace (VII, 1–3).

Amos annonce cette première vision au peuple, qui n'y prend point garde, ou du moins qui ne se convertit point ; et le prophète a une seconde vision : un feu (I et II) consume un grand abîme, et attaque aussi le champ qui le borde (VII, 4–6). L'abîme ou la mer, ce sont les païens ; en particulier, les six peuples mentionnés dans les deux premiers chapitres ; le champ, c'est Israël, dont la ruine devrait être aussi complète que celle de ces états voisins. Mais elle ne le sera pas : où sont, en effet, les descendans d'Edom et d'Ammon, des Philistins et des Syriens? Ils ont entièrement disparu, tandis qu'il reste encore des débris des dix tribus [1].

[1] L'explication que nous donnons ici de l'abîme et du champ, diffère de celle de Preiswerck et des autres commentateurs que nous avons sous les yeux. Nous avons l'intime conviction que le langage figuré des prophètes a beaucoup plus de fixité qu'on ne le suppose généralement, et que les symboles ont dans

L'intercession du prophète a, pour la seconde fois, écarté du peuple coupable la destruction et le jugement. Mais le peuple ne s'est point repenti. L'Eternel apparaît pour la troisième fois à Amos ; il tient un fil à plomb à la main, l'abaisse au milieu de son peuple, et en mesure une muraille qui est entière, mais qu'il va renverser. Il ne détruira pas Israël en masse ; il déterminera avec précision, et selon son exacte justice, ce qui sera renversé et ce qui sera laissé debout (Lam. II, 8 ; Es. XXVIII, 7 ; XXXIV, 17) ; mais sa décision est irrévocable (VII, 7–9). A cette vision nouvelle plus détaillée, plus solennelle, plus menaçante que les précédentes, Israël s'agite et s'inquiète, mais ne se convertit pas, et le prophète est expulsé du pays (10–17).

toutes les visions les mêmes significations ; ce sont des hiéroglyphes dont il faut déterminer le sens avant que de chercher à les expliquer. Ils ne sont d'ailleurs point arbitraires ; bien au contraire, ils reposent sur les analogies réelles et vraies qui existent entre le monde moral et le monde physique. Mais ce analogies sont difficiles à saisir, et elles le sont tout particulièrement pour nous, Occidentaux, qui ne sommes point accoutumés à rapprocher et comparer ces deux mondes. Il nous faut apprendre à considérer la nature du point de vue d'où le font les auteurs inspirés, et comme le premier chapitre de la Genèse contient les principales notions de la révélation sur la nature, c'est dans cette première page que nous devons chercher la clef des symboles. Il est bien vrai sans doute que l'on peut connaître le sens de chaque hiéroglyphe, sans savoir pour cela à quels événemens se rapporte telle vision apocalyptique, ou tel bas-relief égyptien ; mais il n'en est pas moins incontestable que la connaissance de ce sens est la première condition d'une interprétation tant soit peu solide. Or, ne peut-on pas reprocher aux théologiens qui se sont occupés de l'Apocalypse, et en général des prophéties, d'être partis des événemens historiques pour expliquer les symboles, plutôt qu'ils n'ont étudié à fond les symboles avant que de tenter l'explication des visions ? Mais revenons à notre texte. L'abîme remonte au cahos, à ce temps où la lumière n'existait point encore (Gen. I, 2) ; c'est de l'abîme, plaine aride, qu'est sortie la terre qu'ornent des plantes

III.

Mais il n'en reste pas moins prophète d'Ephraïm, et ses prédictions parviennent encore aux habitans de Béthel et de Samarie. Une quatrième vision, qui se rattache intimément aux trois précédentes, lui annonce que le châtiment dont il connaît la nature et la certitude, ne peut tarder beaucoup; il en est d'Israël comme de fruits mûrs, qui ne peuvent rester plus long-temps sur l'arbre, et qu'on en détache pour les emporter (VIII, 1–3; comp. le v. 3 à v, 23, et v, 16 à VI, 9, 10).

A cette vision se rattachent les dernières paroles qu'Amos adresse à Ephraïm en particulier. Il lui reproche encore ses crimes (VIII, 4–6), qui sont si grands que la terre en trem-

de toute espèce (Ibid. 9-12); c'est dans la mer que vivent les monstres informes (Ibid. 21), les serpens immenses, les léviatans (Es. XXVII, 1), les animaux carnivores dès leur origine (comp. Gen. I, 30); la mer s'agite, comme les nations, à tous les vents (Ps. LXV, 8 et suiv.; LVII; 20). La mer est le symbole des gentils. La terre, dans son sens de terre ferme, a été tirée du sein de la mer, comme Abraham et le peuple élu du sein des païens; la terre ferme abonde en plantes, en fleurs, en fruits; la terre est habitée par des animaux qui étaient herbivores avant la chute; et par l'homme; la terre ferme est le symbole du peuple élu, de la Terre Sainte, de l'église. Ainsi les astres qui éclairent la terre entière et règnent sur le jour et sur la nuit (Gen. I, 14-19), sont les symboles des hommes qui règnent sur les gentils, ou qui conduisent le peuple des rachetés. Ce n'est pas ici le lieu de passer en revue tous les symboles bibliques empruntés à la nature : la lumière et les ténèbres, la terre et les cieux, le soleil, la lune et les étoiles, les plantes et les animaux, les fleuves (Gen. II, 10-14), les montagnes, les nuées, la pluie, etc. Nous ajouterons seulement que le sens principal de ces symboles, lequel est donné par l'étude biblique de la nature, se modifie de diverses manières selon les miracles et les grands événemens de l'histoire des Hébreux (en particulier, de leur séjour dans le désert), qui se rapportent à tel ou tel de ces objets physiques.

ble, qu'elle sera submergée comme par l'inondation d'un grand fleuve, enveloppée de ténèbres, plongée dans un deuil comme l'est celui d'un fils unique (Id. 7-19). Et alors, continue le prophète, dont les yeux s'ouvrent sur des malheurs d'un tout autre genre et bien plus terribles encore, alors Israël, qui maintenant méprise la parole de Dieu, en aura faim et soif et la cherchera partout, mais ne la trouvera pas, malgré la force de ses désirs et de ses souffrances; car il sera tombé et ne se relèvera plus (Id. 11-14). Cette dernière prophétie s'est accomplie d'une manière effrayante: la vie spirituelle s'est éteinte en Ephraïm, la voix du prophète a cessé de se faire entendre parmi les dix tribus qui ont erré de pays en pays, « d'une mer à l'autre et du nord au midi, » et se sont perdues parmi les peuples de l'Asie centrale; la trace de leur nom s'est effacée, et la parole du prophète s'est accomplie à la lettre, et est inscrite dans les tablettes de l'histoire. « Ils sont tombés et ne se sont pas relevés. »

S'il nous était permis de sonder les pensées secrètes des anciens prophètes, nous nous transporterions en esprit auprès d'Amos qui, sans doute, est à Jérusalem; nous le verrions s'affliger et pleurer sur Ephraïm, dont il embrasse d'un coup d'œil les péchés, l'impénitence et le châtiment, et porter des regards inquiets sur Juda, qui doit aussi un jour être consumé par le feu (II, 4-5). Mais que la destruction de Jérusalem est peu vraisemblable : l'état politique du royaume est florissant, et sur le trône se succèdent, de Joas à Jotham, des princes habiles et pieux; Sion n'a-t-elle pas d'ailleurs des promesses toutes spéciales? Et cependant voici qu'un jour Amos a une vision, ce fut la dernière. Le Seigneur lui apparaît debout sur l'autel des holocaustes [1], qui

[1] On pourrait être tenté de rapporter cette vision au temple de Béthel (III, 14). Mais *l'autel*, sans autre désignation, ne peut être que l'autel des holocaustes dans le temple de Jérusa-

est dans le parvis du temple de Salomon, et lui dit : « Frappe les chapiteaux des colonnes Joachin et Boas (1 Rois VII, 15-22), et que la porte en tremble, et fais-les tomber en pièces sur la tête de tous » (IX, 1). Quelle a dû être la douleur d'Amos, en voyant que non seulement Juda et Jérusalem seraient détruits, mais que le temple aussi serait renversé, et que le temple de David et de Salomon, dans le sanctuaire duquel la gloire de l'Eternel apparaissait au dessus du propitiatoire, serait traité comme celui de Dagon, que Samson fit crouler en en brisant les colonnes, et sous les ruines duquel périrent les Philistins! Le culte du vrai Dieu qui faisait la force de Juda, devient l'instrument de sa ruine, parce qu'il l'a profané ; car, dans tous les siècles, le Christ, qui est odeur de vie pour les croyans, se change en odeur de mort pour les rebelles. L'Eternel sait bien combien une telle prédiction semblera invraisemblable au prophète d'alors, mais surtout au peuple ; aussi l'Esprit saint répète-t-il cette déclaration sous plusieurs images différentes; Dieu le fera certainement (IX, 1-4), et il est bien assez puissant [1] pour cela (Id. 5, 6). Que l'on n'aille pas se tranquilliser par le souvenir des bienfaits passés ! l'Eternel en a accordé de tout pareils à d'autres peuples, contre lesquels il va néanmoins envoyer son feu consumant (I, II) ; ses grâces ne peuvent lier pour l'avenir ses mains à sa justice; que lui

lem; tout le chapitre IX, d'ailleurs, parle du peuple entier d'Israël, des douze tribus. — Les deux colonnes Joachin et Boas supportaient le portique du temple.

[1] Ces deux versets, 5 et 6, sont semblables au verset 8 du chapitre précédent, et cette correspondance entre deux chapitres, dont l'un a trait à Ephraïm, et l'autre au peuple hébreu, prouve l'intime connexion qu'il y a entre toutes les parties de ce livre, qui n'est point formé de pièces rapportées, et qui a été bien certainement composé d'un seul jet, ou du moins d'après un même plan.

fait le nom du royaume pécheur? tout pécheur sera châtié, tout royaume pécheur aboli (IX, 7, 8).

Cependant « la maison de Jacob (c'est-à-dire le peuple hébreu, mais tout particulièrement Ephraïm, que menacent les jugemens les plus sévères, VIII, 24), la maison de Jacob ne sera pas entièrement abolie; » car l'Eternel ne peut retirer aucune des magnifiques promesses qu'il a faites à son peuple, et qui se réaliseront toutes pour les vrais Israélites. « Israël sera agité parmi toutes les nations, mais, comme le blé l'est dans le van; il ne sera que criblé; la poussière et la paille se sépareront des grains, dont aucun ne sera perdu (9), tandis que ceux qui pèchent contre le saint Esprit et sont sourds aux commandemens de Dieu, périront seuls, mais périront tous » (10). Ici l'avenir se découvre aux yeux du prophète des menaces, comme une brillante aurore au sein d'une mort ténébreuse et après une violente tempête. « En ce temps-là, » dit-il, « dans ces temps messianiques qui alors apparaissaient à l'horizon dans un lointain indéterminé, et qui pour nous ont commencé avec la venue de la Parole en chair, mais qui ne se termineront qu'avec l'entier accomplissement de l'œuvre de Jésus-Christ sur la terre, en ce temps l'Eternel relèvera la cabane renversée de David. » Amos ne parle point de la forteresse, du palais de David, car sa maison royale ne sera plus alors qu'une pauvre cabane : c'est ainsi qu'Esaïe a vu l'arbre magnifique de David coupé jusqu'à la racine, et ne produire qu'un faible rejeton (XI, 1). Mais Ephraïm ne peut en douter: c'est bien de Juda que viendra le salut dans les temps de gloire que garde l'avenir aux Hébreux; de Juda, contre qui les dix tribus se sont soulevées, et dont elles sont entièrement séparées. Quand la maison de David sera rebâtie comme elle était anciennement, la terre sera bénie extraordinairement (voy. Joël III, 23), les semailles, la moisson, les vendanges se succéderont sans interruption dans la patrie du peuple

saint (13); la joie et la paix y régneront à jamais dans les villes et les campagnes (14, 15, par opposition à IV, 6-9; V, 11; IX, 11, etc.). Cependant Edom, soumis par David, et de nouveau indépendant lors de la décadence du royaume de Juda, reconnaîtra enfin, pour ne plus s'y soustraire, la domination du Roi des rois; mais il ne sera pas le seul des païens à le faire; d'autres nations adoreront le vrai Dieu. Toutefois Amos ne parle que des restes d'Edom et des restes des nations; car si, d'après son témoignage, il n'y aura qu'un reste de sauvé de la maison même d'Israël, combien plus en sera-t-il ainsi des païens? Le jugement passera sur eux et les détruira; mais ceux qui ne résisteront pas à Dieu jusqu'à leur dernière heure, feront partie du peuple que Dieu nomme le sien [1].

Amos, avons-nous vu, avait une mission de censures et de menaces auprès d'un peuple orgueilleux et criminel, et les dix tribus, auxquelles il était tout spécialement envoyé, ne devaient avoir, à cause de leur rébellion, qu'une très faible part aux promesses faites à Abraham et à ses descendans. L'élément messianique ne peut donc occuper une grande place dans le livre d'Amos, et la seule de ses prophéties qui ait trait à ces temps de relèvement, de gloire et de paix, n'ouvre aucune vue particulière, ne présente aucun trait qui lui soit propre. Toutefois, malgré sa briéveté, elle contient toutes les idées principales qui servent de base à la totalité des prophéties messianiques, et qui sont : 1° Le royaume futur de Dieu n'admet que des citoyens régénérés dans leur cœur et sanctifiés par l'esprit de Dieu (IX, 8-10); 2° les hommes saints forment une église sacerdotale et pure sous un chef unique, le Fils de David, le Messie (indiqué

(1) Preiswerk semble conclure, du vers. 12, que les païens seront ou détruits ou convertis; mais le passage ne signifie-t-il pas plutôt que le peuple de Dieu possédera tous ceux d'entre les païens qui invoqueront son nom?

au vers. 11) ; 3° dans ce royaume règne la paix du cœur et la paix sociale ; les maux physiques comme ceux de l'âme y sont abolis ; toutes les anciennes promesses de Dieu y trouvent leur accomplissement final ; toute lutte, toute inimitié, tout désordre cesse, et la création entière célèbre la fête de son rajeunissement (13-15) ; 4° les nations étrangères, païennes, entrent dans ce royaume en se convertissant à Jésus-Christ ; ou 5° sont exposées au jugement du grand jour du Seigneur (12).

Quelque brève et concise que soit la prédiction messianique d'Amos, ses paroles ont cependant trouvé une place dans le Nouveau Testament, et servi d'appui à l'apôtre Jacques, pour établir que la porte de l'église du Seigneur s'ouvrait aussi large aux païens qu'aux juifs (Actes xv, 14–17). C'était un moment critique et décisif pour l'église naissante : quelques-uns de la secte des pharisiens, qui avaient cru, voulaient élever, tout autour du parc des brebis de Christ, l'ancienne barrière de la loi mosaïque, et assembler les fidèles sous un joug que nul n'avait su porter ; mais Jacques leur opposa les paroles d'Amos (ix, 11, 12), et leur prouva, comme il le fait encore à nous, que les prophètes de l'ancienne Alliance sont d'accord avec les témoins de la nouvelle, qu'un seul Esprit les anime tous, quoique sous des formes qui varient selon les divers degrés de développement du règne de Dieu sur la terre, et qu'il leur présente à tous le même but, l'accomplissement de toutes les promesses et de tous les décrets de Dieu en la personne de Jésus-Christ et dans son royaume.

V.

MICHÉE,

MICHÉE.

I.

Michée était originaire d'une ville de Juda, qui portait le nom soit de Moreseth, soit de Maresa (1). Voilà tout ce qu'il nous apprend et tout ce que nous savons de sa patrie (2).

Il a reçu ses révélations sous les règnes de Jotham, d'Achas et d'Ezéchias (ibid.). Il était donc contemporain d'Esaïe, et il ne faut pas le confondre avec ce prophète Michée, fils de Jemla, qui vivait, près de deux siècles auparavant, sous les rois Josaphat de Juda et Achab d'Ephraïm, et qui était un contemporain d'Elie (1 Rois xxii).

Le temps où vécut le prophète Michée dont nous avons un livre, fut un temps de décadence et de danger pour les deux royaumes, de Juda et d'Ephraïm, et surtout pour ce dernier. Dans les premières années du règne d'Ezéchias, le

(1) Michée est d'une petite ville de Juda, située dans le bas pays, et loin de la capitale. Ses regards s'attachent tout particulièrement sur les villes de la campagne (i, 10-15), et sur Béthléem, qui doit être, et non Jérusalem, la patrie du Messie (iv, 8; v, 1). Il s'occupe beaucoup de l'état moral de son peuple, et fort peu de ses rapports avec les pays voisins. *(Trad.)*

(2) On remarque entre Michée et Esaïe de très grands rapports dans les expressions, les images et le style. *(Trad.)*

puissant roi d'Assyrie, Salmanasar, détruisit le royaume de Samarie; et peu d'années après, son fils, Sennachérib, assiégea Jérusalem, devant les murs de laquelle il essuya une défaite miraculeuse, pendant que dans la ville le roi Ezéchias priait et le prophète Esaïe parlait au nom de l'Eternel. Mais quelque menaçantes que fussent les circonstances extérieures, et quelque inquiétant que fût l'état intérieur des deux royaumes, nul, pour ainsi dire, n'y prenait garde, et il régnait chez les grands et le peuple cette sécurité qui précèdent d'ordinaire les grandes calamités.

La mission que Michée avait reçue de l'Eternel était de reprocher leurs péchés à Ephraïm et Samarie, à Juda et Jérusalem, de leur annoncer leur ruine imminente, et en même temps de leur dire que le salut qu'ils attendaient de leur Dieu était très éloigné encore, n'arriverait qu'après de terribles jugemens, et serait d'une toute autre nature qu'ils ne s'y attendaient. Des passages tels que II, 11, dévoilent à la fois le sens charnel du peuple à qui les jouissances matérielles du moment faisaient oublier tous ses soucis, et sa foi illusoire en des prophètes qui l'égaraient. Les versets 9-12 du chap. III désignent, en quelques traits pleins d'énergie, la corruption des principaux de la nation et la grandeur de leur ruine à venir. Michée avait à lutter contre la dépravation générale des mœurs et contre une fausse foi qui ne faisait qu'endormir plus profondément les esprits dans une vaine sécurité.

La position de Michée a une grande ressemblance avec celle de Jérémie, qui vint un siècle plus tard, et qui vécut à une époque de plus grande décadence et d'une sécurité plus aveugle encore. Malgré les déclarations les plus positives de Jérémie, le peuple s'obstinait à croire que le secours de Dieu ne lui manquerait pas dans la détresse, et un jour que les prêtres, les faux prophètes et le peuple voulaient punir le prophète de ses menaces en le faisant périr,

quelques-uns des anciens s'élevèrent d'entre ceux du peuple qui avaient pris son parti, et dirent que Michée, Morascite, avait, en son temps, annoncé sur Jérusalem les mêmes malheurs que Jérémie, mais qu'on avait alors craint Dieu, et qu'on n'avait fait aucun mal au prophète (Jér. XXVI).

II.

Le livre de Michée se divise en trois parties principales, dont la première comprend les chap. I–III; la seconde, les chap. IV et V, et la troisième, les chap. VI et VII.

La première se rapporte aux temps présens, auxquels le prophète revient dans la troisième, après avoir annoncé dans la seconde le salut réservé, dans les temps futurs, au peuple de Dieu après ses châtimens et sa repentance.

Dans la première partie, Michée annonce la destruction de Samarie et de Jérusalem, juste punition des péchés énormes de leurs habitans. Ces menaces sont interrompues à la fin du chap. II, (vers. 12, 13), par une promesse générale et vague d'un rétablissement futur, qui contrebalance la frayeur que ces menaces devaient inspirer, et qui soutient l'espérance des fidèles.

Après les reproches sévères et les sinistres prédictions du chap. III, le prophète s'arrête et annonce en détail l'évangile du salut qui doit être révélé dans les derniers temps (IV, V).

Puis il ramène les regards de ces temps éloignés sur le présent (VI et VII); car les promesses du salut et de la victoire ne doivent pas endormir les esprits dans la sécurité, ni faire croire que ces faux prophètes ont raison qui ne parlent que de paix et que de la grâce de Dieu. Les péchés du peuple et sa corruption profonde lui sont de nouveau mis devant les yeux avec beaucoup d'affection et à la fois de sérieux; et la vraie repentance lui est en même

temps indiquée comme l'unique chemin qui conduit au salut et à la joie.

III.

Les prophéties messianiques appellent tout particulièrement notre attention.

Les chap. IV et V se subdivisent en plusieurs portions qui présentent de différens côtés la grande œuvre du salut. Le prophète décrit : 1° les temps messianiques comme un temps de paix (IV, 1–7) ; 2° il indique le chemin du salut, qui ne mène jamais à la gloire autrement que par la croix et la souffrance (IV, 8–14) ; 3° le regard du voyant se porte sur la personne du Sauveur, son origine, son œuvre et sa puissance (V, 1, 3, 4). Enfin, Michée décrit le royaume du Messie d'abord dans ses caractères extérieurs (V, 4–8), puis selon sa nature intérieure et morale (V, 9–14).

1. Chap. IV, 1–7. Le temps du Messie y est dépeint comme un temps de paix. « Paix sur la terre, » chantaient les chœurs des anges à la naissance de Jésus-Christ, et leurs paroles ont reçu un entier accomplissement. « Les gentils eux-mêmes désapprennent la guerre et accourent à Sion ; et tous, réconciliés et sanctifiés, habitent sans crainte sous leur vigne et leur figuier » (1–5).

Cette paix universelle vient uniquement de Dieu, qui étend sa grâce librement sur tous, même « sur les plus pauvres et les plus délaissés de son peuple » (6–7).

Les 3 premiers versets de ce chapitre se retrouvent dans Esaïe, au commencement du chap. II. Il est probable que c'est Esaïe qui a fait cet emprunt à Michée. D'autres ont supposé, sans nécessité, que ces versets faisaient partie d'un écrit plus ancien, duquel ils auraient été transcrits par Michée comme par Esaïe.

2. Chap. IV, 8–14. Mais c'est par les souffrances que le chemin de Dieu conduit à la gloire. Les auditeurs, relevés par les brillantes prophéties de l'avenir, ne doivent pas oublier qu'il est une porte étroite par laquelle ils doivent nécessairement passer, et que l'homme pécheur ne peut entrer dans la Cité sainte qu'en traversant l'obscure vallée de la purification et de la mort à soi-même. Ainsi notre Seigneur, à qui Pierre venait de dire, au nom des douze, qu'ils le reconnaissaient pour être le Christ de Dieu, leur parle immédiatement de ses souffrances : quoique l'oint du Seigneur, il doit, en tant que Fils de l'homme, passer, lui aussi, par l'opprobre et la douleur pour arriver à la gloire, et tous ceux qui veulent le suivre doivent de même prendre le chemin de la croix (Luc IX, 20-23). Ainsi encore, le Seigneur qui vient de parler de Paul comme d'un instrument qu'il a choisi pour porter son nom devant les rois et les peuples, ajoute de suite qu'il lui montrera combien il faut qu'il souffre pour son nom (Actes IX, 15, 16). Ainsi l'esprit de Dieu annonce, par le prophète Michée, les souffrances du temps de transition, en même temps qu'il dévoile le but magnifique auquel les hommes doivent arriver.

Le verset 8 est obscur : « Et toi, Tour du troupeau, » forteresse (ou colline) de la fille de Sion, à toi viendra » et retournera la précédente domination, le royaume de la » fille de Jérusalem. » Cette Tour du troupeau ne peut être une des tours de Jérusalem ; nulle part ailleurs il n'est fait mention d'une tour de cette ville qui portât ce nom. Elle n'est pas non plus synonyme de Sion, dans le sens de la tour qui protége et défend le troupeau du peuple dont le roi est le berger ; cette figure est peu conforme au style biblique. Elle est cette tour dont il est fait mention dans l'histoire du patriarche Jacob (Gen. XXXV, 21), Migdal Eder, *la tour des troupeaux*, près de laquelle il dressa ses ten-

tes après la mort de Rachel, et qui était dans le voisinage de Béthléem, de cette ville dont le prophète parle encore plus bas en la désignant du surnom d'Ephrata, qu'elle porte dans ce même passage de la Genèse. Peut-être que du temps de Michée il restait encore des débris de cette antique tour, et le prophète rattache aux ruines des siècles reculés la promesse de la gloire future : c'est de ce lieu sacré où Jacob, l'un des ancêtres des Hébreux, a pleuré, prié, espéré, et d'où est sortie la race royale de David, que doit partir le rétablissement de Sion, c'est là que doit commencer le royaume de Dieu. — Cette tour des troupeaux deviendra « la forteresse de la fille de Sion, » de son peuple sauvé : c'est-à-dire, de la race presque éteinte de David sortira le Restaurateur de son peuple.

Les souffrances par lesquelles le peuple doit passer, sont comparées à celles d'une femme qui accouche (10), et cette image, qui se rencontre souvent dans les prophètes, avait été si bien comprise par les savans juifs, qu'ils désignaient communément par l'expression : travail d'enfantement du Messie, les rudes combats et les douleurs qui devaient préparer sa venue. — « Le peuple doit être emmené captif à Babylone ; mais c'est là qu'il sera délivré et racheté » (10) ; car c'est par l'humiliation qu'on est élevé, et par la ruine complète qu'on triomphe. Les gentils, au contraire, s'élèvent et se rassemblent contre Israël, qu'ils pensent anéantir ; mais « ils ne connaissent pas la pensée de Dieu, et ils ne s'assemblent que pour être foulés aux pieds par la fille de Sion, » qui vaincra au moment où elle se croyait menacée d'une destruction inévitable. Cependant Michée se hâte de revenir de ces temps éloignés aux temps présens : « Mais maintenant prépare-toi au combat, fille de troupes (guerrière), » dit-il à la puissance ennemie que Dieu charge pour un temps de l'exécution de ses jugemens sur son peuple. « Maintenant » Israël doit être atta-

qué et battu, et « son juge être frappé avec la verge sur la joue » (v, 1, ou plutôt iv, 14). — Cette prédiction a reçu son entier accomplissement lorsque Celui qui est, dans le temps et l'éternité, le juge d'Israël et de tous les hommes, s'est abaissé lui-même, a bu la coupe de la douleur, et a précédé son peuple sur le chemin qui conduit par la croix à la gloire.

3. Ch. v, 1–3. Michée passe des outrages qui attendent le roi d'Israël, à la patrie, l'œuvre et la puissance du saint roi, du Messie.

Le verset 1 désigne sa patrie, Bethléem Ephrata (Gen. xxxv, 19). D'autres prophètes, d'après lesquels le Messie devait sortir de la famille de David, ont prédit que cette famille serait déchue lorsque le grand rejeton en sortirait; Michée, de son côté, relève la petitesse de la ville où le Messie naîtra ; tous veulent montrer que Dieu fera provenir sa grande œuvre de choses petites, méprisées et débiles. Quel contraste ! « le dominateur, dont les issues sont de toute éternité, sortira d'un lieu qui est à peine assez grand pour être compté parmi les milliers de la tribu de Juda » [1]. — *Millier* signifie *famille* dans son sens le plus étendu. Voy. Juges vi, 15.

Verset 2. « Comme le salut ne doit provenir que d'un rejeton futur de la race de David, (c'est pourquoi) il livrera les Israélites aux nations ennemies, jusqu'au temps où le Messie sera né ; alors le reste des frères du Messie retournera avec les enfans d'Israël. » Qui sont ces frères du Messie qui ne sont pas les enfans d'Israël, et qui doivent se réunir à eux ? Ce sont les croyans d'entre les païens,

[1] Les traductions allemandes portent : « Toi qui es trop petite pour être au nombre des milliers de Juda. » Le texte hébreu autorise cependant aussi nos traductions françaises par *quoique*. Mathieu, ii, 6, a cité ce passage plutôt d'après le sens que littéralement.

reste saint qui s'était éloigné de la maison paternelle, et qui n'a retrouvé que sous la domination du Messie le chemin vers le grand sanctuaire de l'humanité (cp. IV, 1, 2, et Ésaïe XLIX, 18). Ce verset indique donc les doubles fonctions du Messie qui, d'abord, doit délivrer les Israélites abandonnés à leurs ennemis jusqu'à sa venue, et qui doit ensuite ramener vers eux les autres frères, les brebis de l'autre bergerie, pour ne former de tous qu'un même troupeau (Jean X, 15, 16).

Le verset 3 parle de la puissance du Messie qui « apparaîtra et qui, en sa qualité de pasteur d'un seul troupeau, paîtra son peuple en la force de Dieu. Sa puissance se manifestera en ce qu'ils habiteront en sûreté (et non *ils reviendront*), sans craindre nul ennemi ; son nom sera grand sur toute la surface de la terre, et c'est lui qui sera la paix » (Éphés. II, 14).

4. Chap. V, 4–14. Du royaume du Messie. Et d'abord 4–8, de la force victorieuse avec laquelle il repoussera tout ennemi qui tentera de l'attaquer. Les événemens futurs sont, d'après l'usage des prophètes, désignés sous des images des temps présens : les ennemis des derniers temps sont nommés Assur, parce que les Assyriens étaient, à l'époque de Michée, le grand ennemi d'Israël. « Quand l'ennemi viendra, le berger qui paît son peuple suscitera de son peuple sept bergers et huit princes d'hommes, » c'est-à-dire un nombre suffisant de héros, qui rendront à l'ennemi les coups dont il voulait frapper l'église.

Les versets 6 et 7 décrivent le rôle et la position que le peuple victorieux du Seigneur occupera parmi les gentils. Il sera comme « une rosée du Seigneur, comme une pluie » menue sur le gazon. » Cette figure a plusieurs significationsqui se complètent : 1° La rosée et la pluie désignent une grande multitude ; voyez Psaume CX, 3 ; 2° elles expriment le raffraichissement et la vie qu'elles rendent aux

campagnes desséchées. Le royaume de Dieu sera une bénédiction pour toutes les nations qui ne s'élèveront pas ouvertement contre lui. Les gentils accourront à Sion pour s'instruire dans la loi de l'Eternel, et ainsi s'accomplira en entier la mission qu'ont reçue Abraham et toute sa postérité, Gen. XII, 2, 3; XVIII, 18; XXII, 16; 3° enfin, la rosée et la pluie désignent l'origine céleste du peuple de Dieu qui vit parmi les autres peuples de la terre, mais qui n'est pas comme l'un d'eux; il est issu de Dieu, il est le peuple des enfans de Dieu. Cette dernière pensée est indiquée positivement par les mots qui suivent: « qu'on n'attend point de » l'homme et qu'on n'espère point des enfans des hommes, » mais qu'on n'attend que de Dieu et qui vient immédiatement d'en haut. — Le peuple de Dieu est donc un peuple très nombreux, qui est pour les gentils ce que la rosée du ciel est pour les campagnes qu'elle restaure et vivifie.

Mais cette image ne rend pas la force et la majesté avec laquelle ce peuple habite au milieu des gentils: « il est comme un lion qui, en passant, foule et déchire, et auquel nul ne peut résister. » La pensée du verset 7 est exprimée sans figure au verset 8.

Les versets 9–14 font connaître la nature morale du royaume de Dieu, qui a pour caractère une sainte paix. Le peuple qui a désappris la guerre (IV, 3), n'a plus besoin « de cavalerie et de chariots, et il habite en sûreté dans des villes ouvertes; » car le Dominateur du monde entier est sa paix et il l'a pris sous sa protection. La destruction des chariots et des villes n'indique donc pas ici un jugement de Dieu sur Israël.

Mais si le peuple est appelé à vivre dans des relations aussi intimes avec son Dieu, il doit être un peuple saint: « les devins et les idoles, » toute souillure spirituelle doivent disparaître. Pour que le Seigneur habite au milieu de son peuple, il

faut que l'ancien commandement : Vous serez saint comme je suis saint, devienne une réalité.

IV.

Accord entre Michée et les autres prophètes quant à la doctrine du Messie et de son règne.

Tous les prophètes annoncent une époque future de perfection, où les décrets de Dieu auront leur entier accomplissement, et où l'humanité arrivera enfin par la longue route des souffrances à son terme glorieux. Ils s'accordent à dire que toutes les nations auront part aux bienfaits de ces derniers temps; mais si elles s'élèvent contre Dieu et son royaume, elles périront infailliblement; car l'époque du salut est en même temps celle du jugement. Puis ils prédisent tous ensemble que, dans ces siècles à venir, le peuple purifié et réconcilié d'Israël formera le centre du royaume de Dieu, et le chandelier à la lumière duquel les nations habiteront dans la paix. Enfin, suivant eux tous, quand le Seigneur sera glorifié, l'humanité jouira de la paix parfaite, et le lien étroit d'une sainte communion unira Dieu et son peuple. Ainsi s'accomplira dans toute son étendue le chant prophétique des anges : « Gloire soit à Dieu dans les lieux très » hauts, paix sur la terre, et bonne volonté entre les hom» mes » (Luc II, 14).

Mais chaque prophète n'a pas reçu la mission de faire connaître en détail le royaume à venir sous toutes ses faces; chacun, non plus, n'a pas vu aussi avant et aussi clairement dans les choses futures. Examinons quelle tâche particulière avait été confiée à Michée.

1. Le royaume de Dieu ne peut recevoir que des citoyens qui soient nés de nouveau (Jean III, 3). Cette nouvelle naissance est un temps de souffrance, et il y a quelque chose d'extraordinaire dans le conseil de Dieu qui conduit

l'homme par la mort à la vie, et qui rattache le salut au point où semble commencer la ruine; c'est là ce que Michée annonce sous l'image des douleurs de l'enfantement, et par la promesse que la délivrance et le rachat du peuple auront lieu dans Babylone (IV, 10), près de ce fleuve où le découragement avait fait suspendre les harpes aux saules du rivage. Comp. VII, 8, 9.

2. Le royaume à venir a un chef mystérieux qui est homme et plus qu'un homme, qui est Dieu et homme, un dominateur qui est à la fois celui qui l'a fondé et celui qui le gouvernera éternellement. Ce roi céleste est de la race de David. Michée parle moins de lui que ne le font d'autres prophètes; mais il fait connaître le lieu de sa naissance, et c'est par lui qu'Israël savait que le Messie devait naître à Béthléem.

3. Le règne de ce fils de David est un règne de paix. C'est ce que Michée expose avec beaucoup de clarté et de chaleur. IV, 1–5 (copié par Esaïe) et V, 9-14.

4. Ce règne s'étendra sur toute la terre, et comprendra des membres de toutes les nations païennes. Michée voit bien les gentils accourir à Sion (IV, 1 et suiv.); mais il ne rattache (V, 2) pas aussi clairement que d'autres prophètes leur conversion à la personne même du Messie, qui est nommé souvent ailleurs la lumière des gentils.

5. Cependant, tous les païens ne *voudront* pas entrer dans le royaume. Plusieurs nations résisteront et se révolteront, mais elles périront; car le salut est en même temps jugement. Michée revient à plusieurs reprises sur ce point. IV, 12; V, 7, 8, 14.

V.

« Toutes ces prophéties contenues dans ce livre, nous demandera le lecteur, quand, comment et où s'accompliront-elles dans l'histoire, sur la terre? »

Nous l'ignorons, et nous ne voulons point soulever d'une main profane le voile dont Dieu recouvre pour nous l'avenir, et qui ne se replie qu'à son souffle. Nous ne sommes pas de ceux qui veulent calculer exactement les années auxquelles doivent arriver certains événemens dans le royaume de Dieu ; car nous ne savons pas le chemin que prendra pendant le jour la nuée du matin, et nous connaissons bien moins encore les voies du Dieu vivant et les routes de son souffle créateur. Nous ne dirons pas non plus avec d'autres : Voici, il est dans le désert, et le voici dans les lieux retirés (Matth. XXIV, 26); car nous savons que sa venue sera semblable à l'éclair qui traverse le ciel du levant au couchant. A quoi servirait de dire à celui qui voit : Vois-tu l'éclair? et qui voudrait l'annoncer à l'aveugle?

Nous voulons parler de ce qui est écrit, et non de ce qui doit arriver, expliquer non ce qui sera, mais ce qui est, ce qui se trouve dans le livre. Nous nous réjouissons de ce que notre époque se tourne, avec une foi nouvelle, vers les révélations de Dieu ; et si c'est le devoir de chaque fidèle de prendre une part active à l'œuvre générale selon ses forces, nous croyons que notre tâche est de contribuer à faire que le contenu de la parole de Dieu soit connu et cru dans son entier, et sans les altérations de tel ou tel système préconçu.

« Mais tu parles des prophéties de l'Ancien Testament comme si leur accomplissement n'avait pas encore eu lieu en Jésus-Christ ; ne sont-elles pas toutes réalisées spirituellement dans l'église? Israël n'a plus rien à espérer de l'avenir. »

Cette opinion nous est bien connue, mais nous ne pouvons la partager. Si toutes ces prophéties ont trouvé leur accomplissement dans l'histoire actuelle de l'église, il faut les expliquer d'une manière forcée, et l'on se trouvera conduit soit à douter de la vérité des prédictions, soit à ad-

mettre un meilleur avenir pour Israël. Qu'on explique si spirituellement qu'on voudra les prophéties relatives à la paix universelle des derniers temps, elles ne s'appliquent pas à l'état spirituel de l'église où la paix ne règne point. Notre Seigneur n'a nulle part enseigné que toutes les antiques promesses faites à Israël aboutiraient à une église formée de gentils. Avant sa passion, il a pris congé de Jérusalem pour un temps limité, jusqu'à ce qu'Israël le salue comme celui qui vient au nom du Seigneur (Math. XXIII, 39). Avant son ascension, il ne dit point à ses apôtres que leur espérance de le voir rétablir le royaume d'Israël soit erronée ; il les exhorte seulement à la patience (Actes I, 6). Et si les prophéties de l'Ancien Testament et les paroles de Jésus-Christ ne suffisaient pas pour dissiper tous les doutes, qui en garderait à la lecture du onzième chapitre de l'épître de l'apôtre saint Paul aux Romains (vers. 29) ? Enfin, les voies de Dieu relatives aux Juifs sont si extraordinaires ; qu'on ne saurait les croire destinés à venir se perdre finalement dans les diverses nations au milieu desquelles ils sont dispersés. Voilà les raisons qui nous obligent à croire que nombre de prophéties, surtout celles qui se rapportent à la gloire future d'Israël, n'ont pas encore reçu leur accomplissement.

« Mais, à supposer qu'il en soit comme tu le dis, à quoi me sert cette opinion, et où veux-tu me mener? »

Ce que nous voulons, c'est, nous le répétons, de ramener nos lecteurs en arrière vers la parole de Dieu qui nous est dévoilée, et non de les conduire en avant vers un avenir voilé ; c'est de les engager à lire, sans préventions, les déclarations des prophètes, de Jésus-Christ et des apôtres. Et l'utilité de cette étude est très grande. Car les juifs n'ont pas reconnu dans Jésus-Christ le Messie, parce qu'ils s'étaient fait à l'avance des idées fausses de sa personne et de son œuvre, en comprenant mal ou en ne comprenant pas

les prophéties qui se rapportaient à lui ; et nous voyons, au jour même de sa résurrection, le Seigneur dire à ses disciples : « O gens sans intelligence et d'un cœur tardif à croire tout ce que les prophètes ont dit » (LUC XXIV, 25). Les juifs qui attendaient un Messie triomphant, ont rejeté le Messie souffrant ; prenons garde de nous tromper sur l'œuvre glorieuse que le Seigneur doit faire sur la terre à l'époque de sa seconde venue.

Que la parole de l'Ecriture dans sa totalité et dans sa pureté, soit la lumière qui éclaire nos sentiers !

LE PROCÈS DE L'ÉTERNEL

ET DE SON PEUPLE. (1)

Michée annonce aux Hébreux rebelles les châtimens dont Dieu va les frapper. Il doit les convaincre de la grandeur et de la certitude de ces châtimens ; car ce n'est point impunément qu'on offense un Dieu qui a le mal en abomination, et dont la justice est aussi insondable que son amour. Mais il veut en même temps leur faire comprendre pourquoi ils seront ainsi châtiés ; car le Dieu qui l'envoie punit, non pas tant encore pour maintenir la sainteté de ses lois que pour amener le coupable à la repentance ; il veut la conversion du pécheur, et non sa mort. Enfin, le prophète est le messager d'un Dieu en qui la miséricorde est par dessus toutes ses œuvres ; il doit, en prédisant la plaie, annoncer aussi la guérison, montrer, après la chute, le relèvement, et indiquer même que le malheur est la voie qui doit conduire à une gloire immense. Tâche difficile et complexe ; le peuple auquel il parle est trop corrompu pour convenir de sa corruption et croire à l'imminence du châtiment. Si toutefois Israël ouvre les yeux sur ses péchés et découvre la verge terrible qui le menace, il se découragera et se dira que Dieu ne se souvient plus de ses desseins de miséricorde envers son

(1) Dans les pages suivantes, l'un des membres de notre société a exposé le plan de Michée dans son ouvrage, sous un autre point de vue que ne l'a fait M. Preiswerck : ces deux articles nous ont semblé se compléter, et les différences qu'ils présentent ne sont que de détails. *(Edit.)*

peuple; et si, revenant de son abattement, il entrevoit dans l'avenir les heureux temps que la grâce de Dieu lui réserve, il imaginera que le châtiment prédit lui sera remis. Le prophète donc doit, pour produire la conviction de péché et la conversion, effrayer sans décourager, consoler sans amortir la frayeur; il faut que dans ses paroles la justice de Dieu ne « rétrécisse » nullement son amour, et que son amour surmonte sa justice sans lui faire perdre un seul de ses droits. Qui serait suffisant pour une telle mission, s'il ne parlait sous l'inspiration de Dieu même?

Quel spectacle saisissant et admirable que celui des jugemens que Dieu exerce sur des nations qui sont tombées dans une complète décadence morale et politique, et qui, semblables au figuier maudit, ne produisent plus de fruits à l'Eternel! Mais que ce spectacle est plus imposant encore et plus digne de l'attention de tous les hommes, quand le jugement s'exerce sur le peuple saint, sur le serviteur même de Dieu, sur les Israélites ou sur l'église du Christ! Non, ce n'est point une simple figure de rhétorique que ces premières paroles de Michée: « Vous tous, peuples, écoutez; et toi, terre, sois attentive! »

Pénétrant par la foi et l'inspiration au delà du voile du monde matériel, Michée voit Jéhova sortir du palais de sa sainteté, et descendre vers la terre comme aux jours d'Abraham, « parce que le cri des péchés des hommes s'est accru, et que leur corruption est très grande » (Gen. XVIII, 20). Jéhova vient en juge (Amos IV, 14); mais il ne condamne pas sans avoir auparavant exposé les raisons qui l'obligent à châtier; il se présente donc d'abord comme un simple « témoin »; mais c'est un témoin dont le nom est trois fois saint (Mich. 1, 2).

Il dirige ses pas non vers Sodome, l'Egypte, Babylone, mais vers son peuple élu, à cause de ses péchés. Il vient, et, à son approche, tout ce qui se croyait, en son absence et par oubli de lui, grand, haut et puissant, sent avec effroi sa petitesse, son néant; les montagnes, les hauteurs terrestres, s'évanouissent devant lui, et fondent sous ses pas comme la cire au feu; les deux orgueilleuses capitales, Samarie et Jérusalem attirent tout particulièrement la vengeance de l'Eternel (3-7).

Le voici lui-même qui parle et qui annonce d'abord à Samarie la totale destruction qui l'attend (6, 7).

A cette vue le prophète s'émeut, car quelle que soit sa sainte haine contre le péché, ce n'est point avec joie qu'il annonce les justes jugemens de Dieu sur les pécheurs. Il a, comme son Dieu, un cœur plein de compassion. Il se lamente et gémit, et ses plaintes sont semblables « aux cris lugubres des animaux du désert et des animaux de la nuit » (8).

Mais ce qui augmente sa douleur, c'est d'abord que « les plaies sont toutes incurables ; » car il connaît ses frères qui ne s'amenderont point ; c'est aussi, c'est surtout que les fléaux ne se sont pas arrêtés aux frontières d'Ephraïm, et « qu'ils se sont étendus jusqu'à Juda, jusqu'à Jérusalem. Oh ! ne l'annoncez point à Gath, » aux Philistins, aux ennemis de mon peuple (9. 10).

La désolation de Juda se présente à l'esprit du prophète avec tous les détails qu'aurait pu recueillir un historien après l'événement. Il voit quelles villes auront à souffrir de l'ennemi, qu'il ne nomme pas, mais qui s'avance depuis le nord, depuis la Samarie, et qui ne peut être que le puissant Assur. Il prédit même le sort particulier de chacune des villes dont il parle, et dont les noms ont, au reste, un sens emblématique [1]. Le lieu de sa naissance, Maresca, sera dévasté, et « l'élite des armées d'Israël s'enfuira jusqu'à Adullam. » Jérusalem, d'ailleurs, ne sera pas détruite, ni même prise (10-16).

La destruction de Samarie et du royaume des dix tribus par Salmanasar, et la prise de toutes les villes fortes de Juda (sauf Jérusalem), par Sennachérib (2 Rois XVIII, 13), furent l'accomplissement de cette première partie des prophéties de Michée.

Le jugement que Michée vient de décrire est le premier, mais non le seul de ceux que Jéhova exercera sur son peuple. Car les Hébreux ne se repentiront pas, et ne cesseront pas d'of-

[1] Beth-haphra, *maison de poudre*. Scaphir, *belle ville*. Tsaanan indique l'action de sortir, soit avec courage pour combattre, soit pour fuir. Maroth, *amer*. Lakis, *le torrent des chevaux* (la première ville de Juda, à ce qu'il paraît, qui ait accueilli le culte éphraïmite du veau d'or). Moresceth Gath, *possession près de Gath* (lisez : *tu dois renoncer à Mor. Gath*). Akzib, *source trompeuse*.

fenser la sainteté de Dieu ; leur persistance dans le mal leur attirera des châtimens de plus en plus sévères, qui iront jusqu'à la ruine entière du royaume de Juda, et à la désolation de tout le pays. Mais ces jugemens subséquens seront, dans leurs caractères essentiels, semblables au premier : ils ont la même cause, les péchés des Hébreux ; ils procèdent du même Dieu, et ils sont exécutés par la même nation, par Assur. Aussi Michée les réunit tous en un seul, qu'il ne distingue pas d'une manière précise du premier qu'il vient de décrire (II et III).

Il présente de nouveau au peuple ses péchés ; mais comme le jugement dont il va leur parler est plus terrible que le précédent, il le légitime en montrant au coupable toute la grandeur de ses crimes. Il lui rappelle en quelques mots saisissans l'énormité de ses injustices, ses violences, ses rapines, ses oppressions, sa fierté, et il lui annonce « une destruction complète et le partage du pays entier entre des étrangers. Le temps sera très mauvais, et les faux prophètes diront aux véritables : « Ne prophétisez pas ; mais quand bien même ceux-ci se tairaient, la confusion n'en arriverait pas moins » (II, 1-6).

A cette nouvelle accusation et à cette nouvelle menace, le criminel contre lequel s'est élevé, comme témoin, l'Eternel, ne s'est point encore humilié ; il ne nie pas ses fautes, il ne se moque pas des punitions qui lui seront infligées ; mais, dans le fond de son cœur, il s'en prend à son juge, et se dit (vers. 7) : « L'esprit de l'Eternel s'est rétréci. Du temps de nos pères, il était lent à la colère et abondant en miséricorde ; aujourd'hui il n'est plus le même, son amour est plus mince et plus étroit. Du temps de nos pères, il s'était dit notre Dieu et nous avait annoncé que nous étions son peuple élu ; aujourd'hui ses desseins ont changé, nous ne sommes plus son peuple, et son amour pour nous a diminué. »

L'Eternel lui répond avec un admirable mélange de sévérité et de bienveillance. Comme ses premiers mots répondent en plein aux pensées d'Israël (7-8) : « Mes paroles ne sont-elles pas pleines de bonté pour ceux qui marchent droitement ? Celui qui était ci-devant mon peuple, s'est élevé contre moi comme un ennemi. » — Quel sérieux dans les reproches qui suivent ! et quel est l'homme qui aurait démêlé d'entre tous les crimes qui

souillaient alors Israël, celui-ci : « Vous avez ôté ma gloire pour toujours de dessus les petits enfans. » — Quelle sainte colère dans ces mots : « Levez-vous et marchez ; car ce pays n'est plus un lieu de repos pour vous, parce qu'il est souillé. L'Eternel vous détruira, même d'une prompte destruction ! » — Quelle sanglante ironie dans les paroles qui suivent : « Un esprit d'erreur et un prophète de mensonge qui prophétiserait du vin et de la cervoise, serait un prophète au gré de ce peuple » (11). — Mais aussi quel magnifique avenir Jéhova ne dévoile-t-il pas à son peuple, afin que celui-ci ne se décourage pas et ne cesse pas de voir en lui, malgré sa colère, son père et son Dieu, dont les promesses sont immuables : « Jacob sera rassemblé, Israël sera rétabli, nul ennemi ne les arrêtera, car à leur tête est un héros puissant, un destructeur de tous les obstacles, un roi à côté duquel se tiendra l'Eternel » (12-13). — Voilà comment l'Eternel terrasse et relève, effraye et console, frappe, mais comme à regret et avec mesure.

Le criminel a écouté la réponse de l'Eternel, et il se tait ; mais il n'est point encore repentant, et Jéhova recommence ses accusations de plus en plus accablantes, qu'il accompagne de nouvelles menaces. Il s'élève, d'abord, contre les conducteurs politiques du peuple hébreu, qui crieront un jour à Lui, et dont il détournera sa face (III, 4) ; puis contre les faux prophètes [1] dont le chandelier sera renversé (5-7) ; et le vrai prophète, qui parle au nom de son Dieu, se pose avec une humble fierté en face de tous ces conducteurs de mensonge, comme étant le vrai messager de Dieu (8). Enfin, s'adressant à la fois aux magistrats, aux sacrificateurs, aux prophètes, Jéhova leur reproche, en peu de mots, à chacun ses péchés, et leur annonce la ruine totale et la destruction du temple de Jérusalem (9-13).

De la cité de David ! du temple de Salomon ! [2] Oh ! comme Israël, à cette prédiction, a dû être saisi de douleur et d'effroi ! Que Samarie soit détruite, elle s'était révoltée contre la race de David. Que les villes fortes de Juda soient prises par l'en-

[1] Dans Joël, le vrai prophète est respecté de tous ; dans Amos, il est chassé (VII ; II, 11, 12) ; dans Michée, il est en face de faux prophètes.

[2] Amos IX, 1.

nemi, elles ne sont pas Jé
duite en monceaux, Sion se
une colline déserte! » Toute
sont-elles pas liées à Jérusa
toutes avec la ruine de la vi

Israël désespère, mais le
Dieu amène à lui les pécheu
par la terreur de sa justice.
ment est venu de révéler co
ce ravissant avenir, qu'il n'
que lui indiquer confusémen

Cet avenir embrasse les de
le retour de la captivité de
Le temps n'existe pas pour D
un jour, et, à ses yeux, ce q
en quelque sorte déjà arrivé
venir, ne peut distinguer les
tableau complet qu'il décrit s

Michée présente d'abord
que sera, dans les derniers t
tagne de Sion est élevée par
loi des Hébreux devient celle
monteront à la maison du D
sisteront à Jéhova seront jug
et jusques aux dernières lim
selle règnera tant en Israël e
chez les gentils épouvantés,
à adorer chacun son Dieu, le
ront à son nom à jamais et
gloire et de paix, dont l'acc
pentecôte, et ne s'achèvera q
(Apoc. XIX, 15-21, pour le
paix universelle et l'existenc
monde).

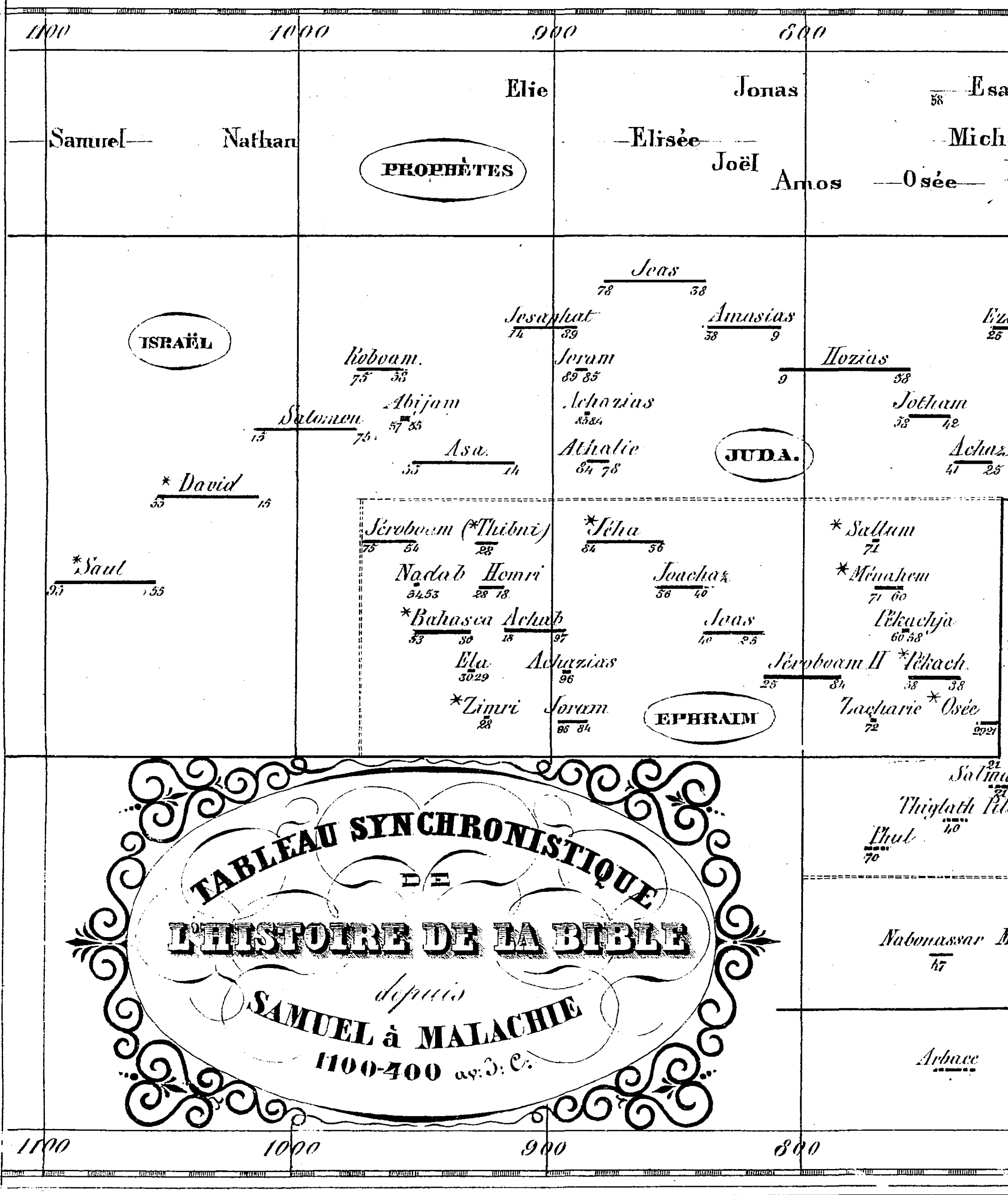
La vision se précise, de n
bleau général. Le rôle d'Isr
exacte : « Israël doit être au
semblé, il deviendra une na

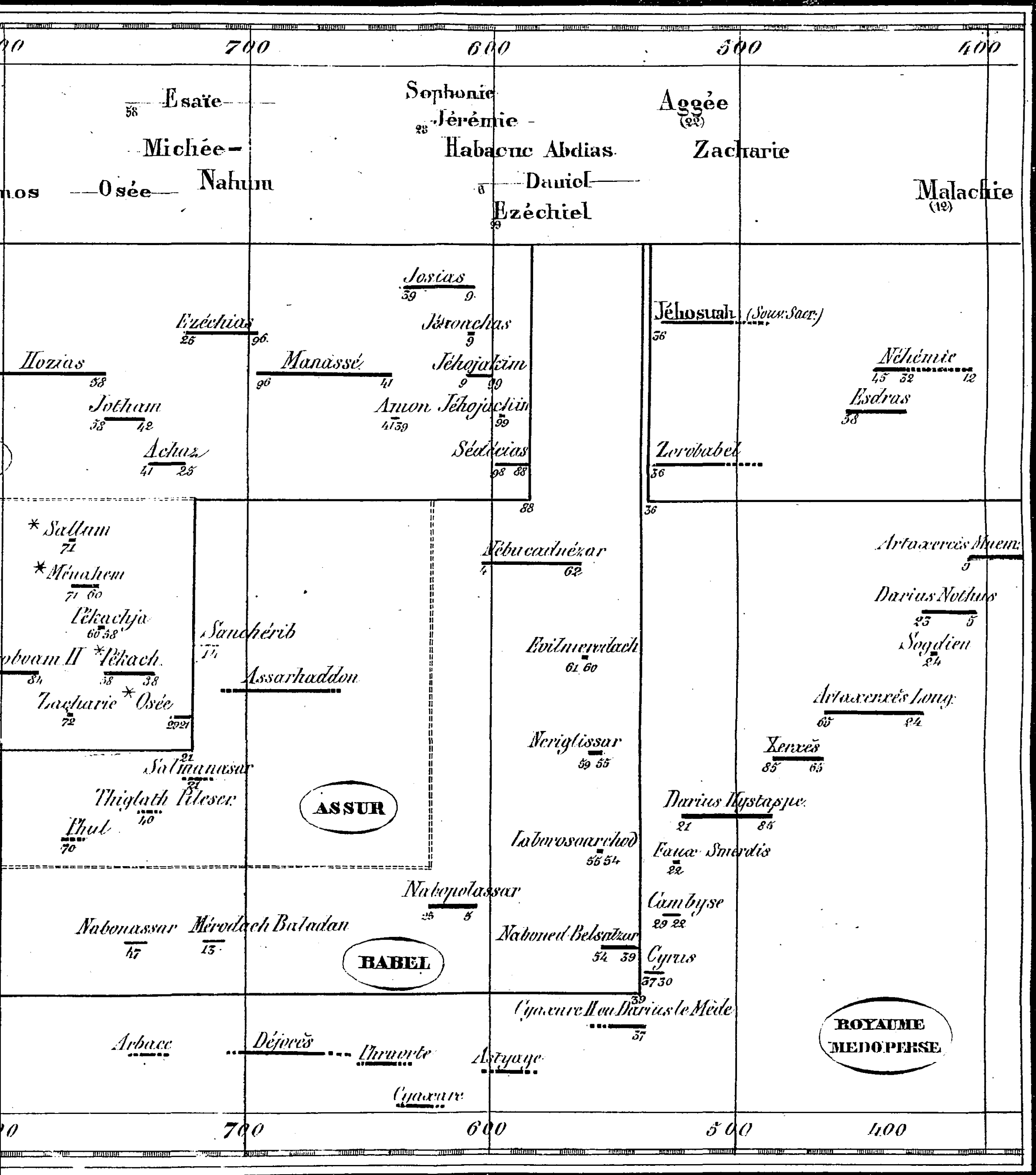
nt pas Jérusalem. Mais « Jérusalem sera ré-
, Sion sera un champ labouré, Morija sera
e! » Toutes les promesses faites à David ne
à Jérusalem? et ne s'évanouissent-elles pas
e de la ville sainte?

, mais le désespoir n'est pas la repentance, et
es pécheurs plus encore à force d'amour que
a justice. Sa colère même est amour. Le mo-
révéler complètement et avec détail à Israël
, qu'il n'a fait précédemment (II, 12-13)
onfusément.

asse les destinées entières des Hébreux, depuis
tivité de Babylone jusqu'à la fin du monde.
pas pour Dieu, mille ans sont pour lui comme
yeux, ce qui n'est pas encore et doit être, est
éjà arrivé. Le prophète qui voit en Dieu l'a-
inguer les temps; il a devant ses yeux un
il décrit sans discerner les divers plans (IV, V).
e d'abord à Israël (IV, 1-5) le tableau de ce
derniers temps, la terre entière : « La mon-
élevée par dessus toutes les montagnes, et la
vient celle de plusieurs nations païennes qui
son du Dieu de Jacob; les peuples qui ré-
eront jugés et châtiés malgré leur puissance,
nières limites de la terre; une paix univer-
en Israël et chez les nations converties, que
ouvantés, et tandis que ceux-ci continueront
n Dieu, les serviteurs du vrai Dieu marche-
amais et à perpétuité. » Vision sublime de
dont l'accomplissement a commencé avec la
chèvera que pendant le sabbat de l'humanité
, pour le jugement des gentils; XX, pour la
l'existence du paganisme jusqu'à la fin du

ise, de nouveaux traits sont ajoutés au ta-
rôle d'Israël est indiqué d'une manière plus
t être auparavant dispersé, puis il sera ras-
a une nation puissante, la nation domina-


TABLEAU SYNCHRONISTIQUE
DE
L'HISTOIRE DE LA BIBLE
depuis
SAMUEL à MALACHIE
1100-400 av. J. C.
1100
1000
900
800
PROPHÈTES
Samuel
Nathan
Elie
Elisée
Jonas
Joël
Amos
Osée
Esaï
Michée
ISRAËL
JUDA.
EPHRAIM
Saul
David
Salomon
Roboam
Abijam
Asa
Josaphat
Joram
Achazias
Athalie
Joas
Amasias
Hozias
Jotham
Achaz
Jéroboam
Thibni
Nadab
Homri
Bahasca
Achab
Ela
Achazias
Zimri
Joram
Jéhu
Joachaz
Joas
Jéroboam II
Sallum
Ménahem
Pékachja
Pékach
Zacharie
Osée
Phul
Thiglath Pil
Nabonassar
Arbace


700
600
500
400
Esaïe
Michée
Nahum
Osée
Sophonie
Jérémie
Habacuc
Abdias
Daniel
Ezéchiel
Aggée
Zacharie
Malachie
Josias
Ezéchias
Manassé
Jéhoachas
Jéhojakim
Hozias
Jotham
Amon
Jéhojachin
Achaz
Sédécias
Jéhosuah (Souv. Sacr.)
Néhémie
Esdras
Zorobabel
Sallum
Ménahem
Pékachja
Pékach
Zacharie
Osée
Sanchérib
Assarhaddon
Salmanasar
Thiglath Pileser
Phul
ASSUR
Nébucadnézar
Evilmerodach
Neriglissar
Laborosoarchod
Nabopolassar
Nabonassar
Mérodach Baladan
BABEL
Nabonedt Belsatzar
Artaxercès Mnem.
Darius Nothus
Sogdien
Artaxercès Long.
Xercès
Darius Hystaspe
Faux Smerdis
Cambyse
Cyrus
Cyaxare II ou Darius le Mède
Arbace
Déjocès
Phraorte
Astyage
Cyaxare
ROYAUME MEDOPERSE

trice sur toutes les autres, celle au milieu
l'Eternel. L'Eternel sera au milieu d'eux
sera plus Jérusalem même, elle sera bien e
de Sion, mais elle sera transportée de la
lieu des campagnes, à la tour des troupeaux
car il faut à un royaume de paix une capi
pêtre (6-7). Cette seconde partie de la pr
core accomplie; mais le retour de la capti
un gage certain que les juifs, actuellemen
la terre, seront un jour réunis, et la naiss
près de la tour des troupeaux, nous fait pre
sera peut-être le lieu de sa demeure lors
(Apoc. XIX).

Le prophète suspend ici la description
pable contre lequel il plaide au nom de l'
tenant comprendre que les jugemens de Di
ses promesses, et Michée lui adresse des p
cées de menaces et de consolations : « Puis
que ton Dieu te destine, pourquoi t'écrie
nant à l'ouïe des malheurs qui t'attendent,
Dieu n'est plus mon roi, il n'est plus m
certain que tu seras emmené captif à Baby
pas que ton Dieu t'abandonne, il te rach
lèvent contre toi et se réjouissent de ta rui
fille de Sion, qui les déchirera et les foul
Toutefois, prends garde d'abuser de ces
faites pour des temps éloignés; maintenan
prise, et ton prince frappé de la verge de
ou 9-13 et V, 1).

Le prophète revient à la description de
fait connaître l'élévation d'Israël, ses rap
nature pacifique de son règne, et sa capita
core incomplet, il manque le personnage p
lui par qui s'opérera tout ce que le tablea
naîtra, non sur les montagnes stériles de l

(1) Ceci se rapporte premièrement à Ezéchias et
lieu à Sédécias et Nébucadnésar.

ıu milieu de laquelle règnera
eu d'eux; mais sa capitale ne
ra bien encore dans la contrée
ée de la ville fortifiée au mi-
roupeaux, près de Béthléem;
une capitale paisible et cham-
de la prédiction n'est pas en-
la captivité de Babylone est
uellement dispersés par toute
t la naissance de Jésus-Christ
s fait pressentir que Béthléem
ıre lors de son règne visible

cription de l'avenir : le cou-
ıom de l'Eternel, peut main-
ens de Dieu n'anéantissent pas
se des paroles toutes entrela-
s : « Puisque telle est la gloire
oi t'écries-tu si fort mainte-
ttendent, et pourquoi dis-tu :
plus mon guide? Il est bien
if à Babylone; mais ne crains
te rachètera. Les nations se
de ta ruine; mais ce sera toi,
les foulera (Apoc. XIX, XX).
de ces promesses, qui sont
aintenant tu seras assiégée et
erge de Dieu » (1) (IV, 9-14;

ption des temps futurs; il a
ses rapports aux gentils, la
sa capitale. Le tableau est en-
onnage principal, le roi et ce-
e tableau renferme. « Le roi
iles de la ville de la loi, mais

échias et Sennachérib; en second

dans les campagnes fertiles qui l'avoisinent, près de la tour des troupeaux, dans la *maison fertile du pain* de vie. Son issue est de toute éternité, il est Dieu même; mais il est aussi homme, car les hommes sont ses frères (v, 3). C'est lui qui abandonnera les Israélites à leurs ennemis jusqu'à ce qu'il vienne, c'est lui qui les rappellera de la dispersion, et les réunira aux païens qui se convertiront. Il régnera comme l'Eternel règne, et cette paix qui doit régner sur la terre entière, c'est lui qui l'établira, il sera lui-même la paix. C'est lui, enfin, qui exercera sur Assur et sur tous les ennemis de Dieu et de son peuple ces jugemens qui remplissent d'espoir et de fierté le cœur d'Israël coupable et châtié (v, 1-5).

Mais, se dit à lui-même l'accusé, au milieu de toutes les promesses qu'on me fait, reparaissent toujours les mots d'abandon, de dispersion (vers. 2). Il est donc bien certain que je dois être livré à mes ennemis, et errer par toute la terre. Quel sort plus affreux que celui-là, peut être réservé à un peuple, au peuple élu? — Le prophète, répondant à sa pensée, lui dit : « Si tu connaissais les desseins de Dieu, tu te réjouirais de ton châtiment, car ta dispersion sera la bénédiction de la terre entière; tu apporteras à tous les gentils la connaissance du vrai Dieu et de la loi; ils ne prendront pas garde à toi, et cependant tu leur communiqueras les biens célestes, tu seras pour eux comme une rosée qui vient de l'Eternel, comme une pluie menue que nul n'attendait ni n'espérait. Bien plus, tu seras parmi les gentils comme un lion parmi les bêtes de la forêt, comme un lionceau parmi les brebis; quand tu te convertiras à Dieu, au roi de Béthléem, tu entraîneras à lui les gentils avec une puissance irrésistible (ce sera comme une résurrection d'entre les morts, Rom. XI, 12, 15); nul ne pourra te résister, et tous tes adversaires seront retranchés. Tes malheurs seront l'origine même de ta grandeur; dans le règne de Dieu, c'est par la souffrance et la mort qu'on arrive à la vie et à la paix » (6-8).

Toutefois, ne te trompe pas sur la nature de ta puissance future; tu dois régner sur les gentils, mais tes armes ne seront pas charnelles, car « Dieu détruira d'au milieu de toi tout ce qui rappelle la guerre, et il ne t'appellera à la puissance qu'après t'avoir purifié complètement et avoir fait disparaître de ton

pays toute trace d'idolâtrie. Alors il fera vengeance avec colère et sévérité de toutes les nations qui ne l'auront point écouté » (9-14).

Le prophète a annoncé à Israël toutes les choses terribles ou réjouissantes qui lui ont été révélées. Que fera « maintenant l'accusé? » La terre redouble d'attention et suit avec anxiété l'issue du procès de l'Eternel contre son peuple (VI, 1. 2).

Que les paroles de l'Eternel sont pleines de douceur! On dirait presque que c'est lui qui a offensé Israël, et qu'il veut l'apaiser : « Mon peuple, que t'ai-je fait, ou en quoi t'ai-je causé » de la peine? » et pour achever d'amollir son cœur, il lui rappelle ses bienfaits passés, la délivrance d'Egypte, et depuis cette grande et solennelle époque, tous les miracles de détail qu'il a faits en sa faveur jusqu'à son entrée dans la terre promise (3-5).

Enfin l'accusé ouvre la bouche, il se reconnaît coupable, mais il le fait comme à contre-cœur; il veut bien tenter d'apaiser l'Eternel, mais il ne parle que de sacrifices expiatoires, de cérémonies extérieures (6, 7).

Et cependant il connaît bien quelle est la seule repentance qui soit agréable à Dieu (1). L'avocat de Jéhova le lui rappelle avec sévérité : « O homme, qu'est-ce que l'Eternel demande de toi, sinon de faire ce qui est droit, d'aimer la miséricorde, et de marcher dans l'humilité avec ton Dieu? La verge est levée, et tu ne crains pas Celui qui la tient. Tu ne songes pas à réparer le mal que tu as fait, à restituer ce que tu as ravi, à cesser de mal faire. Aussi seras-tu désolé, livré à l'épée. Malheureux, tu as préféré les commandemens de l'impie Achab à ceux de ton Dieu, tu seras dans l'opprobre, et l'on te sifflera » (8-16).

Israël, à qui les brillantes promesses du prophète et la douceur de l'Eternel avaient donné déjà quelque sécurité, est saisi de terreur à l'ouïe de ces derniers reproches si durs et si justes. Il tremble sous le poids de ses péchés et de sa condamnation; il confesse ses fautes avec angoisse; il s'écrie : « Malheur à moi! » Il va, dans les reproches qu'il se fait à lui-même, plus loin encore que son accusateur : « Il n'y a personne qui soit droit entre les hommes; le plus homme de bien est comme

(1) Voyez l'article sur Joël, p. 16.

une ronce, et l'homme le plus droit est comme une haie d'épines » (vii, 1-6). Mais en perdant son procès, il le gagne; il sera châtié et avec justice, car il a péché contre l'Eternel; mais il ose maintenant regarder à l'Eternel, s'attendre au Dieu de la délivrance; son abaissement ne durera que pour un temps, et la joie insultante de son ennemi sera de courte durée (7-10). — Dénouement sublime, le pécheur endurci est vaincu; son cœur de pierre s'est fondu au feu de l'amour de son Dieu; il appelle lui-même le châtiment qu'il sent avoir mérité, et par sa foi il découvre au delà des temps d'affliction les temps de pardon et de joie.

Israël se tait, le prophète reprend la parole, mais il ne sait plus que consoler, et que rappeler les promesses les plus douces au cœur froissé du pécheur (11-13); Jéhova mêle sa voix à celle de son prophète pour donner plus de force à ses consolations (14-17), et Israël finit ce drame en rendant gloire à Dieu, et en exaltant surtout sa miséricorde (18-20) (1).

Les prophéties de Michée forment évidemment un seul tout qui n'a pu être composé, à des temps éloignés, de pièces rapportées; on reconnaît une œuvre faite d'un seul jet. Cependant Michée a prophétisé sous trois rois, et il serait, en effet, absurde de supposer qu'il n'a, pendant sa vie entière, prononcé, comme prophète, pas d'autres paroles que les quelques pages que nous avons de lui. Nous devons donc conclure que sous l'inspiration de Dieu il a résumé, sous la forme actuelle, ce qu'il avait eu mission d'annoncer à Israël pendant le cours entier de sa vie. Il y a là peut-être une indication précieuse sur la manière en laquelle ont été composés les livres de plusieurs autres prophètes. (Voyez plus haut Amos, p. 9, Joël, p. 21.)

Ajoutons que le livre de Michée est, pour les prédicateurs, un modèle inimitable de la manière en laquelle ils doivent mêler les terreurs du jugement et les joies du pardon, la voix de la sainte colère de Dieu et celle de sa miséricorde infinie, pour toucher les cœurs et les amener à la repentance.

(1) Vers. 14. Pais ton peuple, ô Messie. — Les versets 15-17 annoncent que les juifs sortiront de leur captivité présente et de leur dispersion, contre la volonté des nations que Dieu effrayera par des miracles semblables à ceux qui ont eu lieu lors de la sortie d'Egypte.

IV.

OSÉE.

OSÉE. [1]

Le livre d'Osée a été placé anciennement en tête des douze petits prophètes, non qu'il ait été composé antérieurement aux autres, mais simplement parce qu'il est le plus volumineux, ou pour mieux dire, le moins court.

On ne possède sur la personne et la vie d'Osée que les renseignemens contenus dans son livre. Son père Béeri (I, 1) est inconnu. Nous renvoyons pour son mariage avec Gomer

(1) Cet article sur Osée est un travail original, fait sur le texte hébreu avec le secours de Rosenmuller et d'Ewald, par un des membres de notre société. L'interprétation d'Osée offre de si grandes difficultés, qu'il fallait, ou en expliquer chaque verset l'un après l'autre, ou passer sous silence, comme l'a fait Preiswerk, les chapitres IV-XIII, pour ne traiter que des passages qui contiennent des prophéties messianiques. Nous osons croire que nos frères nous sauront gré d'avoir choisi le premier parti, et ne trouveront pas disproportionnée la longueur de cet article, comparé à ceux de la première livraison. Ils s'étonneront peut-être de voir les explications contenues dans ces pages, ne pas concorder toujours avec le sens que nos traductions françaises donnent à tels versets; mais le texte hébreu est si concis et par fois si énigmatique dans sa concision, que les interprètes varient beaucoup sur le sens à donner à nombre de passages. *(Edit.)*

à l'explication que nous donnons plus bas des trois premiers chapitres. Il est incontestable qu'il a vécu dans le royaume des Dix Tribus : c'est aux Ephraïmites qu'il adresse toutes ses paroles, et il ne le fait pas comme un étranger qui, tel qu'Amos, serait venu de Juda en Samarie, il nomme leur roi notre roi (VII, 5), il vit au milieu d'eux, il connaît exactement Galaad et Sichem (VI, 8–9), il dépeint d'une manière très spéciale tous les péchés d'Ephraïm.

Le temps de son ministère s'étend, d'après I, 1, ainsi que d'après les inductions tirées de ses prophéties, depuis les dernières années de Jéroboam II jusques au commencement du règne d'Ezéchias. Jéroboam étant mort en 784 avant Jésus-Christ, et Ezéchias étant monté sur le trône en 725, le ministère d'Osée ne peut avoir duré moins de 60 ans. Le prophète a donc été appelé fort jeune, et c'est aussi ce qu'il nous donne à entendre, quand il nous dit qu'il n'était pas encore marié lorsque le Seigneur commença à lui parler (I, 2). Jérémie et Daniel ont de même servi le Seigneur dès leur jeunesse et continué leurs pénibles fonctions de prophètes jusques à un âge très avancé.

Osée suit de près Amos, et traverse à peu près la même période que lui. Il le cite (VIII, 14, comparé avec Amos I et II), et il fait plus d'une fois usage (IV, 15 ; X, 5. 8) du nom de Beth aven *(maison de vanité et d'iniquité)*, donné par Amos à Bethel *(maison de Dieu*, V, 5).

La vie d'Osée peut se diviser en deux parties : les dernières années de Jéroboam II, qui sont un temps de prospérité extérieure et d'ordre social, et pendant lesquelles ont eu lieu les faits rapportés dans les trois premiers chapitres ; et les temps subséquens de troubles et de désordres, qui ont vu deux interrègnes anarchiques (à la mort de Jéroboam II et à celle de Pékach), quatre rois assassinés par des conspirateurs (Zacharie, Sçallum, Pekachja et Pekach), et quatre invasions des Assyriens (de Pul sous Menahem,

de Tiglat Pileser sous Pekach, et de Salmanasar au commencement et à la fin du règne de Osée, 2 Rois XV et XVII). C'est pendant cette dernière époque qu'Osée a principalement exercé son ministère, et il a assisté à la ruine de sa patrie, comme Jérémie à celle de Juda, avertissant et n'étant point écouté, menaçant et n'effrayant personne à salut, reprenant et ne corrigeant point, annonçant la miséricorde et le pardon et ne touchant point les cœurs, comme fou de douleur et traité de profanateur (IX, 8).

L'état moral et religieux des Ephraïmites au temps d'Osée est celui qui se trouve déjà décrit dans notre article sur Amos, p. 4-6 : des rois assassins et débauchés, et les grands semblables à leurs rois (VII, 3-7); des sacrificateurs de Jehova qu'on prétendait adorer sous la figure des veaux d'or (X, 5) abusant de leur influence pour séduire les âmes (V, 1 ; VI, 9; VII, 1), et ne voyant dans le repentir des pécheurs qu'un moyen de vivre dans l'aisance (IV, 8) ; des prêtres des idoles répandant dans tout le pays leurs fêtes criminelles et leurs oracles (IV, 12–14; X. 1–2 ; XIII, 2) ; les partis s'appuyant les uns sur l'Assyrie (Menahem et Pul, 2 Rois XV, 19), les autres sur l'Egypte (Hosée, 2 Rois XVII, 4), et la nation entière ne cherchant sa force qu'auprès de l'homme (V, 13; VII, 8-12; VIII, 9-10; X, 4; XII, 2; puis, XII, 9; VIII, 14, etc.) ; tous les crimes faisant irruption dans la société (IV, 2), le feu des passions embrasant tous les cœurs (VII, 3–7), et les biens de la terre poursuivis avec la même ardeur par Ephraïm que par Canaan (XII, 8-9) ; une sécurité insensée aveuglant tous les esprits (V, 5 ; VII, 9–11; IX, 7-8), inspirant le mépris pour les avertissemens des prophètes et des justes (IV, 4 ; IX, 8), et faisant place au moment du danger à un repentir des lèvres (V, 6 ; VII, 16; VIII, 1–2) ; un entier oubli de Dieu et de sa loi (IV, 1. 6 ; VIII, 12 ; IX, 17) ; une résistance ouverte à tout joug (IV, 16 ;

v, 11; IX, 15; XIV, 9; X, 11), et avec tout cela une mensongère apparence de respect et d'amour pour l'Eternel (VII, 13; X, 13; XII, 1).

Il est toujours difficile de tracer le caractère d'un écrivain, il devient presque téméraire de le faire quand on n'a de lui que peu de pages, et surtout quand il parle au nom d'un autre, et que cet autre est Dieu. C'est souvent par ses écarts que l'homme trahit son caractère, mais chez l'auteur inspiré tout est contenu dans de justes limites par l'Esprit Saint, qui établit une certaine harmonie entre les facultés de l'âme et un parfait équilibre entre les mobiles secrets qui déterminent les jugemens et les pensées. Disons néanmoins quelques mots de ce qui nous paraît distinguer le livre d'Osée des autres livres sacrés.

Ces pages sont célèbres par l'obscurité énigmatique du style. On peut presque les dire intraduisibles, tant le sens en est douteux en plusieurs endroits, et tant est grande la difficulté de reproduire sans de nombreuses additions un texte aussi concis. Cette concision est telle qu'on a été jusques à prétendre que nous n'avions que les notes que dans l'instant de l'inspiration le prophète avait mises par écrit, et que par respect pour la parole divine, il aurait conservées sans les retravailler. Mais il est plus probable que les prophètes recevaient l'inspiration d'en haut dans le moment même où ils parlaient au peuple, et les pages que nous avons d'Osée n'ont point l'apparence de fragmens ajoutés les uns aux autres.

L'obscurité de son style provient d'une extrême concision et d'une rare vivacité d'imagination. Chaque verset ou plutôt chaque membre de verset est comme un tableau qu'un grand maître a dessiné en quelques traits, et qui par fois ne révèle sa signification qu'à un examen très attentif; car il n'offre aucun de ces détails qui aident à comprendre

l'ensemble, et il suffit de négliger ou de mal saisir un seul trait pour ne pas trouver le mot de l'énigme. Le style de tous les prophètes hébreux a sans doute quelque chose de lapidaire, mais nul ne présente ce caractère à un degré aussi grand qu'Osée. Osée veut être, non lu couramment, mais médité phrase par phrase; chaque mot a son poids complet.

Ces tableaux au trait se succèdent d'une manière si inattendue, et ceux qui se touchent se ressemblent par fois si peu que c'est là une seconde cause de l'obscurité d'Osée. Par fois sans doute la même image se reproduit dans toute une série de versets : telles celle d'un four pour exprimer l'ardeur des passions cachées dans le fond des cœurs et éclatant au dehors au moment donné (VII, 4-7), ou celle d'Israël comparé à un arbre, à une vigne (IX, 10, 13, 16; X, 1-4), ou celle d'un procès entre l'Eternel et son peuple, ou enfin celle d'un mariage spirituel qui unit Israël à Dieu. Mais alors même chaque image reparaît de phrase en phrase sous une face nouvelle; ce n'est point une idée unique qui se développe de plus en plus, c'est une même argile que le potier façonne en objets divers. D'ailleurs Osée passe souvent, sans aucune transition, d'une certaine image à une autre entièrement différente (voyez dans le même verset VII, 8; V, 10; VI, 3), et ce qui est vrai des images, l'est également des pensées exprimées simplement, ou des faits auxquels il fait allusion (XII, 5; VI, 8-9; IX, 13, etc.)

Chaque pensée saillante qui monte au cœur d'Osée, forme tableau dans son esprit et prend des contours très précis. Il l'exprime dans le moins de mots possible, sans aucun développement, et il passe à une autre pensée d'une égale importance sans que le papier conserve aucune trace de ce qui l'a conduit de l'une à l'autre. C'est un mur sans moëllons, mais un mur cyclopéen, ou parfois c'est une série de coups de foudre qui éclatent sans gronder longue-

ment dans la nue. Il n'est pas d'auteur sacré qui nous fasse mieux toucher du doigt l'immense différence qu'il y a entre l'esprit oriental et sémitique et l'esprit occidental, entre la langue de l'ancien testament et les langues de l'Europe moderne.

Nous ne disons rien des obscurités qui ne proviennent que des allusions à des faits qui nous sont inconnus (VI, 8. 9; X, 14). Mais nous signalerons la dernière phrase du livre (XIV, 8) : « Je serai comme un cyprès toujours vert et ton fruit se trouvera en moi; » c'est évidemment une énigme que le prophète livrait en terminant à l'intelligence de ses lecteurs. (1)

A cette puissance d'imagination, à cette vigueur de pensée, à cette énergie d'expressions, dont Echyle lui-même n'approche point parmi les écrivains profanes, Osée unit un cœur plein de sentiment, en qui l'Esprit de Dieu a versé cet amour spirituel qui est la livrée des vrais fidèles. On lit entre les lignes des trois premiers chapitres combien il a aimé sa femme, même après qu'elle l'avait abandonné, et il nous apprend que son amour pour son peuple, qu'il voyait, malgré tous les avertissemens d'en haut, se précipiter vers sa ruine, le rendait comme insensé de douleur (IX, 7). Tout son livre repose sur le mariage mystique du Seigneur et d'Israël; les liens sans doute en sont rompus, l'adultère, la prostitution est le grand crime de l'église

(1) Ajoutons qu'Osée fait de fréquentes allusions aux faits de l'histoire des Hébreux depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la division des tribus en deux royaumes, sous Roboam. Il nous paraît en particulier nourri du Pentateuque, et Hengstenberg (Authenticité du Pentateuque, p. 48) a fort bien prouvé par Osée que de son temps les livres de Moïse, et en particulier le Deutéronome, existaient déjà, et que les Israélites des dix tribus, à la conscience desquels le prophète voulait parler en les leur citant, en reconnaissaient la divine autorité.

juive, celui qui résume et engendre tous les autres, et aussi le Dieu au nom duquel Osée parle, ne peut faire entendre à son épouse infidèle que des paroles de reproches et de menaces. Mais l'on sent toujours sous la colère un amour qui la contient, et qui par fois éclate à l'improviste au grand jour, tel qu'un fleuve qui pendant une partie de son cours coulerait sous terre et apparaîtrait de loin en loin à la surface (VI, 1–3; XIII, 14); et dans la dernière partie du livre la justice se cache aux regards et la miséricorde reste seule.

Comme, dans le langage biblique, connaître Dieu c'est l'aimer, et que la science de Dieu suppose une communion réelle de l'âme avec le Seigneur, il n'est point surprenant que le prophète chez qui l'amour divin et la charité fraternelle brûlaient d'un feu si vif et si pur, soit aussi celui qui, toute proportion gardée, fait le plus grand usage de l'expression : *connaître* pour désigner les vrais et les plus intimes rapports des hommes à Dieu (II, 20; IV, 6.1; V, 4; VI, 3.6; VIII, 2; XIII, 5, etc.)

D'ailleurs les temps sont tels qu'Osée ne peut que tancer et menacer. Sa position est toute semblable à celle de Jérémie. Il y a dans la douleur d'Osée, plus d'énergie, de passion, de violence, de grandeur, dans celle de Jérémie plus de larmes et de douceur.

Si nous passons à l'examen spécial du livre d'Osée, de son contenu et de sa disposition, nous y retrouvons au premier abord les élémens principaux dont se compose en général la prophétie juive, et qui sont : l'élection que Dieu a faite des Hébreux d'entre toutes les nations pour conclure avec eux une alliance éternelle; les châtimens qu'ils s'attirent par leurs rebellions et qui vont jusqu'à la captivité et au rejet temporaire, et le retour en grâce qui se manifeste par une délivrance miraculeuse et par une révé-

lation toute nouvelle de Dieu aux hommes. Voyons quelle forme particulière ces grandes pensées revêtent dans le livre d'Osée.

L'élection que Dieu a faite d'Israël est pour ce prophète un amour et une connaissance, et un amour semblable à celui de l'époux pour son épouse, ainsi qu'on le voit par les faits symboliques racontés dans les trois premiers chapitres, et par les déclarations expresses des quatre derniers. Cet amour de Dieu pour son peuple est tel, que les plus grandes infidélités ne peuvent l'éteindre, et qu'après le temps de la justice et du châtiment, il reparaît plus grand encore que jadis (XIV, 4). Osée était le premier prophète qui assistait à la ruine d'une partie du peuple élu, et il aurait pu désespérer du rétablissement de sa nation et croire les promesses de Dieu anéanties par l'énormité des crimes de l'homme, si l'Esprit Saint ne lui eût pas révélé, dès sa vocation au ministère prophétique, l'immuabilité des décrets de Dieu, laquelle repose sur la grandeur de sa miséricorde et de son amour. Considéré de ce point de vue, le mariage typique d'Osée avec Gomer acquiert un sens particulier : c'était une révélation nouvelle et en quelque sorte nécessaire de l'amour immense de Dieu pour son peuple, qui allait être puni avec une sévérité telle qu'elle devait sembler inconciliable avec cet amour.

On dirait par fois en lisant Osée, que dans son cœur le sentiment de cet amour de Dieu et celui de sa sainteté et de sa justice se livrent, comme deux armées ennemies, un combat où la victoire passe subitement d'un parti à l'autre, tant ils se remplacent brusquement l'un l'autre, et se succèdent sans aucune transition qui en adoucisse les contrastes (I; III; V, 15 et VI, 1-4; XIII, 13-15). Mais dans d'autres passages, Osée concilie admirablement ces deux attributs divins; il expose avec une clarté et avec une précision qui lui est propre, comment le châtiment et la

souffrance sont une preuve de miséricorde, parce qu'ils produisent la repentance et qu'ils sont pour le pécheur l'unique chemin qui le conduise à la vie : c'est dans le désert que Dieu parle à notre âme (II, 14; XIII, 5), la vallée du trouble est la porte de l'espérance (II, 15), c'est quand Dieu se retire et s'en va, que le pécheur qu'il aime, s'inquiète et crie à lui (V, 15), Jacob a trouvé dans son exil la femme qui a fait la joie de son cœur (XII, 13), Israël était captif en Egypte quand Dieu lui a envoyé son prophète (XII, 14), le châtiment est le temps de la nouvelle naissance (XIII, 13), et la repentance a le pouvoir de triompher de la justice d'un Dieu justement irrité (XII, 4-5). C'est là le *descendite ut ascendatis* d'Augustin, et nous ne croyons pas qu'aucun prophète ait exposé cette grande pensée avec autant d'originalité qu'Osée.

Remarquons ici en passant quel usage Osée fait de l'histoire sainte et quelle interprétation spirituelle et typique il en donne. On croit le voir cherchant dans les faits anciens les traces de cet amour immuable de Dieu que l'Esprit Saint lui révélait, et suivant dans le passé, comme dans un miroir où se réfléchit l'avenir, les voies par lesquelles Dieu va conduire son peuple pécheur et rebelle, son peuple repentant et docile.

Les prophéties messianiques d'Osée n'ont aucun rapport aux gentils, et en effet, le prophète qui voyait, le cœur déchiré de douleur, la majeure partie du peuple élu mourir (XII, 1), aurait difficilement compris que les payens qui étaient la cause de cette mort, seraient un jour appelés à ce même salut qu'attendaient les vrais Israélites. C'est bien assez pour lui de croire contre toute apparence à l'immuabilité des décrets de Dieu à l'égard d'Israël et au rétablissement futur d'une nation qui se meurt de vieillesse (VII, 9) que les ennemis dévorent (VIII, 7), que Dieu lui-même va

déchirer comme un lion met en pièces sa proie (XIII, 7–8), et dont les restes seront errans parmi les nations (IX, 17).

Le rappel des Hébreux dispersés parmi les nations (XI, 9.11), leur délivrance subite et miraculeuse, qu'accompagnera une révélation nouvelle et éclatante du Seigneur (VII, 1-3; II, 20), et leur rétablissement dans la Judée (I, 10-11; II, 14–15; XIV, 7; XI, 11), où ils formeront, au sein d'une nature renouvelée (II, 18. 21. 22), un peuple saint (I, 10; II, 16. 17. 19. 20; III, 5; VII, 1.3; XIV, 8), très nombreux (I, 10), et florissant (XIV, 5–7), sous un chef unique, sous David leur roi (I, 11; III, 5), tel est en peu de mots le résumé des prophéties messianiques d'Osée. Elles concernent dans leur sens premier et littéral les temps, qui sont encore pour nous à venir, où Dieu ramènera les Hébreux dans la terre qu'il leur a donnée et qui ne peut leur avoir été ôtée pour toujours; elles sont essentiellement nationales, hébraïques, et ne se rapportent qu'indirectement à l'économie actuelle qui a transféré l'église de Dieu aux nations.

Ces prophéties nationales annoncent la repentance du peuple et la miséricorde de Dieu; mais elles se taisent sur la grande expiation des péchés et sur la manière en laquelle Dieu manifestera son pardon. Nous y lisons seulement, en d'énigmatiques paroles, que Dieu contractera avec Israël une alliance toute nouvelle (II, 19–20), qu'il se lèvera sur la terre comme l'aurore (VII, 2), qu'il délivrera, par une intervention toute puissante et comme par une grâce irrésistible, les Hébreux qui ne veulent pas s'aider à sortir du lieu d'angoisse (XIII, 13-14). Aucun de ces passages ne se rapporte clairement ou directement à la personne même du Messie, qui n'est annoncée que dans les mots déjà cités, par lesquels le livre se termine.

Mais ces mots sont, en eux-mêmes autant que par leur position, extrêmement remarquables : ils laissent pour der-

nière image dans l'esprit du lecteur la figure d'un Dieu fait homme et par qui seul les hommes produisent de bons fruits. Le Messie ne fait point défaut dans le livre d'Osée; il y est, mais voilé et silencieux, il y est planant dans un lointain vaporeux au dessus de tous les autres événemens qui doivent se passer sur la terre. L'Israélite pieux, en méditant sur cette dernière parole d'Osée, se demandait sans doute si elle n'expliquait point ce que le prophète disait ailleurs du David que le peuple rechercherait en recherchant l'Eternel, de cette lumière divine qui se lèverait au jour de la repentance, de cette délivrance que Dieu opérerait par lui-même et sans l'homme; et nous qui venons après l'incarnation du Seigneur, nous voyons toutes les prophéties messianiques d'Osée s'accomplir dans leur sens indirect et d'une manière spirituelle en Jésus-Christ et chez tous ses vrais adorateurs.

Le livre d'Osée se compose de prophéties qui se rapportent à des temps différens et qui sont rangées selon leur ordre chronologique, soit qu'elles aient été composées chacune à l'époque à laquelle elle se rapporte, soit qu'Osée, vers la fin de sa carrière, les ait rédigées telles que nous les possédons aujourd'hui, par ce travail de l'esprit qui fait que nous nous transportons dans des temps qui sont déjà bien loin de nous. Quoi qu'il en soit, ce livre forme un tout bien coordonné, dans lequel les paroles de condamnation sont précédées et suivies par celles de la miséricorde. Ou plutôt, pour parler plus exactement, l'amour et la justice viennent d'abord parler ensemble aux Hébreux (I–III), puis l'amour qui semblait le plus puissant, disparaît presque entièrement et le Dieu juste et saint reste seul à reprocher à son peuple rebelle ses iniquités (IV–X); mais enfin l'amour reparaît et fait entendre de loin en loin sa voix (XI–XIII), jusqu'au dernier moment où la justice apaisée garde le silence (XIV).

Ce livre se divise en deux parties d'inégale longueur : les faits symboliques (I-III) et les discours prophétiques.

La première présente dans l'histoire d'Osée et de Gomer une image de l'histoire passée, présente et future du peuple de Dieu ; nous y lisons son adoption, sa rebellion et ses infidélités, son châtiment et sa rejection, sa repentance et son retour en grâce. Le premier chapitre comprend (I et II, 1) les trois premières années du mariage d'Osée ; le second suppose Gomer devenue infidèle à son mari, et il est séparé par un certain intervalle de temps du troisième. Les trois chapitres se rapportent (avons nous dit plus haut) aux dernières années du règne de Jéroboam II, qui sont la dernière époque de prospérité extérieure du royaume des dix tribus. Ils sont un abrégé de tout le livre, et les belles promesses qu'ils contiennent et qui semblent oubliées dans les sept chapitres suivans, reparaissent au onzième et closent le livre par le quatorzième. D'ailleurs, si la manière imprévue en laquelle ces promesses succèdent aux menaces dans les chapitres I et III, se retrouve bien dans toutes les prophéties postérieures, celles-ci ne présentent aucune page où les pensées soient développées avec autant de détails qu'elles le sont dans le chapitre II ; on croit reconnaître, dans cette première partie, des temps meilleurs, où le prophète d'Ephraïm parle avec plus de calme qu'il ne le fait plus tard au milieu de l'anarchie, des conspirations, des guerres et d'une corruption croissante.

La seconde partie se divise en trois prophéties, qui se rapportent à des temps différens : IV, à l'interrègne qui a suivi la mort de Jéroboam II ; V et VI, au rétablissement de l'ordre ; VII-XIV, au règne d'Osée et aux années qui ont précédé immédiatement la prise de Samarie par Salmanasar. Dans ces discours, le prophète ne perd point de vue les actes symboliques par lesquels il a commencé sa carrière (IV, 5. 9. 15 ; V, 3. 7 ; IX, 1. 15 ; XI, 11 ; et XIV, 4, 8,

comparés à II, 16–21). Cependant, il n'y fait à tout prendre que de rares allusions, et si pour le fond et les idées, la seconde partie n'est que l'exposition détaillée de ce qui est brièvement énoncé dans la première, il ne reste point comme enfermé dans la forme typique qu'ont revêtues les prophéties par lesquelles il a commencé son ministère, et les pensées que l'Esprit de Dieu lui inspire, s'expriment par les images les plus variées. C'est ainsi que pour indiquer le rapport général d'Israël au Seigneur, il remplace la comparaison d'une épouse infidèle par celle d'un coupable qui est conduit en jugement par sa partie adverse (IV, 1; V, 1; VII, 2; XII, 3), image dont Michée a fait plus tard la base de tout son livre. La marche générale de cette seconde partie a été indiquée plus d'une fois dans les pages qui précèdent; ce ne sont d'abord que censures et menaces, qui n'offrent aux regards que d'affreux malheurs sur le premier plan de l'avenir, mais peu à peu le second plan, qui est d'une éclatante beauté, s'éclaire à la lumière du passé et se dessine nettement à l'horizon lointain, et la gloire des derniers temps console abondamment des souffrances présentes et prochaines.

Osée est un prophète d'Ephraïm, mais il ne perd point de vue le royaume de Juda, et nous devons, en finissant, dire quelques mots sur les passages relatifs aux deux tribus qui étaient restées fidèles à la famille de David. Il y a une apparente contradiction entre la promesse faite à Juda I, 7, et les reproches et les menaces qui lui sont adressés dans tout le reste du livre (IV, 15; V, 5. 10. 12–15; VI, 4. 11; VIII, 14; XI, 11; XII, 1. 3), et sa dispersion, que suppose nécessairement l'annonce de son retour dans sa patrie (I, 11), s'accorde peu avec la miséricorde dont il doit être l'objet à l'époque où Israël sera enlevé et détruit sans miséricorde (I, 6. 7). Je ne sais comment Osée

s'expliquait à lui-même cette contradiction, quand il tâchait « de découvrir pour quel temps et dans quelles circonstances s'accompliraient les choses que lui révélait l'Esprit de Dieu. » Mais nous qui venons après l'événement, nous savons que peu d'années après la ruine complète d'Ephraïm, Juda échappa, sous Ezéchias et par un miracle de Dieu, à la ruine imminente dont le menaçait Sennacherib, et que ce royaume survécut de plus de 130 ans à celui des dix tribus; toutefois, dès les temps d'Osée, il était rongé intérieurement par la même corruption qui avait amené la ruine de Samarie, et aux yeux de Dieu pour qui les temps ne sont pas, ces deux peuples frères étaient également coupables, et méritaient les mêmes reproches et les mêmes châtimens.

I.

LES FAITS SYMBOLIQUES.

Le mariage d'Osée avec Gomer (ch. I) et ses relations avec une femme adultère (ch. III), d'une part, ont fourni un ample texte aux déclamations des incrédules et à leurs moqueries, et, d'autre part, ont été interprêtés de bien des manières différentes par les commentateurs croyans.

Ces deux faits sont symboliques; ils représentent à la fois les rapports de Jéhovah au peuple qu'il s'était choisi pour en faire une nation sainte et qu'il aimait de tout l'amour d'un époux pour son épouse, et l'infidélité de ce peuple qui adore les faux dieux et se passionne d'un amour adultère pour tout ce que son Dieu réprouve. Or, pour exprimer d'une manière extérieure et sensible ces relations, pour ainsi dire contre nature, entre un Dieu de sainteté et d'amour et un peuple tout souillé par le péché, il faut nécessairement sortir de l'ordre naturel et régulier, et comme

les liens du mariage sont, par leur intimité, les plus propres à reproduire aux yeux du monde, l'union de Dieu et de son église, il s'en suit que l'acte symbolique devra, en une manière quelconque, se trouver en conflit avec les lois morales qui régissent le mariage.

Mais à une première lecture, on dirait que Dieu n'ordonne à son prophète rien moins que d'épouser une courtisanne, qui continuera, pendant son mariage même, sa vie licencieuse. Un pareil ordre violerait ouvertement et directement toutes les lois divines et humaines, et serait en opposition complète avec tous nos sentimens de convenance et de délicatesse morale.

On a répondu que Gomer, en devenant la femme d'Osée, était par là même *retirée* du désordre. On aurait pu ajouter qu'une prostituée n'était pas de trop pour représenter le peuple d'Israël vivant dans l'idolâtrie et dans toute espèce de débordemens, et qu'un tel mariage n'est rien de plus extraordinaire que ce miracle journalier par lequel l'Esprit de Dieu, d'un Dieu dont le nom est trois fois saint, vient établir sa demeure dans l'âme pécheresse, qui se sent et qui est réellement digne d'une éternelle condamnation. Le Sauveur du monde n'a-t-il pas compté parmi les ancêtres de sa mère une Thamar, une Rahab? et n'a-t-il pas permis à une Madelaine d'arroser ses pieds de ses larmes et de les essuyer de ses cheveux, de les baiser et de les oindre d'huile? Serait-ce donc chose si monstrueuse qu'un de ces prophètes, par l'ordre de Dieu et dans un but spécial, eût pris pour épouse une femme de mauvaise vie, qui pouvait ainsi être arrachée à la mort éternelle? Et qui pourrait calculer l'impression d'étonnement et d'effroi qu'une telle alliance entre un homme bien connu par la pureté de ses mœurs, par sa piété, par sa mission divine, et une femme méprisée, aurait pu produire sur le peuple criminel qui en était témoin?

Toutefois, les interprètes ont reculé, et non sans raison, devant la supposition que Dieu ait donné un tel ordre à Osée, et nous verrons qu'en effet tel n'est pas le sens des paroles de Dieu. Mais le plus grand nombre des commentateurs, troublé par les attaques des incrédules, trompé par le premier sens que le texte présente à une lecture peu attentive, a eu recours à l'allégorie et n'a voulu voir dans ce récit qu'une parabole.

Cependant, il est évident que l'intention du prophète est de raconter un fait historique. Il reçoit des ordres de Dieu, il les exécute, il se marie, il devient père, Dieu lui dit les noms qu'il doit donner à ses enfans. Personne n'a mis en doute que le chapitre VIII d'Esaïe où il est question des enfans de ce prophète, ne dût être pris dans son sens naturel. Et l'on ne peut entendre allégoriquement le récit tout pareil d'Osée, sans ouvrir la porte à mille interprétations qui ne seraient pas plus arbitraires que celle-ci. D'ailleurs les prophètes ne parlaient-ils pas fréquemment au peuple par des actes symboliques, langage extraordinaire qui s'adresse à la fois aux sens et à l'âme, paraboles mises en action dont le sens caché ne se révélait qu'à ceux qui y prêtaient une sérieuse attention (Zach. VI, 9–15; Ez. IV, V; Jér. XIII, XXVII, XXXII, XLIII, 8–13; XVIII, etc.; I Rois, XXII, 11).

D'autres écrivains ne pouvant admettre, ni le sens allégorique, ni le sens historique, ont eu recours à la vision, et ont avancé que le prophète avait vu en esprit et dans une extase, se passer les faits qu'il rapporte. Mais les objections qui militent contre l'allégorie, subsistent également contre cette interprétation; rien n'indique que le récit doive être pris dans ce sens extraordinaire, et l'on ne saurait plus désormais à quels caractères reconnaître ce qui est vision et ce qui est histoire. D'ailleurs, une action qui serait condamnable dans la réalité, ne changerait pas de nature dans

l'extase, et si Osée avait fait un acte condamnable ou inconvenant en épousant une prostituée, la faute resterait la même quand bien même tout ne se serait passé qu'en esprit; car nous voyons saint Pierre, dans la vision rapportée Actes x, se refuser positivement à faire une chose qu'il croit un péché, et ne pas vouloir manger des viandes impures.

Osée nous raconte donc des faits réels et qui se sont passés dans le monde extérieur, au vu de chacun. Mais peut-on, sans faire violence au texte, ne pas admettre que le prophète a épousé, comme la lettre le dit, une femme de mauvaise vie? On le peut tellement, que si ce sens était le véritable, la correspondance entre Gomer et l'église juive en serait obscurcie et troublée, tandis que nous verrons tous les détails historiques et tous les discours des trois premiers chapitres, s'expliquer d'eux-mêmes et s'appuyer mutuellement, dès que l'on admet que Gomer était une païenne d'une vie honnête à l'époque de son mariage, et que c'est d'elle encore qu'il est question au chapitre troisième.

La principale difficulté réside dans ces mots : « *Prends* » *une femme de prostitutions* » (I, 2). Ils semblent en français et dans notre manière ordinaire de penser et de parler, ne pouvoir signifier autre chose que : « Epouse une femme » de mauvaise vie. » Mais les paroles qui suivent immédiatement : « *Parce que la terre se prostituera entièrement loin* » *de l'Eternel,* » ainsi que le langage constant des prophètes, nous prouvent assez que ce mot exprime bien moins la licence morale que la licence religieuse, le dérèglement des mœurs que l'abandon de l'Eternel et l'idolâtrie. L'ordre de Dieu peut donc être simplement d'épouser une païenne. Or, que tel en soit réellement le sens, c'est ce que prouvent les mots suivans : « *Et des enfans de prostitutions.* » Car les enfans auxquels il est fait ici allusion sont Jizréhel, Loruhama

et Loammi, que rien n'indique être nés d'une mère adultère, et qui bien au contraire représentent les fils légitimes de l'Eglise juive, qui sans doute sont châtiés pour un temps à cause de leurs fautes, mais à qui cependant appartiennent les promesses (II, 1. 25). « Prends dans cette terre d'idolâtrie une femme idolâtre, et les enfans que tu auras d'elle seront idolâtres comme leur mère et comme les enfans de leur siècle. »

Mais peut-être ces paroles de Dieu au prophète contiennent-elles un autre sens encore? Peut-être le mot de prostitution comprend-il ici, comme dans bien d'autres passages, la double notion d'idolâtrie et de mœurs déréglées? Ce que la jeune fille que devait épouser Osée n'était pas alors, elle pouvait le devenir plus tard par l'action corruptrice de ces cultes payens, où la licence des mœurs était la compagne obligée des fêtes. Par les mots énigmatiques de *femme de prostitutions*, Dieu donnait ainsi à entendre au prophète quelles seraient les tristes destinées de son mariage, et comment après quelques années de fidélité, sa femme succomberait aux séductions qui l'entouraient depuis son enfance.

Au commencement donc de son ministère (I, 2) et dans sa jeunesse, Osée reçut de son Dieu l'ordre de prendre pour femme, non une jeune fille craignant l'Eternel, telle qu'il y en avait certainement plusieurs encore en Israël, mais une jeune fille païenne de fait et de cœur; et en même temps Dieu lui demande le sacrifice de son bonheur terrestre, de sa paix et de sa joie domestique, que ruinera l'infidélité de sa femme. Il n'y a certainement dans cet ordre de Dieu rien qui puisse scandaliser des consciences bien autrement délicates que celles d'un Voltaire. Cependant, ce commandement a pour nous, modernes, quelque chose d'extraordinaire, parce que nous ne sommes plus accoutumés au langage par actes symboliques. Remarquons enfin que Dieu, en prévoyant le crime et en le faisant prédire,

ne contraint point à le commettre; si Gomer eût prêté l'oreille aux enseignemens d'Osée et à ses exhortations, elle lui serait restée fidèle et se serait convertie au vrai Dieu, et nous verrons combien il est probable qu'elle a terminé sa vie dans la repentance et la vraie foi.

Mais, nous objectera-t-on, la loi mosaïque interdisait tout mariage d'Israélite avec des infidèles (Ex. XXXIV, 15, 16, passage remarquable par le sens figuré des mots : *se prostituer après leurs dieux*; Deut. VII, 3. 4); et comment le même Dieu qui blâme dans sa parole Salomon d'avoir épousé des femmes idolâtres (I Rois XI), et dont les serviteurs Esdras et Néhémie font jurer à ceux de leurs frères qui avaient épousé des étrangères, de les renvoyer (Esdr. IX, X; Néh. XIII, 23-31), comment ce même Dieu peut-il ordonner à son prophète d'enfreindre la loi et d'épouser Gomer que nous disons avoir été une païenne. — Nous pourrions répondre que celui qui a fait la loi peut en dispenser qui il lui plaît. Mais cette réponse semblerait sans doute insuffisante; nous rappellerons donc, non pas tant les exemples de Ruth la Moabite qui épouse Booz, et de la fille de Pharaon qui devient la femme de Salomon (Ps. XLV), que celui de Samson qui agissait *de la part de l'Eternel* en prenant pour femme une païenne, malgré l'opposition de ses parens (Juges XIV, 4). La défense faite aux Hébreux de s'allier avec les idolâtres était une loi transitoire qui devait cesser au temps où les Gentils entreraient dans l'alliance, et elle ne s'appliquait pas aux cas où l'étranger abjurait son idolâtrie et devenait serviteur de Jéhovah, ainsi que l'a fait Gomer, selon toutes les probabilités, vers la fin de sa carrière terrestre.

—

La femme que prit Osée, est indiquée par son nom, ainsi que son père, ce que l'écrivain n'aurait pas fait si elle

eût été une femme de mauvaise vie. Elle s'appelait *Gomer*, qui veut dire *achevé*, *ruiné*, et le nom de son père est Diblajim, c'est-à-dire, à ce que l'on croit, *gâteau de figues*. Le peuple s'est corrompu dans sa prospérité et son bien-être temporel; maintenant c'est fait de lui, sa ruine est arrivée; toutefois il a en Jéhovah un *aide*, un *sauveur* (Osée), mais il lui est infidèle.

Le premier enfant d'Osée fut un fils qu'il nomma, selon l'ordre de Dieu, Jizréhel. Ce nom, qui signifie *Dieu disperse* (ou *sème*), était par le son presque identique, et par le sens entièrement opposé à Israël, *le combattant victorieux de Dieu*, et c'était en outre le nom de la résidence d'été des rois d'Ephraïm, de cette ville de Jizréhel, qui est souvent mentionnée dans l'histoire d'Elie, d'Achab et de Jéhu, et qui doit avoir été fréquemment souillée par des crimes et des actes de cruauté sous les rois de la maison de Jéhu. « Appelle son nom Jizréhel, dit Jéhova à Osée, car encore un » peu de temps et je vengerai sur la maison de Jéhu le sang » versé à Jizréhel, et je mettrai fin au royaume de la mai- » son d'Israël; et il arrivera qu'en ce jour-là je briserai » l'arc d'Israël dans la vallée de Jizréhel. » Ces menaces, dans lesquelles les noms de Jizréhel et d'Israël sont répétés avec l'intention évidente de les opposer l'un à l'autre, concernent, d'abord, la maison de Jéhu; et, en effet, à la mort de Jéroboam, les dix tribus furent pendant onze ans en proie à une anarchie, après laquelle Zacharie, le fils du dernier roi, ne monta sur le trône que pour en être précipité au bout de six mois. Ces menaces regardent ensuite le royaume d'Ephraïm qui, à dater de la mort de Jéroboam II, tomba dans une décadence de plus en plus rapide, et fut détruit enfin par Salmanasar. Cette prophétie indique en outre qu'Ephraïm sera vaincu et détruit dans les plaines de Jizréhel, soit qu'elle fasse allusion à une grande bataille dont l'histoire ne nous a pas gardé le souvenir, soit que

cette plaine ne soit nommée qu'à cause des nombreux combats qui s'y sont livrés. (1) Elle reparaît dans l'Apocalypse sous le nom *d'Armageddon*, ou *Montagne de Meguiddo* (XVI, 16).

Mais Israël peut être vaincu par ses ennemis et dispersé par toute la terre, qu'encore restera-t-il, selon les anciennes promesses, l'objet de la miséricorde et de la compassion de l'Eternel. Ainsi pensaient sans doute plusieurs des Ephraïmites, en entendant Osée leur expliquer les motifs pour lesquels il avait nommé son fils aîné Jizréhel. Cependant, Gomer donne au prophète un second enfant, une fille, symbole de faiblesse, et que Dieu lui-même nomme Loruhama, *non aimée, pour qui Dieu n'a point de miséricorde.* « Car, dit l'Eternel, je ne ferai plus désormais miséricorde » à la maison d'Israël, mais je l'enlèverai et la transporte» rai entièrement. » Et la dispersion des Juifs des dix tribus prouve assez que Dieu ne s'irrite pas en vain et que sa parole, en mal comme en bien, ne retourne pas à lui sans effet. Mais tandis que la première menace (I, 4-5) n'est tempérée par aucune promesse, la seconde qui est plus terrible, est suivie d'une grande consolation. Toutefois, cette grace ne fait que rendre plus amer encore pour les Ephraïmites impénitens, le châtiment qui leur est annoncé, car elle concerne leur ennemi, leur rival, Juda, et Juda seul. «Mais à la maison de Juda je ferai miséricorde, et je les »délivrerai par l'Eternel leur Dieu, et je ne les délivrerai »point par l'arc, ni par l'épée, ni par les combats, par les »chevaux ni par les cavaliers.» Ces paroles annoncent la délivrance de Juda et une délivrance qui se fera *par Jéhova* d'une manière paisible et extraordinaire, sans le concours de l'homme, *sans armées*, une délivrance semblable à celle des Hébreux captifs en Egypte. (Comparez les dernières et sublimes paroles qu'a prononcées Moïse, Deuter. XXXIII,

(1) Voyez Braëm, description de la Terre-Sainte, p. 37.

26–29, et qu'Osée paraît avoir eues en vue). Nous avons déjà dit que cette prophétie s'est accomplie, peu après la ruine de Samarie, sous Ezéchias, lorsque l'ange exterminateur détruisit en une nuit devant Jérusalem l'armée de Sennachérib. C'est à ce fait qu'elle se rapporte directement et en première ligne; mais elle est tout aussi vraie des Juifs captifs à Babylone, auxquels les rois de Perse accordèrent librement la permission de retourner dans leur patrie et qui étaient presque tous des deux tribus de Juda et de Benjamin. Cette même prophétie s'est accomplie dans un sens spirituel par le salut que Jésus-Christ, qui est *l'Eternel leur Dieu,* apporta à ces mêmes Juifs. Et elle s'accomplira à la fois spirituellement et temporellement lors du retour des Juifs convertis dans la terre de la promesse.

Cependant il restait encore un espoir pour ceux d'entre les Ephraïmites qui prêtaient une oreille attentive aux discours d'Osée : « Dieu nous dispersera, Dieu n'aura plus compassion de nous; mais après tout nous sommes son peuple, et de quelque courroux qu'un père soit enflammé contre son fils, encore celui-ci reste-t-il son enfant. » Or, Gomer mit au monde un troisième enfant, et Dieu le nomma Loammi, *non mon peuple.* — Il n'y a donc, semble-t-il, plus aucun espoir de pardon pour Ephraïm. Mais par une subite et remarquable péripétie, à la sentence foudroyante de condamnation : « Vous n'êtes plus mon peuple et je ne serai plus à vous, » succéde de magnifiques promesses qui s'adressent non plus à Juda seul, mais à Juda et Israël, et qui annoncent que la dispersion (Jizréhel) cessera, que Dieu fera de nouveau miséricorde (Ruhama), et que Ephraïm redeviendra le peuple de Dieu (Ammi). Cette prophétie (I, 10. 11; II, 1) est toute messianique. Elle contient plusieurs points très importans : 1° le nombre immense et incalculable des enfans d'Israël à une époque postérieure aux châtimens dénoncés dans les versets 4, 5, 6,

9. Osée s'appuie ici sur la promesse faite à Abraham, qu'il rappelle en propres termes : *Ta postérité sera comme le sable de la mer* (Gen. XXII, 16. 17 ; XXXII, 13), et qui a reçu un premier accomplissement spirituel dans l'innombrable postérité que l'église chrétienne a donnée et donne chaque jour encore au père des croyans ; 2° le retour d'Israël *dans le pays* qui n'appartient qu'à lui, *dans cette même contrée* où le prophète lui reproche ses crimes et lui annonce les châtimens et la dispersion qui l'attendent (Rom. IX, 26) ; 3° sa conversion à Dieu, et sa transformation en un peuple *d'enfans du Dieu fort et vivant*, or, pour naître de Dieu et devenir son enfant, il faut avoir reçu d'un Sauveur le pardon et la réconciliation, et posséder l'Esprit saint qui régénère ; 4° la fusion de Juda et d'Ephraïm en un seul peuple, laquelle a été préfigurée vaguement et imparfaitement, lors du retour de Babylone, par la réunion d'un petit nombre d'Hébreux des dix tribus à ceux de Juda et de Benjamin ; qui a été opérée dans un sens restreint par la conversion de Juifs des dix tribus qui ont cru au Sauveur et qui sont devenus membres d'un seul et même corps ; et qui s'achèvera à la fin des temps lors du retour du peuple hébreu en Judée ; 5° et enfin, la soumission de toutes les tribus à un seul et même chef, le Messie, dont Esdras, Néhémie, Zorobabel n'ont été que de très imparfaites figures. Le temps où toutes ces promesses recevront leur entier et complet accomplissement, est nommé *le jour de Jizréhel*. Le premier jour de Jizréhel est un jour sinistre de ruine et de *dispersion* ; le second, au contraire, sera celui où Dieu *sèmera* sa semence incorruptible (1 Pierre I, 23) dans les cœurs des Hébreux, et où Israël racheté fleurira et portera des fruits comme un champ ensemencé par Dieu. La plaine de Jizréhel est aussi remarquable par sa fertilité que par les batailles dont elle a été le théâtre.

Ici se termine la première section du livre d'Osée. Elle comprend en quelques lignes toutes les menaces et toutes les promesses qui concernaient la génération d'alors et les générations les plus reculées. Elle présente une gradation parfaite des moindres châtimens aux plus terribles, et d'une condamnation sans perspective de pardon (4-5), à des promesses qui absorbent la condamnation (10. 11; II, 1). Et enfin elle reprend les noms sinistres des trois enfans d'Osée pour les convertir en autant de noms de pardon et d'espérance.

—

Cependant Gomer, jusqu'alors fidèle à son mari, se laissa bientôt entraîner par le torrent, et Osée ne put la retenir dans la droite voie. Ce que Dieu avait dit d'elle lors de son mariage, se réalisa; elle se livra sans frein à ses passions, elle abandonna le prophète, dont la seule vue devait être pour elle un continuel reproche. Les Ephraïmites qui savaient par quels motifs Osée avait épousé Gomer, et se souvenaient que cette femme était un type d'Israël, lurent alors dans sa vie scandaleuse leur propre histoire; et leur conscience les accusait intérieurement, quand le prophète leur dit : « Plaidez avec votre mère, elle n'est plus ma femme et je ne suis plus son mari. »

Le chapitre II, 2-25, est l'explication des énigmatiques paroles du précédent. Quels sont les crimes qui attirent sur les Hébreux de tels châtimens? En quoi consisteront les maux qui doivent les frapper? Comment concilier les promesses et les menaces, et par quels chaînons inconnus les malédictions tiennent-elles aux bénédictions? Quels sont enfin les temps de paix et de gloire que le prophète annonce? Voilà les questions auxquelles il est répondu dans ce chapitre.

Mais auparavant Osée fait entendre un cri d'alarme, un appel à la repentance (2, 3, 4). Il s'adresse aux membres sains de la nation malade : « S'il est encore parmi ce peuple idolâtre quelques vrais Israélites, de quelque tribu qu'ils soient, et quelle que soit leur position sociale, qu'ils élèvent la voix et mettent sous les yeux de leur église ses égaremens et ses souillures ! *qu'ils plaident* contre elle, et qu'ils fassent tous leurs efforts pour la retirer de ses péchés, pour la sauver de la ruine qui la menace, et pour mettre leur propre âme à l'abri des châtimens qui frapperont avec elle *ses enfans* coupables. » Ces paroles d'Osée sont fort remarquables : elles indiquent quels sont, dans les temps de décadence de l'église, les devoirs de tous les vrais serviteurs de Dieu, elles les appellent tous à dévoiler les fautes de leur mère sans autre mission spéciale que l'ardeur de leur zèle et la pureté de leur foi. C'est là ce qu'ont fait nos réformateurs, et l'église romaine qui a méprisé leurs plaidoyers contre elle, sera frappée d'une ruine semblable à celle qu'Osée annonçait à l'église juive.

Après cet appel à la repentance, Osée expose avec sa brièveté ordinaire, en trois versets (5, 6, 7) : 1° le crime d'Israël ; il se prostitue, il adore les faux dieux auxquels il attribue les biens qu'il reçoit de Dieu (8), et il place sa confiance dans les peuples païens qui sont *ceux qu'il aime* ; il recherche leur alliance, et par le commerce ils lui font part de leurs richesses (12), tandis que l'église de Dieu ne doit pas s'enrichir des biens de la terre et des présens du monde ; — 2° le châtiment d'Israël ; il sera mis à l'étroit (Job III, 23), et serré de si près qu'il ne pourra pour ainsi dire remuer dans sa prison ni en sortir ; — 3° les heureux effets de ce châtiment, qui le convaincra qu'il n'y a pas de salut auprès des faux dieux ni des peuples païens, et qui lui inspirera une sincère repentance et un véritable désir de retourner vers l'Eternel, *son premier mari*. Cette con-

version par la souffrance est précisément l'anneau qui unit les menaces et les promesses du premier chapitre.—Notez tout ce qu'a de solennel le *parce que* du verset 5, et le *c'est pourquoi* du verset 6, avec le changement du discours indirect au direct, *je barrerai ton chemin*.—Ezéchiel, dans le chapitre XVI, a repris et développé les images des versets 3, 5, 7.

Osée vient d'exposer toute sa pensée; il va la développer, et il reprend les divers points qu'il a indiqués aux versets 5, 6, 7, pour les traiter avec détail et dans le même ordre du verset 8 à la fin du chapitre.

« L'Eternel comblait les Hébreux de ses biens, et abusant des grâces de Dieu, ils les tournaient en dissolution, oubliaient qui les leur donnait, et faisaient réellement et spirituellement, de *l'or et de l'argent* dont Dieu les enrichissait, *des idoles*. C'est pourquoi il les dépouillera complétement, *il leur ôtera* ces richesses qui *couvrent leur honte* en prêtant au vice un faux éclat de grandeur, il les jettera dans cette pauvreté qui rend le péché *hideux* aux yeux de tous, il *découvrira leur ignominie devant* leurs alliés, dont aucun ne les *sauvera* de la destruction (ruine du royaume de Samarie par Salmanasar). Leur *culte* cessera avec toutes leurs joies (dispersion des dix tribus par toute la terre, laquelle dure encore; captivité pour Juda). Leurs *vignes* et leurs *jardins* seront changés en *forêts* où demeureront les *bêtes sauvages* (par exemple, les lions qui dévoraient les colons étrangers dans la Samarie soumise aux Assyriens, 2 Rois XVII, 25). Ainsi seront *punis les longs jours des Bahalins*, de ce culte idolâtre qui a commencé peu après la mort de Josué (Juges II, 8-13), qui s'est perpétué à travers toute l'époque des Juges (III, 7; VI, 25; VIII, 33), jusques au temps de Samuel (1 Sam. VII, 4), qui n'avait sans doute pas cessé entièrement sous David et Salomon, et qui éclata avec plus de force que jamais sous Achab (1 Rois XVI, 31; XVIII, 18).

La punition sera proportionnée à la longueur de ces jours d'idolâtrie et de débauche, où Elle faisait *fumer l'encens* devant les idôles et *parée de ses joyaux s'en allait après ceux qu'elle aimait.... et m'oubliait!* dit l'Eternel. »

Tels sont les crimes, tels seront les châtimens, et voici les promesses.

La femme infidèle a été chassée dans ce désert dont Dieu l'avait menacée (II, 3). Et ici le prophète fait un admirable usage de l'histoire des Hébreux sous Moïse. Il représente l'Eternel, non point comme chassant dans sa colère les Israélites criminels hors de leur patrie et de la terre promise, mais comme les *attirant* par la persuasion loin d'une contrée qui est leur Egypte spirituelle, leur maison de servitude morale, et les *menant dans un désert*, l'Assyrie, le monde païen, qui sera pour eux un lieu de délivrance et de salut, et où *il leur parlera selon leur cœur* repentant et contrit (Esaïe XL, 12). *De là*, il leur *rendra leurs vignes*, leur patrie, ainsi que du désert de Sinaï, il a donné à leurs ancêtres ce même pays de Canaan; et le temps du *trouble*, c'est-à-dire de l'esclavage et de la repentance, sera précisément celui où leurs cœurs réconciliés avec Dieu comprendront qu'il y a encore un repos pour eux dans ce monde et un repos bien plus doux encore dans le monde à venir. *La vallée de Hacor* ou du trouble, par laquelle les Hébreux sous Josué montèrent des plaines arides du Jourdain et de Jérico sur les belles et fertiles montagnes de la terre promise, et qui était aussi célèbre en Israël par la faute et le châtiment de Hacan (Josué VII), et par la victoire décisive qui suivit (Ibid. VII) que par sa grande fertilité (Esaïe LXV, 10), deviendra *la porte de l'espérance*, le chemin vers l'avenir de paix et de sainteté qui est réservé à Israël renouvelé. Alors les Hébreux *chanteront*, en chœurs qui se répondent l'un à l'autre, des chants de salut et de victoire

pareils à ce cantique de Moïse [1] que le peuple *au temps de sa jeunesse* chanta sur les bords de la mer Rouge (Exode xv; Esaïe xii; Apoc. xv, 3). *En ce jour-là* (que préfigurent confusément les temps d'Esdras et de Néhémie et ceux des Maccabées, et qui est dans son sens spirituel l'époque de la venue de Jésus-Christ, et dans son sens plein et complet celle du rétablissement futur des Hébreux dans la Judée), en ce jour là, l'église reconnaîtra pour son *époux l'Eternel*, qu'elle abandonnait aux temps d'Osée comme s'il eût été un faux Dieu et *Bahal* l'Eternel. L'attachement du peuple à Jéhova (Mich. v, 13; Zach. xiii, 2; Exode xxiii, 13) sera tel que loin d'être continuellement tenté de se détourner de lui, on n'entendra plus même prononcer *les noms des Bahalins* (vrai des Maccabées, de l'église chrétienne, des derniers temps). Et lorsque l'Esprit de Dieu aura épanché dans les cœurs des vrais Israélites un tel amour pour Dieu et une telle obéissance à sa loi, ce rétablissement de l'ordre au dedans de l'homme sera accompagné et suivi d'une merveilleuse révolution dans la nature (selon les pressentimens de Job v, 23, et selon la prophétie de Moïse, Levit. xxvi, 3 et suivans, qu'Esaïe et la plupart des prophètes ont reprise et développée avec Osée, et qui reparaît sous un jour plus brillant et mystérieux encore dans l'épître aux Romains viii, 19 et suivans). Dieu *traitera alliance avec les bêtes féroces des champs, avec les oiseaux des cieux*, les sauterelles et les insectes destructeurs, *avec les reptiles de la terre.* En même temps la paix régnera parmi les hommes dans la terre sainte et les contrées voisines, et les fidèles *reposeront en sûreté* sans avoir de guerre ni d'invasions à redouter (Michée iv, 10, 11). Toute inimitié, tout combat cessera et dans le cœur de l'homme et dans le monde physique et dans la société; le mal sera vaincu dans toutes ces sphères,

(1) Olshausen. De l'interprétation biblique, p. 41.

qui sont au point de vue biblique intimément unies les unes aux autres, et ne forment qu'un seul tout. Toutes choses seront faites nouvelles, il ne sera plus fait mention des fautes passées de l'épouse de Dieu et de son ancienne alliance. Régénérée, faite une autre créature, elle deviendra la fiancée de l'Eternel par une alliance toute nouvelle; *l'Eternel l'épousera pour toujours,* et il lui apportera en présens de noces, *la justice et le droit, la grâce et la miséricorde,* ou, selon le langage de saint Jean, la vérité et la grâce (Jean I, 14); *il l'aimera d'un amour inaltérable,* et le but de cette alliance sera : *La connaissance* de l'Eternel, sa communication à l'âme fidèle. »

Osée achève sa prédiction messianique par un tableau (21-23) qui surpasse certainement en beauté littéraire tout ce que les poètes profanes pourraient opposer de semblable. Le prophète efface en quelque sorte toutes les menaces qu'il vient de prononcer et contre son peuple et contre la terre elle-même, et peint à nos yeux comme un fleuve de bénédictions qui découle de Dieu et s'abaisse par les cieux et la nature terrestre vers Israël, mais qui ne descend de degrés en degrés qu'aux successives et bienveillantes intercessions des créatures les unes pour les autres. « *Alors j'exaucerai, dit l'Eternel*, alors sera le temps de l'exaucement (Es. LVIII, 9). Et *les cieux* m'imploreront en faveur de la terre et *je les exaucerai,* et *la terre* implorera les cieux en faveur du froment, du vin et de l'huile, et *les cieux l'exauceront.* Et *le froment, et le vin et l'huile* imploreront la terre en faveur de Jizréhel, et *la terre les exaucera.* Et *Jizréhel,* qui est le terme où viennent aboutir ces bénédictions, implorera le froment, le vin et l'huile, *qui l'exauceront. Et je sèmerai cette divine semence* (Jizréhel) *sur la terre, et j'aimerai celle qui n'est point aimée* (Loruhama), *et je dirai à celui qui n'était pas mon peuple* (Loammi) : *Mon*

peuple, et il me dira : Mon Dieu. » Ainsi l'amour de Dieu pour l'homme retournera enfin de l'homme à Dieu.

—

Gomer se livrait loin d'Osée à tous les plaisirs qui peuvent se trouver loin de Dieu, quand elle vit arriver dans la maison de son amant, le prophète qui annonce son intention de la reprendre chez lui. Il l'achète comme une esclave, au prix de 30 sicles, dont 15 en argent et 15 en orge. Il la prend dans sa maison et lui dit : « *Pendant une longue suite de jours tu demeureras chez moi,* car tu es ma femme (Deut. xxi, 13), *tu ne t'abandonneras plus et tu ne seras à aucun homme, et moi aussi je n'aurai aucun commerce avec toi,* tu n'auras ni amant ni mari. » (1)

(1) Au moment de livrer ces pages à l'impression, nous trouvons dans l'ouvrage allemand d'Hoffmann (La prophétie et son accomplissement dans l'ancien et dans le nouveau Testament, 1841), une explication des trois premiers chapitres d'Osée, conforme à la nôtre. Hoffmann pense aussi que la femme dont il est fait mention au chap. iii, est la même que Gomer. Il traduit le premier verset ainsi : « Va et aime de nouveau » comme ta femme celle qui était aimée de son mari et qui » était adultère. » — Il ajoute que, d'après ii Rois vii, 1, on peut admettre que dans les tems ordinaires l'épha d'orge valait un sicle, et que le prix de 15 sicles et de 15 éphas d'orge équivaut à 30 sicles ou à 30 éphas d'orge; que d'après Exode xvi, 16. 36, un homer ou la dixième partie d'un épha était la nourriture d'un jour pour un homme, et que l'orge était l'aliment des pauvres; qu'ainsi Gomer était tombée dans une telle pauvreté, qu'elle consent à abandonner sa mauvaise vie pour avoir du pain d'orge pendant 300 jours. Mais ces 300 jours ont probablement un sens figuré; les semaines saintes depuis le premier jour du mois Abib jusqu'à la Pentecôte, comprenaient 65 jours, qui, additionnés aux 300, forment une année so-

Quels étaient les motifs de cette singulière conduite d'Osée? Il avait reçu l'ordre de Dieu d'agir ainsi, et il devait obéir; mais cet ordre répondait aux secrètes pensées de son cœur. Osée pouvait-il avoir effacé de son souvenir sa jeune femme, et ne pas la suivre de ses prières au sein même de ses égaremens? Il l'aimait encore au fond de son cœur, quand Dieu lui commanda de *l'aimer de nouveau*, et cet ordre signifiait plutôt : « Déclare aux yeux de tous, fais éclater par un acte manifeste l'affection sainte et pleine de tristesse que tu as gardée pour ta femme infidèle. » Mais le véritable amour veut la vraie félicité de la personne qui en est l'objet : Osée cherche comment il pourra ramener au bien la malheureuse Gomer, et Dieu lui en révèle les moyens. Elle rentrera dans la maison de son mari, elle y sera soumise à l'action salutaire de la foi et de la piété; mais elle sera privée de toute espèce de joies, afin que dans son isolement et sa tristesse elle rentre en elle-même et se tourne enfin vers le vrai Dieu. Or, nous ne mettons pas en doute que Gomer n'ait achevé ses jours en digne femme d'un prophète, le type semble l'exiger.

Le type, disons-nous; car la vie entière de Gomer et la conduite du prophète à son égard depuis leur mariage jusques à leur mort devaient être symboliques. L'Eternel semblait oublier son épouse adultère et la laisser vivre au

laire; et l'Eternel semble dire par Osée à son peuple : « Pendant 300 jours je me tiendrai loin de vous et vous abandonnerai à votre affliction et à vos souffrances, mais après cela viendront les semaines saintes qui commencent l'année nouvelle et avec lesquelles recommenceront aussi les temps de bénédictions, de sainteté et de paix. » C'est au commencement de l'année qu'Israël est sorti d'Egypte; c'est au commencement de l'année qu'il est entré dans Canaan. — Nous avons emprunté plus haut à Hoffmann l'explication des noms de Gomer et de son père.

gré de ses passions. Mais il n'en était rien; tandis qu'elle adorait les faux dieux et leur offrait *ces gâteaux de raisin* qui étaient en grand usage dans les cultes païens et surtout en Phénicie (Jér. VII, 18), Jéhova l'aimait encore de cet amour dont Osée aimait sa femme adultère, et qui lui inspirait un ardent désir de la sauver de la mort. Un temps viendra donc où Jéhova reprendra sous sa discipline les Israélites qui, pour leur perdition, sont maintenant libres de tout joug : «*Pendant une longue suite de jours, ils n'auront ni rois, ni grands, ni culte* du vrai Dieu, ni culte des *idoles* ou des colonnes (2 Rois III, 2; X, 26. 27), ni l'*éphod* du souverain sacrificateur, ni les *théraphins* des prêtres païens.» Ils seront comme Gomer dans la maison d'Osée, sans joies permises et sans joies illicites, ils seront privés de la communion spirituelle de l'Eternel et des fêtes sensuelles de Bahal, ils n'auront plus aucun moyen de connaître la volonté de Dieu et l'avenir, ni par l'éphod d'Aaron (1 Sam. XXIII, 9. 10), ni par les théraphins (2 Rois XXXII, 24; Ezéch. XXI, 26; Zach. X, 2), statues fatidiques de diverses grandeurs (Gen. XXI, 34, et 1 Sam. XIX, 13), qui étaient censées rendre des oracles et répondre aux questions qu'on leur adressait touchant l'avenir (Jér. II, 27; Hab. II, 19; Es. XL, 20; XLIV, 15).

Nous plaçons les faits racontés au chap. III, vers la fin du règne de Jéroboam II, et nous voyons dans l'interrègne qui suivit sa mort, un premier et partiel accomplissement de la prophétie que nous venons d'expliquer. Alors, en effet, Ephraïm se trouva *sans roi*, et une telle anarchie qui était un fait inouï en Israël depuis Saül, et qui fut accompagnée de désordres de tout genre (IV), dut être considérée comme un gage de l'entière réalisation des menaces du prophète.

Ces menaces s'accomplirent d'une manière plus frappante pendant la captivité d'Assyrie et de Babylone; alors il n'y

eut ni *roi* ni *culte*. Cependant des prophètes consolaient encore les exilés et leur montraient dans un avenir prochain des temps meilleurs.

La prophétie ne s'est réalisée en plein que par la dispersion des Juifs dans toutes les contrées de la terre, et par l'état politique et moral où ils sont depuis nombre de siècles. Ils habitent bien réellement *dans le désert* (II, 3. 14); partout ils ont perdu et leur existence politique et nationale, et leur culte; ils n'adorent point Jéhova, puisque Jéhova c'est Jésus-Christ, qu'ils rejètent; mais ils n'adorent pas non plus de faux dieux; ils sont comme une femme qui n'a ni mari ni amant. Bien plus, sans être esclaves, ils sont partout traités en esclaves, soumis à des gouvernemens étrangers, humiliés par les lois, opprimés par les hommes. Et cependant leur nation subsiste toujours, intacte, vivace, et attendant depuis plus de 18 et de 27 siècles ce que Dieu fera d'elle, telle que Gomer prisonnière dans la maison de son mari et comptant les longs jours de sa réclusion. Quel saisissant tableau de l'état actuel des Juifs dans ces quelques mots prononcés il y a 2600 ans : « Sans roi et sans grands, » sans sacrifices et sans idoles, sans éphod et sans théra- » phins! »

Cependant Gomer ne restera pas jusques à sa mort captive chez son mari, Israël qui ne doit pas se fondre dans les peuples au milieu desquels il demeure, ne restera pas non plus dans sa servitude présente. Son séjour dans le désert, nous le savons, est un temps de repentance, le temps d'une longue et insensible purification (II, 14-17). « Après » cela les enfans d'Israël se convertiront et rechercheront » l'Eternel leur Dieu, et ils révéreront l'Eternel et sa bonté » vers la fin des jours. » Cette prophétie reproduit et compléte en un point capital les prophéties semblables de I, 10. 11, II, 1, et de II, 7 et 14-23; elle dit que le *chef* unique que se donneront les douze tribus réunies sera *David*, celui

dont David était à la fois le type et l'ancêtre (Jér. xxx, 9; Ez. xxxiv, 23; xxxvii, 24). Ajoutons que, comme les Ephraïmites auxquels Osée prophétisait, s'étaient soustraits à la domination de la maison de David, il y avait dans cette prédiction l'indirecte condamnation de leur révolte politique et un appel à reconnaître leur faute et à quitter le culte des veaux d'or pour celui du temple de Jérusalem.

II.

LES PROPHÉTIES.

1. *L'interrègne.*

Jéroboam II est mort et il n'a point de successeurs; le royaume est livré à une complète anarchie; toutes les passions criminelles se déchaînent; tous les crimes souillent le pays; l'idolâtrie païenne règne en plein. Cependant Juda, soumis à Hozias, était fidèle à Jéhova, mais le roi comme le peuple penchait vers la rébellion.

La prophétie contenue dans le ch. IV, est le premier et partiel accomplissement de celle de III, 4: Ephraïm est sans roi.

Dieu avait dit aux Ephraïmites croyans de plaider contre leur peuple adultère (II, 2). Ici c'est lui-même qui intente *le procès aux habitans de cette terre* sainte dont la possession avait été accordée à la foi et garantie à la fidélité et à la sainteté, et où l'on cherche en vain *la vérité*, *l'amour et la connaissance de Dieu.* — IV, 1.

« Parjure, mensonge, meurtre, vol, adultère, [tous] les crimes débordent, le sang versé par l'assassin touche le sang. Aussi la terre de Jéhova sera-t-elle dans le deuil, et tous les habitans dans la langueur, jusques aux bêtes des champs et aux oiseaux des cieux; les poissons même

périront dans les lacs » (Soph. I, 2. 3). Tant est intime la connexion entre la nature et l'homme! et la stérilité actuelle de la Palestine atteste que les menaces de Dieu ne sont pas de vains mots. — IV, 2. 3.

« Et au milieu de cette corruption générale, qui doit plus tard envahir Juda (Jér. VII, 9), *il n'est personne qui plaide* la cause de Dieu, *personne qui reprenne* le peuple et lui reproche ses péchés. S'il se trouve quelques *prêtres* pieux qui tentent de le faire, *ton peuple,* dit l'Eternel à Osée, ne s'humilie point à leur voix, il veut les réduire au silence (Amos V, 10. 13; Es. XXX, 10. 11), il leur résiste en face et *conteste* avec eux; rébellion criminelle qui, d'après la loi, mérite la peine de mort (Deut. XVII, 12), et rappelle la révolte de Coré et de Dathan (Nomb. XVI; Ps. CVI, 16. 17). » — IV, 4.

« Aussi, continue l'Eternel, qui s'adresse maintenant au coupable lui-même, *tu vas* trébucher et *tomber* (V, 5; XIV, 1), ô Ephraïm, *en plein jour;* au milieu de ta course tu vas être emmené en captivité. *Et le prophète*, impuissant contre de tels désordres, *tombera avec toi dans la nuit* de l'exil, défaillera et n'élèvera plus la voix. *Et je réduirai au silence ta mère* (II, 2) toujours rebelle, *je détruirai ta nation.* Et pourquoi la détruirai-je? Parce qu'*elle est sans connaissance de Dieu. Tu as méprisé la connaissance et je te mépriserai*, te rejèterai, *tu ne seras plus sacrificateur;* aux temps du Messie, d'autres que toi formeront la race sacerdotale (I Pierre, II, 9). Mais tu ne t'arrêteras pas à ce degré du crime; tu en viendras jusques à *oublier* entièrement *la loi de ton Dieu*, et alors, *j'oublierai moi aussi tes enfans*, qui non seulement n'entreront pas dans l'alliance nouvelle, mais qui, disséminés parmi les peuples idolâtres, se perdront en quelque sorte au milieu d'eux et se souviendront à peine qu'ils sont descendus d'ancêtres hébreux. — Je les bénis en *les multipliant*, en leur donnant de nombreuses

familles et en faisant d'eux un grand peuple; mais *plus ils se multiplient, plus ils pèchent contre moi, et aussi je changerai leur gloire en ignominie.* » — IV, 5-7.

« *On se nourrit des péchés de mon peuple* : les prêtres, loin de chercher à les réprimer, en font leur profit par les sacrifices pour le péché que mange le sacrificateur (Levit. VI, 17. 25-30), *ils ne désirent que de voir les crimes* se multiplier toujours plus. Ils ne valent pas mieux que le *peuple*, et aussi partageront-ils sa *punition* (Es. XXIV, 2). *Ils mangeront* la chair des victimes *et ne seront pas rassasiés* (Levit, XXVI, 6; Michée VI, 14; Aggée I, 6). *Ils se prostitueront et ils ne multiplieront point. Car ils ont abandonné* le culte de *l'Eternel*, eux qui devaient y ramener le peuple. » — IV, 8-10.

« *L'idolâtrie* et les *dérèglemens* qui l'accompagnent *rendent insensé. Le peuple* dans son aveuglement *interroge* sur l'avenir *des morceaux de bois* (théraphins), *et des bâtons* (des verges, des flèches, tombant d'un certain côté et d'une certaine manière; la rabdomantie; Ez. XXI, 26)! *L'Esprit de fornication le fait errer* (Zach. XIII, 2; Es. XIX, 14; 1 Rois XXII, 23; Nomb. V, 14). Les sacrifices païens *sur les sommets des montagnes, à l'ombre* fraîche des grands *arbres* leur plaisent mieux que mon culte austère (Deut. XVI, 21; XII, 2 etc.). Mais tandis qu'*ils se retirent à l'écart avec les prêtresses des idoles, leurs filles et leurs jeunes épouses* laissées sans surveillance et séduites par de tels exemples, s'abandonnent au crime; ils s'irritent contre elles et ils voudraient les châtier; mais *je ne les punirai point*, car elles ne sont point les vrais coupables. *Ce peuple insensé se précipite dans la ruine.* » — IV, 11-14.

« Si *Israël* se perd ainsi par ses péchés, que du moins *Juda* ne suive pas son exemple, comme il l'avait fait précédemment sous Joram (2 Rois VIII, 18), et comme il le fera bientôt sous Achaz (id. XVI, 3). Qu'il ne franchisse pas

ses frontières pour *aller à Guilgal* (Osée IX, 15; XIII, 12; Amos IV, 4; V, 5) et pour *monter à* Bethel, à cette *maison de Dieu* transformée en une *maison de vanité (Bethaven)* ; et s'il ne croit plus au vrai Dieu, qu'il se garde de *jurer* en hypocrite *par le Dieu vivant*, comme le fait Ephraïm (Es. XLVIII, 1; Ez. XX, 39; Amos VIII, 14; Soph. I, 5; etc). Qu'il fasse attention au châtiment *d'Israël*, *genisse rebelle*, impatiente de tout joug, se refusant à tout service (Deut. XXXII, 15), que *l'Eternel va mener paître* (ironiquement) en lui laissant toute liberté, loin de son étable, dans l'immense *désert* (II, 14), où elle sera exposée sans défense, *comme* le plus faible *agneau*, à la dent des bêtes sauvages. *Ephraïm s'est associé* par une intime et indissoluble alliance *aux faux dieux ;* ô Juda, *abandonne-le* à son sort et n'aie rien de commun avec lui; il est incorrigible. Il ne quitte les festins que pour se livrer sans frein à de criminelles voluptés; *ses grands (ses boucliers*, Ps. XLVII, 10) sont les premiers à *rechercher les choses honteuses,* à les poursuivre avec ardeur. Mais *le vent* va l'enlever *sur ses aîles* dans le désert (Esaïe LVII, 13), et alors Ephraïm *rougira de ses sacrifices.* »—IV, 15-19.— Ces derniers versets sont d'une grande énergie; les images pleines de force et de vie se succèdent en des phrases d'une excessive brièveté.

2. *Le rétablissement de la royauté.*

Menahem succède à deux rois qui n'ont occupé le trône que quelques mois; mais « il fait ce qui est mauvais devant l'Eternel. » Hosias à Jérusalem s'est détourné de la droite voie et a voulu usurper les fonctions de sacrificateur.

En étudiant la prophétie précédente, on y voit comme le reflet d'un temps d'anarchie. Osée s'y adresse à une multitude confuse dans laquelle il y a sans doute des prêtres et des grands, mais qui n'obéit à aucun chef. Ici l'ordre est

rétabli; dès la première ligne, on voit à leur place les sacrificateurs et la maison royale. Mais la corruption morale n'en est pas moins grande, le peuple ne s'est point converti à Dieu, même les châtimens qui le menacent, sont plus imminens que pendant l'anarchie, et au *plaidoyer* (IV, 1) succède *le jugement* (V, 1). Juda, de son côté, qui semblait naguères meilleur qu'Israël (IV, 15), est devenu son égal (V, 5. 10. 12. 15; VI, 4. 11). D'ailleurs Galaad (VI, 8; comp. à XII, 12) n'a point encore été dévasté par Tiglat Piléser.

« *Ecoutez, prêtres, maison d'Israël, maison du roi; le jugement* du procès de l'Eternel *va être prononcé contre vous.* Car vous n'avez repris votre autorité que pour séduire le peuple; en deçà comme au delà du Jourdain *(Mitspa* et *Thabor)*, vous lui êtes *un piége*, au lieu de vous tenir en sentinelle *(Mitspa)* pour l'avertir du danger (Es. LII, 8; LXII, 6; Jér. VI, 17; Ez. III, 17), et vous profitez de votre élévation sociale *(Thabor)* pour l'enlacer dans *vos filets* (VI, 9). Ils continuent comme du passé à *amonceler sacrifices* sur sacrifices et *transgressions* sur transgressions. *Mais moi, je suis leur discipline à eux tous,* je les châtierai (V, 12–14), et si possible les ramènerai au bien par mes châtimens (V, 15; VI, 1 et suivans). Ils ne me trompent point par leur apparente piété (V, 2. 6); *mais je connais Ephraïm, Israël ne m'est point caché;* Ephraïm a adoré les faux dieux et il a séduit Israël, les neuf autres tribus, qui se sont également *souillées*. Malgré les reproches des prophètes et les malheurs qui les ont déjà frappés, ils poursuivent *un train de vie qui ne leur permet pas de retourner à leur Dieu; car* ils sont possédés *de l'esprit de prostitution et ils ne connaissent point l'Eternel*. Et loin de s'humilier, ils redressent la tête, *leur orgueil* qui se peint *sur leur visage témoigne* contre eux. Aussi *tomberont-ils à cause de leurs iniquités et Juda va tomber avec eux*. Alors dans leur détresse ils retourneront vers *l'Eternel,*

ils iront à lui *avec leurs victimes, mais ils ne le trouveront pas, il s'est retiré d'eux. Ils ont été infidèles à l'Eternel,* la nation s'est livrée au culte des faux dieux, elle ne donne à Dieu que *des enfans qui ne lui appartiennent pas* (I-III). *La prochaine lune* les verra *consumés* par l'ennemi *avec leurs biens* » (prophétie accomplie par l'invasion de Pul, que Menahem détourna en payant un tribut de *mille talens d'argent,* par celle de Tiglat Piléser sous Pékach, et par celle de Salmanasar). « Voici, l'ennemi est là, déjà il a traversé tout Ephraïm, déjà il touche aux frontières de *Benjamin; Guibha* la ville de Saül, et *Rama* celle de Samuel, sont saisies d'effroi, l'antique *Béthel,* aujourd'hui souillée, est dans l'angoisse. La chute d'Ephraïm sera une ruine complète, *une* entière *désolation;* alors *je prouverai* que je fais ce que je dis et que mes paroles sont *certaines.* » — V, 1-9.

« Juda périra sous les *flots de ma colère,* parce que *ses grands,* tout en ayant l'air de me rester fidèles, élargissent contre leur conscience les commandemens de ma loi et en *déplacent les bornes* (Deut. XIX, 14; Prov. XXII, 28); *et Ephraïm est accablé, écrasé par un juste jugement, parce qu'il marche* au gré de ses caprices *selon des lois* qu'il s'est données lui-même. Aussi *moi, je suis* dès maintenant *à Ephraïm* ce qu'est aux étoffes *la teigne* qui les ronge en secret et rapidement; *à Juda* ce qu'est la *vermoulure* au bois qu'elle altère lentement et qu'on dirait entier, mais qui est pourri intérieurement et qui se brise au moindre effort. *Et* lorsque enfin *Ephraïm verra sa maladie et Juda sa plaie,* que feront-ils? S'adresseront-ils à Celui qui les a frappés et qui seul peut les guérir? Non, non, *Ephraïm s'en ira vers Assur* (VII, 11; VIII, 9; XII, 2; XI, 5; IX, 3; voyez Menahem II Rois XV, 19), et Juda enverra *vers un roi* étranger et ennemi, vers son *adversaire* (X, 6; Ps. XXXV, 1; voyez Achaz, II Rois XVI, 7. 8; Es. VII). Mais ces hommes ne seront d'aucun *secours,* car moi qui ai miné intérieurement

et en secret les forces des deux criminels, *moi*, *moi*, l'Eternel, *je les déchirerai comme un lion* au jour du châtiment, *je m'en irai les emportant* dans le désert, *et nul ne m'ôtera ma proie*. *Je m'en irai* (v, 6), je quitterai la terre, *je retournerai en mon lieu* dans les cieux [1]; je retirerai les signes de ma présence, ma gloire (schekina) n'apparaîtra plus dans le lieu très saint, le souverain sacrificateur ne consultera plus l'éphod, je ne susciterai plus de prophètes, *jusqu'à ce qu'*Ephraïm et Juda *se reconnaissent coupables et cherchent ma face.* »—v, 10-15.— Cette dernière prédiction est la répétition, sous une autre forme, de III, 4. 5.

« Les Hébreux, en effet, ne persisteront pas dans leur aveuglement; un temps viendra (captivité de Babylone, soumission aux Romains à l'époque de Jésus-Christ, relèvement futur de la nation juive) où *dans leur détresse ils me chercheront* non plus des lèvres (v, 6), mais sincèrement et pour ainsi dire *chaque matin* dès leur réveil. Ils s'exhorteront les uns les autres à *venir à Celui qui les a déchirés et qui les veut guérir*. Ils se sentiront comme anéantis par l'excès de leurs souffrances; en tant que nation ils n'existent plus; en tant qu'individus, ils ne sont que péchés et misères; ils sont morts. Mais, diront-ils, *l'Eternel nous rendra la vie dans deux jours, et au troisième il nous rétablira*; l'œuvre de notre résurrection (Rom. XI, 15) ne sera pas celle d'une longue suite de générations; notre médecin est le Tout-Puissant, et s'il veut faire grâce, il se hâte de secourir. » Et ici le prophète qui met ces paroles dans la bouche des Juifs repentans, ne soupçonnait peut-être pas lui-même combien sa prédiction était littéralement exacte; car la guérison et la résurrection, non seulement des Juifs mais de tous les peuples de la terre, s'est opérée dans les trois

(1) Ce passage rappelle involontairement Astrée remontant de la terre au ciel à la fin de l'âge d'argent.

jours de la mort de Jésus-Christ sur la croix et de sa sortie du tombeau. « *Et nous vivrons en sa présence,* » ajoute le texte; en effet, par la foi au Sauveur, les membres du nouvel Israël ont été rendus participans du Saint-Esprit qui est la vie éternelle, et ils marchent en la présence de Dieu. « *Car nous connaîtrons l'Eternel* de cette connaissance qui est tout amour, *et nous nous efforcerons de le connaître toujours plus.* Il se révèlera alors pleinement à nous; car maintenant il ne luit point encore sur le monde, qui est plongé dans la nuit; il éclairera l'orient et *son œuvre aura l'éclat du jour* arrivé à sa perfection (Prov. IV, 18). Et *sa venue* nous restaurera après nos douleurs, *comme la pluie* ranime la nature après la sécheresse, et il sera pour nous, que l'affliction a labourés et changés en une terre bien préparée, ce qu'est *la pluie de l'arrière-saison* pour les champs ensemencés. » — V, 15; VI, 1-3.

« Mais telles ne sont point aujourd'hui les dispositions d'Ephraïm et de Juda : en vain l'Eternel les bénit ou les châtie, les menace ou leur parle avec amour (Es. V, 4; Mich. VI, 3. 4), *leur piété* ne consiste qu'en de passagers mouvemens de repentir. Pour sauver leur âme, Il cherche à les remplir d'une sainte frayeur, *à les frapper* du glaive *de la prophétie*, à *les faire mourir* au péché *par les paroles de sa bouche* (Es. XLIX, 2; Hébr. IV, 22; Apoc. I, 16). Mais tout est inutile, *les jugemens* qui leur ont été dénoncés et qu'ils n'écartent point par leur retour à Dieu, s'exécuteront et *viendront à la lumière* (Soph. III, 5). Sans doute ils offrent à l'Eternel des *sacrifices*, et croient ainsi lui être agréables et l'apaiser, mais *l'holocauste* n'est rien sans la *connaissance* de Dieu et *la miséricorde* (Es. I, 11; Ps. XL, 6; LI, 16-18). Sans doute encore, ils habitent la terre de la promesse; mais Adam aussi demeurait dans le Paradis, quand il a désobéi à Dieu, et il en a été chassé; et vous, *vous transgressez comme Adam l'alliance*, c'est *là*, dans la

terre même de l'Eternel, que *vous vous rebellez contre lui*, vous en serez expulsés. » — VI, 4–7.

Osée termine cette prophétie par quelques phrases brisées qui semblent indiquer son découragement et le sentiment qu'il a de l'inutilité de son œuvre. Parcourant en esprit la Judée, il signale d'entre toutes les contrées rebelles à Jéhova, *Galaad* (dont la principale ville était Mitspa V, 1), comme n'étant qu'*iniquité* (XII, 12), et comme *toute pleine de sang*. C'est avec le secours de 50 Galaadites que Pékach s'empara du trône, et Galaad fut un des pays ravagés par Tiglat Piléser (II Rois XV, 25. 29). D'entre toutes les classes de la société, Osée signale ensuite comme les plus coupables les *sacrificateurs*: semblables aux *bandes de voleurs* qui *complottent* contre la vie des passans, ils épient les Ephraïmites qui se rendent *par la grande route de Sichem* à Jérusalem pour y adorer le vrai Dieu [1], ils les détournent de leur projet par leurs honteuses séductions, et les attirent aux autels du veau d'or de Béthel (V, 1). Enfin Osée qui, dans tous ces versets, 4–11, revient sur ce qu'il a dit au ch. V, finit par rappeler (V, 3–5) en quelques mots les crimes odieux d'Israël et le châtiment qu'a mérité Juda. — VI, 8-11.

3. *L'approche de la ruine.*

Hosée a monté sur le trône pour en être chassé après neuf ans. Salmanasar, dans une première expédition, s'est emparé du royaume d'Ephraïm, auquel il a imposé un tribut, et l'on suppose que c'est alors qu'il a détruit, après une bataille décisive, la ville d'Arbel en Galilée (X, 14;

(1) Ce passage, qui est interprété fort diversement, serait-il peut-être une allusion à ce qui est dit Juges IX, 24, « des chefs de Sichem qui pillaient tous ceux qui passaient par le chemin près d'eux? »

1 Macc. IX, 2). Mais bientôt Hosée s'est lassé de payer ce tribut, et à l'imitation de ses prédécesseurs qui cherchaient leur force auprès des grandes puissances voisines, il a fait alliance avec l'Egypte (VII, 11; XII, 2). C'est entre la première et la seconde et dernière invasion de Salmanasar, que les interprètes placent les prophéties contenues dans les chap. VII–XIV. La ruine d'Ephraïm est imminente : Israël est un vieillard débile qui va mourir (VII, 9) ; l'ennemi qui doit le frapper du coup mortel, vient déjà comme un aigle (VIII, 1).

Ces huit derniers chapitres se divisent en trois parties principales :

A) L'une qui est toute de reproches et de menaces (VII–IX, 1–9.)

B) L'autre (IX, 10-17; X, XI), dans laquelle il y a plus de menaces que de reproches; mais déjà les menaces sont entremêlées de quelques exhortations à la repentance (X, 11–12), et tempérées par de faibles lueurs d'espérances (XI, 8-11).

C) La troisième (XII-XIV) qui fait succéder aux reproches les plus poignants, aux menaces les plus certaines (XII–XIII) de magnifiques promesses (XIV).

A) Cette première partie se divise en paragraphes qui sont à peu près de la même longueur et qui s'enchaînent intimément les uns aux autres. Après des reproches et des menaces générales (VII, 1. 2), Osée dépeint : 1° l'ardeur des passions criminelles qui brûlent dans tous les cœurs, et l'affreuse corruption de toutes les classes de la société; VII, 3-7 (crimes en Ephraïm) ; 2° leur aveuglement, leur stupide sécurité, leur absurde confiance en l'homme, VII, 8–12 (relations criminelles d'Ephraïm avec les étrangers) ; 3° leur résistance ouverte à l'Eternel, VII, 13-16 (rapport d'Ephraïm à Dieu) ; 4° l'approche de la ruine, et leur fausse repentance qui ne peut écarter le juste châtiment, VIII, 1-6;

5° la certitude et la nature de leur châtiment, VIII, 7–10 ; 6° la vraie cause de leur ruine à laquelle ils ne veulent pas croire, VIII, 7–14 ; 7° mais leurs joies insensées vont faire place aux plus grandes douleurs, IX, 1-6 ; 8° car le jour de la visitation est arrivé, IX, 7–9. Ainsi dans les trois premières strophes, le prophète s'élève contre des péchés de plus en plus grands ; et dans les suivantes il annonce le châtiment, qui d'abord se présente à l'horison et effraie sans convertir, et qui bientôt éclate. Remarquons que les dernières paroles de chaque strophe annoncent le sujet de la suivante.

« Lorsque dans mon amour et mon inépuisable miséricorde j'ai fait une dernière tentative pour *guérir mon peuple* et le ramener à moi, la grandeur de la plaie s'est dévoilée en plein, *l'iniquité d'Ephraïm et les méchancetés de Samarie se sont manifestées. Ils font le mensonge* (1 Jean III, 9, faire le péché) ; mes ennemis secrets me *volent* les ames de mes enfans par d'adroites séductions *dans l'intérieur* des maisons, mes ennemis déclarés me les *ravissent* aux yeux de tous et *en rase campagne. Et ils se disent dans leurs cœurs que je ne me souviens pas de toute leur méchanceté. Maintenant leurs méfaits les enveloppent* de toutes parts comme autant de témoins, ils sont tous *devant mes yeux.* » — VII, 1-2.

« Les inférieurs flattent les honteuses passions du *roi* et des *grands ;* et *tous*, les grands et les petits, les pauvres et les riches, tous sont consumés d'une ardeur *adultère* pour les faux dieux et les voluptés. Moins ardent est le feu qu'*allume dans son four le boulanger ;* leurs passions s'enflamment de plus en plus, et ils s'y complaisent comme en une chose bonne et légitime ; ils attendent paisiblement que le moment soit venu de satisfaire leurs désirs, semblables au *boulanger* qui après qu'il a *pétri la pâte* et tandis que son four se chauffe, dort en paix jusques au moment où *la pâte est levée* et où il achève son travail en mettant les pains au

four. Le jour de fête de *notre roi*, du roi d'Israël, est un jour de débauches et de trahison : *le vin* ajoute à toutes les passions un surcroît d'ardeur, *les grands sont malades d'ivresse*, et le roi *fait signe de la main* pour les inviter à boire, *à des moqueurs* qui se jouent de lui; en s'énivrant à sa table, ils couvent *dans leur cœur* des pensées de révolte et de meurtre, que rien ne fait pressentir, mais qui bientôt apparaissent au grand jour; ils tuent le matin le roi avec lequel ils ont bu dans la nuit, ainsi *le four* chauffé le soir ne trahit point au dehors sa chaleur pendant la nuit, mais *au matin il en sort des flammes* ardentes. Les passions des Ephraïmites ont toute *la violence de ces flammes;* ils ont consumé, *dévoré*, comme un incendie, *leurs juges* (leurs princes); *tous leurs rois*, Zacharie, Scallum, Pekachja, Pekach *ont péri* par l'épée de conspirateurs, et au milieu de cette corruption et de cette anarchie, *il n'est personne qui crie à moi.* » — VII, 3-7.

« C'est vers *les peuples* étrangers, vers les païens, qu'*Ephraïm* se tourne dans ses angoisses; mon dessein avait été d'isoler mon peuple de tous ses voisins et de le maintenir pur dans cet isolement (Lev. XX, 24), mais Ephraïm *s'est mêlé* avec les Assyriens et les Egyptiens. Loin de trouver auprès d'eux force et secours, il est consumé par eux, comme l'est par le feu *un gâteau qu'on ne tourne pas* (Jér. XLVIII, 11); la moitié du royaume a déjà été dévastée et détruite par Tiglat Pileser, sans qu'Ephraïm ait voulu *se tourner* vers son Dieu qui seul peut le sauver. *Les étrangers*, Syriens (2 Rois XIII, 7), Philistins (Es. IX, 11), Assyriens (2 Rois XV, 19. 29), *ont dévoré sa force, et il ne le remarque pas; ses cheveux ont blanchi, et il n'en sait rien*; tout lui annonce sa mort prochaine, et il ne prend garde à rien. Malade désespéré (Amos VI, 6. 11), il persévère dans son orgueilleuse confiance à lui-même, et *sa présomption témoigne contre lui* (V, 5). Telle *qu'une colombe stupide* qui

n'évite aucun piége et se jette dans les filets qu'on lui tend, *il va chercher secours auprès de* ses ennemis en *Egypte* (Hosée, II Rois XVII, 4), en *Assyrie* (Menahem, II Rois XV, 19). Mais quand il prendra son vol vers ces contrées, *je jèterai sur lui le filet* (V, 1; Ez. XII, 13; XVII, 20, etc), *et je le ferai tomber, comme l'oiseau* que la flèche atteint au milieu *des airs*, quand il se croyait en sûreté. *Je le châtierai selon ce qui lui est enseigné* par les livres de Moïse et par les prophètes [1] *dans son assemblée.* » — VII, 8-11.

« *Malheur à eux! car ils m'ont fui; ruine sur eux! car ils ont péché contre moi. Je les avais rachetés* d'Egypte par Moïse dans les temps anciens (Deut. VII, 8, etc.; Mich. VI, 4), des Syriens par Jéroboam II dans les temps récens; *et cependant ils prononcent contre moi des mensonges*, ils veulent me cacher leur idolâtrie (II Rois XVII, 9), ils ne sont point droits envers moi (Ps. LXXXVII, 36), ils m'environnent de mensonges (XII, 1. 2), et suivent les mensonges de leurs pères (Amos II, 4). *Quand ils hurlent* d'angoisse *sur leur lit*, *ce n'est point à moi qu'ils crient* (Juges III, 9, 15, etc.; I Sam. XII, 10, etc.). *Ils ne s'inquiètent que de leur nourriture et se détournent de moi*. Je leur accorde des bénédictions temporelles, *je fortifie et dirige leurs bras* (sous Jéroboam II), *et ils pensent du mal contre moi!* Quand une voie les a conduits vers la ruine, ils *l'abandonnent* et en cherchent une autre, mais jamais ils ne prennent celle qui seule mène *à moi. Ils sont comme un arc sans force* qui n'est d'aucun service (Ps. LXXVIII, 57), on dirait parfois qu'ils vont se tourner vers moi, mais leur piété est semblable à la rosée du matin (VI, 4). Aussi *leurs grands périront-ils par l'épée,* et les autres

[1] Trace remarquable d'assemblées religieuses où les Dix tribus étaient instruites des châtimens dont Dieu menaçait les pécheurs.

seront *couverts de confusion* dans la nouvelle maison de servitude où ils vont être emmenés. » — VII, 13-16.

Le moment fatal est là. « *Prophète, la trompette à la bouche! Tel qu'un aigle, l'ennemi* (Salmanasar) *se précipite sur la maison de l'Eternel... Ils crieront à moi...*, mais en vain, car *ils se sont fait sans moi et des rois et des idoles* (II, 8; XIII, 2). *C'est ton veau d'or, ô Samarie, qui est la cause de ton exil* et de ta ruine (X, 15); tu ne l'as pas emprunté aux païens (comme Baal, Astarté, Moloch); *c'est toi Israël*, le peuple élu, *qui l'as inventé! aussi sera-t-il brisé en pièces.* » — VIII, 1-6.

« Ephraïm ne fait que *semer du vent* (XII, 2; Prov. XXII, 8), et à l'époque décisive de la moisson il *récolte la tempête*; le voilà pauvre de Dieu, riche en malédictions, pauvre même en *blé*, en biens de la terre (IV, 5), ou si, dans sa longue carrière, il a recueilli quelque peu de richesses, elles seront la proie des *étrangers. Israël est* déjà *consumé* (VII, 8. 9), il est déjà *parmi les Gentils comme un vase méprisé. Ils sont montés vers Assur* malgré mes ordres, et *tels qu'un onagre* qui ne supporte aucun frein; *Ephraïm* a acheté par *ses présens* l'alliance des païens (2 Rois XV, 19; XVII, 4). Eh bien! je l'empêcherai de courir ainsi de tous les côtés et d'envoyer des *présens* à tous les *peuples* voisins, je les rappellerai de cette dispersion (II, 14), *je les rassemblerai* (dit le Seigneur avec ironie, IV, 16), et *ils se reposeront un peu du tribut* qu'ils paient *au grand roi* d'Assyrie » (2 Rois XVII, 3. 4). — VIII, 7-10.

« Et pourquoi ces châtimens? pourquoi tous ces crimes et un tel état de corruption? C'est qu'*Ephraïm* a rejeté la religion révélée pour s'en faire une de sa façon, qu'il a refusé d'adorer le vrai Dieu à Jérusalem, et qu'il a voulu l'adorer sous l'image d'un veau d'or; *il a multiplié ses autels* pour suivre son cœur mauvais, et *ses autels l'ont fait pécher davantage encore* (IV, 15). *Je lui prescrivais mes lois en grand nombre, et il les a regardées comme une chose qui ne le concer-*

nait point. Malgré sa révolte ouverte contre moi, il vit dans une profonde sécurité : il s'appuie d'abord sur *les sacrifices qu'il m'offre*, mais ce ne sont que des occasions de *faire bonne chair* (Jean VI, 26) et non des expiations du péché, et *aussi retournera-t-il en servitude* (Deut. XXVIII, 68). Il s'appuie ensuite sur ses *palais*, et *Juda*, partageant la même folie, *élève des villes fortes* (Es. XXII, 8–10; 2 Chron. XXVI, 15-17); mais à quoi servent les forteresses quand ceux qui les défendent *ont oublié Dieu? J'enverrai*, selon la prophétie d'Amos, I, 11, *un feu qui consumera les villes de Juda quand il aura dévoré les palais d'Ephraïm.* » — VIII, 11-14.

« *Ne te livre donc point*, comme tu le fais, *aux joies des païens*; car tu es bien plus criminel qu'eux, ô peuple élu, et il n'est plus de joie pour toi qui as abandonné ton Dieu et qui, au lieu de lui rendre grâces des biens qu'il t'accorde, offres d'impurs sacrifices *auprès de tes aires* (I, 2; II, 5. 8). Mais voici le temps vient où ils ne se nourriront plus de *leur froment* et ne savoureront plus *leurs vins excellens* (Amos V, 11; Soph. I, 13). *Ils vont quitter* leur patrie (V, 14; II, 14, etc.), *la terre de l'Eternel*, et *aller en exil en Egypte* (VII, 16; VIII, 13), *en Assyrie*, *où ils mangeront des viandes souillées* (Ez. IV, 13; Amos VII, 17). Là, *plus de sacrifices* (III, 4), ils voudraient en offrir qu'ils ne le pourront pas; leurs repas, n'étant plus sanctifiés, seront comme *des repas de deuil* (Deut. XXVI, 14; 2 Sam. III, 35); *leur pain* ne leur servira que de nourriture et *n'entrera plus dans le temple de l'Eternel*. Plus de fêtes solennelles! *et que ferez-vous aux jours* où vous devriez les célébrer (III, 4)? Vous serez *ensevelis* dans la maison de servitude, et *vos* anciennes *demeures* seront envahies par *les épines*. » — IX, 1–6.

« *Les jours de la visitation sont venus* (V, 9; VII, 13; VIII, 13). Alors *Israël verra que si les prophètes étaient*, comme il le prétendait, *des insensés*, ils l'étaient de douleur, *à cause de l'énormité de sa faute et de tous ses crimes odieux. Ephraïm*

croyait veiller comme *la sentinelle*, se tenir en garde contre ses ennemis et avoir à ses côtés pour protecteur *mon Dieu;* lui qui prenait les âmes des simples dans les rets du mensonge (v, 1; vi, 9), il accusait *le prophète* de l'Eternel *d'être un filet d'oiseleur tendu sur tous ses chemins;* lui dont la vie n'est qu'une longue chaîne de crimes odieux, prétendait que le prophète était comme *un objet* souillé et *odieux dans la maison de l'Eternel.* Leur corruption ne le cède point à celle *de Guibha* (Jug. xix, xx), *leur punition* sera aussi terrible. » — ix, 7-9.

B) Les chap. ix, 10-17, x et xi, se rattachent bien plus intimément à ceux qui précèdent immédiatement qu'aux trois derniers. Osée reproduit ses chefs d'accusation contre Ephraïm, mais les menaces débordent de toutes parts, et le tableau du châtiment déroulé à demi en viii et en ix, 1-9, se déploie maintenant dans son entier. Cependant, une fois parvenu à ce degré extrême de souffrance, Osée commence à se retourner vers l'espérance.

Le prophète fait usage de l'histoire du peuple hébreu dans deux buts différens : pour rappeler à ses concitoyens l'amour tout extraordinaire que le Seigneur a témoigné aux Israélites et les bienfaits de tout genre qu'ils ont reçus de lui, et pour relever par le contraste l'ingratitude dont ils se sont rendus dès l'origine et dont ils se rendent chaque jour encore coupables envers lui. Les menaces prédominent dans la première partie, ix, 10-17; x, 1-10; puis elles se mêlent à des encouragemens, à des exhortations à la repentance, x, 11-15, et enfin, après avoir été reproduites avec une énergie toute nouvelle, elles disparaissent entièrement devant la miséricorde et la promesse qui éclatent en quelques paroles d'une force extraordinaire, xi.

Les reproches sont d'abord présentés dans deux strophes à peu près d'égale longueur, dont les images prin-

cipales sont empruntées à la comparaison antique de Joseph (Gen. XLIX, 22, etc.; Deut. XXXIII, 13 et suivans), à un arbre vigoureux et fertile, et d'Israël à une vigne (Ps. LXXX, 8 et suivans). La première strophe, IX, 10-17, annonce aux Ephraïmites leur ruine en tant que nation, et leur réduction par les guerres et l'esclavage à un petit nombre d'hommes errant parmi les nations. La seconde leur prédit la ruine de leur état et de leur religion. Ces deux strophes ont d'ailleurs la même marche et le même mouvement : IX, 10, correspond à X, 1, et IX, 15, à X, 9.

Les exhortations qui sont fort courtes, X, 11-12 sont comprises entre deux menaces. Cette petite section emprunte ses images au labourage.

Enfin la dernière section contient d'abord une magnifique opposition de l'amour de Dieu et de l'ingratitude d'Israël XI, 1-4; — puis l'annonce réitérée du châtiment, qui sera un exil en Egypte et en Assyrie, XI, 5-7; — et enfin l'expression de toute la miséricorde de Dieu et la certitude d'un pardon après le châtiment XI, 8-11.

« Ainsi qu'un voyageur qui traverse un aride *désert*, serait réjoui d'y *trouver* des *grappes de raisin*, ainsi j'avais mis ma joie en *Israël* (Ex. II, 25; IV, 25; Deut. IV, 37; Amos III, 2) qui, dans sa captivité d'Egypte et son séjour au désert, m'invoquait comme le seul vrai Dieu, et qui était le seul arbre verdoyant et fécond dans l'immense désert de l'humanité païenne (Michée VII, 1). *Les premiers fruits* que ce jeune arbre avait produits *au printemps* étaient bons et sains: les Hébreux qui campaient autour de Sinaï avaient accepté mes lois et mes ordonnances, et je m'en étais réjoui. Mais ils portaient alors déjà dans leurs cœurs tous les germes du mal qui s'est déployé en plein dans la suite des siècles et qui fait la ruine d'Ephraïm; déjà dans le désert la nation élue

s'est souillée avec les adorateurs de *Bahal Péhor* et les filles de Moab (Nomb. xxv); d'une souillure dont elle ne s'était point encore nettoyée au temps même de Josué (Jos. xxii, 17). Or, Ephraïm a commis de siècle en siècle l'iniquité de Péhor : il a adoré des faux dieux, et s'est livré à toute espèce de dérèglemens; aussi ses enfans, qui sont *sa gloire*, vont périr dans les combats et être emmenés captifs, ils *s'envoleront* loin d'elle *avec la rapidité de l'oiseau*, et même le temps vient où la nation ne se multipliera plus (iv, 10), et où les familles seront détruites jusques dans leurs derniers rejetons. Ou *si* les pères *élèvent* encore *des enfants, je les en priverai et nul d'entre ceux-ci n'atteindra l'âge mûr. Malheur à eux*, car ils se sont retirés de moi (vii, 13), mais malheur surtout à eux *lorsque moi je me retirerai d'eux.—Ephraïm, aussi loin que je regarde du côté de Tyr, est une plantation d'arbres faite dans un sol excellent*, et je n'aurais pu lui donner une plus belle patrie ni un plus grand accroissement. Hélas! tout cela n'empêchera pas qu'*Ephraïm* ne doive *conduire ses enfants à* la rencontre de *celui qui les égorgera*. Aussi, *ô Eternel, donne leur*... mais que te demanderai-je pour eux, et *que leur donneras-tu?.... donne leur de ne point avoir d'enfants, de n'en point allaiter;* fais-leur la grâce de les priver du bienfait qu'ils demanderaient dans d'autres temps avec le plus d'ardeur. Mais combien leurs châtimens sont mérités, et combien grands sont leurs péchés! Ils répètent à *Guilgal* l'iniquité de Péhor (iv, 15; xii, 12); *c'est à Guilgal que je les hais*. Aussi *les chasserai-je de ma maison*, comme une épouse infidèle; *je leur retirerai mon amour* (ii, 2). Déjà l'arbre d'*Ephraïm est frappé* d'une blessure mortelle, déjà *sèche sa racine*, déjà ses branches *sont stériles. Mon Dieu*, qui n'est plus le leur, *les rejettera, ils seront errants parmi les nations.* »—xi, 10-17

« *Israël est une vigne vigoureuse qui produit des fruits* en abondance (Ps. LXXX, 9). Mais plus je l'ai béni, plus il a abusé de mes bienfaits et tourné mes grâces en dissolution. *Je multipliais ses familles, il multipliait ses autels,* et plus *j'embellissais leur patrie, plus ils embellissaient leurs statues* (IV, 7; XI, 10). Ils ont cru pouvoir *partager leur cœur* entre moi et les faux dieux, mais ils vont subir le rude châtiment de leur révolte contre moi. *Il* (l'ennemi qui n'est pas nommé, Assur) *va renverser leurs autels, déchirer leurs statues. Alors ils diront :* « *Nous n'avons point de roi, car nous n'avons point craint l'Eternel* notre roi tout puissant, et *que* peut *pour nous le roi* que nous nous sommes donné contre l'ordre de Dieu et que Dieu ne protége point (VIII, 4)? » *Ils disent des paroles* qui n'ont ni sens ni valeur, *ils jurent faussement, ils s'allient* aux païens. Aussi de la terre fertile où je les avais plantés, *germera le châtiment sur les sillons de* leurs propres *champs*, *comme* une abondante moisson *d'herbes amères.* — *Les habitants de Samarie tremblent pour leurs vaches* (terme de mépris pour veaux d'or) *de Bethel; le peuple mène deuil sur son idole* (ironiquement), et les prêtres qui se croient des sacrificateurs de Jehova et qui sont de vrais *prêtres des idoles, s'effraient pour ce glorieux* veau d'or, parce qu'il va *être transporté..., transporté en Assyrie en présent au roi ennemi* (V, 13); alors *Ephraïm rougira* de son absurde idolâtrie. Au jour de la ruine qui approche, *le roi de Samarie* sera *comme un léger morceau de bois* qu'*un torrent* emporte de son lieu, *les hauts lieux de Bethel* et de Guilgal, *qui sont le péché d'Israël, seront détruits, l'épine et le chardon croîtront sur leurs autels,* et les habitants reconnaissant dans de tels malheurs les châtiments du Dieu de sainteté dont ils ont éveillé la colère, crieront, dans leur épouvante, *aux montagnes : Couvrez-nous, et aux côteaux : Tombez sur nous* (Es. II, 19; Jér. VIII, 3; Luc XXIII, 30;

Apoc. vi, 15). *Israël, tes péchés surpassent ceux de Guibha* au temps des Juges (IX, 9; Juges XIX). Le lieu où *ils demeurent,* tout leur pays (des Israélites) est un Guibha (VI, 7), tous sont corrompus comme l'étaient les habitans de cette ville; *et la guerre* que je vais faire *aux impies, ne les atteindrait pas* dans leur demeure souillée? *Selon que je l'ai résolu, je les châtierai; et les peuples se rassembleront contre eux* (Mich. IV, 11; Zach. XII, 5), *lorsque je les lierai à cause de leurs deux iniquités* (Am. II, 6; peut-être leur idolâtrie et leurs dérèglemens). » — X, 1-10.

« Je lierai *Ephraïm*, l'adorateur de la genisse de Béthel (X, 5); je lierai *cette genisse* (Am. IV, 1) qui ne veut pas de joug et qui n'*aime* que le travail facile de *fouler le grain* (Deut. XXV, 4). Je ferai plier *son cou superbe* (Mich. II, 3), *elle devra tirer la charrue, Juda labourera, Jacob hersera.* Toutefois, il en est *temps* encore, vous pouvez encore échapper au joug de l'ennemi: revenez à Dieu, *semez la justice et vous moissonnerez la grâce; rompez le champ* inculte de votre âme, détruisez-en les mauvaises herbes, ouvrez-le aux influences des cieux; *il est temps*, plus que temps pour vous *de chercher* enfin *l'Eternel pour qu'il vienne et fasse pleuvoir sur vous la justice* (Es. XLV, 8; Ps. LXXXV, 11-12); vous rejetiez le joug de Dieu qui est léger, et vous pensiez être libres en ne faisant que votre volonté; mais la vie du pécheur est un rude travail, et *vous labouriez* péniblement. Et que labouriez-vous? *L'iniquité, et vous avez moissonné l'injustice, et vous avez mangé les fruits du mensonge. Car tu t'es confié en tes* propres *voies, en la multitude de tes guerriers. Aussi un* grand *tumulte va s'élever parmi ton peuple, et tes forteresses vont être renversées comme Arbel l'a été par Salman, la mère y fut écrasée avec l'enfant!* Voilà les maux que vous attire votre culte du veau d'or. Et votre *roi* vous sera enlevé *à l'aube du jour* fatal, il vous précédera dans la captivité. (2 Rois XVII, 4-6.) » — X, 11-15.

« *Quand Israël était jeune, je l'aimai* comme Dieu sait aimer, je le nommai *mon fils* et *l'appelai de l'Egypte* (Ex. IV, 22; Deut. IV, 37; Jér. II, 2; Ez. XVI). *Mais on les appelait et ils s'éloignaient de ceux que je leur envoyais* (de Moïse et des prophètes), *ils sacrifiaient à Bahal et encensaient les statues. J'ai appris à marcher à Ephraïm et je le tenais par la main* avec toute la sollicitude d'une mère pour son petit enfant (Deut. I, 31; XXXII, 11–12). *Mais ils n'ont point pris garde que c'était moi qui leur venais* en aide dans toutes leurs détresses, et qui les guérissais de tous leurs maux (VI, 1; VII, 1). *J'ai attiré à moi*, j'ai conduit ce peuple tel qu'une genisse que son maître affectionne, *avec des cordeaux de douceur et des liens d'amitié; je lui enlevais moi-même* pour ainsi dire *la bride de la bouche et lui présentais* de mes mains *la nourriture.* — Mais *ils n'ont pas voulu retourner à moi.* Ne devront-ils donc pas *retourner en Egypte, et l'Assyrien ne sera-t-il pas leur roi? L'épée sévira dans leurs villes et brisera leurs portes et dévorera, à cause des résolutions* impies et insensées auxquelles ils se sont arrêtés. *Mon peuple tient ferme à sa rébellion contre moi; on leur crie de se retourner vers le Très haut, mais nul d'entre eux ne l'exalte. — Comment te traiterai-je, Ephraïm?* Faudra-t-il donc, *ô Israël*, que *je te livre* à l'ennemi? Comment pourrais-je, moi qui t'ai tant aimé, *te traiter comme Adma, te détruire comme Tseboïm* (Deut. XXIX, 23)? *Mon cœur* s'y refuse et *s'agite en moi, toutes mes compassions s'enflamment en même temps. Je n'exécuterai point l'ardeur de ma colère, je ne détruirai pas Ephraïm entièrement; car je suis Dieu et non un homme, je suis le Saint* (Es. XII, 6) *au milieu de toi* qui participes de ma sainteté et qu'elle protège contre mes jugemens, *je ne viendrai pas* avec colère. Je disperserai sans doute mon peuple sur toute la surface de la terre; mais un jour (I, 10. 11; II, 14–23; III, 5) j'élèverai parmi les nations ma voix puissante, *je rugirai comme un lion*, et à l'ouïe de cet appel, les Israélites, *saisis* à la fois *de crainte*

et de joie, *accourront* à moi *depuis l'occident* (Es. XXVII, 13; LX, 8; Zach. X, 10), *ils accourront comme des oiseaux hors de l'Egypte, comme des colombes hors d'Assyrie, et je les ferai habiter* en paix *dans leurs demeures, a dit l'Eternel.* » — XI.

C) Les chapitres XII, XIII, XIV ont plus d'un trait de ressemblance avec la section précédente; dans ces deux prophéties, Osée fait un grand usage de l'histoire d'Israël, et dans les deux il commence par les reproches pour finir par les promesses. Mais ces sections n'ont point le même sens, le même but: la première veut, par l'histoire, convaincre Israël d'ingratitude, tandis que dans la dernière l'histoire doit enseigner au peuple le chemin de la repentance; celle-là présente la ruine imminente d'Ephraïm comme une juste punition de sa vie tout entière; celle-ci, au contraire, montre dans le châtiment l'épreuve salutaire qui purifie et qui conduit à une toute nouvelle existence; dans l'une parle la justice du Dieu trois fois saint, qui ne fait entendre que vers la fin la voix de sa miséricorde; dans l'autre sans doute, la justice foudroie les rebelles de ses coups les plus terribles (XIII, 7. 8. 15. 16, etc.), puisque ils persévèrent dans leur impénitence (XII, 1. 2), mais souvent aussi le Dieu très saint supprime les menaces, et les éclats de son tonnerre ne font qu'interrompre quelques instans le discours que la miséricorde divine adresse au peuple.

Cette prophétie est, comme la précédente, postérieure à l'alliance d'Hosée avec l'Egypte (XII, 2), et elle a peut-être précédé de peu la prise de Samarie, sans qu'on puisse toutefois supposer qu'elle ait été prononcée pendant le siége même. La ruine est imminente, mais la sécurité est encore complète (XII, 2. 9; XIII, 2).

Cette prophétie se divise en cinq paragraphes, qui sont à-peu-près d'égale longueur.

« 1. Le châtiment est certain, toutefois la repentance a une puissance si merveilleuse qu'elle pourrait encore forcer

Dieu à pardonner. » Ce premier paragraphe (xii, 1-7) concerne Ephraïm et Juda ; les suivans ont plus spécialement en vue Ephraïm.

« 2. 3. Mais le peuple ne se repentira pas, il est trop endurci pour cela ; il sera donc châtié, il fuira dans le désert, il retournera dans la maison de servitude; mais c'est dans ses malheurs qu'il retournera vers Dieu et que Dieu le délivrera. » Ces idées sont développées dans deux paragraphes xii, 8-15, et xiii, 1-8, qui se correspondent (xii, 10, et xiii, 4), et qui contiennent des reproches spéciaux (amour des biens de la terre xii, 8-9, et idolâtrie, xiii, 1-3), l'annonce du châtiment (xii, 10 ; xiii, 3), l'assurance de l'amour que Dieu a pour son peuple, et l'indication, par des exemples historiques, des salutaires conséquences du châtiment (xii, 10, 11, 13, 14 ; xiii, 4-5). Cependant quelque soit la miséricorde de Dieu, sa justice subsiste en plein ; sa vengeance sera terrible (xii, 15 ; xiii, 7-8).

« 4. Le châtiment est justement mérité; il est certain ; et les coupables, ne comprenant point les vues de Dieu, ne feront rien pour abréger leur temps d'épreuve. Mais lui, l'Eternel, délivrera... toutefois après que la sentence de condamnation aura reçu son entière exécution. »—xiii, 9-16.

« 5. Alors il pardonnera, guérira, aimera, bénira en Dieu » — xiv, 1-8.

« 1. *Ephraïm m'a entouré de mensonge et la maison d'Israël de tromperie ;* ils font semblant de se réunir autour de moi pour m'adorer, mais ce n'est point moi qu'ils servent ni recherchent. *Et Juda continue à errer* de droite et de gauche et à courir après les faux dieux, lui au milieu de qui demeure *le Dieu fort,* le Dieu trois fois *saint,* immuable et *fidèle* (xi, 9). *Ephraïm,* qui voit les dangers qui l'entourent, *se nourrit de vaines espérances* (viii, 7 ; Prov. xv, 14 ; Es. xliv, 20), et ne cherche du secours qu'auprès des

hommes et des païens, il appelle à lui *Assur*, et bientôt le perfide *envoie des présents* précieux au roi *d'Egypte;* il ment et à Dieu et aux hommes. L'Eternel plaide depuis long-temps contre Ephraïm (IV, 1), *et il va plaider aussi contre Juda,* qui s'est rendu aussi coupable que Ephraïm (IV, 15). La nation entière *(Jacob)* recevra le juste châtiment de ses péchés. Et cependant Jacob avait été préparé de Dieu à de grandes et extraordinaires destinées. *Dès sa naissance, il avait supplanté son frère aîné* : quoique le cadet de la famille humaine, il avait devancé toutes les nations en connaissance de Dieu et en sainteté. *Et dans son âge mûr, il avait triomphé de Dieu même.* C'était dans un moment de grand danger; Jacob venait à la rencontre de son frère à qui il avait enlevé par un subterfuge la bénédiction paternelle, et qui avait déclaré hautement son intention de se venger en le faisant mourir; mais pendant cette nuit en Peniel, Jacob contraignit Dieu par la sincérité de sa repentance, par ses *pleurs* et l'ardeur de ses prières à lui accorder *son pardon,* et à le sauver de la mort. Oh, pourquoi ses fils ne suivent-ils pas son exemple, et dans un danger semblable ne luttent-ils pas avec l'Ange, et ne le forcent-ils pas à les bénir. Il est encore pour nous des maisons de Dieu *(Bethel)*, le Dieu qui s'est révélé à Jacob près de Bethel, est prêt encore à *nous y parler. Car il est le* Tout-Puissant *(le Dieu des armées)*, et l'immuable *(celui qui est). Toi donc, convertis toi à ton Dieu, garde la miséricorde et la justice, et espère continuellement en ton Dieu.* »— XII, 1-7.

« 2. Mais c'est Ephraïm surtout qui est coupable, c'est lui surtout que mes menaces concernent. Il s'est rendu semblable aux peuples criminels qu'il devait détruire et remplacer; *il est un Cananéen,* tout occupé d'amasser des trésors par le commerce (comme les Phéniciens), et recourant, pour s'enrichir, à *la fraude* et à *la fourberie* (Am. VIII, 5;

Michée VI, 11), et il est fier et content de *ses richesses*, et se dit que si en les acquérant il a commis quelques *infidélités*, ce ne sont pas là de vrais *péchés*, qui puissent attirer sur lui la colère de Dieu (Zach. XI, 5). Mais quelque grands que soient tes péchés, je suis encore *ton Dieu*, je le suis *depuis ton séjour en Egypte*, je le suis maintenant que je prépare ta ruine, et c'est dans mon amour pour toi que je vais te faire sortir de ton pays et te rejeter dans le désert où *tu vivras* de nouveau *sous des tentes* (II, 14), et ce temps de détresse temporelle sera un *vrai temps de fête* spirituelle. Tu peux reconnaître mon amour pour toi aux *prophètes* que je t'ai envoyés, aux *visions* que je leur donne, aux *paroles inspirées* que je mets sur leurs lèvres. Mais tu ne te repens point : au delà du Jourdain, *Galaad* qui *n'était qu'iniquité* et idolâtrie (VII, 8), *n'est plus qu'une ruine* (depuis Tiglat Pileser) ; en deçà du Jourdain, *ils sacrifient* aux faux dieux *des taureaux à Guilgal* (IX, 15), et aussi *leurs autels* vont-ils être renversés et n'être plus que *comme des monceaux de pierre (gal) sur les sillons des champs*. Tu vas fuir loin de ton pays : mais dans ton exil ne perds pas courage, ton Dieu t'aime encore ; souviens-toi de *Jacob* qui lui aussi a dû *fuir* loin de la maison paternelle, *vers les plaines de la Syrie*, et c'est là qu'étant *serviteur et gardant* les troupeaux d'autrui, il a trouvé et épousé *une femme* telle que Rachel. Tu retourneras en captivité : mais souviens-toi de *l'Egypte* d'où *Dieu t'a fait sortir par un prophète* tel que Moïse. *Mais* que fais-je de te parler avec tant de douceur? *Ephraïm a provoqué Dieu à une amère indignation;* aussi Dieu laissera-t-il *peser sur lui le sang* qu'il a versé, et *lui rendra-t-il l'opprobre qu'il a mérité.* » — XII, 8-15.

« 5. *Ephraïm* était la terreur des peuples voisins, qui *tremblaient à sa parole, il s'était élevé en Israël* par dessus les autres tribus ; *mais il a péché par Bahal, et* voici *il est*

mort. Et maintenant que la ruine est là et que les jugemens de Dieu leur sont dénoncés, *ils n'en persévèrent pas moins dans leur idolâtrie, ils fondent de nouvelles statues*, ajoutent de nouvelles superstitions; *des hommes*, des créatures raisonnables [1] adressent dans leurs *sacrifices* leurs prières à ces idoles *que des artisans ont fabriquées, et baisent des veaux d'or ! Aussi* disparaîtront-ils de la terre *comme la nuée du matin ou la rosée*; ils seront emportés *comme l'est la balle ou la fumée par la tempête. Mais* dans ma colère je suis encore *ton Dieu* comme je l'ai toujours été *depuis ton séjour en Egypte*; et dans tes malheurs *tu reconnaîtras que je suis le seul Dieu et le Sauveur*. Alors tu reviendras à moi, alors je me ferai connaître à toi; car c'est dans l'aride désert de Sinaï que j'ai fait alliance avec toi, et c'est dans un autre *désert* que *je me révèlerai à toi* (XII, 10); tandis qu'une fois établi dans *les* gras *pâturages* de Canaan, *ton cœur s'est engraissé et tu m'as oublié*, comme Moïse te l'avait prédit (Deut. VIII, 12). La prospérité endort et perd l'âme, que l'adversité réveille et sauve. Mais le châtiment sera terrible; la ruine est inévitable; *je leur serai comme un lion..., je les dévorerai...* » (v, 14). — XIII, 1-8.

» 4. Ce qui t'a *perdu, ô Israël, c'est que tu* as agis *contre moi* qui seul étais *ton secours*, et quel secours (Deut. XXXIII, 26-29) ! *Où est ton roi, qu'il te délivre? Où sont tes juges desquels tu disais* (à Samuel, 1 Sam. VIII) : *Donne-moi un roi et des princes*. J'étais ton roi et tu en as voulu un autre, tu as préféré au Dieu fort l'homme mortel, au Seigneur invisible et tout puissant le seigneur impuissant, mais visible. Insensé que tu étais, *je t'ai donné dans ma colère le roi* (Saül)

[1] Suivant une autre traduction, il serait ici question de sacrifices humains. 2 Rois XVII, 16. 31; XVI, 3; XXI, 6; 2 Cron. XXVIII, 3; XXXIII, 6; Ps. CVI, 37. 38; Jér. VII, 31; XIX, 5; XXXII, 35; Ez. XVI, 20; XXIII, 37. 39.

que tu me demandais, et puisque aujourd'hui comme jadis tu places ta confiance dans l'homme, *dans ma colère*, *je vais t'ôter le roi* que je t'avais donné. — *Les iniquités d'Ephraïm sont* toutes *réunies* en un seul faisceau et je n'en oublie pas une (Job XIV, 17). Elles sont toutes *mises en réserve* dans les trésors de ma colère pour le jour de la ruine. Voici, le châtiment est là avec toutes ses déchirantes angoisses et ses affreuses souffrances, semblables à celles de la *femme qui met au monde un enfant*. Mais ces douleurs ne sont du moins pas celles de l'agonie, elles amènent pour Israël un état tout nouveau, elles sont le travail de sa régénération. *Pourquoi cet enfant* qui naît à la vie nouvelle, se refuse-t-il, *dans sa folie*, de venir à la lumière? Pourquoi ce peuple veut-il *demeurer* (pendant des siècles et des mille ans) dans le creuset de l'épreuve, et ne pas franchir *le lieu* d'angoisses et de ténèbres par lequel il arriverait à sa nouvelle existence? Les puissances du sépulcre s'emparent de lui et menacent la nation d'une ruine totale; la mort tient enchaînée son âme qui ne connaît plus le vrai Dieu et ne le recherche plus, qui ne sait plus même le chemin de la vie et qui ne fait aucun effort pour s'en approcher. Mais je serai plus fort que tous ses ennemis, je le retirerai de son abîme de misère, je triompherai de son incrédulité et de sa résistance. *De la main du sépulcre je le rachèterai*, *je le délivrerai de la mort. O mort*, *où est ta peste? O sépulcre*, *où est ta puissance de destruction?* Je n'ai plus de colère contre mon peuple, *je ne changerai plus mes desseins* de miséricorde à son égard. » Cette belle et remarquable prophétie se rapporte dans le contexte à la nation juive, à son rétablissement futur et à sa conversion au Seigneur. Mais le Seigneur, c'est Jésus-Christ; la condition du rétablissement du peuple hébreu, c'est sa conversion à Jésus-Christ, et Jésus-Christ, en rachetant Israël du sépulcre et en le délivrant de la mort, a sauvé l'humanité entière de toutes ses souffrances.

Ici comme plus haut, VI, 4, Osée ne fait que jeter un regard sur les temps messianiques, qui rentrent immédiatement dans les ténèbres de l'avenir, et la menace, un instant suspendue, reprend son cours. « Ephraïm est, *parmi ses frères*, un arbre *fertile*, ainsi que son nom l'indique; il *a grandi* et s'est étendu plus que les autres. Mais sa prospérité ne le sauvera pas de la ruine; *du désert* va souffler le Samoun qui *desséchera ses sources; ses trésors seront enlevés, sa capitale détruite, et ses femmes et ses petits enfans massacrés* avec cette barbarie dont Assur a déjà fait preuve au siége d'Arbel (X, 14). » — XIII, 9-16.

5. Enfin, le prophète détourne ses regards d'un présent de deuil et de ruine, pour les porter sur un lointain avenir de gloire et de joie. Il enseigne au peuple repentant comment il doit s'approcher de Dieu : avec *des paroles* qui partent du cœur et non avec de pompeux et vains sacrifices de victimes; en confessant que le secours ne se trouve point chez les peuples puissans d'entre les gentils, ni la force dans les armées; en n'adorant plus de faux dieux; en venant, faible et délaissé, vers le Dieu qui a compassion de *l'orphelin*. XIV, 1-3. Et à ces paroles de repentance, Dieu répond par des promesses de *guérison et d'amour* et par des bénédictions exprimées en des images qui font toutes allusion au nom d'Ephraïm (XIII, 15). « *Je serai comme une rosée à Israël* (VI, 3); il *portera* au loin *ses racines comme* les arbres *du Liban, et ses rejetons s'étendront* de tous côtés (IX, 13), *sa beauté sera celle de l'olivier, et il exhalera des parfums comme le Liban. Ceux qui ont habité sous son ombre reviendront, et ils feront revivre le froment* dans leurs champs restés incultes pendant nombre de siècles; *ils fleuriront comme une vigne et leur nom sera célèbre comme le vin du Liban* (X, 1). *Ephraïm dira : Qu'ai-je plus à faire avec les faux dieux?* Alors *j'exaucerai* (II, 21), alors *j'aurai les yeux* toujours *sur eux* pour les garder et les bénir. Et moi-même, par

quelque miracle de miséricorde, je deviendrai semblable à toi; si tu es une vigne, *je serai un cyprès toujours vert*, je serai grand et puissant, immuable et fidèle; et, par un autre miracle que tu ne peux deviner, ce sera sur *moi* que croîtront et *se trouveront tes fruits* » (Apoc. XXI, 5). — XIV, 4-8.

Pendant sa longue carrière, le prophète avait vu constamment ses compatriotes ne pas écouter ou ne pas accepter ses paroles, dont le sens ne se dévoilait qu'au petit nombre de ceux qui avaient la vraie connaissance de Dieu; et en terminant son livre, il dit avec une profonde tristesse : « *Qui est sage, qu'il comprenne ces choses, et intelligent, qu'il les connaisse? Les voies de Dieu sont droites, mais* ce ne sont que *les justes* qui *y marchent*, seuls ils prennent garde à la voix des prophètes, seuls ils ne ferment pas les oreilles aux menaces et n'abusent pas des promesses, seuls ils font ce que commande le Seigneur, tandis que *les rebelles* trébuchent et *tombent*. » — XIV, 9.

VI.

NAHUM.

NAHUM.

Nous ne connaissons de Nahum que son lieu de naissance, Elkosch (I, 1). Mais il y a deux endroits de ce nom, entre lesquels on hésite. Jérome (mort à Bethléem, 420 ans après Jésus-Christ) nous apprend que de son temps il y avait en Galilée un petit village nommé Helkesei, où quelques ruines indiquaient à peine l'emplacement d'anciens monumens, mais qui était cependant bien connu des Juifs et que son guide lui avait montré; et d'autres interprètes nous attestent également que c'est bien là que la tradition plaçait la patrie du prophète. Mais à trois lieues au nord de Mosul, sur la rive orientale du Tigre, dans le Kourdistan se voit de nos jours une ville d'Elkosch, où l'on montre le tombeau de Nahum, qui est maintenant encore un lieu de pélerinage pour beaucoup de Juifs. Si cette dernière tradition était la vraie, Nahum serait le descendant d'Israélites des dix tribus transportés en Assyrie par Tiglat Pileser ou par quelqu'un de ses successeurs, et il aurait vécu et prophétisé pendant la captivité dans les contrées traversées par le Tigre. On a allégué en faveur de cette opinion la connaissance détaillée qu'il a de Ninive et de l'Assyrie, mais cela conduirait à faire vivre les prophètes dans toutes les con-

trées étrangères dont ils parlent avec quelques détails. On a allégué aussi quelques mots du texte original qu'on prétend n'être pas hébreux ; mais ce fait, à le supposer prouvé, peut s'expliquer de diverses manières. D'ailleurs la tradition conservée par Jérome est bien plus ancienne et plus authentique que l'autre, et le livre même contient des paroles adressées à Juda (I, 14), qui s'expliqueraient difficilement dans la bouche d'un prophète de la captivité assyrienne. Nahum était donc un Galiléen appartenant à ces familles, sans doute assez nombreuses, qu'on suppose avoir trouvé un asile dans les montagnes, lorsque Salmanasar transportait dans les contrées orientales de son empire le gros de la population du royaume éphraïmite. Nous voyons en effet le pieux roi Josias étendre ses réformes hors de Juda dans l'ancien territoire des dix tribus, et ce qui était demeuré de reste d'Israël, venir avec Juda célébrer la grande fête de Pâques qu'il avait ordonnée (2 Rois XXIII; 2 Chron. XXXV. 18). Cela nous prouve que tous les Ephraïmites n'avaient pas été transportés, et il est très vraisemblable que la majeure partie des Juifs galiléens du siècle de Jésus-Christ ne descendaient point de familles qui seraient revenues de la captivité sous Esdras et Néhémie. Ce point est trop important pour l'interprétation des prophéties pour que nous ne nous y arrêtions pas un instant. Les descendans de ces Ephraïmites qui se seront réfugiés de la Samarie et de Galaad dans les montagnes de la Galilée, et qui auront formé le peuple Galiléen, ont vu et entendu le Messie, qui même avait choisi *sa ville* parmi eux, et ils peuvent être envisagés comme représentant les dix tribus aux temps messianiques, de même que les deux tribus du royaume de Juda étaient représentées par le petit nombre de leurs familles qui était revenu de Babylone. Les Galiléens et les Juifs formaient lors de Jésus-Christ deux peuples distincts, mais les désastres de la guerre contre les

Romains les firent se confondre en une même nation; et les Juifs qui existent présentement sont les descendans aussi bien des Galiléens ou des Hébreux des dix tribus, que des Juifs ou des Hébreux de Juda; les distinctions de Juda et d'Israël se sont effacées sans laisser de traces, pour faire place à la descendance d'Abraham. Ajoutons même, qu'après la destruction de Jérusalem par les Romains, ce fut en Galilée que fleurirent les plus célèbres et les plus influentes des écoles des Rabbins, et probablement de là vient que la prononciation de l'hébreu qui domine maintenant parmi les Juifs se rapproche beaucoup de celle des anciens Galiléens.

Mais revenons à Nahum. Il était donc Galiléen. A-t-il vécu dans sa patrie désolée, ainsi que l'a fait Jérémie qui, après la translation de son peuple à Babylone, est demeuré dans le pays avec les familles pauvres et peu nombreuses qu'on y avait laissées? Cela est peu probable (I, 14); il sera venu vivre en Juda et prophétiser en Jérusalem.

L'époque où il a prononcé sa prophétie contre Ninive, n'est pas indiquée en tête du livre, et doit donc se déduire de son contenu. Les versets 9-13 du chap. I paraissent contenir des allusions tant au discours de Rabsaké devant Jérusalem, lorsque Sennacherib (en 714), déjà maître des villes fortes de Juda, menaçait la capitale d'une ruine imminente, qu'à la prophétie d'Esaïe qui précéda la destruction de l'armée ennemie (2 Rois XVIII, XIX); et comme on ne peut placer la prophétie de Nahum avant ce dernier événement, l'opinion la plus probable est celle qui la rapporte aux dernières années du règne d'Ezéchias, lorsque la puissance de Ninive menaçait encore Juda de guerres redoutables.

La ruine de No-Ammon ou de Thèbes dans la Haute-Egypte, à laquelle le prophète fait allusion comme à un événement récent, servirait à déterminer le temps de Na-

hum si les historiens sacrés ou profanes nous avaient conservé quelque renseignement positif sur cet événement. On suppose que le chap. xx d'Esaïe s'y rapporte ; le roi d'Assur, Sargon, avait envoyé son général Tartan contre Asdod; pendant le siége de cette ville, Esaïe annonce que les Assyriens vont emmener en captivité Mitsraïm et Cus. Sargon, dont le nom ne se lit que dans ce passage, doit avoir occupé le trône d'Assyrie, pendant peu d'années, après Salmanasar et avant Sennacherib, s'il n'est pas le même prince que l'un ou l'autre de ces deux rois? Si cette prophétie se rapporte réellement à la ruine de No-Ammon, elle confirmerait la supposition que Nahum a vécu sous Ezéchias et vers la fin de son règne.

II.

L'objet de la seule prophétie de Nahum qui ait été conservée, est la ruine de Ninive et du royaume d'Assyrie. C'est ainsi que Jonas ne nous a laissé que le récit de sa mission spéciale auprès de cette même capitale.

L'histoire de l'Assyrie est enveloppée de ténèbres; les Grecs nous en disent peu de choses, les écrivains sacrés ne nous en parlent qu'accidentellement. Nous savons par Genèse x, 10, que Ninive est avec Babylone l'une des plus anciennes villes du monde, et qu'elle a été fondée par *Assur venant de Senaar*, ou plutôt, suivant une interprétation plus probable de ce verset obscur, par *Nemrod* étendant son royaume *de Senaar* en Assyrie (dans ce cas, Nemrod serait le Ninus des Grecs, peut-être avait-il deux noms comme Esaü ou Edom). Mais à cet éclair qui nous permet de jeter un regard sur ces temps primitifs, succèdent quatorze siècles d'impénétrables ténèbres; un passage de la Genèse (xxv, 18) indiquerait peut-être qu'Assur était un état commerçant et florissant à l'époque de Moïse; et Balaam, le devin venu des rives de l'Euphrate, annonce aux Keniens,

(peuple à l'occident du Jourdain), qu'ils seront menés en captivité par Assur (Nom. xxiv, 22). Ce premier royaume d'Assyrie, succombant sans doute aux causes ordinaires qui amènent la chute des nations opulentes, fut détruit vers l'an 800 avant Jésus-Christ par Arbaces, roi des Mèdes, qui s'empara de Ninive après un siége de trois ans. Le dernier roi doit avoir été Sardanapale, qui se brûla dans son palais avec ses trésors, et sous qui Jonas a peut-être paru à Ninive.

Sur les ruines de l'ancien empire d'Assyrie se forma rapidement le nouvel empire, dont la Bible nous fait connaître plusieurs rois à dater de Phul, et dont Nahum prophétise la ruine.

L'Assyrie proprement dite était située au sud de l'Arménie, à l'est du Tigre, et comprenait le Kourdistan actuel avec la plaine qui est au pied des montagnes qui forment en cette contrée le bord occidental du plateau de l'Iran. C'est un pays bien arrosé et très fertile, duquel Rabsaké disait avec raison qu'il produisait en abondance le froment et le vin, l'olive et le miel (2 Rois xviii, 32).

Mais les Assyriens n'étaient point restés dans les limites de leur patrie, et pour ne parler que de leur nouvel empire, nous les voyons, trente ans déjà après sa fondation, attaquer sous Phul le royaume d'Ephraïm (vers 770 avant Jésus-Christ), et environ trente ans plus tard en dévaster plusieurs provinces sous Tiglat-Pileser. En 721, Salmanasar s'empare de Samarie. Sargon, si nous ne faisons erreur, ravage l'Egypte. Sennachérib, sept ans après la destruction d'Ephraïm, veut s'emparer du royaume de Juda. A cette époque, l'empire d'Assyrie comprenait non seulement la Mésopotamie, mais la Babylonie et la Médie, ainsi qu'on peut le conclure des contrées où les Ephraïmites furent transportés, et de celles d'où vinrent les nouveaux colons de la Samarie. Assur s'étendait donc de ses belles et

hautes montagnes et de ses plaines fertiles, vers le nord à la mer Caspienne, vers le sud au golfe Persique et vers l'ouest à la Méditerranée. Position unique peut-être sous le double rapport de la puissance politique et du commerce.

Le centre et la capitale de cet empire florissant, c'était Ninive. Elle était située sur la rive orientale du Tigre, à l'opposite de la ville actuelle de Mosul. Elle avait trois journées de chemin de circonférence et renfermait une population de deux millions. Ses remparts répondaient à sa grandeur et à son importance; les murs étaient hauts de 100 pieds, et d'une épaisseur telle que trois chars pouvaient y rouler de front, et ils étaient flanqués de 1500 tours hautes de 200 pieds. — Il ne reste de cette immense cité que des pierres avec des inscriptions en caractères cunéïformes, les noms de quelques villages : Nunia, Nebbi-Junas (prophète Jonas), Nimrod, et des tertres formés de débris qui peut-être même n'appartiennent pas à la ville assyrienne. Sur l'emplacement de l'orgueilleuse et opulente capitale de l'antique Orient, le dernier voyageur (M. Grant) n'a trouvé que quelques tentes de pauvres Arabes et Turcomans nomades. (1)

Cependant, sous Sennachérib, les Assyriens étaient arrivés au faîte de leur puissance et de leur prospérité. Leurs conquêtes, qui semblent avoir commencé avec la fondation du nouvel empire, s'étaient rapidement étendues jusques à la Méditerranée; ils se trouvaient ainsi en conflit avec l'E-

(1) Nous renvoyons pour l'histoire d'Assyrie et pour Ninive, à la première livraison : *Période des prophètes*, p. 27-35, et *Jonas*, p. 11; mais surtout au chap. 1er de l'excellent et précieux ouvrage de *Keith* sur *les Prophéties*. Ce chapitre contient, sur l'accomplissement de la prophétie de Nahum, des détails pleins d'intérêt, que nous n'avons trouvés jusques ici dans aucun commentaire allemand.

gypte; la possession de Juda était le complément nécessaire de la prise de Samarie et paraissait n'offrir aucune difficulté. Sennachérib marcha contre Jérusalem, où se trouvaient un roi pieux, Ezéchias, et le prophète Esaïe; et le monarque devant lequel tous les rois voisins étaient tombés de leur trône, et qui déjà était maître de toutes les villes de Juda, dut s'éloigner en hâte des murs de Jérusalem. Du moment où frappé de la verge de Dieu il s'en retourne et reprend le chemin de Ninive, la fortune de son empire change et le déclin commence; la force d'Assur semble brisée et sa chute est aussi rapide que l'a été son élévation. L'empire est détruit par les Mèdes, dont le roi Cyaxare s'empare de Ninive en 605, ou selon d'autres 625. Il n'est pas certain que le roi de Babylone Nabopolasar ait été dans cette guerre l'allié de Cyaxare.

A l'époque de la prophétie de Nahum, et sans doute aussi à celle de sa prise et de sa destruction, Ninive était encore dans toute sa grandeur.

Son commerce était immense. « Elle avait plus de marchands qu'il n'y a d'étoiles au ciel » (III, 16). Elle était comme « un réservoir » où les eaux arrivent de toutes parts (II, 8); les peuples (Apoc. XVII, 15) accouraient dans ses murs, et des provinces les plus éloignées de son empire, et des pays étrangers. Placée entre l'Iran et l'Asie occidentale, elle recevait les marchandises des contrées les plus reculées de l'Asie centrale, et celles de la Méditerranée qui lui arrivaient par les villes phéniciennes. Le pont du Tigre, par lequel aujourd'hui la pauvre population de la contrée, Kourdes, Arabes, Turcs, Nestoriens, Juifs, apportent au marché de Mosul les produits de leurs champs et de leurs vergers, était alors ce que deviendrait l'isthme de Suez entre les mains des Anglais : le point de jonction entre le nord-ouest et le sud-est, entre le riche Orient et l'industrieux Occident, qui ne communiquent entre eux depuis

plus de trois siècles, que par le sud de l'Afrique et le Cap de Bonne-Espérance. Ninive était le centre de tout le commerce du monde; de là « cet or, cet argent, ces trésors innombrables, ces vases précieux de toute espèce » (II, 10), qui devinrent la proie des vainqueurs.

Toutefois ces richesses ne venaient pas uniquement de son commerce; jusques au temps de sa ruine, « cette ville de sang, toute pleine de mensonge, de violence, n'avait cessé ses rapines (III, 1). » Elle faisait sa proie des peuples voisins; et quoique elle ne fît plus alors, à ce qu'il paraît, de grandes conquêtes, elle poursuivait ses dévastations. Le prophète la compare à une famille de lions qui sont l'effroi de tous et qui ne redoutent rien, et qui remplissent leur antre de proies sanglantes (II, 11. 12). D'ailleurs ses murailles colossales avec leurs innombrables tours, s'élevaient intactes dans les airs et défiaient tous ses ennemis.

La puissance et la prospérité de Ninive expliquent, d'une part, comment elle était dans une sécurité complète au moment de l'attaque : les princes dormaient et le peuple ressemblait à un troupeau paissant en paix et se disséminant de tous côtés (III, 18); d'autre part, pourquoi le prophète expose, en commençant, la toute puissance de Jéhova, qui s'avance pour renverser cet empire (I, 2-6). Ainsi s'explique aussi la force avec laquelle Nahum appuie sur l'exemple de No Ammon (III, 8-11); de même que Ninive, Thèbes était une cité immense, la ville aux cent portes, qu'Homère déjà a chantée (Il. 9, 382), remontait aux premiers âges de l'histoire, était le centre d'un grand commerce, avait un fleuve [1] pour rempart et comptait de nombreux alliés;

[1] La *mer*, au v. 8, désigne les flots du large Nil qui enveloppait la ville par des canaux ou fossés que Sésostris avait creusés. En hébreu, il n'y a pas de mot pour lac; et le Nil dans ses inondations, change chaque année l'Egypte en un lac ou en une mer. Aussi reçoit-il parfois dans les prophètes le nom de mer.

mais ni les secours des Egyptiens, des Ethiopiens et des Lybiens, ni ses richesses, ni la force de sa position, ni son antiquité, ni sa gloire, ne l'avait préservée de la ruine et de la captivité; et cet exemple était d'autant plus frappant que selon toute probabilité c'étaient les Assyriens eux-mêmes qui s'étaient emparés de Thèbes.

Mais pourquoi Ninive devait-elle tomber? Pourquoi l'Eternel veut-il la détruire?

D'abord, parce qu'elle avait « pensé le mal contre Dieu » et contre le peuple de Dieu. On ne porte pas impunément la main sur ceux que l'Eternel aime; on ne rabaisse pas impunément le Dieu vivant au niveau des prétendus dieux qu'invente le cerveau humain, comme l'avait fait Rabsaké au nom de son maître. Assur avait formé le dessein de détruire Juda et le culte du vrai Dieu. Assur avait emmené en captivité Israël. Il doit tomber. C'est là le premier motif de sa ruine qu'indique le prophète (I, 9-15; II, 1. 2).

Les autres motifs sont d'une autre nature et sont exposés vers la fin de la prophétie. Ce sont ses rapines, ou dans le langage humain, ses conquêtes (III, 1; II, 11-13). Assur croyait rendre un vrai service aux peuples en les incorporant à son empire (2 Rois XVIII, 28); mais Dieu en jugeait autrement; il ne veut pas qu'une nation porte atteinte à la liberté et à l'indépendance d'une autre, et il compare les conquérans aux bêtes féroces qui emportent dans leurs tanières leurs proies. La politique humaine devrait apprendre de la Bible quelles sont les bases véritables de la prospérité des nations. — C'est ensuite la corruption des mœurs; Ninive est « une prostituée; » l'opulence en effet énerve les peuples, et dans le temps du danger, les guerriers ne sont plus que « des femmes » (III, 4. 13). C'est enfin les séductions que cette ville commerçante exerçait sur les peuples qui l'entouraient (III, 4-7). Le commerce est en soi chose bonne et nécessaire; il rapproche les nations, fait

part aux unes des richesses des autres, et fraie par fois le chemin aux messagers de l'Evangile. Mais les abus sont à la porte; l'intérêt égoïste fait recourir à toute espèce de ruses et de tromperies, c'est sur la ruine de son prochain qu'on élève sa fortune, on cache la bassesse de ses desseins sous le masque de l'amitié; le peuple commerçant ne voit chez les autres peuples que les instrumens de sa prospérité, et au mépris des devoirs sacrés que l'homme a devant Dieu envers tous ses frères, il les ruine, les corrompt, les détruit pour s'enrichir. Un tel peuple, au jugement de Dieu, ne vaut pas mieux qu'une vile prostituée, qui elle aussi n'a qu'une chose en vue, son intérêt, et qui séduit, trompe et ruine, sans remords et sans compassion. Comp. pour Tyr Esaïe XXIII, 17.

Telle était la ville puissante, la ville coupable dont Nahum annonçait la ruine, qui devait avoir lieu environ 70 ans plus tard. Assur, le destructeur d'Ephraïm, était la terreur de Juda ; Dieu avait bien forcé Sennachérib à se retirer, mais l'empire ennemi n'était point renversé, et il pouvait, d'un instant à l'autre, envoyer de nouvelles armées contre Jérusalem. Alors le prophète venu de la Galilée et dont les regards se portaient comme d'eux-mêmes sur la nation qui avait désolé sa patrie, élève la voix dans Jérusalem, et annonce que Ninive tombera, et que la ruine qui l'attend sera complète et définitive, « il n'y en aura pas une seconde » (I, comp. I Sam. XXVI, 8; Nah. III, 19). Assur ne s'est jamais relevé, et déjà au second siècle de notre ère il ne restait plus de vestiges de Ninive. Nahum annonce aux Israélites transportés en Assyrie que leur joug va être brisé (I, 13), et en effet, la destruction de Ninive a dû être la délivrance de plusieurs d'entre eux qui seront revenus dans leur patrie. Il invite Juda à se réjouir de ce que le méchant (Bélial) qui le menaçait, va être entièrement détruit (I, 15), et Jérusalem a survécu à Ninive. Il

faut, par la pensée, se transporter au temps du prophète, se figurer la prospérité d'une immense capitale telle qu'est aujourd'hui Londres ou Paris, et la faiblesse d'un peuple tel que les Hébreux, dont la majeure partie avait déjà succombé à l'ennemi, pour comprendre tout ce qu'a d'extraordinaire et de divin la prophétie de Nahum, et pour en bien saisir la portée.

III.

Le livre de Nahum est d'une grande beauté. Lowth dit, dans son ouvrage *sur la poésie sacrée des Hébreux*, qu'il n'est aucun des petits prophètes qui égale la sublimité, la chaleur et la hardiesse de Nahum. Mais nos langues modernes ne peuvent rendre l'énergie, la précision, la vivacité, la grandeur du texte hébreu.

Les personnes auxquelles le prophète s'adresse ou dont il parle, changent si brusquement sans être pour ainsi dire une seule fois nommées, que pour bien comprendre ces pages, il faut s'identifier avec celui qui les écrit, et deviner en quelque sorte à l'avance ses pensées. On croit sentir que cette prophétie nous a été transmise telle qu'elle a été prononcée, et qu'il manque au texte écrit les gestes et les intonations qui en sont le commentaire obligé. Au reste, ces brusques transitions indiquent l'élan, l'entraînement de la pensée du poète qui sent que ses auditeurs le comprennent et le suivent. Ainsi nous lisons, I, 8 : *Dieu détruira son lieu* (*son* se rapporte en hébreu à un être féminin), c'est de Ninive dont il est question sans qu'elle ait été jusques ici nommée. Au v. 9, Nahum s'adresse aux Assyriens; mais à la fin du v. 12 et au v. 13, c'est à Ephraïm qu'il paraît dire : *Je t'ai affligé, mais je ne t'affligerai plus*, etc. Au v. 14, c'est de nouveau aux Assyriens qu'il s'adresse; au v. 15 c'est à Juda (qui est nommé), et 1. 1, aux Assyriens.

Le v. 3 représente l'approche de l'armée ennemie; les v. 4 et 5 les préparatifs de défense dans la ville. Le reste de la prophétie a une allure moins rapide et plus facile à suivre.

Les beautés poétiques abondent; nous en relèverons quelques-unes et nous en prendrons occasion d'expliquer quelques passages obscurs.

La prophétie s'ouvre par la triple répétition de la même idée, qui se précise dans le dernier membre : « Jéhova est un Dieu jaloux et vengeur, vengeur est Jéhova et plein de courroux, Jehova se venge de ses adversaires et n'oublie pas ses ennemis. » On dirait l'approche d'un orage qui gronde dans le lointain, monotone et terrible, et qui fond tout-à-coup sur la contrée où Dieu l'envoie. — « Parfois l'Eternel semble oublier sa vengeance, et la coupable Ninive poursuit en paix, impunie, le cours de ses prospérités. Mais s'il tarde, c'est qu'il ne veut pas la mort du pécheur; il est lent à la colère parce qu'il est puissant en force, et il ne laisse nul coupable impuni. Il marche contre ses ennemis dans la tempête qui les renverse, il est lui-même présent dans le tourbillon qui les enlève, et la poussière que dans sa marche il fait lever sous ses pieds invisibles, c'est de sombres nuages d'où éclatent la foudre, d'où descend la ruine. » — Puis vient une brève et magnifique description de la puissance de Dieu dans la nature (4. 5), en preuve qu'il n'est pas de nations si puissantes qui puissent subsister un instant devant sa colère (6).

Quel saisissant tableau que celui du siége et de la prise de Ninive, au ch. II ! Voyez en particulier (v. 7) Ninive sous la figure d'une reine emmenée en captivité au milieu de ses suivantes (les autres villes de l'empire), qui gémissent comme des colombes et qui se frappent la poitrine. Et cependant, « Ninive regorgeait d'habitans; — mais ils fuient; — arrêtez, arrêtez, leur crie-t-elle, — nul ne se retourne. » La ville est tout entière au pouvoir des ennemis : « Pillez l'ar-

gent, pillez l'or, » leur crie le prophète, « ses richesses sont immenses, ses vases précieux sont innombrables. » Et Ninive, pour ainsi dire, suit des regards les progrès de sa propre ruine : « Désastre et dévastation ! et désolation ! le cœur se fond et les genoux se heurtent, et les reins chancellent, et la pâleur de la mort est sur tous les visages. » Ninive n'est plus, et à la pensée de sa grandeur, de sa corruption et de sa ruine, le prophète s'écrie avec une sainte ironie : « Où est le repaire des lions, etc. ? »

La dernière partie de la prophétie commence par une accusation d'une seule ligne, dont chaque mot accable Ninive d'un poids immense : « Malheur à la ville de sang, toute pleine de tromperies, de violences ! elle ne cesse pas ses rapines ! » Puis immédiatement après, toute la plaine où est située Ninive est couverte d'une armée ennemie, qui se précipite avec tumulte contre elle : « Voix du fouet et voix des roues bruyantes ! et de chevaux qui s'élancent et de chars qui ressautent ! cavaliers tout armés ! éclat des glaives ! éclair des lances ! et une multitude de blessés à mort, et des monceaux de cadavres ! et point de fin aux meurtres ! ils trébuchent sur leurs corps morts ! » Est-il possible de peindre en moins de traits, de peindre avec plus de force, l'attaque, le siége et la prise d'une ville. — Et pourquoi une telle ruine ? poursuit le prophète : « A cause de tes prostitutions » (III, 1-4).

IV.

La prophétie de Nahum forme un seul tout, dont les diverses parties sont faciles à reconnaître.

D'abord une introduction générale I, 2-8, qui annonce la toute-puissance de Dieu, sa redoutable colère contre ses adversaires, et sa bonté pour ceux qui se confient en lui.

Vient ensuite le thème de la prophétie qui rappelle le crime d'Assur, prédit sa ruine subite, rapide et définitive en dépit de sa puissance, et annonce au peuple élu sa délivrance. I, 9–14.

Avec le v. 15 commence la description de la ruine de Ninive, qui occupe le ch. II. Aux yeux du prophète, la ruine est déjà effectuée, et déjà apparaissent sur les montagnes les messagers qui en annoncent la nouvelle à Jérusalem. — Le prophète avertit Ninive du danger qui l'attend, en l'encourageant ironiquement à se préparer à se défendre; et il lui fait connaître le motif de sa chute : l'Eternel veut relever la gloire des Hébreux qu'Assur a pillés et dévastés (II, 1. 2). L'armée ennemie (les Mèdes) approche avec ses boucliers resplendissans; les chefs ont leurs vêtemens de guerre (rouges, Juges VIII, 26), les chars à faux étincellent au soleil, les lances frémissent dans les mains des soldats qui les brandissent (3). — Cependant, dans les rues et les places de Ninive surprise et effrayée, les chars se heurtent et s'élancent en désordre; le roi se rassure à la pensée de ses guerriers, qui se précipitent vers les murs. Mais déjà les machines de guerre (les tortues ou les terrasses) sont avancées au pied des remparts. Les portes du fleuve sont ouvertes (voyez sur ce point en particulier, Keith, p. 1); le palais est renversé. Cela avait été décrété : Ninive est dépouillée, prisonnière. Ses habitans s'enfuient sans la défendre. L'ennemi la pille. Elle est désolée (4-10). — Le prophète rappelle à la ville son orgueil et ses cruautés, et confirme sa prédiction en la résumant en quelques mots que prononce l'Eternel.

La dernière partie de la prophétie expose les causes (III, 1-7), la possibilité et la certitude (8–11), et enfin la promptitude de la ruine de Ninive.

Les causes sont ses violences qui seront vengées par une mort violente (1. 2), et ses prostitutions honteuses qui lui

mériteront une ruine ignominieuse et les dernières humiliations. Quel affront pour la superbe Ninive d'entendre les peuples voisins qui étaient ses esclaves, s'écrier en s'éloignant d'elle : « Détruite est Ninive ! Qui aura compassion d'elle? Où te trouverai-je un consolateur? »

L'exemple de Thèbes prouve que la ruine de Ninive est possible, et le v. 11 dit qu'elle est certaine.

Et elle ne viendra point après une longue et glorieuse résistance. Ces remparts immenses, ces tours gigantesques tomberont sous la main de Dieu qui les ébranlera, comme tombent d'un arbre les fruits mûrs dans la bouche de celui qui les cueille. Tous les préparatifs de défense seront inutiles. « Là même, dans l'enceinte même de la ville, le feu te consumera, l'épée te dévorera entièrement comme le grillon dévore les champs, quand bien même Assur multiplierait ses enfans comme les grillons, et que tu multiplierais, ô Ninive, tes citoyens comme des nuées de sauterelles. Sans doute tes marchands, tes peuples alliés, tes habitans, sont aussi nombreux que les étoiles des cieux; mais ils s'enfuiront au temps du danger comme les sauterelles qui ouvrent leurs ailes et s'envolent. Sans doute, maintenant que tu es dans la prospérité, tu comptes dans tes murs une multitude de princes et de chefs qui viennent auprès de toi chercher un abri; mais ils seront comme ces essaims de sauterelles qui se réfugient sous les haies durant l'hiver : le soleil brille-t-il, ils s'envolent et l'on ne sait plus la place qu'ils occupaient. Ils dorment tes pasteurs, ô roi d'Assur, tes grands reposent dans leurs tentes; ton peuple, dans sa sécurité, s'est dispersé sur les montagnes, nul n'est là pour le réunir. — Point de remède à ta plaie, mortelle est ta blessure ! Tous ceux qui ont appris ta ruine ont frappé des mains, car sur qui ta malice ne s'est-elle pas débordée? » (12-19).

V.

Il nous reste à examiner les rapports de la prophétie de Nahum contre Ninive, à l'ensemble des révélations divines.

L'Ancien Testament tout entier annonce, préfigure et prépare le Messie : dans quel sens cela est-il vrai du livre de Nahum?

Ce livre se rattache aux nombreuses prédictions contre les peuples païens que contiennent les écrits des autres prophètes, et la question est donc de savoir en général quelle place ces prédictions occupent dans la révélation.

Il y a dans toute la prophétie, tant de l'ancienne que de la nouvelle alliance, deux séries parallèles qui se supposent l'une l'autre et se complètent : l'une de promesses, l'autre de menaces. Les promesses concernent ceux qui ont la foi au vrai Dieu, qui regardent à lui et placent en lui seul leur confiance. Elles ont pour objet la délivrance : la délivrance des maux temporels, des périls de guerre, de la captivité, et la délivrance des maux spirituels, du péché, de sa coulpe, de ses misères. L'une comme l'autre procèdent de la miséricorde de Dieu en Jésus-Christ, qui a, dès avant le commencement du monde, apaisé le Père par son sacrifice.

La seconde série est celle des menaces qui sont adressées, et aux païens qui s'élèvent contre les croyans ou contre l'église, et aux faux membres de l'église qui, par leur incrédulité, sont de vrais païens.

Si Dieu ne menaçait pas les méchans, cela signifierait que leurs péchés ne sont pas tels qu'ils offensent sa justice, éveillent sa colère, et appellent ses châtimens. Mais s'il en était ainsi, nous ne serions que peu misérables, il n'y aurait point pour nous de peines après la mort, de tourmens de la conscience, de vraies et intimes souffrances, nous n'aurions point besoin d'un Dieu sauveur, et Dieu n'aurait

point livré à la mort son Fils pour notre rédemption. Les promesses de délivrances et les menaces de châtimens sont donc choses inséparables, qui ne peuvent exister l'une sans l'autre.

Aussi voyons-nous les prophètes de l'ancienne alliance promettre autant que menacer, menacer autant que promettre : dans leurs écrits se reflètent la sainteté de Dieu autant que son amour, sa grâce autant que sa justice. Et dans le livre qui résume toute la prophétie, dans la Révélation de saint Jean, le Seigneur apparaît à la fois sous sa double qualité de juge et de sauveur, de sauveur des siens, de juge de ses ennemis.

Nahum est dans son livre un prophète de la justice de Dieu. Il annonce à Ninive et par elle à toutes les puissances mondaines qui s'élèvent contre l'église de Dieu, que leur ruine est certaine, parce que Jéhova est un Dieu jaloux et vengeur. Son livre a dû être pour les Hébreux, pendant près d'un siècle, ce que l'Apocalypse est pour les chrétiens dès l'origine de l'Eglise : la source où les fidèles venaient puiser une nouvelle assurance que la victoire restera au peuple de Dieu dans le grand combat qu'il soutient contre les ténèbres. Et nous qui venons après l'accomplissement de la prophétie, nous voyons dans la ruine de Ninive le gage de la ruine semblable qui attend toute puissance terrestre qui fait, comme Assur, la guerre aux saints, et qui, dans son orgueil, se dit aussi : « C'est moi et il n'y en a point d'autre que moi » (Soph. II, 15). Ninive revit dans la Babylone de de l'Apocalypse (comp. ce passage de Soph. et XVIII, 7; Nah. III, 4. 16, et Ap. XVIII, 3; Nahum III, 7, et Apoc. ibid., 10. 15; Nah. I, 10, III, 15, et Apoc. ibid. 8). Mais Jérusalem a survécu à la puissante Ninive, et le petit troupeau du Seigneur survivra à cette Babylone et régnera un jour avec le Seigneur éternellement.

Mais tout prophète d'un Dieu qui est à la fois sainteté et amour, ne peut annoncer le châtiment sans annoncer aussi la délivrance. Nous avons déjà vu comment dans *Osée* et dans *Michée* ces deux sentimens de grâce et de justice se font équilibre, et nous aussi, nous devons les réunir dans notre pensée et notre foi, et ne point affaiblir l'un en exagérant l'autre; car si dans d'autres époques on ne voyait plus en Dieu que sa majesté et sa justice, de nos jours le vif sentiment de son amour et de sa miséricorde fait oublier à plusieurs qu'il est aussi le juge de toute chair, et que sous la nouvelle alliance comme sous l'ancienne, il est un feu dévorant qui consume tout ce qui est impur. Nahum, en dénonçant les jugemens de Dieu sur Ninive, ne perd point de vue sa clémence pour les siens; il la rappelle d'une manière générale, immédiatement après cette description de sa toute-puissance par laquelle s'ouvre le livre : « L'Eternel est bon, il est une forteresse au jour de la détresse, et il connaît ceux qui se retirent à lui » (I, 7); et du v. 12 à II, 2, dans cette partie qui est comme le thème de tout le livre, la miséricorde de Dieu envers Juda alterne trois fois avec ses vengeances contre Ninive. Il n'y est point sans doute fait mention du Messie; mais ces promesses de délivrance, de joie et de gloire n'en sont pas moins indirectement messianiques, puisqu'elles ne pouvaient s'accomplir en plein qu'au temps du Sauveur et par son évangile de réconciliation.

Quelles sont donc les leçons générales que nous donne le livre de Nahum?

Il n'est rien de si haut que Dieu ne puisse abaisser, et tout ce qui est grand aux yeux de la chair est en abomination devant Dieu.

Il détruit ses ennemis entièrement; il n'afflige les siens que pour les ramener à lui et leur rendre leur gloire.

Le seul royaume permanent est celui des Cieux.

Dieu est Juge et Sauveur.

Ainsi la prophétie de Nahum, qui, au premier abord, semble toute spéciale, occupe une place importante dans les révélations faites par Dieu au peuple hébreu, et, prise dans son sens général, elle s'adresse à tous les ennemis de Dieu et à tous ses serviteurs.

—

VII.

SOPHONIE.

SOPHONIE.

Ninive était au faîte de sa grandeur lorsque Nahum lui avait dit de la part de l'Eternel : « Tu viendras jusque là et tu n'iras pas plus loin, » et Assur qui avait conquis Israël, vint briser sa force contre Jérusalem. Babel n'avait pas encore acquis une assez grande puissance pour être dangereuse à Juda. Le long et heureux règne d'Ezéchias avait raffermi l'état hébreu; des prophètes distingués, entre autres Esaïe, avaient semé avec bénédiction la parole immédiate de Dieu; tout annonçait au royaume des deux tribus qui survivait à Ephraïm, une nouvelle période d'indépendance politique, de prospérité au dedans, de paix au dehors, de gloire et de relèvement spirituel. Tout indiquait d'heureux jours, et Dieu, par ses prophètes, les offrait aux Hébreux; mais ici comme souvent, l'homme, par sa perversité, a rendu la promesse inutile.

Après la mort d'Ezéchias, les forces de ruine et de perdition qui avaient été contenues sous son règne et longtemps comprimées, éclatèrent avec violence : les grands du royaume qui, sous le précédent souverain, avaient gardé le silence ou feint la dévotion, gagnèrent la confiance de l'enfant de douze ans qui portait la couronne, et Manassé (de 696 à 741 avant J.-C.) se plut, avec toute l'ardeur in-

sensée de la jeunesse, à faire en tous points le contraire de ce qu'avait fait son père. Sa tardive repentance (2 Cron. xxxiii) ne put certainement empêcher que le mal dont il avait favorisé l'irruption ne poursuivît son cours, et que la semence de mort ne produisît ses fruits empoisonnés. D'ailleurs le bien qu'il a pu faire depuis l'époque où le malheur l'avait ramené vers Dieu, ne subsista pas au delà de sa vie; Ammon (641-639), son fils et successeur, se conduisit comme avait fait son père dans sa jeunesse. Pendant cette époque, la parole prophétique cessa de se faire entendre, et nul envoyé de Dieu n'éleva la voix dans ces jours de décadence. (1)

Cette interruption dans la série des prophètes, comprend l'espace qui sépare Nahum de Sophonie. (2)

L'époque où parut Sophonie, présentait un caractère particulier. Souvent après un jour sombre et mauvais, les vents s'apaisent à l'approche de la nuit, l'horizon s'éclaircit et le soleil brille un instant à son coucher; souvent aussi, dans de graves maladies, la mort est précédée de quelques jours de répit pendant lesquels toutes les douleurs cessent, et l'âme semble vouloir reprendre sa demeure dans le corps soulagé, tandis que ce n'est qu'une dernière lueur que jette avant de s'éteindre la lampe de la vie. De même les états qui périssent ont leurs heures solennelles de répit; l'espoir de temps meilleurs renaît et l'on croit les mauvais temps passés, lorsqu'un événement imprévu dévoile plus complètement que jamais la grandeur de la plaie, et démontre

(1) Ceci n'est vrai que dans un sens restreint et que des prophètes dont les paroles nous ont été transmises dans des livres particuliers. Car au chap. xxi du second livre des Rois, il est question de plusieurs prophètes qui annonçaient à Manassé la ruine de Juda.

(2) Voyez la Période des Prophètes, p. 30.35.

qu'elle est incurable. Dans ces heures de répit, d'ordinaire l'homme se trompe entièrement sur la vraie nature des symptômes politiques qui frappent ses regards, il croit que la maladie du peuple va se guérir, il parle de nouveau des temps glorieux d'autrefois, et sur le bord de l'abîme il rêve d'un éclatant avenir. Telle était l'époque pendant laquelle prophétisa Sophonie.

Le jeune et vicieux Ammon perdit la vie dans une conspiration dirigée contre lui. Il eut pour successeur son fils Josias (639–609) âgé alors de douze ans. Josias marcha sur les traces de son aïeul David, et pendant son règne de trente ans, il travailla à extirper l'idolâtrie et à ramener le peuple à l'observation de la loi de l'Eternel. Comme, à cette époque, la puissance des Chaldéens ne s'était pas encore assez agrandie pour menacer les états situés sur la Méditerranée, et qu'Assur allait en s'affaiblissant de plus en plus, Juda jouissait au dehors d'nne paix complète : le règne de Josias était donc un vrai temps de répit, le peuple et l'état reprenaient vie; mais ce n'était que le calme avant l'orage, que la brillante lueur du soleil qui se couche derrière de sombres nuages; le peuple était plongé dans cette aveugle sécurité qui accompagne le bien-être et la richesse, et personne, si ce n'est Sophonie et Jérémie, personne ne soulevait le voile léger qui couvrait l'avenir, et ne montrait du doigt la ruine qui était tout près. Josias eut le sort de plusieurs autres rois à qui est confiée la belle et critique tâche d'être les derniers bienfaiteurs d'un peuple qui marche à la mort. De tels princes ont une fin tragique, et leur mort violente semble être en une secrète contradiction avec une vie belle et noble comme la leur; mais leur mort est comme le signe typique et l'avant-coureur des malheurs qui d'abord après eux fondent sur leur peuple. Josias s'opposa au roi d'Egypte Necho, qui marchait avec son armée contre Carchemisch sur l'Euphrate. Necho était un prince entre-

prenant; il fit creuser le canal qui unissait le Nil à la mer Rouge et la mer Rouge par le Nil à la Méditerranée, et sous son règne, des vaisseaux phéniciens tentèrent de faire le tour de l'Afrique. Son expédition contre l'Euphrate avait sans doute pour but d'arrêter les progrès des Chaldéens, avec lesquels nous voyons dès lors l'Egypte en guerre continuelle, jusqu'à ce qu'enfin le royaume du Nil succomba définitivement sous le royaume plus puissant de l'Euphrate. Les historiens sacrés ne nous indiquent pas les motifs qui purent engager Josias, le roi d'un état aussi peu considérable que l'était Juda, à marcher contre le puissant monarque de l'Egypte, qui ne lui faisait point la guerre et qui même l'invita à se désister de son projet (2 Cron. xxxv, 21). Peut-être Josias tenait-il en fief du roi de Babylone le territoire de l'ancien royaume d'Ephraïm, où nous le voyons étendre ses mesures réformatrices et les mettre à exécution avec toute l'autorité qu'il pouvait avoir en Juda (2 Rois xxiii, 15. 19; 2 Cron. xxxiv, 6). La bataille qui coûta la vie à Josias, eut lieu dans la plaine de Megiddo, entre le Tabor et le golfe d'Acre. Il est possible que Necho eût débarqué avec son armée sur ce point de la côte, pour prendre de là la grande route bien connue, qui conduit de la Méditerranée par la Galilée à l'Euphrate. [1] Ainsi le pieux et juste Josias, le dernier bon roi de Juda, dont la mort préfigurait la ruine de son peuple, tomba précisément au commencement de ces guerres entre l'Egypte et Babylone, qui devaient plus tard amener la destruction de Juda.

Telle était, sous le point de vue politique et social, l'époque de Sophonie, que caractérisent, à l'égard de la re-

[1] Necho ne pouvait marcher contre l'Assyrie sans traverser la Galilée, qui était soumise à Josias. Josias fit ce que tout roi aurait fait à sa place, il voulut arrêter sur ses frontières des étrangers qui arrivaient en armes.

ligion et de la morale, le relâchement et la sécurité. L'indifférence de la multitude forme un pénible contraste avec le zèle du roi et d'un petit nombre de personnes qui partagent zon zèle et sa piété. Ainsi que dans l'ancienne Rome, au temps de sa décadence, on se plaisait à accueillir toutes les religions et tous les cultes possibles qui subsistaient en paix les uns à côté des autres, et à considérer cette tolérance comme un progrès de l'esprit philosophique, de même nous trouvons au temps de Sophonie toute espèce de religions réunies pêle-mêle en Juda, dont la mort spirituelle est ainsi mise dans tout son jour. Il y a encore (I, 4. 5) « un reste de Bahal, » c'est-à-dire d'adorateurs des Bahalins dont Manassé avait relevé les autels, et des « prêtres de ces faux dieux. » D'autres « se prosternent sur les terrasses des maisons devant les étoiles ; » c'est là un culte nouveau introduit par Manassé (2 Rois XXI, 5; XXIII, 5. 11; Jér. XIX, 13; XXXII, 29), et qui doit être celui de la religion de Zoroastre importée à Jérusalem depuis la Chaldée. [1] Mais à côté de ces sectateurs de cultes païens, se trouvent d'autres gens « qui adorent et qui jurent par l'Éternel, et qui en même temps jurent par Malcom, » c'est-à-dire par Moloch, l'idole des Ammonites (2 Rois XXIII, 13. 10), ou par *leur roi*, Bahal; ils pensent que la foi dans un Dieu est compatible avec celle dans un autre Dieu, et que ce ne sont à tout prendre que des formes diverses et

[1] Ezéch. XXIII, 14-17; voyez surtout VIII, 16. 17; au lieu de : *ils mettent une écharde à leur nez*, lisez : *ils portent à leur nez*, devant leur bouche, pendant leurs prières, *une branche* de l'arbre hom, selon les prescriptions de la loi de Zoroastre. — L'allusion la plus certaine au dualisme persan est sans contredit Esaïe XLV, 5-7. — Ces passages sont peut-être le meilleur argument pour décider la question, encore controversée, de la date de la religion de Zoroastre.

accidentelles d'une seule et même pensée religieuse. Une troisième classe de personnes comprend ceux « qui se détournent de l'Eternel » par indifférence religieuse; ils ont abandonné la foi de leurs pères et poursuivent chacun pour soi leur route sans religion positive. Enfin, suivent de près ceux « qui ne s'enquièrent point de l'Eternel et ne le recherchent point, » qui prétendent rester fidèles dans leurs cœurs et aux yeux de tous à la véritable foi, mais qui au fond ne croient en rien; ils vont peut-être jusqu'à s'imaginer qu'ils sont fermement attachés à la religion, mais leur cœur ne s'est point encore tourné vers Dieu. D'ailleurs, le mal a fait invasion jusque parmi ceux que Dieu et leurs fonctions appelaient à le réprimer. Déjà au v. 4 du ch. I, Sophonie a menacé des mêmes châtimens les prêtres des idoles et ceux de l'Eternel, et au ch. III, 4, il complète le triste tableau qu'il a tracé de la décadence religieuse de son peuple, et il dit : « Leurs prophètes sont éhontés et trompeurs, leurs prêtres profanent le sanctuaire et font violence à la loi. » L'institution des prophètes eut le sort de toutes les choses les meilleures et les plus saintes, dès qu'elles passent par des mains d'hommes : elles ne peuvent échapper à la souillure, à l'altération, à la dégénération. On ne devrait, il est vrai, pas s'attendre à voir la prophétie subir cette même destinée, et aussi s'est-il écoulé bien des siècles avant qu'aient paru en Israël de faux prophètes qui prétendissent recevoir de Dieu des révélations, tandis qu'ils ne parlaient que par leur propre esprit et qu'ils ne présentaient au peuple que leurs pensées et leurs rêves. Ils deviennent très nombreux dans les derniers temps du royaume de Juda, sous Sophonie et Jérémie, et ce dernier surtout a soutenu de pénibles luttes contre ces faux prophètes qui parlaient au peuple selon son désir. Cependant, le sacerdoce suivait la même marche que la prophétie et se corrompait pareillement. Les prêtres s'acquittaient de leurs

fonctions extérieures et maintenaient avec les anciennes pratiques les priviléges de leur charge, et le zèle réformateur du roi venait à leur aide; mais leur cœur n'en était pour cela pas meilleur, ils savaient concilier avec leur dignité sacerdotale tant d'actes repréhensibles, et faire servir la loi et la foi à tant de vues et d'intérêts coupables, que le vrai prophète de l'Eternel les déclare des profanateurs du sanctuaire et de sacriléges violateurs de la loi.

L'état moral et social du peuple est celui que comporte une telle absence de vie religieuse dans une époque de prospérité et de paix extérieure : il y a bien-être, amour des richesses et des choses de la terre, sécurité charnelle, oppression et violence de la part des grands et des puissans, et imitation des mœurs et usages des peuples païens. Aussi entend-on Sophonie s'adresser « au peuple de marchands (Canaan, Osée XII, 8) et à tous ceux qui sont chargés d'argent, » leur annoncer le pillage de leurs biens et de leurs maisons, et leur dire que ni leur or ni leur argent ne les délivreront au jour de la colère de Dieu (I, 11. 13. 18). Ceux à qui il parle reposent là dans une insolente sécurité « sur leurs lies, » comme un vin qu'on ne transvaserait pas, « et ils disent dans leur cœur : l'Eternel n'envoie ni les biens ni les maux ; ils bâtissent des maisons, ils plantent des vignes, » comme si les temps étaient bons et que les prophètes n'annonçassent point une ruine imminente ; « mais ils n'y habiteront point, ils n'en boiront pas le vin » (I, 12. 13). Les seigneurs sont représentés comme des lions qui rugissent au milieu même de la ville, et qui y dévorent leurs proies aux yeux de tous; les juges prévaricateurs, comme des loups qui sortent vers le soir, et qui déchirent leurs victimes dans le secret de la nuit, si bien qu'au matin il ne reste pas de traces visibles de leurs dégâts (III, 3). A la cour on recherchait les vêtemens de prix des peuples étrangers (I, 8), et la coutume des Philistins de sauter par

dessus le seuil (1 Sam. v), s'était introduite chez les Israélites, sans doute avec d'autres usages païens de ce même peuple.

Sophonie a prophétisé sous Josias et dans la première moitié de son règne; car il parle comme d'un événement futur de la ruine de Ninive qu'on s'accorde à placer en l'an 625 avant Jésus-Christ; or, cette année était la 15e du règne de Josias, qui a duré 31 ans. D'autre part, ce livre contient plusieurs détails sur l'état religieux de la nation, qui ne peuvent s'entendre des quatre premières années de ce règne. En effet, les Croniques, XXXIV, distinguent trois époques dans la vie de Josias. La première, qui commence avec son avènement au trône à l'âge de huit ans, et finit à sa douzième année: le roi, « malgré sa grande jeunesse, recherchait déjà le Dieu de David son père, » mais l'idolâtrie favorisée par Manassé et par Ammon, régnait en plein dans ses états, et il ne travaillait point encore à la combattre. Il ne pouvait alors être question « de restes des Bahalins (I, 3), ni des lois de l'Eternel exposées chaque jour au peuple » (III, 5); ces traits ne peuvent s'entendre que d'un temps où la plupart des autels des faux dieux ont été déjà détruits, et où le culte régulier est rétabli. Et c'est là ce qui eut lieu depuis la douzième année de la vie de Josias à sa dix-huitième; le pieux roi renverse idoles et autels, et nettoie le pays et le temple, toutefois il ne peut empêcher qu'il n'y ait encore bien des restes des cultes idolâtres. Mais en la dix-huitième année on trouva le livre de la loi dans le temple, on le lut devant le peuple, et depuis ce temps jusques à la fin du règne de Josias, « chacun fut obligé de servir l'Eternel, toutes les abominations furent ôtées, et l'on ne se détourna point de l'Eternel. » Alors donc les restes des Bahalins dont parle Sophonie, et les prêtres païens avaient disparu. Ainsi tout concourt à placer la date du livre de Sophonie entre 635 et 625.

Il prophétisait donc pendant que Josias extirpait l'idolâtrie, et il prêchait la repentance intérieure à ce peuple que son roi obligeait à servir extérieurement le vrai Dieu. Mais combien ses menaces et ses prédictions d'une ruine prochaine devaient causer de douleur et à lui-même et au pieux Josias! Toute cette réforme, en apparence si belle, si pure, si glorieuse, ne sauvera point Juda de la ruine, parce qu'elle n'est pas un vrai retour à Dieu; toutes les espérances dont se nourrissent sans doute le roi et ceux qui partagent sa piété, ne sont point ratifiées dans les cieux, le peuple ne reprendra point vie et ne rajeunira pas, il ne se convertira pas du cœur à Dieu. Le regard prophétique perce sous l'écorce brillante et découvre le noyau qui est rongé des vers, et que rien ne veut rétablir en son premier état; Sophonie ne parle que de châtimens et que d'une ruine prochaine, ainsi que l'ont fait à la même époque la prophétesse Hulda (2 Cron. xxxiv, 22-26) et Jérémie.

Nous ne connaissons de la personne de Sophonie que ce que nous lisons en tête de son livre. Il descendait, par son arrière-grand-père, d'un Ezéchias. On ne peut expliquer pourquoi sa généalogie est indiquée, contre l'usage, jusques au quatrième degré, qu'en supposant que cet Ezéchias est le roi de Juda.

—

Nous ne retrouverons plus dans les prophètes de la seconde période l'originalité des images, l'énergie de l'expression, la vivacité d'imagination, l'élan et l'enthousiasme qui distinguent les livres prophétiques de la période antérieure. Mais d'autres caractères, tout aussi remarquables, s'offrent à nous dans les livres qui nous restent à analyser, et ainsi se vérifie ce que l'Ecriture sainte nous dit des dons divers que l'Esprit de Dieu distribue à chacun selon qu'il lui plaît.

Sophonie est plein de force et de précision, et son livre est, par la clarté et la simplicité même de son style, d'une grande beauté littéraire. Mais de nature cet Israélite n'est pas poète, on sent que chez lui l'imagination est moins forte que l'intelligence, et qu'il examine avec sérieux et avec calme l'état moral et religieux de son peuple. Aussi le don qu'il a reçu d'en haut, c'est la vue d'ensemble, et ce qui le distingue comme prophète, c'est le regard d'aigle qui embrasse d'un coup d'œil toutes les nations et tous les siècles. On pourrait appeler son livre, qui ne contient que trois chapitres, un résumé de toute la prophétie hébraïque.

En effet, ce livre se divise, aussi bien que ceux d'Esaïe et d'Ezéchiel, en trois parties :

Les menaces et les exhortations adressées au peuple de Dieu, ch. I (Esaïe I–XII; Ezéch. I–XXIV).

L'annonce des jugemens de Dieu contre les peuples païens, ch. II et III, 1–7 (Es. XIII-XXXIX, avec des prophéties contre les Hébreux; Ezéch. XXV–XXXV).

Les prophéties messianiques, III, 8-20 (Es. XL–LXVI; Ezéch. XXXVI-XLVIII).

Ces trois parties sont d'ailleurs intimément unies l'une à l'autre, et il serait tout aussi vrai de dire que le livre ne forme qu'un tout unique, et qu'il s'adresse d'abord à Juda coupable qui doit être châtié, puis à Juda et aux Gentils, et enfin à tous les vrais Israélites à qui appartiennent les promesses.

I.

LES MENACES CONTRE JUDA.

Le prophète commence par annoncer à toute la terre (promise, à ce qui reste d'intact après la ruine d'Ephraïm) une ruine universelle qui embrassera et la nature et le peu-

ple (Osée IV, 3); mais il ne spécifie rien, et la menace sous cette forme vague n'en est que plus saisissante. I, 2. 3.

Mais bientôt retentissent les noms de Juda et de Jérusalem, et le prophète énumère avec soin toutes les classes de pècheurs qui vont être retranchés et qui attirent sur leur patrie la ruine qui vient d'être prédite. I, 4–6. Nous avons ici comme la liste de tous les péchés *contre Dieu*, dont l'homme puisse se rendre coupable.

Juda veut se plaindre d'une telle sévérité de Dieu à son égard; il voudrait alléguer ses priviléges antiques et ses essais tout récens de réforme. Mais Sophonie prévient toutes ses plaintes en lui criant : « Silence, le jour de la ruine est déjà venu! L'Eternel a déjà préparé le sacrifice, mis à part les convives » (Es. XXXIV, 6; Jér. XLVI, 10).

« En ce jour-là seront immolés : 1° Les princes, les fils du roi (et non le roi lui-même, 2 Cron. XXXIV, 22–28), et les serviteurs des grands qui se permettent toute espèce de fraude et de violence pour être agréables à leurs maîtres. I, 8. 9. — 2° La ville entière de Jérusalem depuis la porte des poissons (à l'O. du côté de Japho), jusques à la seconde ville (2 Rois XXII, 14, peut-être les quartiers situés vers le nord), et jusques aux collines (du sud); mais surtout la partie basse de la ville (la vallée du Cédron et de Siloë, que Sophonie nomme Mactès ou le Mortier, peut-être par ironie, comme nous dirions la boutique) où demeuraient les marchands, vrai peuple de Cananéens. I, 10. 11. — 3° Les riches, pleins de sécurité et d'une impiété pratique. I, 12. 13. (Amos V, 11; Deut. XXVIII, 39.) — Le prophète qui vient de distinguer les hommes selon leurs rapports à Dieu, les classe ici selon leur position sociale. Il passe de l'une à l'autre en reprenant la même transition : *En ce jour là.* — Notons au verset 12 que Josèphe nous raconte que, lors de la prise de Jérusalem, les princes, les grands et les sacrificateurs furent retirés par les ennemis des cavernes, des

égouts et des sépulcres où ils s'étaient cachés et où ils espéraient en vain échapper « au flambeau de l'Eternel » cherchant les coupables pour les punir.

Les victimes sont là; quel est le sort qui les attend? Celui que leur prépare la colère d'un Dieu qui est un feu consumant. — I, 14-18.

II.

JUDA ET LES GENTILS.

Juda sera donc détruit, le peuple élu sera consumé! Quelle singulière dissonnance entre ces effrayantes prédictions et les réjouissantes espérances que faisaient naître les réformes opérées par Josias!

Mais il y aurait cependant un moyen de détourner la tempête, de conjurer la ruine, ce serait la repentance. Le prophète y exhorte son peuple, « cette nation qui ne sait ce que c'est que la honte de ses péchés. » II, 1. 2. Toutefois il ne le fait qu'en peu de mots, il sent que ses exhortations resteraient sans effet, et il se hâte de s'adresser aux « gens de bien, au petit nombre des humbles et des débonnaires, qui peut-être seront épargnés dans la ruine de leur nation. » II, 3.

« *Car*, ajoute-t-il immédiatement, Gaza sera abandonnée, etc., » et il commence ses prédictions contre les païens. Cette transition brusque et imprévue semble, au premier abord, difficile à expliquer; le sens de ce *car* se trouve III, 6. 7. Les Hébreux auraient dû apprendre par la ruine de leurs voisins comment Dieu punit l'adoration des idoles et les crimes des païens; ils devraient savoir qu'en se faisant païens ils ne peuvent qu'encourir les mêmes châtimens, et que nul ne peut subsister devant Dieu, si ce n'est l'homme de bien humble et débonnaire.

Le prophète dénonce les jugemens de Dieu, d'abord aux deux peuples païens qui demeuraient aux frontières de Juda : les Philistins à l'occident, III, 4–7, les Moabites et Ammonites à l'orient, IV, 8–10. — Il ne nomme que quatre villes des Philistins (voyez aussi Jér. XXV, 20; Amos, I, 6–9; Zach. IX, 5. 6), parce que Gath avait été prise par David (I Cron. XVIII, 1), et que dès lors, malgré les succès des Philistins sous Joram (2 Cron. XXI, 16), elle était restée ou était revenue sous la domination des rois de Juda (2 Cron. XXVI, 6; 2 Rois XVIII, 8). L'original a plusieurs paronymes qui ne peuvent se rendre en français : « *Gaza* sera *(gaspillée)* abandonnée (en allemand : *Gaza* wird *vergessen* seyn); *Hekron* sera *arrachée* » (wird *entackert* seyn); le nom de Crétois donné aux Philistins, qui étaient d'ailleurs venus de Crète, fait allusion au mot hébreu de retrancher, exterminer. — « Asdod sera chassée en plein midi, » c'est-à-dire à l'heure de la grande chaleur, où chacun se repose, où l'on s'y attendra le moins (2 Sam. IV, 5; Jér. XV, 8). — Remarquons qu'ici déjà Sophonie parle d'un temps où Juda reviendra de sa captivité et possédera la terre de ses voisins et ennemis.

Mais le regard du prophète franchit bientôt les étroites frontières de la contrée dans laquelle il demeure, et parcourt la terre tout entière. Sophonie voit Jéhova, le redoutable Dieu des armées, anéantir devant lui tous les dieux de la terre. Les Japhétites dans leurs îles et leurs pays maritimes (Gen. X, 5) se prosternent pour adorer l'Eternel, chaque peuple en son lieu. Vers le sud, les Cuschites succombent sous les coups de l'épée divine. Vers l'est, Jéhova étend sa main, et Ninive se convertit en un désert, en un repaire de bêtes sauvages, elle qui, dans son orgueilleuse confiance, disait : « C'est moi, et il n'y a point d'autre que moi. » II, 11–15.

Que ce coup d'œil du prophète sur l'humanité est grand et sublime ! Qui pourrait méconnaître l'inspiration divine chez cet homme qui annonce à ses frères leur ruine prochaine malgré toutes les apparences d'une renaissance nationale, et qui leur prédit leur gloire future malgré l'effrayante tempête qui va les enlever ; chez cet homme qui sait que le temple de son Dieu va être détruit, et qui néanmoins annonce qu'il n'est point de nation si éloignée qui ne se prosterne un jour devant lui, point d'empire si puissant qui ne s'écroule sous sa main !

Sophonie s'adresse de nouveau à Juda, et plus spécialement à Jérusalem, dont il récapitule en peu de mots les crimes : sa rébellion contre Dieu, les violences et les injustices de ses chefs, les mensonges et les sacriléges de ses prophètes et de ses sacrificateurs. III, 1-4.

Et cependant, « l'Eternel emploie pour ramener cette ville à lui, et les leçons de la loi et de la prophétie, et les leçons de l'exemple ; s'il punit sévèrement, il ne l'aura fait qu'après l'avoir annoncé au coupable, selon que le requiert la justice. Mais tout est inutile, ils ont hâte de se corrompre toujours plus. » III, 5-7.

III.

LES TEMPS MESSIANIQUES.

Jérusalem sera donc détruite, Juda aura le sort de ses ennemis et de tous les états païens. S'il en est ainsi, quelle espérance peut-il rester encore au prophète et aux vrais serviteurs de Dieu ? Abandonneront-ils leur foi en la promesse d'un temps de salut, de sainteté et de paix ? Que doivent-ils « attendre ? » III, 8.

« Attendez-moi, » dit l'Eternel.

Mais quand viendra l'Eternel ?

« Au jour que je me lèverai pour verser ma colère sur les Gentils et pour consumer la terre entière » (Ez. XXXVIII, XXXIX; Apoc. XIX, 15-21; XX, 8).

Mais au milieu de ces jugemens exercés contre toute la terre, et de cette ruine universelle de tous les royaumes du monde, le prophète voit apparaître un peuple nouveau dont il décrit tous les caractères.

Et d'abord, ce n'est plus un peuple unique qui adorera l'Eternel, « ce seront plusieurs peuples. III, 9. Des gentils seront donc appelés dans le royaume de Dieu. II, 11. Si d'une part les Israélites épars dans les contrées les plus éloignées doivent revenir alors dans leur patrie III, 10. 18-20. (Osée XI, 10. 11, etc.), d'autre part, tous les Israélites ne feront pas partie de ce nouveau peuple, les orgueilleux, ceux qui s'appuieraient charnellement sur les promesses, seront exclus, et il ne restera que les gens humbles et doux. » III, 11-13.

« Ces peuples adoreront Dieu avec des lèvres purifiées et le serviront d'un même mouvement (d'une même épaule, comme deux hommes qui, portant un fardeau, marchent d'un même pas). III, 9. Il y aura pardon et oubli des péchés passés, 11; sainteté et vérité, 13; paix et joie, absence de toute souffrance, 13-16; guérison de tous maux, 19; honneur et gloire pour Israël qui avait vécu dans l'opprobre parmi les nations, 18-20. »

« L'Eternel lui-même sera au milieu d'Israël, 15. 17 (Emmanuel, Es. VII, VIII; Osée XI, 9; XIV, 8). Il se réjouira en son peuple d'une grande joie, l'aimera d'un tel amour qu'il se taira sur tous ses péchés (Mich. VII, 19), il tressaillera d'allégresse sur lui, 17 » (Osée II, 19. 20; XIV, 4; Es. LXII, 5). Quelles douces et ravissantes paroles! et que le fidèle est heureux d'avoir un Dieu qui sait aimer!

On le voit, il ne manque à la prophétie messianique de Sophonie ni le rappel des Hébreux, aussi bien d'Israël que

de Juda, ni les jugemens de Dieu sur ses ennemis, ni la vocation des gentils, ni le pardon des péchés et la sainteté, ni la paix et la félicité, ni la personne du Sauveur qui apparaît ici en sa qualité de Dieu, et qui est Jéhova lui-même.

Cette prophétie a eu un commencement d'accomplissement dans la venue du Messie et l'établissement du christianisme; mais elle attend encore son entière réalisation. — Elle avait attiré l'attention des Juifs, comme nous l'apprend Jérôme dans son commentaire. Ils avaient conclu du verset 8 que, à la venue du Messie, toutes les nations seraient réunies, que la colère de Dieu se verserait sur elles, et que la terre entière serait consumée par le feu; du verset 9 que tous les peuples ne parleraient plus qu'une seule langue comme ils le faisaient au commencement (Gen. XI), et que cette langue serait l'hébreu.

Les versets 8-20 que nous venons d'analyser, se divisent en deux strophes : 8-13, l'annonce des temps messianiques et la description du nouveau peuple élu; 14-20, la joie de tout Israël et sa gloire à cette époque où Dieu sera auprès de lui.

C'est ainsi que le prophète, qui n'entend tout autour de lui que le bruit des royaumes qui s'écroulent, s'élève avec calme du sein de ces ruines, et se transporte en esprit à cette époque de l'avenir où Dieu rendra victorieux les humbles, fera triompher la pureté de cœur, plongera dans l'oubli les péchés de ses serviteurs, et se créera un peuple qu'il puisse aimer selon son cœur. Or c'est là la clef de toute l'histoire de l'humanité : les méchans périssent malgré toute leur puissance, les justes triomphent malgré toute leur faiblesse, et toutes les gloires du monde s'évanouiront un jour pour ne laisser subsister que celle de cette église de Christ qui est toujours méconnue et souvent persécutée, mais à qui seule appartiennent les promesses de l'éternité.

Ce sont ces vues générales sur la justice et l'amour du Dieu tout puissant, dont les serviteurs doivent rester maîtres du champ de bataille dans le redoutable et sublime combat que se livrent sur notre terre le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, l'église et le monde, Jésus-Christ et Satan; ce sont, dis-je, ces vues générales qui forment la base de toute la prophétie juive et chrétienne. En isoler les prédictions spéciales, c'est ôter à celles-ci leur grandeur, c'est faire du prophète un devin, et de l'accomplissement de ses paroles un heureux hasard; c'est ne voir dans un tableau que les détails, qui sont bien exécutés, mais qui ne prouvent que du talent, et ne pas saisir la pensée générale où seule se manifeste le génie. Les prophètes hébreux, avant que d'être prophètes, sont de pieux Israélites qui connaissent le vrai Dieu par ses révélations antérieures, et qui n'ignorent point les principes généraux de son gouvernement du monde; et l'Esprit saint, qui les sauve et les sanctifie, ne fait dans un certain sens que leur montrer l'application de règles bien connues aux événemens de l'avenir. Mais ces vues générales ne seraient que des prophéties très incomplètes et vraiment indignes d'un Dieu qui ne fait rien à demi, si elles n'étaient vraies qu'en gros, et que les détails en fussent inexacts et faux, et c'est là précisément ce qui met dans tout son jour la différence radicale qu'il y a entre les plus heureux pressentimens du génie et la prédiction biblique. L'Esprit saint ne se borne pas à mettre au cœur du prophète de pieuses espérances, de sublimes pensées, il place devant les yeux de son esprit de vivans tableaux de l'avenir, qui ont parfois même l'exactitude de l'histoire, et qui sont des évangiles anticipés. Chaque détail de la prophétie est aussi complétement vrai que les pensées mères; jusques à un seul iota, tout ce qui a été annoncé doit s'accomplir. Et ici le passé est le garant de l'avenir, et les prédictions réalisées nous enseignent l'interprétation de

celles qui ne le sont pas encore. Ainsi les soixante-dix semaines d'années de Daniel, dont l'histoire nous fait connaître la littérale exactitude, nous obligent à prendre au sérieux les chiffres des révélations de saint Jean. La prophétie est vraiment divine, parce qu'elle réunit à la parfaite vérité des vues d'ensemble, la parfaite vérité des détails : sans les détails, elle pourrait passer pour de pieux pressentimens, et sans les vastes aperçus, elle ressemblerait à de la divination.

Sophonie, qui prouve son inspiration par des vues morales et historiques entièrement étrangères aux plus sages des païens, le fait également par la précision avec laquelle il annonce, par exemple, le sort futur de chaque ville des Philistins, ou par ce qu'il dit des Japhétites (et non des Camites) adorant l'Eternel, chaque peuple en son lieu; et cet accomplissement littéral de ces prophéties qui concernent le passé, nous dit assez comment nous devons entendre les prédictions messianiques qui terminent le livre. Jérusalem doit être habitée par un peuple saint; Israël aujourd'hui dispersé, captif, méprisé, sera une nation glorieuse parmi toutes les autres, et il reviendra, même d'au delà des fleuves de Cus, dans son antique patrie.

—

VIII.

HABACUC.

HABACUC.

La Bible ne nous fait connaître ni la patrie de ce prophète, ni la tribu à laquelle il appartenait, ni le pays et le temps où il a exercé son ministère.

Nous ne parlons pas de la légende juive qui se trouve dans les Apocryphes, d'après laquelle Habacuc, fils de Jésus, de la tribu de Lévi, aurait été enlevé de Judée par un ange dans un tourbillon, et transporté, avec le dîner qu'il préparait, à Babylone auprès de Daniel, qui était depuis sept jours dans la fosse aux lions. Cette fable rabbinique, qui ressemble à une foule d'autres du Talmud, non seulement ajoute au texte sacré un étrange et inutile miracle, mais dénature le récit inspiré, en altère la simplicité ou le contredit ouvertement. Ainsi, la cause qui fit jeter Daniel dans la fosse aux lions (Dan. VI), est racontée tout autrement dans l'*Histoire de Bel*, et le seul jour que le prophète a passé au milieu de ces bêtes féroces, se change dans la légende en une semaine.

L'époque du ministère d'Habacuc doit se déduire de son livre. Au ch. I, v^{ts} 5. 6, le prophète parle des Chaldéens comme d'un peuple nouveau, qui approche de la Judée, mais qui ne l'a point encore envahie, et que les Hébreux n'avaient point encore appris à connaître de leurs propres

yeux. Or, les Chaldéens apparaissent pour la première fois dans l'histoire juive, sous Jehojakim, fils de Josias. [1]

Environ 18 ans après leur première apparition en Judée et 21 ans après la mort de Josias, les Chaldéens avaient mis fin au royaume de Jérusalem.

Les vingt dernières années du royaume de Juda sont une époque de troubles, d'agitation et d'angoisse, qui ressemble peu au règne du paisible Josias. Jehojachaz son fils fut appelé par le peuple à la royauté ; c'était un jeune homme de 23 ans, qui n'était point animé du même esprit que son père. Il ne règna que trois mois; il déplut, pour

(1) Nous suivons ici Preiswerk et la plupart des commentateurs. Toutefois ces deux versets 5 et 6, qui représentent les Chaldéens comme une nation que Dieu est présentement occupé à susciter, et leurs conquêtes comme un événement que Dieu prépare, nous semblent s'appliquer mal à un temps où Nabopolassar, le fondateur de la puissance chaldéenne, était déjà mort, et où Nebucadnesar avait fait une partie de ses conquêtes à la tête des Chaldéens. Ces événemens ne pouvaient être restés ignorés des Hébreux, au point que sous Jehojakim, un prophète pût leur en parler comme de quelque chose de tout nouveau. Cette considération, jointe à la place que le livre d'Habacuc occupe dans le canon avant Sophonie et après Nahum, et au caractère éminemment poétique de ce livre, nous ferait supposer qu'Habacuc était un peu plus jeune que Sophonie, et qu'il a vécu sous Manassé et Josias. Sa prophétie nous transporte au temps où le royaume d'Assyrie s'écroule, et où celui de Babylone passe aux mains des Chaldéens, qui étendent de toutes parts leurs conquêtes. Au milieu de cette grande révolution, le prophète voit que la nouvelle puissance qui s'élève sera autant et plus nuisible à Juda que l'étaient celles qui viennent de disparaître; et à la vue de la ruine qu'il découvre dans l'avenir, son âme, un moment ébranlée, se raffermit en regardant à Dieu et apprend ce que c'est que *vivre par la foi.*

des causes qui ne nous sont pas dites, au roi d'Egypte Necho, le vainqueur de Megiddo, qui le fit prisonnier et l'emmena en Egypte où il finit ses jours. Necho lui donna pour successeur son frère Jehojakim, qui fit, ainsi que lui, ce qui est mauvais devant l'Eternel. Mais bientôt arrive de l'orient Nebucadnesar, qui était à la tête des armées du roi son père, et trois ans après la bataille de Megiddo, il repousse d'Asie les Egyptiens, monte à Jérusalem qui leur était tributaire, s'empare des trésors du temple et emmène en ôtage un certain nombre de jeunes gens des premières familles du royaume, parmi lesquels se trouvait le prophète Daniel. C'était la première fois que les Chaldéens paraissaient à Jérusalem. A dater de cette époque, la politique de Juda hésite entre l'alliance de l'Egypte et la soumission aux Chaldéens. On redoutait ces derniers, et l'on fermait l'oreille aux avertissemens des prophètes qui s'opposaient à toute alliance avec l'Egypte. Les rois, les princes et les chefs d'Israël méconnaissaient la vraie position d'Israël au milieu des gentils, celle d'une neutralité théocratique qui respecterait les droits de tous et ne prendrait aucune part aux débats et aux guerres des étrangers. Mais il eût fallu pour cela une foi calme et ferme, qui manquait; on ne pouvait croire que l'Eternel protégerait son peuple, et l'on cherchait à se protéger soi-même, et plus grandissait la puissance de Nebucadnesar, plus on se hâtait de recourir à l'Egypte, ce roseau brisé qui perçait toute main qui s'appuyait sur elle (Es. XXXVI, 6).

Jehojakim resta trois ans (606-603) assujetti à son maître Nebucadnesar; mais ensuite il changea d'avis, se révolta et fit alliance avec l'Egypte. Pharaon devait promettre sans peine son secours à un roi qu'il avait mis sur le trône, et Juda craignait moins le peuple du Nil qui n'était pas belliqueux et conquérant, que les peuples de l'Euphrate et du Tigre, et surtout que les Chaldéens. Nebucadnesar était

alors occupé à des guerres lointaines à l'orient de son empire, et il ne marcha qu'en 599 contre Juda. Le secours promis par l'Egypte ne vint point. Sur ces entrefaites, Jehojakim mourut après un règne de onze ans, et il eut pour successeur son fils Jehojachin, jeune homme inconsidéré, âgé de 18 ans. Jérusalem fut assiégée, et se rendit bientôt. Le roi fut emmené captif à Babylone, et avec lui les principaux du pays, les guerriers et les artisans, ainsi que tout ce qui restait des trésors du temple. Ezéchiel fit partie de cette émigration, et il dut aller entretenir dans les ténèbres du paganisme, parmi les exilés, la connaissance du Dieu d'Israël et la foi aux promesses messianiques.

Nebucadnesar établit pour roi sur la Judée désolée et humiliée, Sédécias (199–188), oncle du dernier roi et troisième fils du pieux Josias. Son caractère était la fidèle empreinte de celui de son époque. Il y avait en lui une étincelle de bonne volonté, mais aucune énergie ni fermeté, aucune foi véritable. Pendant quelques années il suivit la politique que lui imposait la nécessité, et fut soumis aux Chaldéens. Mais ensuite il prêta l'oreille, et aux instances de l'Egypte pour qui Juda était un avant-poste et un boulevard contre les puissances de l'Euphrate, et aux séductions de l'orgueil et d'un faux patriotisme qui faisait que les grands de sa cour ne pouvaient supporter de voir Jérusalem prosternée devant Babel, et aux trompeuses paroles des soi-disant prophètes et des prêtres qui flattaient les désirs des grands et qui assuraient que le Seigneur ne livrerait point Sion entre les mains des infidèles. C'était s'appuyer sur l'Eternel sans croire vraiment en lui, avoir son nom sur les lèvres et ne point l'avoir dans le cœur, faire semblant de regarder à lui tout en ne regardant qu'à l'Egypte ; c'était imiter les Israélites du temps d'Héli, qui pensaient contraindre Dieu à leur donner la victoire en apportant sur le champ-de-bataille l'arche de l'alliance.

Sédécias se révolta contre Nebucadnesar, qui marcha vers la Judée avec sa redoutable armée. L'Egypte fit quelques démonstrations hostiles, qui ne servirent qu'à prolonger d'une année cette lutte inégale. Quand tout espoir de délivrance fut perdu dans la ville assiégée, Sédécias en sortit secrètement et chercha à se sauver par la fuite, mais il tomba entre les mains des Chaldéens. Jérusalem et le temple furent brûlés, la nation perdit son existence politique et fut en grande partie emmenée à Babylone.

II.

Mais qui sont ces Chaldéens que Dieu avait chargés d'exécuter ses jugemens sur Jérusalem?

L'histoire de ce peuple est l'un des points les plus controversés de l'archéologie biblique; et les passages des livres saints qui s'y rapportent, semblent au premier abord se contredire. Voici la solution qui se présente à nous comme la plus probable.

Les Chaldéens nous apparaissent, pour la première fois, habitant dans la Mésopotamie, vers les avant-monts méridionaux du plateau Arménien (Gen. XI, 31). Peut-être sont-ils réellement les descendans d'Arphacsad, comme plusieurs le supposent; au moins est-il certain qu'ils sont un peuple sémitique. C'est la « nation ancienne » des Chaldéens dont parle Jérémie, V, 15.

A cette époque reculée, la Babylonie était occupée par un peuple cuschite (Gen. X, 8-10), qui a fondé le plus ancien empire de la terre.

Plus tard, les Chaldéens doivent avoir envahi la Babylonie, repoussé au delà du Tigre une partie des Cuschites, qui ont formé dans la Susiane le peuple des Cissiens, et fondé cet ancien royaume chaldéen de Babylone, dont Bé-

rose nous a conservé le souvenir. Ainsi s'expliquerait comment le seul peuple babylonien que connaissent les écrits prophétiques et les livres des Rois et des Croniques, est toujours nommé Chaldéen et parle une langue sémitique, et de là encore cette antique caste de prêtres et de savans, que la Bible et les auteurs profanes connaissent à Babylone sous le même nom de Chaldéens.

Cependant le gros du peuple chaldéen n'avait point abandonné sa première patrie, et il paraît s'être étendu au loin vers le nord, dans les montagnes de l'Arménie et de l'Assyrie, dans ces mêmes contrées où habitent maintenant les Courdes, et peut-être même jusque sur le versant nord-ouest du plateau Arménien, vers le Pont-Euxin, où nous voyons l'ancien peuple des Chalybes prendre le nom nouveau de Chaldéens.

Les Chaldéens des plaines désertes de la Mésopotamie et des montagnes ardues de l'Arménie conservèrent leurs mœurs primitives, tandis que depuis nombre de siècles les tribus de leur nation qui avaient envahi les riches plaines de la Babylonie, s'étaient amollies et énervées par leur mélange avec la population cuschite, et ils apparaissent subitement dans l'histoire comme un peuple nouveau (Es. XXIII, 13. 14), qui a la rudesse et le genre de vie de tous les peuples nomades de l'Asie moyenne, des Scythes et des Cardouches, des Turcs et des Courdes.

Ce peuple, ancien et nouveau à la fois, reprend le chemin de Babylone, s'en empare par une révolution qui nous est inconnue, et bientôt déborde de toutes parts sur les contrées voisines.

Les Chaldéens sont les fondateurs de la première des quatre grandes monarchies dont parle Daniel. Ils n'ont pas tardé à prendre les mœurs, la civilisation, la langue et sans doute la religion des Babyloniens au milieu desquels ils s'étaient établis. Mais Habacuc, au moins dans son premier

chapitre, les dépeint tels qu'ils étaient au moment de leur invasion, et la vérité du tableau qu'il trace d'eux, frappe d'autant plus qu'on l'examine plus attentivement.

Comparons les Assyriens de Nahum aux Chaldéens d'Habacuc. Voilà deux peuples conquérans, et parmi les reproches que leur adressent ces prophètes, il doit y en avoir plusieurs qui les concernent également, tels ceux de violences et de meurtres, de rapines et d'injustices. Mais Habacuc reprocherait-il aux Chaldéens, comme Nahum le fait à Ninive, d'avoir formé des complots contre l'Eternel? Non; ces hordes de nomades à demi-sauvages dévastaient la terre entière sans distinguer les états qu'ils renversaient, ils dévoraient, sans se donner la peine de les examiner, tous les *poissons* qui se trouvaient pris *dans leurs filets;* ils foulaient aux pieds la Judée sans soupçonner que ce fût une terre sainte, sans s'enquérir du Dieu qui y était adoré. Assur connaissait au contraire les Israélites et leur Dieu par Jonas, par la destruction de l'armée de Sennachérib devant Jérusalem, par tous les récits qui se faisaient en Orient des miracles opérés en Judée, par les Ephraïmites emmenés captifs vers le Tigre.

Un second caractère des Chaldéens, qui ne se retrouve pas dans Assur, c'est leur insolente confiance en leurs forces, leur joie naïvement brutale à la vue de leurs succès (I, 18), leur mépris pour ce que les peuples civilisés révèrent (10), le sommeil profond de leur conscience, leur incrédulité pratique, leur impiété irréfléchie. Ils amassent des prisonniers comme le samoun enlève le sable du désert (9); ils ont le sentiment que leur pouvoir et leurs succès procèdent d'eux; aussi leur force est-elle leur Dieu, et ils encensent leur propre puissance (7. 11. 16).

De tels conquérans ne sortent pas d'une terre civilisée et n'habitent pas les cités. Ce sont des fils du désert, des enfans des steppes, des peuples à cheval, intrépides, durs,

féroces. Il y avait dans les conquêtes d'Assur, dans ses injustices, dans ses rapines, une certaine dignité royale, quelque chose du lion (Nahum II, 11–13); les Chaldéens ne sont que des essaims de loups qui se répandent le soir dans les campagnes (Hab. I, 8).

III.

Le livre d'Habacuc se distingue d'entre tous les écrits prophétiques, par la grande place que l'auteur même y occupe; nous y lisons ses tristesses, ses plaintes, ses doutes, ses espérances, ses joies; nous le voyons chercher le pourquoi des dispensations providentielles, ne pas le trouver, le demander à Dieu et recevoir la réponse d'en haut; il nous met dans la confidence des impressions secrètes qu'ont produites sur lui les révélations qu'il a reçues; en un mot, il nous fait lire dans le cœur d'un prophète.

Telle n'est point la manière ordinaire des prophètes. Et en effet, ils sont des ambassadeurs de Dieu auprès de son peuple, ils viennent au nom de l'Eternel transmettre aux hommes un message; que nous importent les dispositions dans lesquelles ils sont en s'acquittant auprès de nous de leur commission? ce que nous leur demandons, ce sont les paroles de Dieu, et en nous les révélant, ils s'oublient eux-mêmes comme nous les oublions aussi, et nous trouverions étrange qu'ils voulussent attirer notre attention sur eux et en détourner une partie de Dieu vers l'homme. Mais s'il en est ainsi, comment s'expliquer le caractère distinctif d'Habacuc? Faudrait-il y voir un signe des temps de décadence dans lesquels il vivait, un repliement maladif sur soi-même que n'aurait pu vaincre la puissance de l'Esprit divin qui l'inspirait?

On ne peut citer pour le justifier les auteurs des psaumes, qui ne sont point prophètes, et qui, loin de parler de la

part de Dieu aux hommes, ont au contraire reçu la mission de parler à Dieu au nom de tous les fidèles, et de lui exprimer tous les sentimens de crainte et d'amour dont ses diverses révélations remplissent les cœurs qui les acceptent. Sans les psaumes, la Bible aurait été incomplète : il ne suffit pas à l'église de connaître les volontés divines et les vérités éternelles, il faut qu'elle sache encore quels effets la vraie foi en Dieu produit dans les âmes, et qu'elle ait une règle infaillible à laquelle elle puisse se connaître elle-même, juger de sa vie spirituelle, se tenir en garde contre les écueils de la tiédeur et de l'exaltation; et en lisant les psaumes qui lui servent comme de diapazon, elle entend bientôt si ses chants sont justes ou faux. Autant donc il était nécessaire que le psalmiste nous révélât les mouvemens les plus intimes de son âme, autant il semble peu convenable à un prophète de parler d'un autre que de Dieu.

On nous objectera que plusieurs psaumes sont prophétiques. — Cela est vrai, mais la prophétie a chez David un autre caractère que chez Esaïe ou Daniel; le premier n'a pas de vision, ni de révélation spéciale qui lui serait pour ainsi dire communiquée du dehors, c'est en parlant de lui-même qu'il prédit le Messie, c'est lui-même et son histoire qui deviennent une prophétie, sans que peut-être il la comprenne en plein; c'est parce qu'il est lui-même juste et saint, que ses sentimens deviennent ceux du seul vraiment Juste et Saint; il est le membre d'un corps dont la tête est le Christ, et les impressions des membres ne peuvent être autres que celles de la tête qui vivifie le corps entier et seul l'anime. Le prophète proprement dit, au contraire, reçoit des révélations qu'il distingue parfaitement de ce qui se passe dans sa vie intime, et qui agissent sur lui comme des événemens historiques dont il serait le simple spectateur; c'est ce dont nous donne en particulier un exemple, Haba-

cuc, qui ne comprend pas les paroles de Dieu et lui en demande l'explication.

On pourrait dire sans doute, pour rendre compte du caractère lyrique de la prophétie d'Habacuc, que lorsqu'il donne essor à ses sentimens individuels, il se sait, autant et plus que le psalmiste, un avec toute l'assemblée des justes, avec toute la véritable église. En effet, il lui arrive de parler de lui au pluriel : « Nous ne mourrons point » (I, 12), tandis qu'ailleurs (III, 14) c'était lui, Habacuc, qui était assailli au passage de la mer Rouge par les Egyptiens; et c'est dans le sentiment de sa communion avec tous les fidèles, qu'il a composé sa prière, au chapitre III, pour être chantée dans les fêtes du culte public.

On pourrait ajouter qu'il peut y avoir des cas où l'ambassadeur est chargé par son maître même, de faire connaître à ceux vers qui il est envoyé, la peine qu'il a éprouvée à bien comprendre toute la portée de son message; car ce peut être un moyen de leur en faciliter l'intelligence et de les engager par l'exemple d'autrui à l'accepter.

Toutefois ces explications ne nous satisfont pas entièrement, et elles ne font que nous amener à la vraie solution. La forme du livre correspond fidèlement à son contenu. Habacuc ramène l'attention des Israélites, des faits extérieurs à un fait intérieur, à la foi, et des promesses qu'a reçues le peuple élu, aux promesses individuelles, au salut des justes par la foi. Il prophétise non pas tant contre les Chaldéens, que contre les méchans de toute nation, il annonce la délivrance non point au peuple d'Israël, mais à tout homme juste, et il parle beaucoup de ce qu'il éprouve, parce que il a précisément pour but principal d'établir le grand principe du salut par la foi individuelle, et de donner lui-même un exemple de l'inébranlable fermeté et de la joie sereine que le juste puise dans sa foi quand tout s'écroule autour de lui. D'autres prophètes, tel qu'Osée, ne

lisent dans l'avenir que le rétablissement de la nation juive, que Dieu semblait livrer à une destruction complète ; Habacuc, au contraire, n'annonce point à la nation des temps futurs de joie et de gloire, il promet la vie au juste qui croit, et ainsi il explique et complète toutes les autres prophéties.

« *L'ame du méchant s'enfle et n'est point droite en lui, mais le juste vivra dans sa foi.* » Telle est la pensée capitale et le thème de tout le livre d'Habacuc. Et c'est là aussi tout ce qu'il contient de prophéties messianiques. Il pose au sein de l'ancienne alliance qui concernait toute une nation, le principe de la nouvelle alliance qui ne concerne que des individus, et il établit, sous la loi, que l'unique justice qui fait vivre est celle du croyant. Il prophétise en annonçant l'Evangile avant la venue du Messie. Cette parole : *le juste vit de sa foi*, est devenue pour l'apôtre Paul le texte sur laquelle il a établi la doctrine de la justification gratuite sans les œuvres de la loi; pour le père de l'église Augustin, la perle de grand prix qui l'a rendu riche en Dieu, et pour Luther, demandant en vain le salut à tous les autels et à toutes les images de l'église romaine, l'aurore qui dissipa ses ténèbres et qui bientôt éclaira plusieurs nations.

Le malheur et la mort des méchans, la vie et la félicité des justes, sont sans doute des pensées qui se trouvent à chaque page des livres de l'Ancien Testament antérieurs à Habacuc, et en particulier Abraham, le père des croyans, connaissait déjà la justice de la foi. Mais jamais avant notre prophète, ces vérités n'avaient été présentées comme le résumé de toutes les révélations divines et comme la clef de toutes les énigmes de l'histoire ; jamais non plus elles n'avaient été appliquées de manière à faire disparaître de devant le prophète la nation élue, pour ne laisser subsister que des individus, que le petit troupeau des croyans.

Nous disons que Habacuc trouve dans ces vérités la clef de l'histoire. En effet, la grande question qu'il débat avec Dieu est celle de la prospérité des méchans; Job l'avait résolue par la soumission aux décrets d'un Dieu tout puissant, et Asaph en avait donné la vraie réponse pour les individus; mais l'énigme restait entière pour les nations, et c'est Habacuc qui la résout par la révélation que lui donne l'Eternel.

La solution est que le temps entraîne avec lui dans ses flots tout ce qui n'est pas justice et foi, que le peuple de la foi survivra non seulement aux Chaldéens, mais aux Perses, aux Grecs, aux Romains et à tous les royaumes du monde chrétien, et que l'église des croyans est le seul rocher inébranlable au sein de l'immense océan de l'humanité, la seule lumière qui brille dans les ténèbres de la terre et qu'aucune tempête ne peut éteindre. Le juste *vit* de sa foi, et sa vie dépasse même le temps et se prolonge dans l'éternité.

La grandeur de la question, la sublime simplicité de la réponse, la diversité des sentimens par lesquels passe Habacuc, la variété des tons, la vivacité des images, l'originalité de la conception générale, tout concourt à faire de ce livre, à la fois lyrique et prophétique, un des écrits bibliques les plus remarquables au point de vue littéraire.

IV.

Le plan d'Habacuc est fort simple. Le chapitre 1[er] contient l'énigme, le chapitre 2[e] la solution, et le 3[e] un cantique du prophète.

Le livre s'ouvre par des paroles de plaintes et de reproches que le prophète adresse à son Dieu au sujet de la corruption qui règne chez son peuple, et de l'oppression qu'éprouvent de la part des méchans les justes, les vrais Israélites, ceux avec lesquels il s'identifie complètement et au nom desquels il parle. « *Jusques à quand, ô Eternel, appellerai-je au secours? et tu n'écoutes pas. Je crie à toi :*

violence, et tu ne délivres pas les tiens, tu ne réprimes ni ne châties les méchans. *Pourquoi me fais-tu voir,* en aiguisant ma vue spirituelle, *des iniquités et des souffrances* que d'autres ne voient pas, si tu ne veux pas exaucer les prières que tous ces maux me font élever à toi? *La ruine et la violence* m'entourent de toutes parts, etc. » I, 2-4.

A cette plainte, l'Eternel répond en annonçant et décrivant la venue des Chaldéens « qui renversent tout sur leur passage et étendent leur empire au loin, qui passent sur les peuples comme *le vent d'orient* sur le désert et *emportent des prisonniers comme du sable*. Après ces conquêtes, après toutes ces cruautés et ces violences, qui ne sont en quelque sorte que les actes d'une force brutale, aveugle, physique, *leurs cœurs s'élèveront*, s'enorgueilliront, *ils dépasseront* les dernières limites du droit et de la modération, ils *pécheront,* ils se demanderont d'où leur viennent leurs succès, et ils répondront que *leur force est leur Dieu.* » I, 5-11. Cette description des conquêtes des Chaldéens est moins remarquable encore par sa beauté poétique, que par la distinction qui y est faite entre un peuple barbare qui fait le mal sans réflexion, et ce même peuple se livrant volontairement à ses pensées mauvaises, et commettant de vrais péchés. Le commentaire dogmatique de ce passage fort remarquable, se trouve dans les paroles de Jésus-Christ : « Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché » (Jean IX, 39-41; XV, 22-24), et le commentaire historique, dans le livre de Daniel, où nous voyons le roi chaldéen Nebucadnesar, séduit par la voix intérieure de l'orgueil, s'écrier : « N'est-ce pas ici la grande Babylone que j'ai bâtie par ma force? » pécher et subir immédiatement la peine de son péché (Dan. IV).

Mais que signifie cette réponse que fait l'Eternel au prophète qui demandait la délivrance des justes en Israël bien plus que le châtiment des méchans, et à qui il est dit sim-

plement que nombre de pays vont être dévastés par une nation barbare? Ecoutons Habacuc qui reprend la parole.

« *O Eternel, n'es-tu pas de toute éternité, mon Dieu, mon saint?* Tu me protégeras dans cette ruine universelle; en châtiant les pécheurs, tu te souviendras des justes; toi qui es le *saint*, tu aimes les saints, et *nous*, les vrais Israélites, *nous ne mourrons pas*, le Chaldéen ne détruira pas ton église. *Tu l'as établi pour exercer les jugemens* sur tes ennemis; toi qui es notre *rocher* et notre haute retraite, *tu l'as préparé pour châtier* les coupables. » Ainsi le prophète a reçu une réponse pleinement satisfaisante à ses premières plaintes; les opprimés en Israël seront délivrés des mains de leurs frères, et épargnés quand le châtiment fondra sur les coupables. Mais une nouvelle difficulté se présente à son esprit : les Chaldéens que Dieu a préposés pour ce châtiment, sont autant et plus coupables que les Hébreux qu'ils veulent châtier, la description même que l'Eternel vient de faire d'eux, met dans tout son jour leur cruauté, leur insolente présomption, leur orgueil impie. Dieu ne sait-il donc mettre fin à un mal que par un mal plus grand encore? « *Toi, ô Dieu, dont les yeux sont trop purs pour voir le mal et qui ne peux prendre plaisir à la violence, pourquoi verrais-tu* toujours *les impies* remplir la terre de douleurs, *et te tairais-tu quand le méchant dévore de plus justes que lui?* » Habacuc considère en esprit ces Chaldéens parcourant la terre en la ravageant, et s'emparant des nations comme si elles n'avaient point de maîtres pour les défendre : « *As-tu donc fait les hommes comme les poissons de la mer et comme les reptiles qui n'ont point de chefs? Le Chaldéen les tire tous avec son hameçon,... il triomphe* de ses succès et il s'*encense lui-même....* » — I, 12-17.

L'Eternel se tait pour un temps à ces nouvelles plaintes de son prophète qui attend sa réponse, l'esprit au guet, tel qu'une sentinelle sur sa tour. — II, 1.

Et bientôt l'Eternel donne la réponse désirée, et révèle la chute des Chaldéens dans une vision, qu'Habacuc reçoit l'ordre d'écrire en lettres distinctes sur des tablettes, et dont l'accomplissement tardera peut-être, mais viendra certainement.

Cette prophétie commence par cette sentence d'une immense portée, d'une application universelle, qui contient la solution de tous les problèmes du monde moral :

« VOILA ! ELLE S'EST ENFLÉE, ELLE N'EST POINT DROITE, SON AME, AU DEDANS DE LUI, MAIS LE JUSTE DANS SA FOI VIVRA. »

Cette sentence est conçue à dessein en termes généraux : l'âme qui s'élève est celle du Chaldéen (I, 11), mais c'est aussi celle de quiconque pèche comme le Chaldéen. Il n'y est point dit quelle sera la destinée du méchant, mais elle se déduit de celle du juste qui seul a la vie, et elle ne peut être que la mort. Il faut d'ailleurs saisir dans toute sa plénitude le sens des mots : *elle s'est enflée, elle n'est pas droite ;* il s'agit ici de ce degré dans le mal où l'on s'élève contre Dieu et où l'on entre dans des voies décidément mauvaises, où l'on s'enorgueillit et se pervertit, comme l'a fait le Chaldéen après ses conquêtes.

La sentence générale est appliquée au cas particulier dans le reste du chapitre : « *Oui, l'ivresse* (d'orgueil comme de vin) *rend insolent*, etc. » Le Chaldéen périra ; déjà même, aux yeux du prophète, il est chassé de son lieu, et voici toutes les nations qu'il a foulées aux pieds, qui se réunissent autour de lui pour lui crier : Malheur ! et pour lui reprocher ses crimes.

Ce chant de malédictions se divise en cinq strophes.

La première (6-8) rappelle les injustes et sanglantes conquêtes des Chaldéens, qui, bien loin d'acquérir ainsi de la gloire et de l'éclat, n'ont fait que *se couvrir eux-mêmes* comme *d'une boue épaisse* qui les souille et les défigure.

La seconde strophe (9-11), reproche aux Chaldéens leur avidité et leurs richesses mal acquises, avec lesquelles ils se croient à l'abri des coups de la fortune. Mais *les pierres* de leurs palais leur *crient :* « Tu as bâti ces murailles avec le fruit de tes rapines, » et *du milieu de la charpente la poutre répond :* « Tu nous as dérobée. »

Dans la troisième strophe (12-14), il est question de Babylone que les Chaldéens ont agrandie et comme *fondée;* ils y ont fait *travailler les peuples* conquis, mais tous ces édifices qui *reposent sur l'iniquité*, sont voués au *feu* (qui les consumera sous Cyrus) et *au néant.* Et tous travaux semblables auront un sort semblable, jusqu'à ce qu'enfin tous les hommes rendent *gloire à l'Eternel.* (Le verset 14 est souvent cité dans un sens qu'il n'a pas; il s'agit ici non point de la *connaissance de l'Eternel*, de la foi au vrai Dieu, mais simplement de la *connaissance de la gloire de l'Eternel,* qui doit *remplir la terre comme les eaux recouvrent le fond des mers;* et en effet les prophéties nous parlent bien d'un règne universel du Christ sur toute l'humanité, mais non d'une conversion de tous les hommes au Seigneur.)

La quatrième strophe (15-17) dépeint le mal moral que Babylone fera aux nations soumises à ses lois (Jér. LI, 7), qu'elle *enivrera* avec ce secret et odieux plaisir que le méchant trouve à nuire à ses semblables; mais elle en sera punie selon son péché (Jér. XXV, 27; Lam. IV, 21). Et le prophète lui rappelle ici que son plus grand crime est la manière en laquelle elle a dévasté la Terre sainte, *le Liban* (Ez. XVII, 3; Deut. III, 25).

La cinquième strophe, qui est comme les précédentes de trois versets, mais qui en diffère à plusieurs égards, est prononcée par le prophète, qui reprend la parole après les nations pour compléter leurs accusations en y ajoutant le reproche d'idolâtrie, et qui réclame de *tous* les peuples *le silence devant l'Eternel* des armées.

Ce dernier verset (II, 20) prépare le lecteur au cantique du ch. III. A l'ouïe des révélations que Dieu a mises sur les lèvres de son prophète, celui-ci s'est recueilli et a élevé son âme vers l'Eternel; la puissance de celui qui d'un mot peut renverser les empires les plus puissans, l'a rempli de crainte, et il a senti la folie de ses plaintes. « *O Eternel, accomplis* tes jugemens *dans le cours des années* (et non lorsqu'il n'y aura plus de temps, dans l'éternité); mais *dans ta colère* contre les peuples coupables, *n'oublie pas* tes faibles serviteurs. »

Le cantique qui suit (III, 3-19) est un des plus beaux morceaux de la poésie sacrée, mais il est presque inintelligible dans nos versions françaises, et jamais traduction n'en reproduira l'énergie et la grandeur.

Les scènes du Sinaï, le passage de la mer Rouge et du Jourdain, les ruisseaux sortant du rocher à la voix de Moïse, le soleil et la lune s'arrêtant dans leurs demeures à la parole de Josué, sont rappelées dans la première partie de ce cantique (3-15), qui exalte la toute-puissance de Dieu détruisant les ennemis des justes (14), et *délivrant son peuple*, c'est-à-dire son peuple pour autant qu'il est *oint* (13; Ps. CV, 15). Le prophète a d'ailleurs devant les yeux le commencement de la dernière bénédiction de Moïse (Deuter. XXXIII, 2), le psaume XVIII, le LXXVII, etc. « Dieu s'avance dans une tempête qui couvre le ciel entier, il est enveloppé d'un nuage ténébreux qui renferme dans son sein un feu brillant comme le soleil, et duquel partent mille foudres; il s'arrête et mesure la terre pour trouver le chemin par lequel il fera sortir son peuple du milieu des nations qui l'oppriment; les peuples sont saisis d'épouvante, toute la nature se bouleverse, l'Eternel descend sur son char de victoire, les flots se partagent, les montagnes s'écroulent, l'abîme crie, la mer élève ses vagues vers les cieux comme des mains suppliantes, la terre s'ouvre et fait

jaillir des torrens, les astres suspendent leur cours, et au milieu des tonnerres et des éclairs et de tous ces prodiges étranges, les Israélites s'avancent, humbles et joyeux, vers la terre qui leur est destinée. » — Lecteurs, qui peut-être mettez en doute la vérité de l'histoire juive, est-ce ainsi que l'homme invente, et avez-vous jamais trouvé parmi les fictions des poètes, rien qui égalât en sublimité ce tableau tout historique des miracles du désert?

Contre qui l'Eternel marche-t-il? C'est contre tous ses ennemis. Mais parmi ses ennemis s'est rangé Israël lui-même, qui opprime les justes et les croyans (I, 2-4). A cette pensée, le *cœur* du prophète se déchire; l'amour qu'il a pour son peuple, fait que *ses os sont rongés* de douleur. Il sait qu'il doit *vivre jusques au jour où Dieu montera contre le peuple* (dans le texte *am* et non *goï*) hébreu *pour le briser*. — 16.

Mais si Dieu détruit les Hébreux, c'est parce qu'ils sont semblables au *figuier stérile* et qu'ils ne produisent aucun fruit. Aussi le pays sera-t-il entièrement dépeuplé. — 17.

Mais les Hébreux ne sont pas les justes, l'Israël selon la chair n'est point l'Israël spirituel. Les pécheurs impénitens de Juda sont ce que sont tous les païens : des étrangers au royaume des Cieux. Leur ruine n'est pas la nôtre; ils sont du monde et nous sommes à Dieu. « Moi, en l'Eternel je me réjouirai, je tressaillirai de joie au Dieu qui me délivrera (moi et tous ceux qui avec moi sont membres du corps de Christ). L'Eternel est ma force, etc. » (18. 19.) C'est ainsi que le prophète de la foi vivifiante, se recueillant devant Dieu et imposant silence à ses affections et à ses pensées charnelles, pousse en finissant un cri de joie et de reconnaissance, qui domine le fracas des royaumes qui s'écroulent tout autour de lui.

—

IX.

ABDIAS.

ABDIAS.

Abdias ne nous est connu que par sa prophétie contre Edom. Il doit l'avoir prononcée peu après la destruction de Jérusalem, qui y est mentionnée comme un fait tout récent. Il est donc contemporain de Jérémie, et il clôt la série des petits prophètes qui ont vécu avant ou immédiatement après la ruine du royaume de Juda. Les trois qui restent encore, Aggée, Zacharie et Malachie, ont prophétisé après la captivité et parmi les Juifs qui étaient de retour dans leur patrie.

Le livre d'Abdias est le plus court de tous ceux de l'Ancien Testament; il n'a qu'un chapitre. Sa place dans le canon devrait être entre Sophonie et Aggée; on l'aura placé après Amos parce que celui-ci, vers la fin de son livre, nomme les Edomites comme les représentans des autres peuples voisins et ennemis de Juda; ou peut-être a-t-on trouvé convenable de placer cette prophétie d'Abdias, relative à un peuple issu d'Abraham et d'Isaac, avant les prophéties de Jonas, de Nahum et d'Habacuc, qui concernent les royaumes étrangers et lointains de Ninive et de Babylone.

Le sujet principal du livre est le châtiment des Iduméens qui s'étaient réjouis de la ruine de Juda. L'intelligence de cette courte prophétie n'exige pas que nous entrions dans

beaucoup de détails sur les Edomites. On trouvera une courte esquisse de l'histoire et de la géographie de leur patrie dans la *Description de la Terre sainte, par Brœm*, pages 116-118 et 144-146, et l'explication de toutes les prophéties contre Edom dans le ch. XII de l'ouvrage bien connu de Keith.

Israël n'avait pas de plus grand ennemi que son frère Edom, qui le haïssait de cette haine qui n'existe que chez ceux qui se tiennent de près et qui devraient s'aimer. Les Edomites étaient fiers de leur sagesse mondaine, qu'ils plaçaient au dessus de la divine sagesse du peuple élu; et ils se croyaient invincibles dans les hauts rochers où ils avaient placé leur demeure. Aussi sont-ils souvent pris dans les prophètes pour le type de toutes les puissances terrestres qui s'opposent à Dieu et à son règne, et c'est par eux que commence dans Esaïe (LXIII) le jugement final de Dieu sur les nations (comparez Lam. IV, 21; Ez. XXV, 12-14; XXXII, 29; XXXV, 3-15). Lors de la ruine de Jérusalem par Nebucadnesar, ils n'avaient point caché l'odieuse joie que leur causait le malheur de leurs frères, et le souvenir de leurs insultes avait suivi à Babylone les Israélites, qui pleuraient sur Sion au pied des saules de l'Euphrate, et qui disaient : « Souviens-toi, Eternel, des enfans d'Edom, qui dans la journée de Jérusalem, s'écriaient : Découvrez, découvrez jusques à ses fondemens » (Ps. CXXXVII). Une telle nation ne pouvait subsister long-temps, une semblable méchanceté appelait le châtiment. Abdias annonce aux Edomites leur ruine, et il en donne pour motif, moins leur orgueil et leur présomptueuse confiance en leur force et en leur sagesse, que leur inimitié pour le peuple de Dieu.

Cependant le peuple élu vient d'être emmené captif, la Terre sainte est déserte; et le châtiment qui est dénoncé aux Edomites ne différerait point de celui qui a déjà frappé la race sainte d'Abraham? — Non, dit Abdias, Edom sera

dévasté complétement, retranché pour toujours, il périra tout entier, tandis qu'Israël se relèvera de sa ruine actuelle, rentrera en possession de son ancienne patrie et même s'assujettira Edom, et déjà sur cette terre le royaume restera en définitive à l'Eternel et à son peuple.

Abdias annonce donc les temps messianiques, mais il n'en signale, comme Osée, que les caractères extérieurs et temporels, il ne prédit que le rétablissement de la nation juive dans sa patrie et son élévation par dessus tous ses ennemis. Toutefois il sait bien que le nouvel Israël sera une nation sainte (17).

Sa prophétie contre Edom s'est accomplie d'une manière si exacte et si complète, que cela nous garantit l'entier et parfait accomplissement de sa prophétie messianique.

Son livre n'offre aucune difficulté quelque peu importante. Dans une première strophe, 1-9 (que Jérémie a reproduite, XLIX, 7-22), Abdias annonce aux orgueilleux Iduméens la ruine complète qui les attend. Dans la seconde, 10–16, il indique et développe la vraie cause de leur ruine. Les derniers versets dépeignent le rétablissement futur d'Israël.

—

X.

AGGÉE.

AGGÉE.

Aggée et Zacharie commencèrent à prophétiser la seconde année du règne de Darius Hystaspe, dix-huit ans après le retour de la captivité.

Nébucadnetsar avait pris et détruit Jérusalem en 588. Sous ses successeurs l'empire babylonien s'affaiblit rapidement, et il fut détruit en 539 par les Mèdes et les Perses. Ces deux peuples alliés avaient alors pour roi Darius le Mède, qui mourut deux ans après la prise de Babylone, en 537, et laissa le sceptre de la monarchie universelle à Cyrus, premier des rois de Perse. L'année suivante déjà, en 536, Cyrus, « dont l'Eternel avait touché le cœur » (Esdr. I, 1), permit aux Hébreux captifs à Babylone de retourner dans leur patrie. La tradition juive dit que le prophète Daniel, alors très avancé en âge, contribua à cette décision royale. Il est d'ailleurs probable que les Perses, adorateurs de la lumière et sectateurs d'une religion qui faisait de la pureté le premier des devoirs; que ces Perses qui renversaient, dans tous les pays conquis, les statues et les temples des faux dieux, voyaient d'un œil favorable le peuple monothéiste d'Israël; et il était de leur part d'une bonne politique de se gagner l'affection de cette nation nombreuse et puissante

que les Chaldéens avaient opprimée, et de la rétablir dans sa patrie qui était aux frontières de l'empire.

Tous les Israélites, bien s'en faut, ne profitèrent point de cette invitation. Le peuple était certainement à Babylone dans une position moins fâcheuse qu'il ne l'est aujourd'hui encore dans plusieurs états chrétiens ou mahométans; et la masse de la nation se souciait peu de quitter les fertiles plaines de la Babylonie pour les collines arides et désertes de la Terre promise. Mais ceux d'entre eux qui avaient suspendu leurs harpes aux saules de l'Euphrate et pris devant Dieu l'engagement de ne jamais oublier Jérusalem (Ps. CXXXVII), profitèrent avec joie de la permission que leur accordait Cyrus. Ils étaient à peine 50,000. Ils appartenaient la plupart aux Hébreux de l'ancien royaume de Judée; d'où leur nom de Juifs, qui remplaça celui d'Hébreux ou d'Israélites. A leur tête étaient Zorobabel, de la famille royale de David, que le roi de Perse avait nommé gouverneur de la Judée (Esd. I, 8; Agg. I, 1), et Jehosçuah (ou Jesçua, Josué, Jésus), de la famille d'Aaron et d'Eliézer, souverain sacrificateur.

Les Juifs se mirent en route pour la Terre sainte pleins de foi et d'espérance. Ils avaient présentes à l'esprit les magnifiques prédictions des siècles antérieurs, relatives au rétablissement de la nation élue. Nul prophète ne fut avec eux à leur départ et dans leur voyage, et aussi n'en éprouvaient-ils pas le besoin. Mais il y avait sous leur extérieur de piété et de zèle, beaucoup de pensées mondaines, d'espérances charnelles et de vraie incrédulité. Ils s'attachaient avec force aux promesses temporelles qu'ils lisaient dans Esaïe et les autres prophètes, et ne prenaient pas garde aux conditions de repentance, de conversion et de sainteté auxquelles elles étaient liées. Ils en désiraient, espéraient, réclamaient l'accomplissement immédiat et complet par des miracles du Tout-Puissant, sans luttes ni combats de leur

part. Et ils comptaient dans leurs rangs un grand nombre d'hommes inconvertis, d'hypocrites même, qui n'étaient attirés en Judée que par l'unique et coupable espoir d'une prospérité toute temporelle.

Une année après leur retour, les Juifs commencèrent la réédification du temple au milieu des pleurs de ceux d'entre eux qui se souvenaient de la magnificence de l'ancien temple, et des cris de joie de la nouvelle génération qui était née loin de Jérusalem dans la terre de l'exil (Esdr. II).

Mais ce temps de paix et de réjouissance fut de courte durée. Les païens qui avaient repeuplé la Samarie et uni le culte de Jéhova à leur idolâtrie, se considéraient comme les maîtres de tout le pays, et ils jetaient sur les Juifs du retour des regards d'envie, de mépris et de haine. Ils les inquiétaient, les menaçaient, les entravaient de toutes les manières, et ce peuple qui venait de sortir du feu purificateur de la captivité, se voyait exposé à des épreuves d'un autre genre auxquelles il ne s'était point attendu.

Sa foi et sa patience firent défaut. Trompés par les ennemis du peuple élu, Ahasvérus (Cambyses) et surtout Arthasastha (Smerdis le Mage) s'opposèrent à la réédification du temple, et les Juifs perdirent entièrement courage. Les fidèles eux-mêmes se prirent à douter, non pas sans doute de la véracité du Dieu qui avait dicté les anciennes prophéties, ni de sa toute-puissance à les accomplir, mais de sa miséricorde envers son peuple qui, pour n'être plus idolâtre, n'en était pas moins pécheur, tiède et lâche. « Le temps n'est pas venu encore, pensait le peuple entier, de relever la maison de l'Eternel (Agg. I, 3. 4). Dieu lui-même y suscite toute espèce d'obstacles, il nous le fait défendre par la bouche du roi. Il ne nous rend point l'ancienne arche de l'alliance, il ne nous en donne point une nouvelle : le temple serait maintenant rebâti qu'encore Dieu ne viendrait point demeurer dans le sanctuaire qui serait vide. » Cependant,

chacun se construisait sa maison, labourait ses champs, cultivait ses vignes, paissait ses troupeaux. Mais Dieu envoyait sur son peuple qui s'égarait, fléau sur fléau, afin de le ramener à lui (Agg. I, 4-11; II, 15-19; Zach. VIII, 9-12).

Les Juifs du retour étaient ainsi enveloppés d'épaisses ténèbres : ils ne comprenaient plus rien aux voies de Dieu. Le temps était venu de les secourir : Darius Hystaspe monta sur le trône de Perse, et l'Eternel suscita à Jérusalem deux prophètes, Aggée et Zacharie.

Ces deux prophètes ont une même mission : ils doivent expliquer à leurs compatriotes les voies de Dieu, relever le courage des fidèles en leur donnant l'assurance que Jéhova est avec eux, et en leur révélant le brillant avenir qui leur est réservé, et amener, si possible, à la repentance et à une conversion du cœur ceux qui, fiers de n'être plus idolâtres comme leurs ancêtres, venaient se briser contre l'écueil de l'orgueil spirituel et du pharisaïsme.

Mais, avant toutes choses, Aggée et Zacharie doivent engager le peuple à reprendre et terminer la construction du temple. Car le culte lévitique suppose la maison de l'Eternel, toute la religion est liée à cet édifice, elle ne peut prospérer s'il est en ruines.

Cependant Aggée est plus spécialement chargé d'expliquer à ses contemporains pourquoi Dieu s'est conduit à leur égard avec tant de sévérité pendant les années précédentes, tandis que Zacharie a plutôt les regards tournés vers l'avenir dont il dévoile à son peuple et les événemens rapprochés et les plus éloignés. Son horizon visuel est beaucoup plus étendu que celui d'Aggée.

Aggée n'a point non plus la vivacité et la puissance d'imagination de Zacharie. Son style est plus simple, plus calme, plus lucide, sans manquer toutefois d'énergie ni de chaleur.

Nous ne savons rien de sa famille, ni de sa naissance, ni de sa mort (Esdr. v, 1; vi, 14).

Son livre comprend quatre courtes prophéties dont les dates sont exactement indiquées, et qui ont eu lieu, dans l'espace de quatre mois, pendant la seconde année du règne de Darius Hystaspe, 522 ans avant J. C. (i, 1; ii, 1. 10. 20.)

La première et la troisième prophéties ont trait au passé plus qu'à l'avenir, et se rapportent aux châtimens et aux bénédictions de Dieu dans l'ordre de la nature.

La deuxième et la quatrième prophéties sont politiques et religieuses, et ouvrent de vastes perspectives sur les siècles futurs.

1. CHATIMENS ET CONVERSION.

(Chap. i^er.)

Dans son œuvre de rédemption, l'Eternel procède par voie d'élection, en mettant à part ou sanctifiant, en choisissant et retranchant (Rom. ix, 27-29). Ce qui lui importe, c'est, non la multitude de ses serviteurs, mais la foi éprouvée de ceux par qui il veut sauver le monde. Jésus faisait à dessein de parler avec dureté à ses admirateurs, afin de ne garder auprès de lui que de vrais croyans (Luc 4, 16-30; Jean vi, viii, etc.), et Gédéon dut battre les Madianites non point avec ses trente-deux mille soldats, ni même avec dix mille, mais avec trois cents. C'est ainsi que l'Eternel a, d'entre toutes les familles de la terre, élu Abraham; d'entre tous les Israélites captifs à Babylone, élu les cinquante mille du retour; d'entre tous les Juifs contemporains de Jésus-Christ, élu quelques milliers qui sont entrés dans l'Eglise;

et ce n'est pareillement que le résidu des gentils qui viendra à la fin des temps adorer l'Eternel à Jérusalem (Zach. XIV, 16).

Les restes qu'il met à part pour sa grande œuvre, il les veut intègres et saints, et il les fait passer pour cela à réitérées fois par le feu de l'épreuve (Zach. XIII, 9). Les Juifs du retour étaient le noyau d'où devait germer et sortir l'Eglise lévitique réformée qui serait la mère de l'Eglise chrétienne; il fallait délivrer ce noyau de tout principe délétère qui aurait pu le faire périr, et aussi avons-nous vu que ces Juifs avaient à peine repris haleine à leur arrivée dans leur patrie, que déjà fondaient sur eux les épreuves humaines et les épreuves providentielles, les entraves mises à leurs pieux projets par leurs ennemis et les fléaux physiques qui détruisaient leurs récoltes. Dieu les traitait ainsi parce que leur sens était charnel et leur cœur inconverti. Ils désiraient bien obéir à Dieu, mais ils ne le voulaient qu'à demi, sans énergie ni persévérance; peu de chose les rebutait, et les grands obstacles leur ôtaient jusqu'à la pensée de tenter au moins de les surmonter. Ils croyaient bien aux choses invisibles et permanentes, mais les choses visibles et corporelles les préoccupaient aisément et leur faisaient perdre les autres de vue. Dix-huit ans après le retour, ils ne songeaient plus que vaguement à la construction d'un temple, ils s'habituaient à un culte incomplet, ils ne voulaient plus que pourvoir à leurs premiers besoins, et même ils cherchaient déjà à s'entourer de toutes les aisances de la vie, ils se bâtissaient des *maisons lambrissées* et ornées avec soin. Ils étaient loin de chercher avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice.

Le premier du sixième mois, Aggée s'adressant aux deux représentans et chefs du peuple, Zorobabel et Jehosçuah, met devant les yeux de tous leur négligence pour la maison de Dieu et leur zèle à se loger dans de commodes habita-

tions (2. 4; au contraire de David, 2 Sam. VII, 2); il appelle leur sérieuse attention sur le peu de bénédiction qui reposait sur leurs divers travaux (5. 6), et il leur donne l'ordre de reprendre la construction du temple, afin que *l'Eternel soit* par là *glorifié* (8). Ce sera alors seulement que Dieu leur accordera ses bénédictions temporelles, alors que leurs *espérances* d'une abondante récolte ne seront plus trompées, alors que leurs plus belles récoltes ne s'évanouiront plus en quelque sorte dans leurs greniers au *souffle* de l'Eternel (7. 9. 10. 11). — Cherchez le royaume de Dieu, et toutes les autres choses vous seront données par dessus. Dieu avant les choses de la terre! L'intérêt de l'Eglise avant l'intérêt personnel! — 2-11.

Le peuple se releva comme d'un profond sommeil, sentit *la présence de l'Eternel* qui s'était approché par son *ange* ou envoyé (Ex. II, 7; Nomb. XX, 16; Ecclés. V. 6), et fut saisi de *crainte*. Aggée lui déclara solennellement, au nom de *l'Eternel* qui *l'envoyait* pour cela : que l'Eternel *était avec* eux, comme il l'était autrefois avec leurs ancêtres dans les temps de la plus grande gloire et prospérité temporelles; que pour être caché à leurs regards, il n'en était pas moins présent au milieu d'eux; que l'abandon où il les avait laissés depuis seize ans, n'était qu'apparent, et que ses rigueurs ne provenaient que de son amour paternel (II, 4. 5; Zach. II, 10; VIII, 3). — 12. 13.

Vingt-quatre jours après la première prophétie d'Aggée, *Zorobabel, Jehosçuah et tout le peuple travaillaient à la maison de l'Eternel.* — 14. 15.

2. LA GLOIRE DU SECOND TEMPLE.

(II. 1-9.)

Environ quatre semaines plus tard, *la parole de l'Eternel fut adressée* une seconde fois *à Aggée*. Le zèle s'était déjà refroidi. « Pourrons-nous achever jamais la réédification du temple? Où trouverons-nous l'argent nécessaire? Les plus riches d'entre nos frères ne sont-ils pas restés à Babylone? Et quand bien même nous mènerions à bonne fin l'œuvre commencée, que le nouveau temple serait pauvre et chétif en comparaison de celui de Salomon! L'arche de l'alliance n'existe plus, ou du moins on ne sait où la chercher, et Dieu n'ordonne point d'en construire une autre! Le peuple élu végète misérablement au milieu de païens qui l'oppriment et l'insultent, et quelle figure fera son temple à côté de tous les temples splendides des faux dieux qui couvrent la terre? Il *est comme un rien!* Où sont les magnifiques promesses d'Esaïe, de Jérémie, d'Ezéchiel, qui tous disaient que la nouvelle maison de l'Eternel surpasserait en gloire la première? » — 3.

Aggée répond à ces doutes et à ces pensées de découragement par trois promesses.

« Et d'abord, toujours prêt à vous défendre, *l'Eternel des armées*, le Tout-Puissant *est avec vous*, comme il l'a été avec vos ancêtres (I, 13), selon [1] *la parole* de l'alliance *qu'*il a

[1] Je suis ici Maurer. Hengstenberg traduit : « *La parole que j'ai traitée avec vous!* Souvenez-vous-en. » Le sens en est le même.

traitée avec vous à votre sortie d'Egypte, et qui subsiste maintenant comme autrefois. L'ancienne économie n'a point pris fin avec la ruine de Jérusalem et la captivité de Babylone : elle demeure intacte avec toutes ses promesses et toutes ses grâces. » — 4-5.

« Même vous recevrez de plus grandes grâces que vos ancêtres. *Mon Esprit* qui, dans les temps passés, ne faisait que saisir momentanément quelques individus qui se mettaient à prophétiser (Nomb. XI, 25-29; etc., etc.), *demeure* dès maintenant d'une manière permanente *au milieu de vous*. Et cela vous annonce l'approche de ces temps du Messie où Dieu répandra son Esprit sur toute chair, ainsi que l'a prédit Joël (II, 28. 29; Actes II). » — Nous verrons, en expliquant Zach. IV, 6, quelle est la vaste portée de ces mots d'Aggée : *Mon Esprit demeure parmi vous*. — 5.

« Troisièmement et enfin, ainsi que l'a déjà annoncé Joël dans le même passage (30-32), à l'envoi de l'Esprit se rattachent les révolutions de tout genre qui précéderont, accompagneront et termineront la période du Messie : *Encore une fois, dans peu de temps, etc.* » — 6-9.

Ces révolutions si peu probables, cet ébranlement de la nature si stable et des nations païennes alors si puissantes, procéderont d'un Dieu à qui rien n'est impossible, de l'*Eternel des armées*, qui dispose à son gré des légions célestes et qui est le souverain de l'univers, qui protége efficacement son peuple (4) et qui dissipe, comme la balle, les peuples les plus redoutables. Ce nom de l'*Eternel des armées* est répété quatre fois dans la prophétie des versets 6-9.

Ces révolutions seules pouvaient expliquer comment le peuple élu, sa religion et son temple recouvreraient leur ancienne splendeur. Juda était tellement faible et les gentils tellement puissans, que pour qu'il ne fût plus écrasé par eux, ils devaient avant tout être abaissés. Si l'empire d'Alexandre n'avait pas été ébranlé, brisé, jamais les Mac-

cabées n'auraient pu rendre à leur peuple son indépendance. Au commencement de l'ère chrétienne, tant de royaumes avaient été renversés par Rome, et Rome elle-même était tellement ébranlée par ses guerres civiles, par la corruption des mœurs et par le relâchement de tous les liens sociaux, que les esprits étaient saisis d'un vague sentiment de la fragilité des choses humaines qui n'existait certainement pas aux temps des Scipions. Et si les royaumes actuels étaient éternels, comme Rome l'a rêvé et le rêve encore, les hommes enorgueillis par leur permanente prospérité ne se plieraient jamais au joug du Christ. La foi suppose le brisement des cœurs, l'église l'ébranlement et la destruction des empires. Le royaume éternel du Messie, dans Daniel, s'établit sur les ruines des quatre monarchies.

Les empires, à leur chute finale, laisseront la place libre à l'église. Mais en outre, la chute de chacun d'eux a une influence salutaire sur les cœurs des contemporains, qui, désabusés des biens de la terre, tournent vers le ciel leurs regards (Os. v, 14) et reconnaissent l'Eternel pour le seul vrai Dieu. Cette action morale de l'ébranlement des nations distingue la prophétie d'Aggée de celles de Daniel, et se trouve déjà indiquée et développée dans Esaïe xix, 16–25; xviii, 7; xxiii, 17. 18; (comp. Am. ix, 1). Ainsi se dissipent, aux yeux de la foi, les ténèbres qui enveloppent l'histoire profane : les destinées les plus obscures des nations ont leur secrète relation avec la fondation et l'extension du royaume de Dieu, et au milieu des plus grands désordres nous découvrons la main de la providence, qui conduit avec fermeté les individus et l'humanité vers le but qu'elle s'est proposé de toute éternité. C'est là, dit Hengstenberg, la clef de toute vraie philosophie de l'histoire.

Après ces vues générales, examinons quand et comment s'est accomplie la prophétie d'Aggée qui nous occupe.

Cette prophétie est complexe : elle embrasse plusieurs époques, et elle a reçu ou elle recevra plusieurs accomplissemens successifs.

Elle commence par rappeler les révolutions qui ont signalé l'institution de l'alliance mosaïque (Ex. xix, 16 et suiv. Jug. v, 4) et qui étaient comme le type de celles, bien autrement considérables, qui auront lieu dans le temps de l'alliance chrétienne, laquelle sera la dernière. « Autrefois déjà j'ai ébranlé la terre, la mer Rouge, Sinaï, le Jourdain, même le soleil et la lune (Jos. x), quand je fondais un royaume extérieur et périssable ; *j'ébranlerai encore une fois*, une seconde et dernière fois, *la terre et les cieux*, au temps du Messie, lorsque je fonderai le royaume spirituel et immuable » (Hébr. xii, 25-28).

La prophétie d'Aggée n'aura son entier et complet accomplissement qu'à la fin des temps. Alors la terre sera brûlée avec tout ce qu'elle contient, et les cieux passeront avec le bruit d'une effroyable tempête (6. 7 ; 2 Pierre iii) ; alors les rois de la terre, les gentils, apporteront à Jérusalem tout ce qu'ils ont de plus magnifique et de plus précieux (7 ; Apoc. xxi. 24. 26) ; alors la gloire de l'Eternel remplira et éclairera non seulement le temple, mais la ville tout entière (7 ; Apoc. xxi, 23 ; xxii, 5) ; alors la paix sera parfaite (9 ; Ap. xxi, 4). A cette époque, il est vrai, non seulement le temple de Zorobabel ne sera plus, mais il n'y aura plus même de temple (Apoc. xxi, 22). Toutefois les Juifs, qui construisaient la maison de l'Eternel sous les yeux d'Aggée, adoraient ou devaient adorer, en esprit, un Dieu qui, par son *Esprit*, était présent dans leur cœur, et cette maison était comme le symbole de cette église spirituelle qui, de Zorobabel à Jean-Baptiste, se préparait à recevoir le Messie, qui a pris un corps à la Pentecôte, et en qui toutes choses sont déjà (2 Cor. v, 17) et seront un jour (Apoc. xxi. 1. 4) faites nouvelles (Es. lxv. 17).

Cet accomplissement entier et définitif de la prophétie d'Esaïe n'est que le dernier acte d'une série de faits, qui commence avec l'époque de Jésus-Christ, et même avec celle de Zorobabel.

Ces immenses révolutions physiques qui termineront l'histoire de l'église, ont été préfigurées par ce tremblement de terre et ces ténèbres miraculeuses qui eurent lieu pendant le crucifiement du Fils de Dieu. Aux yeux de la foi, chaque orage annonce la justice d'un Dieu irrité contre nos péchés; c'est un écho du déluge par lequel a péri un premier monde corrompu, et un signe précurseur de la conflagration qui détruira le monde actuel (Ps. XXIX).

Toutes les révolutions physiques proviennent du péché qui a envahi et troublé notre terre, et toutes les révolutions historiques ont la même origine. Elles sont ainsi analogues entre elles, et dans le langage figuré de l'Ecriture, les premières désignent fréquemment les secondes. *J'ébranlerai la terre et le ciel, et la mer et le sec* (les continens) *et j'ébranlerai toutes les nations*. Les nations, au temps de Zorobabel, étaient toutes en repos (Zach. I, 11), et cependant elles avaient naguères détruit le peuple élu, et mis fin à la théocratie israëlite; elles avaient attiré à elles l'empire du monde, et constitué sur la terre d'où venait de disparaître le royaume de Dieu, un empire qui devait opprimer et persécuter l'église. Mais ce repos ne sera pas de longue durée; *dans peu de temps* l'Eternel ébranlera les nations, déjà Babylone se prépare à secouer le joug des Perses : déjà s'arment pour le combat ces Grecs qui vaincront Darius et ses successeurs, et desquels sortira Alexandre le Grand; déjà grandit et se fortifie cette Rome qui renversera l'empire macédonien. C'est à toutes ces catastrophes qu'Aggée fait encore allusion dans sa dernière prophétie (II, 21. 22).

Mais l'Eternel, avons-nous dit, en renversant empire après empire, a ses desseins de miséricorde envers les nations

qu'il châtie, et il avance par là sa gloire et son règne. Les gentils, ainsi *ébranlés* et affligés, reconnaîtront que Jehova est le seul vrai Dieu, et apporteront dans son temple leur *or* et leur *argent*, ce qu'ils ont de plus beau. (1) Ainsi *l'Eternel remplira de gloire* cette maison maintenant si pauvre et si nue, et même *la gloire en sera plus grande que celle du premier* temple. En effet, le temple de Salomon ne devait sa magnificence qu'aux richesses des Israëlites eux-mêmes, et jamais les gentils n'y avaient apporté leurs offrandes. Le second temple, au contraire, vit arriver dans ses parvis des fidèles d'entre les païens, qui confessaient au nom de leurs nations, que l'idolâtrie était chose vaine, et que le vrai Dieu n'était adoré qu'à Jérusalem, et la moindre de leurs offrandes avait aux yeux de l'esprit infiniment plus de prix que tous les boucliers d'or que Salomon avait placés dans le temple.

Alors *la paix* habitera à Jérusalem. Au temps de Zorobabel, toute la terre habitait en assurance, Juda seul était agité. A une époque peu éloignée, les nations seront toutes ébranlées, Jérusalem seule sera en repos (II, 20-23; Zach. II, 4-5; VIII, et surtout IX, 8).

Les phénomènes physiques qui ont eu lieu à la mort de Jésus-Christ, les révolutions historiques qui se sont succédé depuis le règne de Darius Hystaspe à la ruine de Jérusalem par Titus, les prosélytes de la porte et la prospérité temporelle des Juifs avant, pendant et après les Maccabées: tels sont les événemens par lesquels s'est accomplie la prophétie d'Aggée dans son sens le plus restreint et en même temps le moins éloigné.

(1) חמדות, *beauté*, et non point *désir*, d'après les LXX, et d'après le sens que ce mot a dans tous les passages, surtout 1 Sam. IX, 20; et même Dan. XI, 37: »l'ambitieux ne prendra garde ni au Dieu de ses pères ni à la beauté des femmes.» Comp. Es. LX, 5. 6. 9. 11; LXI, 6.

Mais entre ce premier et très imparfait accomplissement et l'accomplissement final et entier sont une multitude d'événemens qui lient le premier au dernier. Les royaumes croulent les uns sur les autres, et leur chute non interrompue ne cessera que lorsqu'ils auront rendu le sceptre du monde au seul vrai souverain, au Christ et à son église (Zach. XIV, 16; Apoc. XIX, 4. 6). Les prosélytes de la porte n'étaient que les types des chrétiens de la gentilité, dont le nombre s'accroît d'époque en époque par l'extension progressive de l'église. Les offrandes en or et en argent ont fait place à celles des cœurs pleins de repentance et d'amour, et qui sont bien ce que les gentils ont de plus beau, de plus précieux. A la paix temporelle dont jouissaient les Juifs de Zorobabel à Jean-Baptiste, a succédé cette paix intime qu'est venu apporter à Jérusalem et au monde entier le Roi débonnaire monté sur le poulain d'une ânesse.

Les révolutions physiques qui ébranlent aujourd'hui la nature, aboutiront à la destruction de notre terre et de nos cieux. Les catastrophes des empires se termineront par la ruine de Gog et Magog et par le jugement dernier qui précipitera dans l'enfer tout ce qui est ennemi de Christ. Les conversions des Gentils, qui ont eu lieu depuis les Apôtres à nos jours, ne sont qu'une faible et pâle image de cette spirituelle résurrection de l'humanité dont le rétablissement des Juifs sera le signe avant-coureur et l'instrument. Toutes les richesses temporelles et spirituelles de la terre entière afflueront, aux derniers temps, dans la Jérusalem céleste. Et la paix intime qu'a donnée Jésus-Christ aux fidèles, s'épanouira, à son retour glorieux, en une paix extérieure, à la fois terrestre et céleste.

Tels sont les anneaux par lesquels les premiers et les derniers événemens qu'annonce Aggée, s'unissent à travers les siècles.

Expliquée comme nous venons de le faire, la gloire promise au second temple (7. 9 comp. à 3) s'entend des offrandes des païens, et non de Jésus-Christ en qui demeurait la gloire de Dieu, la schékinah. Mais la prophétie d'Aggée n'en est pas moins toute messianique : elle annonce la seconde alliance qui devait remplacer celle de Moïse, et en indique deux des caractères principaux : l'universalité et la paix, qui sont pareillement mis en évidence par Zacharie (II, 11; VIII, 20-23; IX, 10; XIV, 16-19; — III, 10; IX, 9. 10; XIV, 9-11). D'ailleurs, pour que le nouveau temple vît affluer dans ses parvis les Gentils, il fallait que rien ne lui manquât de ce que l'ancien possédait de précieux; et si la gloire même de Dieu habitait dans celui-ci entre les chérubins, elle devait reparaître sous une forme ou sous une autre dans le nouveau, qui a possédé en effet dans son enceinte le Verbe fait chair.

Mais, a-t-on dit, lorsque la nouvelle Alliance fut fondée par Jésus-Christ, le temple de Zorobabel n'existait plus, il avait été détruit par Hérode, qui en avait élevé un autre à sa place. Il est bien vrai que ce roi n'a pas réparé seulement ou agrandi le second temple, mais qu'il l'a réédifié depuis les fondemens. Cependant l'édifice nouveau n'a jamais porté le nom de troisième temple, ni dans le langage ordinaire ni chez les historiens, et a toujours passé, avec raison, pour identique avec celui qu'il remplaçait. Hérode lui-même tenait beaucoup à cette identité, et c'est probablement dans ce but qu'il ordonna que le temple ne fût détruit et reconstruit que partie après partie. D'ailleurs ce qui fait la nouveauté d'un temple, ce ne sont pas les pierres, c'est le culte qui s'y célèbre, et nulle ère nouvelle ne commence avec Hérode dans l'histoire de la religion lévitique. La maison de l'Eternel dont Aggée pressait la construction a donc été bien réellement témoin de l'établissement de l'alliance de grâce, et Titus, sous les yeux de qui

cet édifice a été brûlé, convainc les Juifs d'incrédulité ou Aggée de mensonge,

Hérode, en réédifiant le temple, avait en vue la prophétie d'Aggée, d'après Josèphe (15, II, § I, 3). Il voulait qu'il eût l'élévation de celui de Salomon et sa magnificence, à laquelle contribuaient en quelque sorte, au nom de la gentilité, les Romains, qui étaient à la fois maîtres du monde entier, et les amis de ce prince. Mais il agissait, à son insu, à l'instigation du diable qui, dit Calvin, voulait tromper par là les Juifs, les séduire par la pompe extérieure qui se déployait à leurs regards, leur enlever leur espoir d'un avenir meilleur, et leur faire mépriser le Messie humble et débonnaire qui allait venir avec des grâces toutes spirituelles. Dieu avait ses vues de sagesse et de miséricorde envers son peuple, en ne lui donnant point, à l'époque de la venue de Jésus-Christ, la puissance et la prospérité des temps de Salomon, et le peu de gloire extérieure du temple devait diriger l'attention des fidèles vers l'avenir et les choses célestes. Hérode, au contraire, qui redoutait que le royaume de Dieu ne renversât le sien, et qui, pour atteindre sûrement le Christ qui venait de naître, ordonna le massacre de tous les enfans de Bethléhem, fit son possible pour réaliser à son profit la prophétie d'Aggée, et pour faire passer ainsi son règne pour un accomplissement des prédictions messianiques. C'est ainsi que la papauté est le règne anticipé de Christ sur l'humanité, le millénium de Satan.

3–4. CONVERSION ET BÉNÉDICTIONS.

II. 10–19. 20–23.

Deux mois après, en décembre, le peuple travaillant au temple avec un vrai zèle, Aggée s'adresse à lui pour la troisième fois, et complette sa première prophétie (I, 5–11).

« D'après *la loi* de Moïse, une chose *sainte* ne peut pas *sanctifier*, par le simple contact, des choses profanes, et une bonne action ne fait pas que tous les autres actes de la vie soient bons. Au contraire, si *la personne* même est *souillée*, elle *souille tout ce qu'elle touche;* or la négligence des Juifs à relever le temple prouvait que leur cœur même, que la source d'où procèdent tous les actes particuliers, était troublée par l'impénitence et la tiédeur; aussi *tout* ce qu'ils *faisaient* dans la vie journalière, et *toutes* les victimes qu'ils *offraient ici* sur l'autel (Esdr. III, 2–6), *étaient souillées.* Et c'est pourquoi Dieu les a frappés dans leurs champs, leurs vergers et leurs vignes, pendant les dix-sept ans qui se sont écoulés *depuis le jour que les fondemens du temple furent posés* (sans que la construction en fût continuée) (18), jusques à *ce* présent *jour* et à ce temps actuel que l'on a recommencé à *poser pierre sur pierre au temple* (15). Maintenant encore, la récolte a été si mauvaise qu'il n'y a plus de froment *dans les greniers*, et jusques à présent les arbres fruitiers *n'ont* en quelque sorte *rien produit.* Mais, je vous le déclare à cette saison où rien n'indique si les récoltes de l'année suivante seront abondantes ou non, à dater *de ce* présent *jour*, *l'Eternel bénira.* » — 10–19.

Les bénédictions dans l'ordre de la nature seraient de peu de valeur si elles n'étaient accompagnées de bénédictions dans l'ordre politique. Le même jour, Aggée ajouta à la promesse d'abondantes récoltes celle d'une paix extérieure que ne bouleverseraient point les révolutions des empires et les guerres des peuples voisins, dont le prophète a déjà parlé précédemment (II, 6. 7). Il s'adresse ici à *Zorobabel*, qui représente le peuple juif (Jehosçuah aurait signifié l'église lévitique, et il s'agit ici d'une protection temporelle). « *L'Eternel prend* sous sa garde (Deut. IV, 20) *Zorobabel*, parce que celui-ci est *son serviteur* fidèle; il renverse les choses hautes et grandes du monde, et donne une force intime et secrète au prince le plus faible, au peuple le plus petit qui le recherchent et le servent. *Il met* Zorobabel *comme un anneau de cachet* dont le volume n'est en aucune proportion avec son prix, et qu'on ne perd pour ainsi dire pas de vue (Cant. VIII, 6; comp. Jér. XXII, 24, où la même comparaison est appliquée à l'aïeul de Zorobabel, le roi Jechonias). *Car il l'a élu* (Zach. I, 17; I, 12; III, 2). » — 20-23.

Cependant cette divine élection emporte bien autre chose que la sécurité de Zorobabel et du peuple juif au milieu des commotions politiques. Quand toutes les nations païennes sont renversées, la nation élue subsiste; elle s'élève donc quand les autres s'abaissent, elle leur survivra à elles toutes. Et Zorobabel est l'ancêtre de Jésus, le roi des Juifs, le chef de l'Eglise, le souverain futur de la terre entière, le Dieu qu'adorent la terre et les cieux.

XI.

ZACHARIE.

ZACHARIE.

Zacharie était de race sacerdotale, comme Jérémie et Ezéchiel. Son grand'père Hiddo était revêtu d'une importante dignité parmi les Juifs qui revinrent en Judée sous Jehosçuah et Zorobabel. Il était le chef d'une des classes des prêtres (Neh. XII, 4). Le fils de Hiddo, Barachie, est probablement mort dans un âge peu avancé; car c'est son fils Zacharie qui succéda à Hiddo dans sa charge sous Jojakim, qui fut souverain sacrificateur après Jehosçuah (Neh. XII, 16). Zacharie, du moins dans la dernière moitié de sa vie, a donc joint les fonctions sacerdotales à sa charge de prophète. La vie fort courte de son père explique comment la génération de Barachie est omise Esdr. V, 1.

Zacharie était certainement fort jeune lors du retour des Juifs sous Zorobabel, et il n'aura passé que peu d'années dans le pays de sa naissance, en Babylonie. Ses premières prophéties datent de la seconde année de Darius Hystaspe, qui était la 18e depuis le retour, et il y est expressément désigné du nom de *jeune homme* (II, 4).

Zacharie est contemporain d'Aggée : il agit dans le même but et au milieu des mêmes circonstances. Il relève le courage des fidèles et oppose aux sombres réalités de l'époque contemporaine les brillantes images de l'avenir. Mais il atta-

que aussi la secrète hypocrisie et le pharisaïsme des Juifs inconvertis, et leur annonce les redoutables jugemens de Dieu.

Zacharie d'ailleurs, comme Daniel, a les yeux arrêtés sur les siècles futurs, plutôt que sur l'état moral de la génération à laquelle il appartient. La voix des prophètes va se taire; il faut que pendant les longs siècles de silence le peuple élu trouve dans les prédictions anciennes la preuve toujours nouvelle que son Dieu ne l'a pas abandonné, et qu'il avait réglé à l'avance tous les biens et les maux qui lui arrivent d'une génération à l'autre. Daniel et Zacharie se complètent; l'un et l'autre embrassent de leurs regards prophétiques cette immense période des gentils qui s'ouvre avec la ruine du royaume de Juda, et qui finit par la destruction des puissances antichrétiennes, ainsi que le rétablissement final d'Israël et le règne universel du Messie. Mais Daniel raconte l'histoire des quatre monarchies mondaines, et Zacharie l'histoire du peuple élu. A tous les deux, l'avenir est révélé tantôt sous la forme de visions, tantôt sous celle de prédictions orales. Tous les deux étonnent par les minutieux détails dans lesquels ils entrent sur certaines époques. Ces détails surprennent le lecteur irréfléchi et peut-être le scandalisent : mais ils sont destinés à confondre l'incrédulité des siècles qui, ne voyant plus apparaître de prophètes nouveaux, seront tentés de rejeter les prophètes anciens, et qui seront en quelque sorte contraints de croire par le littéral accomplissement de ces prédictions tout extraordinaires.

L'extrême précision des prédictions de Zacharie s'explique d'ailleurs en partie par l'époque où il a vécu. Le propre de toute la prophétie étant de grouper ensemble les faits d'une même nature, Esaïe et les voyans de sa période ne distinguaient pas nettement la délivrance temporelle d'Israël captif à Babylone et la délivrance spirituelle

d'Israël esclave de ses péchés. Mais Zacharie a franchi la première délivrance, et tout l'avenir s'offre par cela même à lui sous des formes plus nettes et mieux circonscrites. Plus tard, Saint-Jean, qui a survécu à la première venue du Messie, peindra sa seconde venue avec une netteté qu'on chercherait vainement chez ses prédécesseurs.

Le livre prophétique de Zacharie doit à sa précision de ressembler en plusieurs parties à un livre historique. Mais l'histoire de l'avenir ne serait pour celui qui en a reçu la révélation et pour ceux qui la lisent, que l'objet d'une vaine curiosité, si les événemens annoncés ne se rattachaient pas aux grands principes de justice et de miséricorde, et au plan général que Dieu suit dans le gouvernement et la rédemption du monde. Ces vues générales qu'avaient exposées sous mille formes diverses les prophètes antérieurs à la captivité, Zacharie les suppose connues, et elles forment le fond de tous ses tableaux: chacun de ses versets rappelle que Dieu fait grâce à la repentance, et qu'il châtie l'inconverti, israëlite ou païen, qu'il exécutera ses desseins de grâce et de paix envers le peuple de l'alliance, et qu'il renversera toutes les puissances du monde. Ce sont là les fils qui rattachent les uns aux autres les faits particuliers révélés au prophète, ou plutôt ce sont là les forces divines qui déterminent ces faits et les font procéder les uns des autres. Cependant, dans la première moitié du livre, chaque vision, chaque prédiction orale prend son point de départ dans les temps mêmes de Zorobabel, et Zacharie y est le prophète typique par excellence: il saisit, il met à nu dans le temps présent les germes divers de l'avenir, qui grandissent en quelque sorte sous ses yeux, et qui atteignent au temps des Maccabées et de Jésus-Christ et même à la fin du monde.

Le livre typique et historique de Zacharie n'a point l'élan, les brillantes couleurs et la sublimité d'Esaïe ou de Nahum, de Joël ou de Habacuc. Comme celui de Sophonie,

il n'est point remarquable par de grandes beautés poétiques. Cependant Zacharie est doué d'une imagination singulièrement vive et puissante; mais elle lui sert à saisir avec une extrême netteté les faits de l'avenir qui lui sont révélés, bien plus qu'à en tracer de riches et vastes tableaux. Les descriptions qu'il fait soit de ses visions symboliques, soit des événemens historiques que l'Esprit lui fait connaître, sont très brèves, et sa manière rappelle même en quelques endroits (surtout x et xi) la concision d'Osée et la hardiesse de ses images.

Le sens grammatical de ce livre est en général aisé à saisir. Mais il est d'autant plus difficile de ramener à leurs pensées fondamentales les visions de la première partie, et de déterminer les époques auxquelles se rapportent les prophéties de la seconde. L'obscurité de Zacharie était déjà l'objet des plaintes des anciens interprètes juifs, elle l'est encore de celles des rationalistes modernes, et l'on conçoit aisément que les uns et les autres éprouvent un grand embarras à expliquer un livre qui contient de nombreuses prédictions relatives à Jésus-Christ. Mais pour les chrétiens, ces mêmes prédictions sont des points lumineux qui jettent leur éclat tout alentour, et la comparaison des livres inspirés des époques antérieures, auxquels Zacharie fait de continuelles allusions, achève de dissiper les ténèbres qui l'enveloppent.

Le livre de Zacharie se divise en deux parties. La première (i–viii) comprend les prophéties de la deuxième et de la quatrième année de Darius: la construction du temple avait été reprise et n'était pas encore terminée; le prophète relève le courage du peuple en lui découvrant dans l'avenir les temps glorieux et prospères des Maccabées, la destruction des royaumes ennemis de Juda, et la venue du Sauveur qui ôtera l'iniquité et qui doit un jour s'asseoir sur le trône de l'Eternel; mais en même temps il annonce à la partie impénitente de la nation les nouveaux jugemens de Dieu qui l'attendent.

La seconde partie (IX–XIV) est postérieure à l'édification du temple. Elle a un but moins pratique et moins direct que la première; elle confirme bien sans doute aux contemporains du prophète les réjouissantes promesses et les sérieuses menaces de la première partie (surtout dans les chapitres IX–XI); mais elle s'adresse plutôt encore aux Juifs de tous les siècles qui suivront, et elle leur trace un abrégé prophétique de leur histoire depuis Alexandre le Grand jusques à la consommation des temps. (1)

(1) Des écrivains anglais du 17e et du 18e siècle, et après eux des rationalistes allemands, ont prétendu que la seconde partie n'était pas du fils de Barachie, qu'elle était formée de plusieurs fragmens incohérens, qu'elle appartenait à un Zacharie contemporain d'Esaïe, qu'elle avait été rédigée à l'époque des Maccabées, etc. Mais l'étude de ces chapitres IX-XIV prouve de la manière la plus évidente qu'ils forment un ensemble dont toutes les parties sont bien liées; on ne gagne rien au point de vue rationaliste à placer sous les Maccabées des prophéties telles que IX, 9, XI, 13, et le passage XII, 11, prouve que le prophète a dû vivre après le règne de Josias. La mention de Javan comme du principal ennemi des Juifs ne peut s'expliquer chez un prophète qui aurait vécu avant Sédécias, et un écrivain antérieur à la captivité n'aurait certainement pas ajouté au nom d'Hosias la désignation de *roi de Juda* (XIV, 5). Le prophète a évidemment derrière lui la captivité de Babylone et le retour des Juifs, et devant lui Alexandre, les Maccabées et Jésus-Christ. Or ce prophète est bien celui qui a eu les visions des chap. I-VI; car dans les deux parties on trouve employées les mêmes images (l'œil de Dieu III, 9; IV, 10; IX, 1. 8; la source III, 9; - XIII, 1; XIV, 8), les mêmes expressions caractéristiques (מעבר ומשב VII, 14; - IX, 8), les mêmes phrases (II, 14; IX, 9); et les allusions aux livres sacrés antérieurs sont aussi fréquentes dans l'une des parties que dans l'autre (I, 4-6; VII, 7; II, 8 et Es. XLIX, 19. 20; III, 10 et

Dans la première partie, le prophète raconte ses visions avec l'exacte fidélité d'un historien, mais avec toute la précision et l'énergie qui le caractérise. Dans la seconde partie, il ne raconte plus ce qu'il a vu et entendu, il parle étant lui-même saisi par l'Esprit de Dieu, et comme la révélation qu'il reçoit doit embrasser toute la série des siècles futurs, toutes ses facultés intellectuelles sont élevées à leur plus haute puissance, et il y prend un vol plus sublime que dans les prophéties orales (VII, VIII) de la première partie qui se rapportent à des temps peu éloignés. Ces deux parties diffèrent entre elles comme le font les actes symboliques d'Osée de ses prophéties subséquentes, et la première moitié d'Esaïe, qui se rapporte surtout à des événemens rapprochés, de la seconde, qui a trait aux temps messianiques.

Les visions et les prophéties de Zacharie se complètent et forment un seul tout. Les premières font connaître les événemens prochains, tout en laissant entrevoir ceux de la fin des temps; les secondes dévoilent les événemens les plus éloignés, mais elles prennent leur point de départ dans l'époque contemporaine. La ruine des Juifs (par les Romains) est prédite dans la première partie (V), et la cause de cette ruine l'est dans la seconde (XI). Le Messie, qui dans la première, est un simple germe faible et sans apparence (III, 8; VI, 12), apparaît dans la seconde monté sur le poulain d'une

Mich. IV, 4; III, 8, VI, 12 et Es. IV, 2, Jér. XXIII, 5, XXXIII, 15; V, 1-4 et Ez. II, 9. 10; VI, 13 et Ps. CX; VIII, 20-23 et Mich. IV, 2, Es. IV, 3; — IX, 2. 3 et Ez. XXVIII; IX, 5 et Soph. II, 4; IX, 10 et Ps. LXXII, 3; X, 11 et Es. XI, 15; XI, 3 et Jér. XII, 5; XI et Jér. XXIII, Ez. XXXIV; XII, 6 et Abd. 18; XIII, 2 et Os. II, 19; XIII, 8. 9 et Ez. V, 12; XIII, 9 et Os. II, 25; XIV, 8 et Ez. XLVII, Joel IV, 18; XIV, 10 et Es. II, 2, Ez. XL, 2, Jér. XXXI. 38-40; XIV, 16 et Es. LXVI, 23; XIV, 17-19 et Es. LX, 12; XIV, 20 et Ez. XLIII, 12; XIV, 21 et Ez. XLIV, 9).

ânesse et même rejeté par sa nation (IX, 9; XI); et ce même Messie qui est le roi de la terre et l'Eternel dans le dernier chapitre du livre (XIV, 9. 16, 17), avait été déjà désigné au chapitre VI comme le futur roi d'Israël. Dans la première partie, le Messie est l'ange de l'Eternel que l'Eternel a envoyé, et l'Eternel lui-même (VI, 15; II, 8-11); dans la seconde, le Berger est de même le prochain, le frère de l'Eternel (XIII, 7) et l'Eternel lui-même (XI, 13; XII, 10).

LA PREMIÈRE PARTIE.

Cette première partie comprend trois prophéties:

L'une, fort courte, d'avertissemens et d'exhortations à la repentance, I, 1-6.

L'autre, qui contient les visions, I, 7-21. II. III. IV. V. et VI.

La troisième, d'exhortations et de promesses, VII, VIII.

I. LES EXHORTATIONS A LA REPENTANCE.

(I, 1-6).

Les Juifs du retour, avons-nous vu, étaient l'élite de la nation; mais tous n'étaient pas de vrais enfans d'Abraham, et les meilleurs d'entre eux étaient exposés à la double ten-

tation de l'orgueil spirituel et de la fausse confiance en Dieu. «Nous ne pouvons plus,» se disaient-ils sans doute, «nous rebeller contre Dieu comme le faisaient constamment nos pères, et jamais nous ne retournerons en exil; l'Eternel ne nous châtiera plus selon sa justice, les temps du pardon et de la grâce sont venus.»

La seconde année du règne de Darius Hystaspe, deux *mois* après la première prophétie d'Aggée, *la parole de l'Eternel fut adressée à Zacharie, le prophète, disant : « L'Eternel a été irrité contre vos pères* d'une grande *irritation!* L'ancienne colère de Dieu contre Israël rebelle n'est donc point oubliée; elle est encore là, prête à fondre sur la génération présente et sur les générations qui suivront; l'alliance de grâce n'a point encore commencé; on est toujours sous la loi. *Et tu leur diras : Ainsi a dit l'Eternel des armées : Retournez-vous vers moi, déclare l'Eternel des armées, et je me retournerai vers vous, dit l'Eternel des armées.* Les Juifs du retour, quelque grande qu'ait été leur fidélité à fuir les riches contrées de l'Euphrate et à se rendre à travers le désert dans leur patrie dévastée, ne se sont point convertis du cœur à leur Dieu et ne se sont point donnés tout entiers à lui. Aussi l'Eternel se tient encore éloigné, détourné d'eux; il peut d'un moment à l'autre leur faire éprouver de nouveau toute son ancienne colère. *Ne soyez pas comme vos pères auxquels les prophètes antérieurs criaient disant : Ainsi a dit l'Eternel des armées : Détournez-vous donc de vos mauvaises voies et de vos mauvaises actions. Et ils n'ont point écouté et n'ont point pris garde à moi, déclare l'Eternel.* Or, quel a été leur sort? Comment Dieu les a-t-il châtiés? Contemplez dans le miroir du passé l'image des destinées qui vous attendent vous-mêmes, ô vous qui vous figurez n'avoir plus rien de commun avec vos pères. *Vos pères, où sont-ils?* Ils ont péri misérablement dans leur patrie désolée ou dans la terre d'exil. *Et* prenez garde à vous! les envoyés de Dieu qui

vous avertissent de vos erreurs et vous indiquent le chemin du salut, ne seront pas toujours à vos côtés : *Les prophètes vivent-ils éternellement?* Non, et rien ne vous assure que ceux qui sont maintenant au milieu de vous, seront remplacés par d'autres. Ecoutez donc leur voix qui vous crie : Convertissez-vous ou vous périrez. *N'est-il pas vrai que mes paroles et mes décrets que j'avais ordonnés à mes serviteurs les prophètes, ont atteint vos pères? Et ils se sont retournés et ont dit : Selon que l'Eternel des armées avait résolu de nous faire d'après nos voies et nos actions; ainsi nous a-t-il fait.* »

Cette première prophétie remet sur sa vraie base toute l'histoire des Juifs du retour, qui ne sont point à l'abri de chutes nouvelles et d'une nouvelle ruine. Ce sérieux avertissement était d'autant plus nécessaire que Zacharie venait consoler son peuple et l'encourager dans son œuvre de restauration. Ses promesses auraient pu confirmer les Juifs dans leur sécurité charnelle si elles n'avaient pas été précédées d'une appréciation générale de leur état spirituel, et d'une vue d'ensemble sur leurs destinées passées et futures. Malgré toutes les apparences contraires, ces Juifs du retour contenaient tous les germes d'une révolte nouvelle qui amènerait une nouvelle ruine, et nous verrons aux chap. v et xi ces germes se développer, le mal prévaloir sur le bien, le peuple élu rejeter le bon Berger et la race criminelle retourner en captivité. Sa chute, qui à l'entrée du livre n'est que possible, aura donc un jour réellement lieu. Cependant elle n'anéantit pas les promesses, et nous retrouvons dans Zacharie cette distinction qu'Esaïe a mise dans tout son jour, entre les vrais Israélites, repentans et fidèles, qui se groupent autour du Messie, et la masse de la nation impénitente et corrompue qui est rejetée de Dieu.

II. LES VISIONS.

(I, 7. — VI).

Trois mois après sa première révélation, Zacharie eut *dans* une même *nuit* plusieurs visions, qui tenaient intimément les unes aux autres et formaient un seul tout. Le prophète ne dormait pas, et les tableaux qui passèrent devant les yeux de son esprit, n'étaient point des songes. Son état était celui de l'extase. Dans le silence de la nuit son ame s'était recueillie devant Dieu, et comme elle était plongée sans doute dans la méditation des mystérieuses destinées du peuple élu, elle sortit de son état habituel et s'éveilla à une nouvelle vie. Les sens ne mettaient plus le prophète en rapport avec le monde extérieur, il ne pensait et ne réfléchissait plus, il voyait; l'œil spirituel, d'ordinaire fermé, s'était ouvert à la céleste lumière, et les choses divines s'y réfléchissaient en lui comme dans un miroir pur. Zacharie lui-même désigne l'extase du nom de veille quand il compare notre état habituel au plus profond *sommeil* (IV, 1), et Cyrille, après lui, nous dit que « notre état n'est qu'un sommeil, comparé à celui des anges. »

Dans ces visions, Zacharie avait auprès de lui un ange, qui est invariablement désigné par ces mots : *l'ange qui parlait,* non pas avec lui, mais *en lui* (Hab. II, 1; Jérém. XXXI, 20; Nomb. XII, 6), qui lui parlait une langue intime, céleste, qui retentissait, non à ses oreilles, mais au dedans de lui. Cet ange est en dehors des scènes que voit le prophète, et sa fonction est de lui en donner l'interprétation. Il se retrouve, et dans le livre de Daniel sous le nom de Gabriel

(VIII, 17; IX, 21) qui est distinct de Micaël, l'Ange de l'Eternel, le Messie, et dans saint Jean qui voulait l'adorer et auquel il se nomme «son compagnon de service et celui de ses frères les prophètes» (XXII, 9; XIX, 10). Zacharie le distingue pareillement de l'Ange de l'Eternel, et ne lui attribue aucune fonction divine. L'ange ne met pas le prophète en extase, mais il peut l'y rappeler ou le réveiller (IV, 2) et aiguiser pendant la vision son sens intérieur, afin qu'il puisse comprendre les choses qui sont devant ses yeux et les paroles qui vont être dites (II, 9). La vision ne procède pas davantage de l'ange, ce n'est pas lui qui la fait apparaître au prophète, mais il la lui explique. Il ne donne en son propre nom à Zacharie aucune révélation orale, mais il lui transmet les paroles de l'Eternel (I, 13-17; IV, 6. 7) ou de l'Ange de l'Eternel (II, 4-13).

Les sept visions et l'acte symbolique qui les couronne donnent une histoire complète des destinées du peuple de Dieu depuis l'époque de Zacharie à la fin des temps. Elles s'appuient sur les prophéties antérieures à la captivité qui confondaient le retour de Babylone avec les temps du Messie, et non seulement elles distinguent avec soin ces deux événemens, mais elles indiquent même assez clairement la différence à faire entre le Messie qui ôte les péchés et le Messie qui règne avec gloire, aussi bien que le large intervalle qui séparera sa première venue de sa seconde.

Les huit révélations de Zacharie se divisent en deux séries, de quatre chacune, entre lesquelles l'état extatique a cessé pendent quelques momens (IV, 1). Les deux séries partent des temps de Zorobabel, mais la première aboutit à Jésus-Christ expiant nos péchés, et la seconde à Jésus-Christ régnant avec les siens sur la terre (Apoc. XX).

Première série. Le temple et Jérusalem seront rebâtis (sous Zorobabel et Néhémie; I, 8-17), tandis que les païens qui ont dissipé Israël seront abattus (I, 18-21). Jérusalem,

une fois rebâti, sera comblé de biens temporels (en particulier sous les Maccabées ; II ; I, 18). Le peuple juif recevra le complet pardon de ses péchés par la venue du Messie, de laquelle le second temple sera témoin (III ; II, 10. 11). — Le dernier verset de cette première série (III, 10) est un coup d'œil anticipé sur le règne final et temporel du Messie (VI, 9-15).

Seconde série. L'église lévitique (de Zorobabel à Jésus-Christ) sera rétablie sous sa forme ancienne, mais avec une plus grande abondance de l'Esprit divin (IV). La portion immorale et impie du peuple élu retournera en captivité (sous Titus et Adrien ; V). Mais les nations païennes ne seront pas épargnées et seront dévastées par des guerres et des révolutions continuelles (VI, 1-8). A la fin des temps, le peuple élu reviendra de sa captivité dans la Terre sainte, où se manifestera dans toute sa majesté le Messie, roi et sacrificateur (VI, 9-15).

1. L'homme à cheval parmi les myrtes.

(I, 7-17).

Soixante et dix ans (I, 12) s'étaient écoulés entre la ruine de Jérusalem et du temple sous Sédécias, et la seconde année de Darius qui vit apparaître en même temps deux prophètes ; et il y avait dix-huit ans déjà qu'avait fini cette autre période de soixante et dix ans qu'avait prédite Jérémie et qui comprenait la captivité de Babylone depuis Jehojachim à Cyrus et Zorobabel. Toutes les nations connues des Hébreux jouissaient sous Darius Hystaspe d'une paix pro-

fonde et d'une grande prospérité ; Babylone elle-même, la grande ennemie de Dieu, semblait insulter aux prophètes de l'Eternel qui avaient annoncé sa ruine totale: Cyrus en la prenant ne l'avait point renversée, elle était aussi riche et florissante que jamais. Cependant le peuple de Dieu succombait sous le poids de ses souffrances; la Terre sainte était en majeure partie occupée par des peuples païens devant lesquels tremblaient les Juifs du retour (Esdr. III, 3; IV, 4); le nombre des nouveaux habitans était peu considérable et la Judée propre elle-même était comme déserte; Jérusalem offrait encore de vastes ruines, et ses murailles n'étaient point relevées (Néh. I. II); la construction du temple était sans cesse entravée par les peuples voisins, elle avait même été entièrement abandonnée, et il n'avait fallu rien moins que les révélations d'Aggée, qui se succédaient rapidement, pour rendre quelque courage aux Juifs et les décider à remettre la main à l'œuvre (Esdr. IV. V; Aggée I. II). Les impies triomphaient à la vue de la désolation des justes et de la prospérité insolente et impunie des méchans (Mal. II, 17; III, 15). Les fidèles étaient ébranlés dans leur foi en la fidélité ou en la toute-puissance de leur Dieu, dont les magnifiques promesses trouvaient à peine un faible et imparfait accomplissement dans le rétablissement d'une partie des Juifs captifs. Il était temps de révéler au peuple de l'alliance les desseins de Dieu à son égard.

Zacharie a une *vision*. Un *homme* s'offre à ses regards : c'est l'*Ange de l'Eternel*, le Messie sous une forme humaine tel qu'il s'était manifesté aux patriarches et aux prophètes, tel qu'il se révélera un jour sous le nom de Jésus. Cet homme-Dieu n'apparaît point à Zacharie dans les cieux; il demeure sur la terre, près des siens, à Jérusalem, non pas dans le temple qui a été détruit, et qui n'est pas encore relevé, mais dans cette vallée *profonde* où coulent les eaux paisibles de Siloah et qui est inaccessible aux regards des

Gentils. Cet homme est *monté sur un cheval*, sur un animal de guerre (Apoc. XIX, 11; comp. Josué V, 13. 14; Deut. XXXIII, 26. 27), et à sa suite sont de nombreux *chevaux*. Il n'a point encore, il est vrai, sa couronne royale (VI, 9-15), mais il n'en est pas moins roi, il est né pour cela : il est donc puissant pour protéger son peuple, puissant pour détruire ses ennemis, et le véritable maître de la terre n'est point à Babylone, à Suse, à Persepolis, il est où nul homme ne le chercherait, mais où le contemple avec joie et amour l'œil de la foi (Es. XLV, 15), il se tient dans une retraite ignorée d'où il sortira dans sa force au moment convenable, il est comme en embuscade au centre même des régions où se joue le drame de l'histoire. — 8.

Mais comment est représenté le peuple élu au milieu duquel se tient le Messie? Par des *myrtes* : non point par le cèdre orgueilleux (XI, 2) qui croît sur les cîmes des montagnes, ni par le chêne qui par sa propre force résiste à l'ouragan, mais par un arbre ou plutôt un arbrisseau qui n'attire point la vue des passans, qui se plaît dans les lieux bas et y prospère mieux qu'ailleurs, qui est l'indice d'une terre bonne et fertile (Es. LV, 13), qui répand un parfum agréable, et reste vert toute l'année, et dont les branches ornaient les tentes des Hébreux à la joyeuse fête des Tabernacles (Néh. VIII, 15), tandis que les païens en faisaient un symbole de l'amour. Humble, paisible, prospère même dans la mauvaise saison, exhalant les doux parfums de la charité et de la sainteté, invisible au monde, telle est bien aussi la véritable Eglise du Messie; et elle ne prend point les armes et ne monte point à cheval, parce que son Chef combat pour elle et qu'il se nomme le Dieu fort. L'Eglise est parmi les arbres ce qu'est le myrte ou la vigne; parmi les animaux, ce que sont les brebis; parmi les eaux courantes, ce qu'est la fontaine de Siloah qui coule doucement (Es. VIII). — 8.

Son puissant protecteur en qui elle se confie et autour duquel elle se range, est monté sur un cheval *roux*. Le rouge est la couleur de l'indignation et de la colère, il est aussi celle du sang (2 Rois III, 22). L'Ange de l'Eternel est ému d'une grande colère contre les Gentils et d'une grande jalousie pour son peuple; et bientôt il sortira de sa retraite et ira en Edom teindre ses vêtemens dans le sang de ses ennemis (VI, 2; Es. LXIII; Apoc. XIX, 13. 15)—8.

Il a pour armée non des cavaliers, qui seraient ses égaux, et l'Ange de l'Eternel ne peut en avoir, mais des *chevaux*, les dociles et rapides instrumens de ses volontés. Ces chevaux sont de couleurs différentes, lesquelles ne peuvent ici désigner des affections personnelles, et qui signifient simplement les divers genres de messages qu'ils ont à remplir. Les chevaux *blancs* sont des chevaux de victoire et de triomphe (Apoc. XIX, 11; VI, 2); les *roux* indiquent le sang versé dans les combats, les massacres et en particulier les guerres civiles (Apoc. VI, 4). Le mot hébreu qui désigne la troisième couleur, a un sens contesté : si ces chevaux sont de couleur *pâle* (Apoc. VI, 8), ils indiqueraient toute espèce possible de mort par l'épée, la famine, la peste et les bêtes sauvages; s'ils sont *bais* ou *de deux couleurs*, ils signifieraient un état intermédiaire ou mélangé de biens et de maux. Ces trois espèces de serviteurs de l'Homme-Dieu sont prêts à exécuter ses ordres pour le bien de l'Eglise parmi les nations païennes, auxquelles ils apporteront, quand il le leur dira, des succès, des revers, des alternatives de guerre et de paix. — 8. 10. 11.

Zacharie, s'adressant à son interprète (qui n'est point mentionné auparavant, parce qu'il ne fait point partie de la vision prophétique), et lui montrant ces chevaux, lui demande : *Que sont ceux là?* L'Ange ne les lui explique pas, mais il lui ouvre l'intelligence, et lui dit : « C'est *moi* qui vais *te faire voir* et comprendre *ce qu'ils sont.* » Alors

l'homme qui se tenait entre les myrtes, répond à Zacharie : « Ce sont ceux qu'a envoyés l'Eternel pour parcourir la terre. » Et ces messagers, ces anges d'un ordre inférieur, *répondent* à cet homme que Zacharie reconnaît maintenant pour *l'Ange de l'Eternel, et disent : «Nous avons parcouru la terre, et voici, toute la terre est paisible et tranquille,* » tandis que la Terre de l'Eternel est désolée. Un tel contraste est en opposition directe avec les desseins de Dieu et la prophétie, et appelle l'intercession de *l'Ange de l'Eternel* en faveur de *Jérusalem* et des *villes de Juda; les soixante et dix années* pendant lesquelles devait durer la *colère de Dieu* contre son peuple sont écoulées, le temps de la *compassion* est venu. Comme cette intercession avait lieu en vision et que la vision s'adressait à Zacharie, *l'Eternel répond* non pas à l'Ange de l'Eternel, mais à *l'ange* qui accompagne le prophète, et lui dit *des paroles douces, des paroles consolantes,* que Zacharie ne peut comprendre parce qu'il est homme, mais dont il pressent le contenu au ton dont elles sont prononcées. L'Ange les lui répète dans le langage humain : « *Crie disant : Ainsi a dit l'Eterdel des armées : Je ressens* dès longtemps *un grand zèle,* un grand amour *pour Jérusalem et pour Sion. Et d'une grande indignation moi je suis maintenant indigné contre les peuples* païens *qui sont* présentement *tranquilles; car j'étais un peu indigné* contre Juda (I, 2), *et eux, ils ont aidé à mal. C'est pourquoi, ainsi a dit l'Eternel des armées : Je me suis retourné* (I, 3) *vers Jérusalem dans* mes *compassions; ma maison s'y bâtira, déclare l'Eternel des armées* (et le temple fut achevé quatre années après, la sixième année de Darius), *et le niveau sera étendu* (soixante et dix ans plus tard!) *sur Jérusalem* (par Néhémie). *Crie encore* (et ces mots indiquent qu'un grand intervalle sépare la première prophétie de celle qui suit) *crie encore disant : Ainsi a dit l'Eternel des armées : les villes déborderont encore de biens* (sous les rois Asmonéens et Iduméens; la Judée s'est insen-

siblement relevée de sa ruine et s'est élevée à un degré extraordinaire de prospérité), *et l'Eternel a consolé encore Sion et élu encore* (Agg. II, 23) *Jérusalem*, comme le prouvent assez la gloire qu'il lui prépare (II), et le pardon qu'il lui accorde (III). — 9-17.

Cette première vision ne fait point connaître d'une manière positive le sort réservé à Babylone et aux autres peuples païens : c'est l'objet de la vision suivante.

2. *Les quatre cornes et les quatre forgerons.*

(I, 18-21).

La *corne*, arme redoutable du taureau et du buffle, est le symbole de la force et de la puissance temporelle. Ce symbole s'applique au peuple élu (Ps. LXXXIX, 17; CXLVIII, 14), comme à ses adversaires (Ps. LXXV, 5), et peut donc être pris indifféremment dans un bon et dans un mauvais sens. Cependant ce dernier sens avait prévalu dans les visions de Daniel qui représentaient par des cornes les dix royaumes qui devaient sortir de la quatrième monarchie universelle (VII, 7 et suiv.), les deux qui constituaient l'empire médo-perse (VIII, 3), les quatre entre lesquels devait se partager l'empire d'Alexandre (VIII, 5, 8), etc. C'est avec ce même sens d'une puissance mondaine et ennemie de Dieu que s'offre à nous le symbole de la corne dans Zacharie et, plus tard, dans l'Apocalypse de saint Jean (XII, 3; XIII, 1; XVII, 3. 12. 16).

L'image du *forgeron* avait été employée par Esaïe LIV, 16-17.

La vision des quatre cornes se rapporte à *ceux qui ont dispersé Juda, Israël et Jérusalem* antérieurement à l'époque de Zacharie, c'est-à-dire à tous les peuples païens qui ont été pour quelque chose dans la ruine des deux royaumes d'Ephraïm et de Juda, et contre lesquels l'Eternel est fort indigné (I, 15). Ces quatre cornes ne sont donc point les quatre monarchies de Daniel dont deux étaient encore à venir au temps de Zacharie, et dont l'une, celle des Perses, n'a point concouru à la ruine de Jacob. Et tout aussi peu doit-on restreindre la vision aux Samaritains qui entravaient la réédification du temple. Les quatre cornes, ainsi que le dit Théodoret, indiquent non point quatre peuples particuliers, mais les peuples qui sont situés à l'orient, à l'occident, au sud et au nord de la Terre sainte (vers les quatre vents des cieux, II, 10; VI) : les Babyloniens et les Assyriens, les Philistins et les Egyptiens, les Iduméens, les Moabites et les Ammonites, les Syriens de Damas.

Tous ces peuples étaient sans doute incorporés à cette époque dans le grand empire perse et avaient perdu leur indépendance politique. Mais ils subsistaient encore et vivaient dans la paix et la prospérité. *Les quatre forgerons* viendront *effrayer, renverser les cornes de ces peuples;* des armées des nations sèmeront l'épouvante parmi eux et leur ôteront toute leur force, sans toutefois les anéantir. — Cette prophétie s'est promptement accomplie pour Babylone dont les habitans furent massacrés et les murs renversés à la suite de sa révolte contre Darius Hystaspe. Zacharie, au ch. IX, revient sur la ruine finale de Damas, des Phéniciens et des Philistins; et les Juifs sous les Maccabées et les rois Asmonéens recouvrèrent leur indépendance et s'assujettirent les Iduméens et les Moabites. — (Comp. Aggée II, 20-23).

3. *L'homme mesurant Jérusalem.*

(II).

Zacharie *voit un homme qui a un cordeau à la main*. Cet homme est certainement le même qui se tenait parmi les myrtes. C'est de sa part et en son nom qu'est prononcée la prophétie comprise dans les versets 4–13. Il est ainsi l'envoyé de l'Eternel (8), et l'Eternel lui-même (10. 11). La comparaison de 10 avec IX, 9, prouve qu'il est le Messie ou l'Ange de l'Eternel. C'est le Messie qui bâtit l'édifice de l'Eglise (Hébr. III, 3). — 1.

Dans le langage prophétique, *mesurer* la ville sainte ou le temple, quand c'est l'Ange de l'Eternel qui mesure (Zach. II, 2), signifie déterminer à l'avance l'extension que le peuple de Dieu doit acquérir à une époque subséquente de son histoire. Si celui qui mesure est un simple ange ou le prophète lui-même, la vision présente le temple ou la ville sainte dans leur forme et leurs dimensions, ou les fidèles dans leur nombre prédéterminés, et *mesurer* n'est plus que le moyen le plus certain de connaître et de décrire exactement l'objet révélé (Ez. XL et suiv.; Apoc. XXI, 15; XI, 1).

L'homme qui s'offre aux yeux de Zacharie un cordeau à la main, est en chemin pour *Jérusalem* qu'il veut *mesurer* : car ses dimensions actuelles ne sont point celles que cette ville aura plus tard. *Et voici l'ange qui me parlait sortit*, c'est-à-dire apparut subitement dans la vision : il s'éloignait pour suivre l'homme et connaître la future grandeur de Sion; mais au même instant *sortit* et vint *à sa rencontre un*

autre ange qui l'arrêta et lui transmit la révélation qu'il devait à son tour communiquer *au jeune homme.* — Tout ce récit, si bref et si brusque, dépeint fort bien ce qu'avait d'étrange aux yeux du prophète ce qui se passait devant lui : il voit son interprète *sortant* et il n'avait pas pris garde que celui-ci s'était éloigné de lui; et l'autre ange est pareillement là *sortant* on ne sait d'où, et s'offrant à l'improviste à ses regards. Notons, avec Hengstenberg, que nous retrouvons ici les trois anges du douzième chapitre de Daniel : Micaël ou l'Ange de l'Eternel, Gabriel, l'ange-interprète, et un troisième ange. — L'expression de *jeune homme,* appliquée à Zacharie, indique à la fois sa jeunesse et l'infériorité où tous les hommes sont envers les anges. « La nature humaine, comparée à la dignité des anges, » dit Jérôme, « mérite le nom d'une simple enfance, car ce ne sont pas les anges qui s'élèvent à nous, c'est nous qui nous élevons à eux. » Et Vitringa : « L'homme, dont la vie est courte, est ignorant de beaucoup de choses, fort ignorant surtout des choses célestes, et c'est avec toute raison que l'Ange nomme ici Zacharie un *jeune homme,* et qu'Ezéchiel est appelé *fils de l'homme.* » — 2. 3. 4.

La révélation orale comprend quatre paragraphes :

1) *Jérusalem sera habitée* comme si elle n'était qu'un village de la *campagne, à cause de la multitude des hommes et du bétail. Et moi je lui serai, déclare l'Eternel, un mur de feu tout autour* (IX, 8) [1], ainsi qu'on allume dans la nuit des feux autour des troupeaux pour écarter les bêtes féroces, *et je lui serai en gloire au milieu d'elle* (VIII; IX, 8). — 4. 5.

Jérusalem à cette époque n'était qu'une ruine; elle était presque déserte encore au temps de Néhémie (Néh. VII, 4; XI, 1). Et cependant nous apprenons par Josèphe que, vers

(1) Comparez les passages analogues : 1 Sam. XXV, 16; Es. XXVI, 1; Jér. XV, 20.

l'époque de Jésus-Christ, la population s'était accrue au point qu'elle couvrait, en dehors des murailles anciennes (sans doute celles de Néhémie), toute la vaste colline de *Bezetha* ou la *Ville Neuve*, qui ne fut enceinte de fortifications que par Hérode Agrippa, sous l'empereur Claude. Pendant les cinq siècles qui séparent l'époque de Zacharie et la venue du Messie, Jérusalem fut si bien protégée par son Dieu qu'elle était devenue « de beaucoup la plus célèbre des villes de l'Orient, et non pas de la Judée seulement » *(longe clarissimam,* dit Pline, H. nat., v, 15, *urbium Orientis, non Judææ modo).* — La prophétie s'est donc accomplie dans son sens littéral de la manière la plus exacte. Jérusalem a acquis une *longueur* et une *largeur* qui dépassaient toutes les prévisions humaines, mais que l'homme qui tenait le cordeau lui avait assignées dès les premiers temps du retour. — Cependant cette prophétie présente sur le second et le troisième plan deux autres sens plus vastes et plus importans : La Jérusalem spirituelle, l'Eglise, est une ville sans murailles qui s'étend continuellement par les conversions toujours plus nombreuses des Gentils (II, 11; Es. LIV, 2; LX, 4; Luc XIV, 22). Et dans le règne de mille ans, lors du rétablissement final des Hébreux, toutes les villes seront sans murailles et sans portes (Ez. XXXVIII, 11).

2) Mais d'où viendront à Jérusalem toutes ces multitudes d'habitans?

Les premiers appelés sont les Hébreux eux-mêmes qui sont restés dans la terre de l'exil, et qui ont dit : *Patria est ubicumque bene est.* L'ange les appelle et leur crie : *Hola ! Hola !* accourez, *fuyez de la terre du Septentrion,* (Assyrie, Babylonie, Jer. VI, 22; XVI, 15), *déclare l'Eternel; (car vers les quatre vents des cieux je vous ai dispersés, déclare l'Eternel). Hola ! Sion, échappe-toi, toi qui habites chez la fille de Babel.* — 6. 7.

Cet appel n'a point été entendu de tous les Juifs, bien s'en faut. Le siége et la prise de Babylone rebelle eurent lieu avant qu'ils s'en fussent échappés, et un grand nombre d'entre eux ont certainement péri dans cette lutte sanglante. Esdras ne quitta l'Euphrate que sous Xerxès et avec un petit nombre de ses compatriotes, et Néhémie était seul quand il arriva à Jérusalem. Cependant la Judée entière comptait un nombre tellement considérable d'habitans et d'habitans d'origine israëlite au siècle de Jésus-Christ et de Titus, que nous sommes tenté d'admettre qu'une multitude de Juifs retournèrent isolément des lieux divers où ils étaient dispersés, dans leur patrie, où les attirait le culte lévitique qui ne pouvait se célébrer ou qui ne se célébrait dans toute sa pompe qu'à Jérusalem.

Ce cri: *Sortez de la Chaldée, de Babylone*, ou, *sortez de l'Egypte*, retentit d'une manière solennelle aux diverses époques de l'histoire du peuple élu. A cet ordre, Abraham quitte le pays de ses pères (Gen. XIX, 12. 13); Moïse conduit son peuple loin des rives du Nil vers le mont de Sinaï; Zorobabel d'abord, puis Esdras, retournent avec leurs frères de Babylone en Judée (Es. XLVIII, 20; Jér. L, 8; LI, 6. 45. 50); la Judée elle-même devient après la mort du Sauveur une terre maudite dont les fidèles doivent s'enfuir en toute hâte (Matth. XXIV, 15. 16); les mondains sont pour les membres de l'église une nation idolâtre du sein de laquelle ils se retirent (2 Cor. VI, 17), et dans la prophétie la Rome papale est une nouvelle Babylone que les chrétiens évangéliques ont ordre de déserter (Apoc. XVIII, 4).

3) Les Juifs devraient s'échapper de Babylone non seulement à cause de la gloire qui les attend dans leur patrie, mais aussi à cause des jugemens qui vont atteindre Babylone et tous les gentils qui ont dispersé le peuple élu (I, 18-21). Car, ainsi a dit l'Eternel des armées: *Après* que les Juifs

du retour auront repris quelque peu de *gloire* ([1]) et de *force* (5), l'Eternel *m'a envoyé,* moi l'Ange de l'Eternel, qui me tenais avec mes chevaux parmi les myrtes, *vers les nations qui vous ont pillés (car celui qui vous touche, touche la prunelle de son œil;* Deut. XXXII, 10; Ps. XVII, 8). *Car voici, j'étendrai ma main sur eux, et ils seront en proie à leurs serviteurs, et vous connaîtrez que l'Eternel des armées m'a envoyé.* — 8. 9.

Cette prophétie répète celle de la vision des cornes et des forgerons, en la précisant et complétant : les jugemens exercés sur les Hébreux procèdent de l'homme à cheval qui se tenait parmi les myrtes, et les instrumens dont il fait usage, sont ici les serviteurs mêmes de ces peuples. Ainsi Babylone succombe sous les coups des Perses qui faisaient sans doute partie de l'empire de Nebucadnetsar. Mais ces serviteurs sont surtout les Juifs eux-mêmes qui, sous les Maccabées, ont dompté leurs voisins qui leur avaient causé toute espèce de maux; et ces princes vaillans et pieux rendaient gloire à Dieu de leurs succès, et reconnaissaient qu'il combattait avec eux, qu'il avait envoyé son ange contre leurs ennemis. La puissance des Maccabées (IX, 13-17) est au reste un type de la puissance que l'Eglise et surtout les Hébreux convertis à Jésus-Christ posséderont à la fin des temps sur tous leurs ennemis (X. XIV).

4) Mais Zacharie reçoit une promesse plus précieuse encore : l'ange de l'Eternel sera envoyé non seulement contre les gentils, pour venger Israël, mais à Israël même, pour habiter en personne auprès de lui. *Ecrie-toi et te réjouis, fille de Sion, car me voici qui viens et j'habiterai au milieu de toi, déclare l'Eternel* (Aggée I, 13; II, 4). Selon la promesse

([1]) Le texte porte : *Après gloire.* Rosenmuller entend : *Outre la gloire promise au v.* 5. De Wette et Ewald : *Pour recueillir de la gloire, il m'a envoyé.*

faite à Moïse (Ex. xxv, 8; xxix, 45) Dieu avait habité dans le tabernacle et le premier temple, au lieu très saint, au milieu de son peuple. Il s'en était allé pendant la captivité de Babylone, et maintenant il leur annonce qu'il est retourné à eux (I, 16) et qu'il habitera de nouveau au milieu d'eux (Agg. II, 7). Il est bien vrai que la gloire visible de Dieu, le Schekinah, n'a pas reparu dans le sanctuaire du nouveau temple, mais elle s'est manifestée dans un tabernacle vivant en la personne de Jésus-Christ (Jean I, 14), et long-temps avant l'incarnation du Verbe, elle avait démontré son invisible présence au milieu des Juifs par l'admirable fidélité avec laquelle ils avaient confessé leur Dieu pendant les cruelles persécutions d'Antiochus Epiphanes. Cette habitation de l'Eternel dans cette Sion qui se relève de ses ruines doit même produire des merveilles dont la Sion de David et de Salomon n'a point été témoin : les païens demanderont au peuple élu d'être reçus dans son alliance, soit avant Jésus-Christ, comme de simples prosélytes de la porte, soit après sa venue, comme de vrais membres de l'Eglise, prenant ainsi la place de ceux d'entre les Hébreux qui ont préféré la terre étrangère à celle de la promesse. *Et s'attacheront des nations en grand nombre à l'Eternel en ce jour-là, et deviendront mon peuple* (Agg. II, 7) ; *et j'habiterai au milieu de toi et tu connaîtras que l'Eternel des armées m'a envoyé à toi. Et l'Eternel,* dont Jacob, tout Israël, était autrefois la portion et l'héritage (Deut. XXXII, 9), *possède* maintenant *Juda* (la Judée propre) comme *son lot sur la terre de la sainteté* (d'entre les diverses contrées que comprenait dans ses vastes limites la terre promise), *et il élit encore Jérusalem* (I, 17), comme il l'avait fait au temps de David et de Salomon (1 Rois VIII, 16; 2 Cron. IV, 5. 6).– 10-12.

Cette prophétie (compar. VIII) qui a reçu son premier et littéral accomplissement de Zorobabel et Néhémie à Jésus-Christ, s'applique dans un sens à la fois plus éloigné

et plus stricte à la conversion finale des gentils et à la gloire future de Jérusalem (XIV, 9-21).

La joie de Sion ne fait pas celle du monde (10). Quand le peuple de Dieu éclate en chants de triomphe, ses ennemis doivent trembler, et tous les peuples se taire. *Silence ! toute chair ! devant l'Eternel ! Car l'Eternel*, qui semblait oublier son peuple à Babylone et dormir, *s'est réveillé* à Jérusalem *dans son* ancienne et *sainte demeure* (Ps. XLIV, 23 ; LXXVIII, 65). — 17.

4. *Le souverain sacrificateur justifié.*

(III.)

Les promesses faites à Jérusalem et à Juda (II) sont magnifiques. Mais un obstacle en apparence insurmontable s'oppose à leur exécution : le peuple est pécheur ; comment prospérerait-il (II, 4) ? il est tout souillé ; comment l'Eternel habiterait-il au milieu de lui (II, 10) ?

La quatrième vision annonce que les péchés du peuple seront enlevés par un pardon tout gratuit, et que ce pardon se rattache à la venue du Messie, dont sera témoin le nouveau temple.

Cette vision se rattache au culte lévitique par la place qu'y occupe le souverain sacrificateur, à la prophétie par l'annonce du pardon et du Messie, et au livre de Job, par la présence de l'accusateur Satan.

Le texte ne dit pas qui *fit apparaître* à Zacharie cette nouvelle vision. Mais le passage parallèle I, 20 prouve que

c'est l'Eternel, et c'est ainsi que l'ont entendu les Septante et Jérôme. — 1.

Le *souverain sacrificateur Jehosçuah* ou Jésus *se tient* avec ses *amis* ou ses frères les autres sacrificateurs (8; Esdr. III, 2) *devant l'Ange de l'Eternel*, qu'entoure la multitude des anges (4. 7) — 1.

Il se tient là, vêtu d'habits sales, dans le sentiment de ses péchés, à la fois plein de contrition et d'espérance. Il n'est point un accusé qui comparaît devant son juge, et les Hébreux n'avaient point la coutume romaine, que les accusés comparussent devant le tribunal en vêtements sales. Cette vision ne fait pas davantage allusion au grand jour des expiations auquel le souverain sacrificateur se présentait seul et vêtu des habits sacrés de lin, dans le saint des saints, pour implorer de Dieu le pardon des péchés de tout le peuple (Levit. XVI); car Jehosçuah ne se présente pas devant Dieu, il se tient debout devant l'Ange de l'Eternel; il n'est point seul, et ses vêtemens sont souillés. Le souverain sacrificateur avec ses amis est ici le représentant de la partie fidèle et pieuse des Juifs du retour. Il se tient [1] devant son Roi, son époux, son sauveur, et expose à ses yeux en toute hu-

[1] L'expression *se tenir devant l'Eternel* est très fréquente dans l'ancien Testament. Elle se dit d'un inférieur qui est au service de son maître (Joseph devant Pharaon, Gen. XLI, 45; David devant Saül, 1. Sam. XVI, 21 ; puis 1 Rois, X, 8; Deut. I, 38.), mais surtout de l'homme devant Dieu (d'Elie, 1 Rois XVII, 1 ; de tout le peuple, 2 Cron. XX, 13; plus particulièrement des prêtres pour lesquels elle est le *terminus technicus*, Deut. X, 8; 2 Cron. XXIX, 11 ; Ps. CXXXV, 2). Cependant cette expression désigne autre chose que l'état, le ministère, elle s'emploie aussi d'un acte spécial, d'un fait isolé (1 Rois, I, 28; Jér. XVIII, 20), et c'est dans ce dernier sens qu'elle est prise Zach. III, 1.

milité ses fautes et ses péchés. « Voici, Seigneur, nous sommes tous comme une chose impure, et toutes nos justices sont comme le linge le plus souillé (Es. LXIV, 6; comp. Es. IV, 4; Prov. XXX, 12). Tu nous as fait passer par le creuset de l'affliction, et pendant la captivité de Babylone nous avons rejeté nos vices les plus grossiers; nous ne voulons plus courir après les faux dieux, notre désir est de te servir toi seul; mais combien il s'en faut que nous soyons entièrement purifiés, tel que l'argent l'est au feu! (Es. XLVIII, 10.) Tes promesses (I et II) peuvent-elles bien nous concerner? Ta miséricorde serait-elle bien assez grande pour nous supporter encore et pour nous combler de tant de bénédictions? Toutefois, ô Dieu qui sondes les cœurs et les reins, tu le sais: il y a au-dedans de nous faim et soif de ta justice, repentance et foi! Voici, nous nous tenons devant toi; fais de nous ce qu'il te semblera bon! » — 1.

Mais *Satan,* le grand *accusateur* des frères, qui les accuse jour et nuit devant Dieu (Apoc. XII, 10), *se tenait à la droite* de Jehosçuah *pour l'accuser* (Ps. CIX, 5; Job. XXX, 12). Il énumérait toutes les souillures du peuple et surtout celles des Israëlites pieux; il n'oubliait pas le mariage des fils du souverain sacrificateur lui-même avec des femmes païennes (Esdr. IX, X) et protestait au nom de la justice divine contre toute faveur accordée à de tels pécheurs. Il ignorait que le péché ne condamne qu'autant qu'il est tenu caché, et que dès qu'il est confessé avec sincérité et pénitence, il n'est plus imputé et devient même lumière (Eph. V. 13) — 1.

Et l'Ange de l'Eternel, qui prend ici le nom de *l'Eternel,* parce qu'il exerce la fonction divine du pardon, *dit à Satan : « Que l'Eternel te tance, Satan!* d'une de ces paroles efficaces qui font reculer et s'enfuir les flots de la mer (Ps. CVI, 9; Mal. III, 11), *et que te tance l'Eternel qui a élu Jérusalem! »* Voici la troisième fois que Zacharie entend ces consolantes paroles: l'Eternel a élu, il a élu encore, de

nouveau, Jérusalem (I, 17 ; II, 12). C'est Dieu qui prédestine, appelle et justifie : qui est-ce qui condamnera? La captivité de Babylone n'a point anéanti l'ancienne élection d'Israël, qui traverse ce court temps des ténèbres et qui reparaît bientôt à la lumière dans toute son inébranlable fermeté. *Celui-là*, ce Jéhosçuah, ce peuple, *n'est-il pas un tison ôté*, sauvé *du feu* (Am. IV, 11)? Ne l'ai-je pas retiré de la captivité de Babylone, de cet incendie qui a consumé et fait spirituellement périr une grande partie de la nation israëlite? Serait-il juste d'exiger une grande pureté de ceux qui ont échappé avec peine à la ruine morale, à l'entière corruption de leurs compatriotes? Et si je les ai arrachés à la mort, les abandonnerai-je maintenant qu'ils reviennent à moi et construisent avec zèle ma maison? — 2.

Et l'Ange, répondant aux pensées et à la prière tacite de *Jéhosçuah*, qui *se tenait devant* lui *vêtu d'habits sales, dit aux* anges *qui se tenaient devant lui* et le servaient : « *Otez-lui les habits sales.* » *Et il lui dit* : « *Vois, j'ai fait passer de dessus toi ton péché* (2 Sam. XII, 13), *et l'on te vêtira d'habits de fête.* » Ces habits de fête ou précieux (Es. III, 22) ne sont point des habits pontificaux ; ce sont ceux dont Esaïe avait parlé quand il annonçait les temps du Messie (LXI, 3.10); et sa prophétie recevait ainsi un premier accomplissement, gage d'un second plus complet (Luc. XV, 22; Cor. III, 9. 10) et d'un troisième plus brillant et plus parfait encore (Apoc. XIX, 7). — 3. 4.

L'Israël spirituel qui se reconstitue dans la Judée, a donc l'assurance que ses péchés lui sont pardonnés et qu'ils n'empêcheront point Dieu d'exécuter envers lui ses desseins de miséricorde. Mais l'Ange de l'Eternel n'a parlé que des habits qui recouvrent le corps même, et la tête du souverain sacrificateur est couverte d'une tiare aussi souillée que les vêtemens. Le pardon n'est donc pas complet : les Apôtres étaient entièrement nets, sauf les pieds qui se sâlissent cha-

que jour de nouveau au contact de la terre (Jean XIII); mais ici, au contraire, c'est la tête, là partie la plus noble de l'homme, qui resterait souillée! A cette vue, Zacharie, qui jusques ici est resté spectateur muet des visions et n'a point pris part aux actes qui se passaient devant lui, *dit* : « *Qu'ils lui mettent une tiare propre* (et non éclatante) *sur la tête!* » Il ne peut sans doute faire par là que le pardon divin accordé à Jehosçuah soit plus entier que ne le veut l'Eternel, ni que les temps qui précèdent le Messie soient aussi abondamment bénis que ceux qui le suivent. Mais, fort des prédictions antérieures qui ne mettent aucune limite au pardon de Dieu, il demande, au nom de la prophétie qu'il représente, que Jehosçuah soit pur de la tête aux pieds; et l'Ange de l'Eternel, qui ne le contredit pas, ne l'approuve pas non plus d'une manière positive. — La tiare n'est point ici un insigne du souverain-sacrificateur, elle faisait partie des habillemens communs (Es. III, 23), et le mot hébreu devrait plutôt se traduire par turban. L'adjectif *propre* ajouté à *tiare* indique que la souillure et le pardon sont ici encore, comme aux vers. 3 et 4, les pensées que voile l'acte symbolique. — Les Anges exécutent l'ordre de l'Ange de l'Eternel et celui du prophète : ils dépouillent Jehosçuah de ses habits souillés, et *lui mettent* d'abord un *turban propre*, puis d'autres *vêtemens*. *Et l'Ange de l'Eternel se tenait* là, prouvant par sa présence la valeur qu'il mettait à l'acte qui s'accomplissait, et l'amour qu'il portait à son peuple. — 5.

Ce pardon accordé à Jehosçuah n'est complet que typiquement, il n'a point encore l'efficace de sanctification qui distingue celui de l'Evangile, il n'est qu'une ombre du corps qui doit venir. Jehosçuah, malgré son pardon, peut déchoir de son état de grâce : le renouvellement de l'alliance est accompagné non point d'un serment divin qui la rendrait inébranlable (Hébr. VII, 21), mais d'une condition; et quand la condition est la fidélité de l'homme, on peut être certain

qu'elle ne se remplira pas long-temps. *Et l'Ange de l'Eternel avertit* avec force (Jean v, 14) *Jehosçuah, lui disant :* « *Ainsi a dit l'Eternel des armées : si tu marches dans mes voies et que tu gardes mes commandemens, alors tu gouverneras ma maison, alors tu garderas mes parvis* (2 Cron. xix, 11; xxiii, 18; Jér. xxix, 26; Ez. xliv, 15; Mal. iii, 14 et suiv.), *et je te donnerai* (d'après les lxx et Hofmann) des messagers qui *aillent et viennent* de moi à toi *parmi ces* Anges *là qui se tiennent* devant mon trône, des messagers qui m'apportent tes prières et te rapportent mes réponses, et qui établissent entre la terre et les cieux un libre et continuel commerce » (Gen. xxviii, 12; Jean i, 52). — L'histoire nous apprend que les Juifs, reprenant courage à la voix de leurs prophètes, et apprenant à craindre Dieu parce qu'ils espéraient de nouveau en sa miséricorde et en son pardon (Ps. cxxx, 4), achevèrent promptement la construction du temple, et que Jehosçuah et les sacrificateurs rétablirent le culte selon les prescriptions mosaïques. Eux et leurs premiers successeurs gouvernèrent l'église juive avec fidélité et veillèrent avec zèle sur sa pureté. Mais au temps de Jésus-Christ les administrateurs des choses religieuses, s'arrogeant le pouvoir législatif, s'étaient mis à faire des lois nouvelles sous le nom d'anciennes traditions, et ils avaient cessé de veiller sur les parvis du temple, d'où le Messie chassa à coups de fouet les vendeurs et les changeurs. La nation entière comptait alors peu de vrais Israélites, et tandis que le sacerdoce titulaire persécutait et crucifiait le Sauveur, le résidu et l'élite du peuple élu, entrant dans la nouvelle alliance, devenait l'économe de mystères nouveaux, et les Anges montaient et descendaient des cieux sur l'Eglise que fondaient les douze pêcheurs, et non sur Caïphe et le sanhédrin. — 6. 7.

Aux bénédictions promises viennent s'en ajouter de bien autrement précieuses. Jusques ici la prophétie se rapportait

à Jehosçuah et aux fidèles de l'ancienne alliance; dans les versets qui suivent, les révélations ont pour objet les temps du Messie et de l'Evangile, qui se rattachent à l'époque de Zacharie par trois anneaux : le type du sacerdoce lévitique trouvant son antitype dans le Messie (8), le pardon anticipé (4, 5) s'accomplissant au jour du Messie (9), et le temple auquel on travaillait, livrant passage à la source vive de l'Esprit du Messie (9). — (Comp. Aggée II, 1-9).

« *Ecoute bien, Jehosçuah, grand sacrificateur, toi et tes amis*, les autres prêtres dont tu présides les assemblées et *qui siégent devant toi* (Ex. XVIII, 13; Nomb. III, 4; 1 Sam. III, 1). Prêtez une oreille attentive, car vous êtes *les types* de Celui dont je vais vous parler. » — Le texte porte : *eux sont; eux* se rapporte à Jehosçuah aussi bien qu'aux prêtres inférieurs, et désigne l'ordre sacerdotal sans distinction de ses diverses classes, l'idée fondamentale du sacrificateur; et le discours passe de la seconde personne à la troisième par un brusque changement qui n'est point sans exemple (Soph. II, 12; Ez. XXVIII, 22). *Eux sont des hommes* symboliques, typiques, extraordinaires, excitant l'étonnement, des hommes-*prodiges* (comme les fils d'Esaïe VIII, 18; puis Es. XX, 3; Ez. XII, 6. 11; XXIV, 24. 27).— « Vous êtes des types, *car* il est un sacrificateur par excellence que vous préfigurez, et *voici je vais* le *faire venir*, lui, *mon serviteur* dont Esaïe a prophétisé (XLII, 1; XLIX, 3-5, etc.; Ez. XXXVII, 24), et que Jérémie a nommé *Germe* (XXIII, 5; XXXIII, 15; comp. Es. IV, 2; Ez. XVII, 22; Osée XIV, 8). » Le Messie en effet viendra du ciel, mais il germera de la terre, et, tout Fils de Dieu qu'il est, il n'en sera pas moins fils de l'homme; il grandira lentement, inaperçu et méprisé, et son royaume aussi aura d'humbles commencemens. Il est dans cette prophétie l'antitype de Jehosçuah et de ses frères, par sa parfaite sainteté et par la plénitude de l'amour divin qui repose sur lui : c'est lui qui est le vrai représentant de l'Israël

spirituel et le chef de l'Eglise sainte et pure. — 8 — Mais à cause de sa parfaite justice il peut rendre justes les pécheurs, leur obtenir le pardon de leurs fautes, leur donner une vie nouvelle, et c'est là ce que dit en termes cachés le verset suivant :

« Je vais faire venir le Messie, *car voici la pierre que j'ai donnée*, placée, *devant Jehosçuah* (et Zacharie vit apparaître devant le souverain-sacrificateur, heureux de son pardon, une pierre qui figurait le temple en construction, selon l'image employée par Esaïe XXVIII, 16, qui avait désigné sous le nom de pierre angulaire, précieuse, éprouvée et solide, l'économie mosaïque, laquelle s'accomplit dans le Messie). *Sur* cette *pierre unique* sont dirigés *sept yeux*, les sept yeux de l'Eternel (IV, 10; IX, 1; Esdr. V, 5; 2 Cron. XVI, 9; Prov. XV, 3; Deut. XI, 12; sept indiquant la totalité et la perfection, Lév. XXVI, 21, etc.). Toute la sollicitude de Jéhova est en quelque sorte concentrée sur les seuls Juifs comme s'ils étaient l'unique peuple de la terre, et sur les Juifs en tant qu'ils sont le temple et le sanctuaire de l'humanité. Ce sanctuaire a été détruit, mais il se relève maintenant, et Dieu en prend un soin tout extraordinaire, car il veut y opérer une chose merveilleuse, et il ne permettra pas que le nouveau temple tombe avant que le salut du monde en soit sorti et qu'ait paru le Messie : *Me voici, déclare l'Eternel des armées*, me voici *qui ouvre* (Es. XLI, 18) dans cette pierre *des ouvertures* [1] pour qu'il en jaillisse de l'eau, pour qu'en découle enfin cette source vive annoncée par Joël (III, 18) et décrite déjà prophétiquement par Ezéchiel (XLVII). *Et j'ôterai le péché de cette terre*, de la terre où

[1] On entend ordinairement ces mots de sculptures taillées dans la pierre, de noms qui y seraient gravés. Mais nous avons pour nous la lettre de l'original, les LXX, le contexte et les parallèles.

se trouve cette pierre et que sanctifie ce temple; je l'ôterai en *un seul jour*, une fois pour toutes (Hébr. IX, 12), au grand jour des expiations de l'humanité entière, au jour où jaillira de Golgotha la source pour le péché (Zach. XIII, 1; comp. Jean VII, 37-39). »—Voilà les prophéties messianiaques des siècles antérieurs, rattachées au temple en construction, d'une manière plus positive encore que ce n'était le cas dans la prophétie d'Aggée II, 1-9. Les Israélites savaient ainsi que ce temple subsisterait encore quand les soixante et dix semaines de Daniel seraient accomplies. La promesse du Sauveur ne flottait donc plus dans un avenir vague et inconnu, elle ne pouvait pas reculer indéfiniment devant le peuple qui marchait vers elle, elle s'était fixée à l'horizon, et l'on savait le temps et le lieu de son accomplissement. — 9.

« *Dans ce jour là* (la prophétie embrasse ici d'un seul regard le long développement du royaume du Messie, et passe brusquement des premiers et infimes commencemens de la Nouvelle alliance à son terme glorieux), dans ce jour de pardon, de joie spirituelle et de temporelle prospérité, *déclare l'Eternel des armées, chacun de vous criera à son prochain: Sous la vigne et sous le figuier!* (1 Rois IV, 24. 25; Mich. IV, 4.) Alors régnera le véritable Salomon, ce Prince de la paix (Es. IX, 5), dont la domination sera éternelle et qui fera couler sur ses serviteurs la paix comme un fleuve (Agg. II, 9). — 10. »

5. *Le chandelier et les deux oliviers.*

(IV.)

La vision avait graduellement conduit et élevé Zacharie de sa sombre époque (I) aux temps glorieux du Messie (III). Elle est arrivée au terme, elle ne peut ni le dépasser ni s'y arrêter long-temps; aussi est-elle un moment suspendue (IV), et après cette pause, elle revient à son premier point de départ, pour se rendre par un autre chemin au même but. La cinquième révélation concerne Zorobabel et l'Eglise lévitique.

Le *chandelier* qui était dans le lieu saint du temple n'avait point fourni jusques alors de symbole au langage prophétique. Aussi Zacharie ne comprend-il point au premier abord ce qu'il signifie dans la nouvelle vision qu'il a devant les yeux. Mais le sens n'en peut être douteux après l'interprétation authentique que nous a donnée le Sauveur lui-même (Apoc. I, 13. 20) : un chandelier est une église. Or le chandelier que voit Zacharie, est l'église de l'Ancienne alliance. En effet, il a la forme de celui que Moïse avait placé dans le tabernacle (Ex. XXV, 31-40; XXXVII, 17-24; XL, 24. 25), et cette forme est très significative. C'est un chandelier unique, car l'église israélite n'a qu'un seul autel des sacrifices, qu'un lieu saint, qu'un sanctuaire, qu'un temple, et la diversité qui peut se développer dans cette unité et que figurent les sept branches, est liée et contenue par le code cérémoniel de Moïse, qui règle jusqu'aux plus petits détails. Il n'en est point de même de la Nouvelle al-

liance : elle établit un culte spirituel qui est possible en tous lieux ; elle ne prescrit aucune loi, elle laisse à l'individualité nationale et personnelle une grande liberté, et donne pour base à la diversité, l'unité invisible de l'Esprit saint ; aussi, dans l'Apocalypse, l'Eglise chrétienne est-elle figurée par sept chandeliers indépendants, au milieu desquels se tient le Christ ; les sept branches identiques de l'unique chandelier lévitique se sont détachées du pied qui les supportait, et ont formé autant de chandeliers particuliers qui ont chacun leurs formes distinctives et leurs caractères propres.

Le chandelier de la vision signifiait donc que l'Eglise lévitique, qui avait cessé pendant la captivité de Babylone, et dont le relèvement éprouvait de si grandes difficultés, serait certainement rétablie dans toute sa gloire et sa pureté anciennes. — Le chandelier était *tout d'or*, comme celui de Moïse. L'or massif indique ici non la pureté complète qu'aurait possédée réellement l'église lévitique du second temple, mais celle que devrait posséder toute église ; et celles de Thyatire et de Laodicée sont figurées par des chandeliers d'or aussi bien que celles d'Ephèse et de Smyrne. — 2.

Le rétablissement de l'Eglise lévitique supposait celui du temple, sans lequel le culte n'eût pas été possible. La révélation orale (6-10) parle de l'édifice matériel (7. 8) pour terminer par l'édifice spirituel (9. 10) ; et comme il ne s'agit plus ici du peuple Juif dans ses relations intimes et éternelles avec le Dieu de sainteté et de grâce et avec le Messie (II. III), la prophétie s'adresse non au souverain sacrificateur Jehosçuah (III), mais à *Zorobabel*, au prince et chef qui a reçu de Dieu la mission de reconduire le peuple élu dans la Terre-Sainte et d'y reconstituer le culte mosaïque. — 6.

La parole de l'Eternel adressée à Zorobabel est toute d'encouragement : « Tu vois que l'Eternel use, pour retirer son peuple de Babylone et le rétablir dans sa patrie, de moyens

tous différents de ceux qu'il employa lors de la sortie de l'Egypte. *Ce n'est* plus *par armée ni par force* qu'il agit, ce n'est plus à main forte et à bras étendu qu'il délivre, *c'est par mon esprit*, *dit l'Eternel* qui n'en est pas pour cela moins puissant et qui se nomme toujours le Dieu *des armées.* » (Agg. II, 5). C'est par son Esprit qu'il a touché le cœur de Cyrus (Esdr. I, 1), dont la conduite fait un tel contraste avec celle de Pharaon, et c'est par son Esprit qu'il incline actuellement dans le même sens le cœur de Darius (Esdr. V. VI). Les entraves que les Samaritains mettent à la construction du temple ne seront pareillement point écartées par d'éclatants miracles, elles ne seront surmontées que par la foi et la persévérance que l'Esprit divin mettra dans le cœur d'Israël. Mais cette action secrète et lente de l'Esprit sur les Gentils et sur les fidèles serait-elle moins puissante que toute autre? Non! *Que sont* toutes ces *montagnes* d'entraves, d'oppositions, d'intrigues, de menaces, de violences qui semblent fermer le chemin à *Zorobabel?* Elles seront *applanies*, renversées. *Il posera* prochainement sur le temple en construction *la pierre du comble*, *aux acclamations* des anges (ou des Israélites), qui diront : *Grâce* au temple! *grâce* au temple! — Or nous avons déjà dit que Zorobabel termina le temple la sixième année du règne de Darius. — 6. 7.

Mais la réédification du temple n'est que *le petit* commencement du nouvel ordre de choses qui se consolide en Judée : le peuple hébreu ou l'Eglise lévitique doit croître et grandir, et devenir comparable au chandelier tout d'or avec les sept lampes allumées. Cependant, cette vue de l'avenir ne doit pas être donnée au prince, dont toute l'attention et les soins se concentrent sur les besoins présens de l'état, et c'est non pas à Zorobabel, mais à *Zacharie* qu'*est adressée la parole* suivante *de l'Eternel* : « *Les mains de Zorobabel ont fondé cette maison et ses mains l'achèveront; et tu sauras*, ô

peuple hébreu! *que l'Eternel des armées m'a envoyé* (moi, Zacharie) *vers vous* (et c'est là comme un gage de l'envoi futur qu'il fera de son Ange, II, 9. 11). Tu le reconnaîtras: *car qui* serait parmi vous assez insensé pour *mépriser le temps des petits* commencemens et ne pas pressentir dans le germe sans apparence la grandeur de l'arbre qui doit en sortir. *Et ces Sept* là (et Zacharie voit de nouveau apparaître les sept yeux de l'Eternel qui contemplaient dans la précédente vision la pierre prophétique III, 9), *ces Sept se réjouissent* à la *vue de la pierre du niveau dans la main de Zorobabel* l'architecte du temple : car ils savent tout ce qui doit sortir de cette nouvelle maison de Dieu, tout ce que deviendra le peuple qui l'édifie. Ces Sept sont *les yeux de l'Eternel qui parcourent la terre entière :* la Providence qui dirige les destinées du petit troupeau des Hébreux, est la même qui préside au sort des plus grands empires du monde. — 8-10.

Cependant Zacharie éprouvait une certaine difficulté à se rendre compte de la vision qui était devant ses yeux. Nous voyons au vers. 2 que l'Ange, pour éveiller son attention, lui demande : *Que vois-tu?* et comme il l'interrogeait du regard, le prophète lui avait *répondu* en confessant par deux fois qu'il ne comprenait point le sens de ces symboles (4. 5). Après les révélations orales, il examine plus en détail la vision, et demande, d'abord, *ce que sont ces deux oliviers à droite et à gauche du chandelier.* L'Ange ne lui répond pas, et examinant plus attentivement la vision, Zacharie remarque que la partie essentielle des oliviers, est *deux* rameaux chargés d'olives comme des *épis* le sont de froment. Revenons à notre tour au chandelier et décrivons-le plus en détail.

Au dessus du chandelier et de ses sept lampes était un *bassin* ou réservoir plein d'huile, duquel partaient *sept fois sept tubes* qui conduisaient l'huile aux *sept lampes*. L'huile provenait de deux oliviers par deux de leurs branches qui

plongeaient dans le bassin et dont elle découlait d'elle-même, sans pressoir, sans secours humain. — 2. 3. 12.

L'huile est l'Esprit de Dieu d'après le langage constant des Ecritures, et, ce qui est plus décisif encore, d'après l'interprétation positive que donne de la vision le verset 6 : « Non par armée, ni par force, mais *par mon Esprit.* » Or le chandelier de l'ancien temple n'avait point un réservoir pareil à celui de la vision : l'église lévitique du retour diffère donc de celle de Moïse et de Salomon par la plus grande importance qu'aura pour elle l'huile de l'Esprit. Or nous voyons en effet l'Eternel, de Zorobabel à Jésus-Christ, ne ne plus faire de miracles extérieurs et visibles en faveur de son peuple, ne plus le délivrer de ses ennemis temporels par une intervention directe, ne plus même lui envoyer, après Malachie, des prophètes pour lui rappeler ses promesses et ses menaces; et cependant les Juifs, ainsi remis à eux-mêmes, marchent avec courage au martyre au nom de ce même Dieu que leurs ancêtres abandonnaient constamment pour les idoles : tant l'Esprit de Dieu agissait avec efficace dans l'Eglise israélite renouvelée ou *réformée.*

L'huile coulait du bassin dans chaque lampe par sept tubes pour indiquer la grande diversité des opérations de l'Esprit dans chaque portion de l'église comme dans chaque individu.

Qui sont les deux oliviers? demanderons-nous avec Zacharie. L'Ange nous répond : *Ce sont les deux fils-de-l'huile de l'Eternel.* Cette expression singulière (d'après le passage analogue Es. v. 1), signifie non point les hommes qui reçoivent l'huile et qui en sont oints, mais au contraire ceux qui la produisent. Et tel est bien aussi le rôle des oliviers dans la vision. — L'Ange ajoute : *Qui se tiennent devant le Seigneur de la toute terre,* c'est-à-dire qui le servent et qui remplissent en sa présence avec fidélité et prière la mission qui leur a été confiée d'alimenter le chandelier. — 14.

Mais qui sont ces deux fils de l'huile? On entend ordinairement par eux Jehosçuah et Zorobabel, c'est-à-dire la sacrificature et la royauté ou magistrature. Mais cette interprétation ne cadre pas avec celle de saint Jean (Apoc. XI), qui compare les deux oliviers de l'Alliance nouvelle à Moïse et Elie. Or Moïse est le représentant de la loi; Elie l'est de la prophétie (Mal. IV, 4. 5; Matth. XVII, 3). L'olivier de la loi et celui de la prophétie épanchent donc leurs huiles diverses dans le même bassin, où elles se mêlent et se confondent avant de circuler dans le corps de l'église lévitique (VII, 12).

Cependant la loi et la prophétie sont des abstractions, et la vision exige qu'elles soient représentées par des êtres réels. En effet, la loi l'était au temps du retour par Zorobabel et Jehosçuah, par les magistrats et les sacrificateurs qui, les yeux attachés sur Moïse, réglaient le présent selon le modèle du passé; et la prophétie, par Aggée et Zacharie qui regardaient vers l'avenir et éveillaient dans les cœurs le besoin et l'espoir du Messie. Depuis Malachie, la prophétie aura été représentée par ces simples fidèles qui, semblables à Anne la prophétesse et à Siméon, entretenaient parmi les vrais Israélites la foi dans la promesse. Les deux oliviers ont donc subsisté jusques à Jésus-Christ, qui, en accomplissant et la loi et la prophétie, les a remplacés l'un et l'autre : dans les visions de saint Jean, il apparaît au milieu des sept chandeliers auxquels il tient lieu du réservoir d'huile et des oliviers. Toutefois les deux classes bien distinctes de fidèles sur lesquelles reposaient l'Ancienne économie, se répètent dans la nouvelle sous la simple forme de tendances diverses. L'église chrétienne a ses vierges sages qui attendent l'Epoux, et ses serviteurs qui accomplissent la loi nouvelle en faisant valoir leurs talents (Matth. XXV), et aux temps les plus ténébreux de son histoire, elle a toujours compté ses Elie et ses Moïse (Apoc. XI).

Enfin, si au verset 12 nous ne voulons pas entendre le même mot, la première fois, dans le sens ordinaire d'*or*, et, la seconde fois, dans celui d'*huile*, jaune comme l'or, nous devons dire (avec Hofmann) que *les deux becs d'or* dans lesquels s'inclinaient les branches des oliviers, et qui en amenaient l'huile dans le réservoir, étaient en même temps la source d'où découlait un *or* fluide qui se formait au contact des deux branches et des deux becs, et qui faisait croître et grandir insensiblement le chandelier lui-même. — 12.

La vision ne nous dit pas comment se forme l'huile dans les oliviers et se répand l'Esprit saint dans les fidèles qui constituent l'église invisible. Mais elle nous montre celle-ci s'épanchant dans le moule lévitique, y prenant une forme déterminée, et se manifestant aux yeux de tous les hommes par la lumière des sept lampes.

Cette église lévitique, nous le savons par la vision précédente, doit aboutir au Messie; elle doit subsister encore à sa venue, et c'est d'elle qu'il doit sortir; il en réunira autour de lui tous les membres (soit pendant sa vie, soit après la Pentecôte), et il formera d'eux les fondemens et les premières assises de l'église nouvelle. Mais il se passera dans la nation juive, entre le temps de Zorobabel et celui de Jésus-Christ, un grand mystère d'iniquité, que la prophétie ne peut taire, mais sur lequel elle aimerait à jeter un voile épais. Ce peuple du retour qu'une foi plus ou moins pure avait ramené de Babylone à Jérusalem, et qui travaille tout entier à la construction du temple, ce peuple dont la piété brillera encore d'un si vif éclat au temps des Maccabées, sera presque tout entier mort spirituellement quand le Sauveur viendra chez les siens. Alors l'Eglise visible sera gouvernée par des économes infidèles et hypo-

crites, ses membres seront ou pharisiens ou sadducéens, et l'église invisible ne comprendra plus qu'une imperceptible minorité de la nation (xi). Or combien ne sera pas affreux le sort de cette nation que son Dieu avait rétablie et réformée, et qui s'est de nouveau corrompue au point de méconnaître, rejeter, crucifier l'Ange de l'Eternel? La sixième vision révèle, mais en termes obscurs, les châtimens qui attendent les Juifs déchus : elle ne les nomme pas, elle fait à peine pressentir qu'il s'agit bien réellement du peuple élu, elle parle de *la terre entière* (v, 3. 6) et non du pays d'Israël, de *leurs yeux* (6), sans dire de qui il est question. Mais la malédiction se rattache au temple de Jérusalem (2), et les coupables sont emportés de nouveau à Babylone (11), et à ces deux traits on ne peut être en doute que ces exilés ne soient des Juifs. La génération du retour avait besoin d'encouragemens plus que de menaces; et quand on entendit Zacharie raconter sa sixième vision, on y reconnut sans doute des avertissemens pareils à ceux de la première prophétie (i, 1-6), mais on n'y vit pas la destruction de la nation tout entière, on pensa que le chandelier d'or représenterait toujours la grande majorité du peuple et que l'expulsion des coupables indiquait que la Judée ne serait plus habitée que par des hommes justes et craignant Dieu.

6. *Le rouleau et l'épha.*

(v.)

Zacharie *lève de nouveau les yeux et voit un rouleau qui volait* et dont les dimensions étaient celles du portique de

l'ancien temple (1 Rois VI, 3). Sur ce rouleau était écrite la *malédiction* contre les *larrons* et tous les transgresseurs de la seconde table de la loi, et contre les *parjures* et tous les transgresseurs de la première table. Cette malédiction *entrera* dans leurs *maisons* et les *détruira* de fond en comble. — 1–4.

Les promesses faites aux croyans vivent dans leurs cœurs, il serait inutile de les écrire sur un livre. Mais il n'en est pas ainsi des malédictions prononcées contre les méchans qui n'y prennent point garde et se bouchent les oreilles : elles sont consignées sur un *rouleau*, et sous cette forme elles vont chercher les coupables jusque sous leurs toits domestiques, et s'attachent à leurs maisons qu'elles consument (Comp. Ez. II, 10).

Ce rouleau a les dimensions, non du sanctuaire où s'opère le pardon des péchés (IV), ni du lieu saint où est le chandelier (V), mais du *portique* qui est devant le lieu saint. La malédiction est prononcée par le Dieu d'Israël à la porte de son temple, et concerne ainsi la théocratie juive.

Le rouleau est écrit des deux côtés (מזה ומזה, vers. 3 : comp. Ex. XXXII, 15) comme les deux tables de la loi. D'un côté sont les malédictions contre les larrons, de l'autre celles contre les parjures. Les uns comme les autres seront *exterminés* (נקה; Es. III, 26; Jér. XXX, II).

Une fois déployée, la malédiction volera *sur toute la terre*, c'est-à-dire sur la Judée, et frappera toutes les familles où règne l'immoralité et l'impiété. Elles les atteindra dans leurs *demeures*, jusques au moment que la mesure (V, 6) des iniquités sera comblée et que viendra le dernier et plus terrible châtiment. Ainsi le péché et l'impénitence qui existait en germe dans la génération d'alors (I, 1-6), se développera plus tard, et s'étendra dans tout le pays.

Cette condamnation, après avoir certainement atteint de génération en génération un grand nombre de coupables

isolés, a été exécutée par Titus et Adrien qui ont achevé la ruine nationale à laquelle les Juifs avaient dès long-temps mis eux-mêmes la main par leurs guerres intestines et leurs séditions.

Cependant à la vision du rouleau en succède immédiatement une autre, qui s'y rattache d'une manière intime et qui la complète.

L'Ange-interprète *sort*, apparaît inopinément à Zacharie qui était absorbé encore par la précédente révélation, et il lui dit : « *Lève-donc les yeux et vois ce qui sort là,* » ce que c'est que l'objet nouveau qui apparaît. — « *C'est l'épha qui sort.* » C'est la *mesure* de ces iniquités sur lesquelles est déjà prononcée la malédiction. La révélation a fait un pas et transporté Zacharie au temps (Matth. xxiii, 32) où la corruption des Juifs sera arrivée à son comble (comme c'était le cas des Cananéens à l'époque de Moïse Gen. xv, 16; comp. 1 Thess. ii, 16). *Et l'Ange* ajouta : « *C'est là leur regard sur toute la terre* » (comp. ix, 1) : c'est à combler la mesure de leurs péchés que l'esprit de ces coupables (3. 4) est tendu, c'est sur ce but que *leur œil* est fixé dans toute l'étendue de la Judée et dans tous les pays où demeurent des Israélites infidèles. — 5. 6.

« *Et voici,* » poursuit l'Ange, « *une masse de plomb qui est portée,* » soutenue en l'air par des mains invisibles. « *Et cela est une femme assise au milieu de l'épha...... c'est l'Impiété* » (Mal. i, 4). Cette femme est la nation juive; mais l'Ange se garde bien de la nommer. Cette nation est paisiblement assise au milieu de ses iniquités qu'elle a comblées. Et c'est avec raison qu'elle se nomme par excellence l'*Impiété* : car elle a reçu la pleine connaissance de la vérité et elle a préféré le mensonge, elle a tourné en dissolution tous les moyens de grâce, elle a mis à mort le Fils de Dieu, et elle a été abandonnée par tous ceux de ses enfans qui étaient

des descendans d'Abraham et non de Satan. (Jean VIII). — 7. 8.

Quelle sera sa punition? L'Ange la *jette* avec violence au fond de *l'épha*, dont il ferme *l'ouverture* avec la *masse de plomb*. La nation juive n'est pas exterminée, elle vit, mais dans ses péchés, et sous le poids accablant du châtiment de Dieu; elle vit, mais dans la gêne et la souffrance; elle vit, mais dans de profondes ténèbres que n'éclaire pas un seul rayon de la lumière d'en haut; elle vit, mais non plus dans la terre de la promesse. — 8.

Car, *voici deux femmes qui apparaissent*. Elles sont ailées, et *le vent* enfle *leurs ailes :* elles se dirigent vers l'Orient et l'Euphrate, elles viennent donc de l'Occident, des pays de la Méditerranée, de l'Italie, de Rome. *Leurs ailes* sont semblables à celles *des cigognes*, de ces oiseaux de passage qui font sans se fatiguer d'immenses trajets : car elles aussi ont un long voyage à faire. *Et elles enlèvent l'épha et* l'emportent *entre la terre et les cieux au pays de Sçinhar*. Là (fait surprenant!) elles prépareront elles-mêmes une demeure à cette nation qu'elles ont emmenée captive; et un certain temps s'écoulera avant que cette maison soit *achevée*, et *quand elle le sera*, l'épha, et non la femme, sera là posé sur *sa base*. — Le peuple impie sera donc enlevé de sa patrie tout entier, comme une seule personne, par des étrangers, les Romains. Les deux femmes n'indiquent pas deux nations différentes : car un épha assez grand pour contenir un homme, ne pouvait pas être enlevé par une seule personne, et d'ailleurs les deux femmes sont identiques et ne diffèrent point l'une de l'autre. Elles se rapportent donc à un seul et même peuple, mais peut-être indiquent-elles Titus et Adrien. Ce peuple est figuré par des femmes, pour désigner que la nation qui est l'instrument du châtiment, ne vaut guère mieux que celle qui en est l'objet. Le vent qui enfle leurs ailes, c'est la Providence divine qui donne

la victoire aux Romains (vi, 5). Le voyage entre le ciel et la terre indique l'état des Juifs errant de lieux en lieux, chassés de partout, partout opprimés, n'ayant ni une patrie terrestre où vivre en paix, ni une patrie céleste où se réfugier par la prière (1 Thess. ii, 15). Ce voyage doit être long comme ceux des cigognes, et certes, voici bien des siècles que les malheureux Juifs sont mis au ban de toutes les nations chrétiennes et mahométanes. L'épha est déposé dans le Sçinhar, qui selon le langage prophétique est à la fois la région de l'Euphrate (où les Juifs se réfugièrent en effet en grand nombre aux temps de Titus et d'Adrien), et toute autre contrée où ils seront aussi malheureux qu'ils l'étaient à Babylone sous Nébucadnetzar; et l'Apocalypse nous apprend que Babylone n'est pas seulement dans le pays de Sçinhar et qu'elle existe aussi en Occident, en Europe. Enfin, et ceci n'est pas le trait le moins remarquable de la prophétie, quand les Romains, ou leurs successeurs papistes et mahométans, auront permis à la nation exilée de prendre pied sur le sol et lui auront bâti une maison, quand les peuples qui l'auront châtiée de la part de Dieu, auront compassion d'elle et lui feront une demeure paisible, elle jouira bien du repos et des droits civils qui lui seront concédés, mais la malédiction divine n'en pèsera pas moins sur elle de tout son poids : l'épha sera posé dans la maison sur le piédestal élevé par les étrangers, mais la masse de plomb ne sera pas soulevée. — Pas un mot dans cette vision n'indique le rétablissement final d'Israël, qui fait l'objet spécial d'une révélation subséquente (vi, 9-15). — Comp. Osée iii, 4. 5; Luc xxi, 24; Deut. xxviii; etc. — 9. 10. 11.

7. *Les quatre chariots.*

(v, 1-8.)

Si le peuple élu est traité avec une telle sévérité, quel doit être le sort réservé au monde? Le monde est sans doute moins coupable parce qu'il a reçu moins de grâces; mais Dieu n'a point fait alliance avec lui et rien ne s'oppose au déploiement de sa justice vengeresse. La septième vision nous révèle les jugemens divins qui atteindront non plus seulement les peuples qui ont dissipé Israël et Juda (i, 18-21), mais en général le monde et tous les royaumes de la terre.

Ces jugemens sont d'une autre nature que ceux qui concernent Israël. Ces derniers sont en un rapport intime avec la loi transgressée; ils ont quelque chose de plus moral et de plus personnel (v, 1-4). Les premiers ont au contraire quelque analogie avec les fléaux du monde physique, avec les tempêtes et les *vents*. — 5.

Les *chariots attelés de chevaux* sont le symbole de guerres (1 Rois vi, 26. 29; Ex. xiv, 7; Jos. xi, 4; etc.; Ps. xx, 8; Es. xxxi, 1; etc.). Les chevaux qui ne sont ni attelés ni montés, indiquent, au ch. i, vers. 8-12, la possibilité et l'imminence de la guerre et de toutes les calamités qui l'accompagnent ou qui la valent. Le cheval, c'est la guerre; le chariot attelé de chevaux, c'est une guerre, telle ou telle guerre particulière.

Les guerres dévastent les états et dispersent les peuples, comme les violens orages des contrées méridionales détrui-

sent forêts, maisons et récoltes. Esaïe compare l'armée de Sennachérib marchant contre Jérusalem à une épouvantable tempête avec tonnerres et tourbillons (XXIX, 6), et Salmanasar détruisant Ephraïm à une tempête accompagnée de grêle (XXVIII, 2). Hélam, dit Jérémie, sera dispersé par les quatre vents des cieux (XLIX, 36); dans Ezéchiel, Gog et Magog, avec leurs innombrables armées, sont pareillement une tempête éclatante (XXXVIII, 9); et Daniel représente le monde païen, antérieurement à la formation de la monarchie universelle de Nébucadnetsar, comme bouleversé par les quatre vents des cieux ou par des guerres continuelles (VII, 2). (Comp. Apoc. VII, 1.)

Le chariot et le vent signifient donc la même chose, et ces deux images sont réunies dans ce passage d'Esaïe LXVI, 15: « L'Eternel vient avec le feu, et *ses chariots sont comme* » *la tempête*... car il exerce son jugement contre toute chair » par le feu et avec son épée, et le nombre de ceux qui » seront tués par l'Eternel sera grand. » — 1. 5.

C'est donc par des guerres que les païens seront châtiés : ils ne seront point enfermés et gardés vivans dans l'épha ou la mesure de leurs péchés : ils seront détruits, *la colère de Dieu reposera* et pèsera sur eux jusques à ce qu'ils soient réduits à néant (Es. XIII, 19-22; Apoc. XVIII, 21, etc.). — 8.

Mais ces guerres ne procèdent point de la capricieuse volonté de l'homme ou d'un aveugle hazard. C'est Dieu qui les ordonne, et avant d'apparaître dans l'histoire elles existaient déjà dans les décrets de Dieu : *elles se tenaient* en quelque sorte *devant le Seigneur de toute la terre*. — 5.

Quelle est la demeure de Dieu en tant que *Seigneur de la terre?* C'est Jérusalem. Les quatre chariots ou les quatre vents des cieux se tiennent donc devant lui près de la Ville sainte, non pas dans le temple (V, 2), ni dans ses parvis, ni même dans l'enceinte de la cité, mais dans une des vallées

voisines (I, 8), sans doute dans celle de Josaphat (Joël III, 12; Zach. XIV, 4). Et les *montagnes* entre lesquelles se tiennent ces chariots sont inébranlables comme *l'airain*. — 1.

Les chariots et les vents sont au nombre de *quatre*, comme les quatre cornes et les quatre forgerons (I, 18. 21). Mais les premiers ont chacun un caractère distinctif, tandis que rien dans la vision ne distinguait les uns des autres les derniers. Nous devons faire ici ce que nous ne devions pas faire plus haut, et rechercher à quels faits particuliers se rapportent les chariots. Dans la vision de l'homme monté sur le cheval roux (I, 8), les chevaux qui le suivent sont aussi distingués par leur couleur; mais nous avons dit que ces divers chevaux indiquaient d'une manière générale des états de choses différens et non tels et tels événemens déterminés. — 1.

Nous retrouvons aux chevaux des chariots, deux des couleurs de la première vision : le *roux* et le *blanc*, (I, 8) et deux couleurs nouvelles : le *noir*, et des chevaux *tachetés*, lesquels sont en outre caractérisés par un autre adjectif que les LXX ont rendu par *cendrés à nuances variées*, et les interprètes modernes par *vigoureux*. — 2. 3.

A quelles guerres et par conséquent à quels peuples se rapportent ces quatre chariots? Faut-il expliquer la vision par des événemens qui ont eu lieu à l'époque de Zacharie, des Maccabées et de Jésus-Christ, ou par des faits, non encore accomplis, des derniers temps du monde? Cette vision est placée entre la dispersion des Juifs au premier siècle de l'ère chrétienne (V), et la royauté du Messie qui ne sera manifestée qu'à la fin de la période des Gentils (VI, 9-15). Les quatre chariots sont donc en une relation quelconque avec les quatre monarchies païennes de Daniel, qui règnent sur le monde depuis la captivité de Babylone et Nébucadnetsar jusques au rétablissement final des Hébreux et au règne temporel du Messie.

Mais les chariots sont des guerres et non des monarchies, des jugemens de Dieu et non des puissances mondaines. Rien n'oblige donc d'identifier les quatre chariots avec les quatre bêtes de Daniel ou avec sa statue.

Le pays de l'Aquilon (VI, 5) est Babylone (II, 6. 7). Le chariot aux chevaux noirs, ce sont les guerres faites à Babylone par les Perses ou par l'ours de Daniel. Mais ces premiers jugemens, quelque *noirs* et lugubres qu'ils fussent, n'avaient point mis cette orgueilleuse cité à l'état de complète destruction annoncée par la prophétie, et, pour accomplir cette ruine, l'Eternel envoie *après* le chariot des Perses, celui d'Alexandre, traîné par des chevaux *blancs*, symbole de brillantes, promptes et lointaines conquêtes (Apoc. VI, 1). Ces deux chariots *ont fait reposer la* colère de Dieu (τον θυμον μου, disent les LXX, et non l'Esprit saint et l'Evangile; Ez. XVI, 42) *sur le pays de l'Aquilon*, sur cette Babylone qui a causé le plus de mal à Jérusalem, et qui, depuis la tour de Babel et Nemrod, représente le monde et le péché dominant sur la terre. L'entière ruine de Babylone est donc un gage de la ruine pareille de tous les royaumes du monde qui s'élèveront après elle. C'est ainsi que dans cette vision, comme dans les précédentes (voyez surtout III), les événemens futurs les plus éloignés sont admirablement rattachés aux événemens prochains et contemporains. — 2. 3. 5. 8.

Le chariot aux chevaux *tachetés* se dirige *vers le pays du midi*, qui est l'Egypte, et ces mêmes chevaux, sous leur seconde dénomination de *cendrés* ou *vigoureux*, *demandent* et obtiennent la permission de *parcourir* en tout sens la *terre*. Ce sont probablement les Romains, qui sont venus après les Perses et les Grecs, qui ont dépouillé l'Egypte de son indépendance et de sa gloire, et ont ravagé toute la terre alors connue. Les chevaux du chariot romain sont *tachetés* de diverses couleurs, ainsi que dans la vision de la

statue (Dan. IV, 42–43) l'empire romain est formé d'un mélange de fer et d'argile. Ils sont *forts*, portent partout la guerre, et viennent les derniers, de même que la quatrième bête est très forte et dévore, brise et foule aux pieds tout ce qu'avaient laissé intact les trois précédentes. Enfin elle comprend à la fois la Rome et l'Europe païenne qui est la bête elle-même, et la Rome et l'Europe papale qui est figurée par ses dix cornes, et à ce double fait correspond le double caractère donné aux chevaux romains. — 3. 6. 7.

Mais quel est ce premier *chariot aux chevaux roux*, dont il n'est fait aucune mention dans le reste de la vision? On a supposé qu'il se rapportait à la première des quatre monarchies, celle de Nébucadnetsar, qui avait déjà cessé au temps de Zacharie. Cependant, comme dans la première vision (I, 8), le cheval du Messie est roux, il nous paraît plus vraisemblable que ce chariot aux chevaux roux dénote la grande et dernière guerre par laquelle le Messie mettra fin aux monarchies du monde et détruira ses ennemis (Apoc. XIX). Ces chevaux *sortent* avec les autres d'entre les montagnes d'airain, et ils en sortent les premiers, quoique ils doivent partir les derniers pour leur destination : car tout a été préparé pour la ruine totale des puissances mondaines, avant même que la plus ancienne d'entre elles eût été renversée par la suivante et qu'eût commencé la longue série de leurs révolutions. — 1. 2.

Cette septième vision offre donc une vue en raccourci de la période des Gentils ou des quatre monarchies, dont elle résume en quelques grands traits les guerres innombrables et les continuels bouleversemens.

8. *Couronnement de Jehosçuah.*

(VI, 9-15.)

L'état de veille ou d'extase (IV, 1) dure encore, mais les visions cessent et la dernière révélation est orale. — 9.

La *Captivité* (10), c'est-à-dire les Juifs qui étaient demeurés en très grand nombre à Babylone, avaient appris comment leurs frères du retour, depuis cinq mois, travaillaient de nouveau avec courage à la construction du temple; et dans le pieux désir de concourir pour leur part à cette œuvre nationale, ils avaient envoyé à Jérusalem des députés chargés de riches offrandes en or et en argent. Les députés venaient d'arriver, ils ne s'étaient pas encore acquittés de leur mission. Ils se nommaient Cheldaï (le *mondain)*, Tobija *(l'Eternel est* mon *bien)* et Jedahja *(l'Eternel* me *connaît)*, et ils demeuraient chez *Josias (l'Eternel guérit)*, fils de Sophonie *(l'Eternel garde, maintient)*. On suppose sans nécessité que Josias était le trésorier du temple, et son père est peut-être le sacrificateur mentionné 2 Rois XXV, 18. — 10.

Zacharie reçoit de *l'Eternel* l'ordre de *se rendre ce jour même* (avant que les contributions volontaires des exilés soient remises à Zorobabel) auprès des députés *dans la maison de Josias* dans *laquelle ils sont* descendus à leur arrivée *de Babylone* (et non pas : *lesquels* tous *sont venus de Babylone)*, et de *prendre d'eux de l'or et de l'argent* pour en *faire une couronne* royale, qu'il *mettra sur la tête de Jehosçuah (l'Eternel sauve)*, *fils de Jehotsadak* (l'Eternel est juste), *souverain sacrificateur*. — 10. 11.

Une couronne, disons-nous, et non *des couronnes*, l'une royale, l'autre sacerdotale. Le mot hébreu עטרות est sans doute au pluriel, mais il désigne une couronne composée et non plusieurs couronnes (Job xxxi, 36; Apoc. xix, 12), et aussi le verbe qu'il régit (vi, 14) est-il au singulier. Ce terme ne s'emploie d'ailleurs nulle part de la tiare du souverain-sacrificateur, et l'acte symbolique n'a de sens qu'autant que Jehosçuah reçoit un insigne auquel il n'avait aucun droit ni par sa personne ni par sa charge. Ainsi, à supposer qu'il fût ici question de plusieurs couronnes distinctes, encore seraient-elles toutes royales (Ez. xxi, 31).

Ce couronnement de Jehosçuah signifiait trois choses : que la royauté, dont Dieu avait dépouillé Israël, lui serait un jour rendue (Ez. xxi, 31. 32); que le roi promis serait souverain-sacrificateur, selon l'ordre de Melchisédec (Ps. cx), et que la venue de ce pontife-roi serait en une relation quelconque avec les Juifs établis chez les Gentils. Il était d'ailleurs évident que la royauté ne pouvait concerner personnellement Jehosçuah, car il était de la tribu de Lévi et elle appartenait à l'unique famille de David d'après les immuables promesses de l'Eternel. Remarquons encore que ce n'est pas Zorobabel qui doit être couronné : s'il eût reçu le seul insigne de la royauté, le type aurait été incomplet, et tout le peuple aurait cru que ce prince de Juda, ce descendant de David, était celui qui, d'après Ezéchiel (xxi, 32), devait recouvrer le diadème que Dieu avait enlevé de la tête de Sédécias; et si le chef actuel des Juifs avait été couronné à la fois du diadème royal et de la tiare sacerdotale, ce type eût annoncé un Messie qui ajouterait à sa puissance temporelle la dignité de souverain-sacrificateur, tandis que le Messie devait expier les péchés du peuple avant de monter sur le trône de David son père.

L'explication que l'Eternel donne à Zacharie du couronnement typique de Jehosçuah porte sur deux points : le Messie (12. 13) et le peuple juif (14. 15).

Voici, Jehosçuah couronné est typiquement un *homme dont le nom est Germe*. Or cet homme nous est connu par la quatrième vision : c'est le serviteur de l'Eternel, que préfigure le sacerdoce lévitique, qui naîtra de la terre dans la bassesse, dont la venue se rattache au second temple, et qui a pour première mission d'ôter les iniquités du peuple (III, 7-9). — Telle est la première partie de son histoire, dont la seconde partie nous est révélée présentement. — 12.

Il germera de dessous lui (et ses destinées sont aussi inséparables de celles de ses disciples que la tête l'est du corps) : il grandira lentement, par sa propre force, de sa propre racine; il s'élèvera de son primitif état d'humilité à son état final de puissance et de gloire, non à la manière des héros du monde, par la guerre et de rapides conquêtes, mais par un développement organique comparable à celui d'un cèdre qui, d'un tendre et faible rameau, devient un arbre immense sous lequel s'abritent des oiseaux de tout plumage (Ez. XVII, 22-24). — 12.

Son œuvre est de *bâtir le temple de l'Eternel*. Salomon avait élevé à l'Eternel une maison, et c'est une *maison* encore que lui bâtissent maintenant Zorobabel et Jehosçuah (I, 16; III, 7; IV, 9). Ces édifices terrestres ne sont que les ombres du *temple* spirituel, seul véritable et permanent, que le Messie édifie avec des pierres vives depuis la promesse faite à Adam jusques à la fin des temps, et qu'il a manifesté pour la première fois au monde, quarante jours après son Ascension, à la Pentecôte. — 12.

Ce sera lui qui bâtira le temple proprement dit *de l'Eternel*, qui édifiera l'église de la nouvelle économie. Et quand cette œuvre approchera de sa fin, *il portera la majesté*, l'insigne de la majesté royale (הוד, d'après la comparaison de 1 Cron.

XXIX, 25; Dan. XI, 25; Nomb. XXVII, 20; Ps. XXI, 6; VIII, 6). *Et il siégera et règnera sur son trône* : il possédera de fait et de droit, et exercera la royauté dans toute la plénitude de sa gloire et de sa puissance. — 13.

Et il sera prêtre sur son trône. Le serviteur de Dieu qui dans les premiers temps de son existence terrestre est le souverain sacrificateur et le Sauveur de son peuple (III, 8. 9), le sera encore après son avénement au trône. — 13.

Et il y aura un conseil de paix entre les deux, non pas entre le Germe et Jéhova dont il n'est fait ici mention que transitoirement à propos de son temple; mais entre le roi et le sacrificateur, qui seront une seule et même personne. Il aurait été assez superflu de déclarer d'une manière expresse qu'il y aurait entre eux des sentimens pacifiques et une entière concorde : cela allait sans dire, et le *conseil* de paix (d'après Es. LIII, 5; Zach. VIII, 16) désigne un dessein, un plan conçu par ce roi-pontife pour procurer la *paix* à son peuple (III, 10). Plus d'une fois on avait vu dans l'histoire de Juda le roi être en opposition avec le souverain sacrificateur; ici toute dissension sera impossible, et l'harmonie qui existait entre Zorobabel et Jehosçuah n'était qu'une imparfaite image de la complète union du pouvoir civil et du pouvoir ecclésiastique en une même personne. Le Messie voudra à la fois la paix spirituelle et la temporelle prospérité de son peuple, et il sera puissant pour exécuter ses desseins, pour protéger les siens contre leurs ennemis comme pour les réconcilier avec Dieu. — 13.

Et la couronne sera déposée dans la maison de Dieu; avec laquelle elle périra sans doute, mais, grâces au livre de Zacharie, elle ne cessera pas pour cela d'exister *dans* la mémoire des chrétiens qui sont *le temple de l'Eternel*. Elle y sera déposée en mémorial pour les Juifs de la captivité (Cheldaï, Tobija et Jédahja) et pour ceux du retour (Josias) qui les verront arriver chez eux. Car le serviteur de l'Eternel dont le nom est

Germe, montera sur son trône lorsque les Hébreux qui demeureront dans les contrées *lointaines reviendront* dans leur patrie, et se joindront à ceux de leurs frères qui seront déjà réunis autour du Messie, pour travailler en commun, de concert avec le Messie, à l'*édification* de l'église ou du *temple de l'Eternel*. Mais les Juifs de la captivité ne reprendront le chemin de la Terre sainte qu'à la condition que leur esprit *mondain* et profane *(Cheldaï)* aura fait place à la *force* spirituelle et à l'inébranlable fidélité *(Chelem)*; et alors aussi les Juifs du retour, malades que *l'Eternel a guéris (Josias)* et qui se ressentent encore de leurs anciennes infirmités, seront rendus pleinement participans de la *grâce* et de la *faveur* de Dieu *(Chen)*. — 14. 15.

Et vous reconnaîtrez alors *que l'Eternel des armées a* bien réellement *envoyé* vers vous, selon sa promesse (II, 9, 11; IV, 9), son Ange, son Fils qui s'est incarné, Jésus-Christ qui une première fois est venu chez les siens pour les racheter de leurs péchés, et qui doit revenir, le diadème sur la tête, pour détruire ses ennemis et donner le royaume aux Hébreux qui se seront convertis à lui, ainsi qu'à tous ses disciples (Apoc. XIX, XX; Dan. XIII). *Et il en sera ainsi si vous écoutez* avec attention *la voix de l'Eternel votre Dieu*. — 15.

Zacharie a certainement obéi à l'ordre exprès de l'Eternel, et le Talmud dit que la couronne était suspendue près de l'une des fenêtres du temple.

Tous les Juifs vivant à Jérusalem et dans la Judée surent bien sans doute que Zacharie avait eu de surprenantes visions; mais elles ne furent certainement connues avec quelque précision que du plus petit nombre. Or le solennel couronnement de Jehosçuah en présence des députés de la captivité, suppléait en quelque sorte l'obscurité des visions et l'impossibilité de les expliquer à chacun : c'était un acte typique qui parlait aux sens, et dont la signification générale

était facile à saisir et abondante en encouragemens et en consolations. Les Juifs qui étaient demeurés à Babylone la quitteraient un jour, et aideraient leurs frères à construire le temple pour lequel ils envoyaient déjà des offrandes; et l'arrivée d'Esdras (Esd. VII) vint réaliser en quelque manière cette espérance. L'Eternel reconnaissait Jehosçuah pour un vrai successeur d'Aaron et pour un précurseur du Messie, et il accorderait donc à l'avenir au peuple les mêmes grâces qu'il lui avait faites au temps de Moïse, de David et d'Ezéchias. Le trône de David serait rétabli, et le Messie viendrait l'occuper, réconciliant son peuple et le faisant habiter en assurance.

Mais si l'on étudie cet acte typique dans son sens véritable et dans ses rapports aux visions qui l'ont précédé, on reconnaîtra qu'elles sont comme les diverses pierres d'une voûte dont il est la clef, qu'elles y aboutissent et qu'il les complète et termine. Le grand événement qu'il préfigure, est le règne temporel du Messie, ou sa venue en gloire à la fin des temps. Le Messie, en sa qualité de roi (VI, 13), est cet homme de la première vision qui est monté sur un cheval de guerre, mais qui ne porte point encore de couronne (I, 9); c'est lui certainement qui a envoyé les quatre forgerons contre les ennemis d'Israël (I, 18-21), et c'est son chariot (VI, 1) qui doit exercer les jugemens de Dieu sur toutes les monarchies des Gentils : il est le roi de la terre. Mais il l'est tout spécialement des Hébreux (II, 12) dont il est le vrai Salomon (III, 10). — Au titre de roi il joint celui de sacrificateur (VI, 11), qu'il porte dès long-temps, et dont il a rempli la plus importante fonction pendant la durée du second temple (III, 8. 9), alors qu'il ne portait point encore de couronne (III, 5). — Il édifie l'église en sa qualité de prophète : il lui révèle la loi divine et l'avenir, il lui communique la vie, et c'est lui que figurent les deux oliviers dont l'huile coule dans le chandelier d'or (IV). — Il est

homme, car il germe de la terre (vi, 12; comp. iii, 8; i, 8; ii, 1). Mais cet homme est l'envoyé de l'Eternel (vi, 15; comp. ii, 9, etc.), et cet envoyé, cet Ange de l'Eternel est l'Eternel même (ii).— Enfin, il montera sur son trône quand les Juifs de Babylone reviendront dans leur patrie (vi, 10. 11. 15). Or ces Juifs ne sont pas autres que la femme juive qui a été transportée au Sçinhar (v).

Le Messie est donc à la fois roi, sacrificateur et prophète, homme et Dieu, roi des Hébreux et des Gentils, et quand il se manifestera dans sa royale puissance, il réunira autour de lui son peuple entier dispersé dans les contrées lointaines. — (Comp. ix, 9. 10; xiv, 9-21).

III. LES JOURS DE JEUNE CHANGÉS EN JOURS DE RÉJOUISSANCE.

(vii. viii.)

Les Juifs avaient célébré pendant la captivité de Babylone, et ils célébraient encore depuis leur retour dans leur patrie, quatre jeûnes qui se rapportaient à la ruine de Jérusalem (vii, 3. 5; viii, 19). Le jeûne du dixième mois (10 décembre) rappelait le jour où commença le dernier siége de Jérusalem (Jér. lii, 4; 2 Rois xxv, 1); celui du quatrième mois (17 juin), le jour où la brêche fut faite aux remparts (Jér. lii, 6. 7); celui du cinquième mois (4 juillet), le jour où Nébucadnetsar brûla la ville avec le temple et démolit les murailles (Jér. lii, 12-14; 2 Rois xxv, 8); enfin celui du septième mois (3 septembre), le jour de l'assassinat de Gédalja qui décida le départ des restes du peuple pour l'Egypte (2 Rois xxv, 25; Jér. xli-xliii).

La quatrième année de Darius, la construction du temple était très avancée et tout en annonçait la fin prochaine; les intrigues des Samaritains à la cour de Perse avaient complètement échoué. Convenait-il de célébrer encore le jeûne du *cinquième mois?* Telle était la question que se faisait *la maison de Dieu,* l'église juive du retour; et elle envoya des députés qui devaient *se présenter* en son nom *devant la face de l'Eternel* (VIII, 21; Ex. XXXII, 11; 1 Sam. XIII, 12; 1 Rois XIII, 6; Jér. XXVI, 19), et demander (2 Rois III; etc.) *aux sacrificateurs* (Mal. II, 7; Agg. II, 11; Deut. XXXIII, 10; XVII, 9-11; Ez. XLIV, 23. 24) *et aux prophètes* (Aggée et Zacharie), s'il convenait de pleurer la ruine de l'ancien temple maintenant qu'il était reconstruit. — Il ne pouvait être question d'abolir les jeûnes qui commémoraient la destruction de la ville, puisque Jérusalem n'était à cette époque encore qu'une vaste ruine. — VII, 1. 2. 3.

Il y avait dans les dispositions spirituelles du peuple et de ses députés beaucoup de pharisaïsme. Ils ne songeaient plus sans doute à quitter l'Eternel pour les faux dieux, et l'idolâtrie était une tentation surmontée, qui aussi n'occupe plus de place dans l'histoire ultérieure des Juifs. Mais le formalisme, signalé déjà et combattu avec tant de force par Esaïe, devenait leur péché dominant, et c'est contre ce nouvel écueil qu'ils sont en effet venus se briser. Dans le cas présent, ils attachaient une excessive importance à leurs jeûnes, s'en faisaient un mérite et y plaçaient leur confiance, oubliant que l'Eternel veut l'obéissance et la miséricorde plutôt que le sacrifice (1 Sam. XV, 22; Os. VI, 6).

Ce fut Zacharie qui reçut de Dieu la mission de répondre aux députés. Sa réponse se divise en quatre parties qui commencent chacune par les mêmes mots : *La parole de l'Eternel me fut adressée*: VII, 4; VII, 8; VIII, 1; VIII, 18. Les deux premières parties (VII) contiennent des reproches et des avertissemens; les deux dernières (VIII) des promesses tem-

porelles et spirituelles. Le chapitre VII développe les idées indiquées I, 2-6; le chapitre VIII, celles qui sont contenues dans la troisième vision (II).

I. Reproches et avertissemens (VII). — Le peuple a besoin d'encouragemens et de promesses; mais pour qu'il n'en abuse pas, il doit premièrement être rappelé au sentiment de ses péchés et de ses devoirs.

A. Les reproches sont adressés par le prophète non seulement au *peuple*, mais *aux sacrificateurs* eux-mêmes : « *Quand vous avez* établi vos jours de *jeûne* sans en avoir reçu l'ordre de votre Dieu, et quand vous les célébrez d'année en année depuis plus de *soixante et dix ans*, quelle a été, quelle est encore votre secrète pensée? Vous voulez par là apaiser votre conscience et non votre *Dieu*, non point rentrer sérieusement en vous-mêmes, reconnaître vos fautes et vous convertir, mais continuer votre ancien train de vie tout en faisant taire par des privations et des mortifications corporelles la voix de votre cœur qui vous accuse et vous condamne; et vos *pleurs* coulent sur les malheurs qui vous ont atteints, et non point sur vos péchés qui vous ont attiré ces châtimens. Vous jeûnez pour vous, tout comme vous *prenez* chaque jour *vos repas pour vous*. — Tout ce qui vous est arrivé, n'avait-il pas été prédit par les *prophètes antérieurs?* et ne pouviez-vous pas retrouver dans leurs *paroles* la cause de votre ruine, de cette ruine qui vous avait été annoncée *lorsque Jérusalem et les villes voisines*, le pays au *midi*, sur le plateau de la Judée, et le pays à l'occident, dans *la plaine basse* (Jos. XV, 21. 33) *étaient florissans et paisibles?* » — VII, 5-7.

« B. Qu'exige aujourd'hui *l'Eternel* de son peuple, et qu'a-t-il toujours exigé de lui? (Es. I, 16-20; Jér. VII, 5. 6; etc.) La *justice* et *la miséricorde* (9), dans les actions et dans les *pensées*, dans le fond des cœurs (10). Mais vos ancêtres n'ont point voulu *écouter la loi et les prophètes* (Jér. V, 3;

Neh. IX, 29). Aussi l'Eternel à son tour *n'a point écouté leurs cris* de détresse (Es. I, 15; Jér. XI, 11, etc.), *il les a dispersés* comme *par une* violente *tempête parmi les Gentils, et il a désolé le pays désirable,* agréable (Jér. III, 19; Ez. XXVI, 12). Prenez donc instruction du passé : demandez-vous à vous-mêmes, non point si vous devez célébrer tel ou tel jeûne, mais si vous gardez les commandemens de Dieu, si vous avez un cœur intègre et droit devant l'Eternel. » — VII, 8-14.

II. Les promesses comprises dans le chapitre VIII, sont plus temporelles que spirituelles, et concernent le temps des Maccabées plus que celui de Jésus-Christ. Cependant elles s'élèvent progressivement de l'époque de Zorobabel à celle du Messie, et les perspectives qu'elles ouvrent s'étendent à l'horizon lointain jusques au retour et au règne glorieux du Christ.

La marche des pensées est indiquée par dix poses où sont répétées autant de fois les mêmes paroles : *Ainsi a dit l'Eternel des armées.*

A. Les promesses temporelles et prochaines sont comprises dans les versets 2-17 qui se subdivisent en trois paragraphes. Le premier, 3-8, et le deuxième, 9-13, commencent et finissent par les mêmes pensées; le troisième, 14-17, est une exhortation.

Zacharie rappelle d'abord brièvement tout *l'amour* que *l'Eternel* porte à *Sion.* Cet amour seul peut expliquer son support et toutes les bénédictions dont il va combler de nouveau son peuple. — Cette prophétie s'ouvre de la même manière que celle des huit visions (I, 14). — 2.

1) L'Eternel *s'est retourné vers Sion* (I, 3. 16; II, 10). *Jérusalem sera appelée la ville de vérité*, qui par sa prospérité attestera qu'elle est fidèle à son Dieu et que la vérité y habite (XIV, 21; Es. I, 26); *et la montagne de l'Eternel, la montagne de la sainteté* (Joël III, 17). La cité qui avait été

comparée à une prostituée est redevenue fidèle (Es. I, 21), les idoles en sont bannies pour toujours. — 3.

A cette prophétie générale qui parle à la fois du bien-être matériel de Jérusalem et de sa sainteté, en succède une autre toute temporelle (II, 4. 5). Cette ville, qui alors encore était déserte, habitera de nouveau en assurance, et verra les *vieillards* marcher tranquillement, *le bâton à la main, dans les places* publiques, et de *nombreuses* troupes d'*enfans* y *jouer* gaîment et sans crainte (Deut. V, 16. 33; 1 Sam. II, 31; Job V, 26; etc. — Jér. XXX, 20; Lam. II, 11. 12). — 4. 5.

Ce relèvement de Jérusalem est sans doute contre toute vraisemblance aux yeux de ces quelques mille Juifs qui sont demeurés *de reste,* et qui viennent à peine à bout de reconstruire le temple : mais c'est *l'Eternel* qui fait la promesse, il la tiendra. — 6.

Et comment la tiendra-t-il? En rappelant *à Jérusalem* les Hébreux dispersés vers *l'Orient et* vers *l'Occident* (II, 6. 7; IX, 11. 12; X, 8-12), et quand il les aura réunis, *ils seront son peuple et il sera leur Dieu dans la vérité et dans la justice* (II, 10; XIII, 9; Os. II, 19. 20). — Ces paroles sont comme un renouvellement de l'ancienne alliance de Dieu avec Israël (Lév. XXVI, 12); elles complètent et couronnent les promesses qui précèdent, et leur écho se fait entendre à travers tous les temps postérieurs, au sein de l'église apostolique (2 Cor. VI, 16-18) et dans la Jérusalem céleste (Apoc. XXI, 3). — 7. 8.

2) L'activité et le succès avec lesquels on travaillait au *temple* depuis deux ans, étaient un gage que toutes ces brillantes promesses s'accompliraient un jour; car le temps présent tel que l'avaient fait Aggée et Zacharie (Esd. V, 1) différait déjà singulièrement des dix-huit années antérieures, pendant lesquelles les Juifs du retour labouraient en vain la terre qui ne leur donnait aucune récolte (Agg. I, 6-11; II,

19; comp. Zach. II, 8. 9), ne pouvaient *aller et venir* sans courir le risque de tomber entre les mains de leurs ennemis, et vivaient au milieu de peuples qui étaient tous en guerre contre eux et les uns contre les autres. Mais désormais il n'en sera plus ainsi : *on sèmera en paix, la terre donnera son fruit et les cieux leur rosée* (Agg. ibid.). Et voici même un magnifique avenir qui s'ouvre au peuple hébreu tout entier. *Juda et Israël*, qui sont, à cause de leurs malheurs, un objet de *malédiction* et de raillerie pour tous les Gentils (Deut. XXVIII, 37), *seront délivrés* de leurs mains, et ils leur *seront en bénédiction* (20-23) par l'Evangile qu'ils leur apporteront une première fois après l'incarnation du Fils de Dieu, et une seconde fois lors du rétablissement intégral des Hébreux (Rom. XI, 15). *Fortifiez donc vos mains* (13. 9; Agg. II, 4). — 9-13.

3) Zacharie revient ici des temps futurs aux temps actuels, et du peuple hébreu à la seule tribu de Juda, aux Juifs du retour. Il leur déclare que Dieu ne leur *veut* plus que *du bien*, et que ces décrets actuels de grâce et d'amour s'accompliront aussi certainement que l'ont fait autrefois ses arrêts de condamnation. *Ne craignez* donc *point*, et soyez *justes*, *pacifiques* et *vrais;* car *l'Eternel hait* les choses contraires, et vous ne voudrez pas affliger un Dieu qui vous fait tant de bien. — 14-17.

B. Les promesses spirituelles et messianiques s'appuient sur l'accomplissement des promesses temporelles et prochaines : le temple va s'achever, la ville sera plus tard rebâtie et les murailles relevées : *les* quatre *jeûnes seront changés en jours de fêtes solennelles de réjouissance.* Puisque Dieu vous comble de biens, *aimez la paix et la vérité.* (Ici, comme dans l'Evangile, la crainte se base sur le pardon, et c'est non plus par la crainte du châtiment (15), mais à force d'amour que l'Eternel veut amener présentement les Juifs à garder fidèlement ses commandemens.) — Quand Jérusalem sera

joyeuse et paisible, *les habitans de nombreuses cités et* même *de puissantes nations y viendront adorer l'Eternel* (13; II, 11; Mich. IV, 2; Es. 2, 2; Jér. XXXI, 6). Pour tout dire enfin, les Juifs, maintenant si méprisés, seront *dans ces jours* honorés au point que *dix hommes*, le plus d'hommes possible (Gen. XXXI, 7; Lév. XXVI, 26; Nomb. XIV, 22), *saisiront le pan de la robe d'un Juif* (ne pouvant tous à la fois prendre sa main), et le suivront aux pieds de Jésus-Christ, du Sauveur dont il sera le fervent et heureux missionnaire. — Cette prophétie s'est accomplie incomplètement par la prédication de l'Evangile, et elle trouvera son entière exécution à la fin des temps, lorsque les Juifs, convertis au Messie crucifié, l'annonceront à la terre et moissonneront la récolte que nos missionnaires actuels leur préparent. — 18-23.

LA SECONDE PARTIE.

La seconde partie de Zacharie comprend deux prophéties distinctes. L'une, qui correspond aux quatre premières visions, se rapporte plus spécialement à l'époque du prophète et à la venue de Jésus-Christ, de ce roi de paix qui vient monté sur le poulain d'une ânesse, et de ce pasteur à qui son troupeau donne un salaire de trente pièces d'argent (IX-XI). L'autre se rapporte aux mêmes événemens que la seconde série des visions : elle ne fait qu'une brève allusion à la mort de Jésus-Christ et décrit en détail les destinées finales des Hébreux (XII-XIV).

I. PREMIÈRE PROPHÉTIE.

(IX–XI.)

Cette prophétie se divise en trois parties, dont l'une décrit la ruine des peuples païens voisins de la Terre sainte, qui seront soumis par Alexandre, et la fondation du royaume spirituel du Messie à Jérusalem (IX, 1-10). La seconde offre aux Juifs du retour le réjouissant tableau de la future prospérité du peuple élu, à deux époques différentes (celle des Maccabées, IX, 11-17, et celle de la fin des temps, X), qui sont à dessein à demi-confondues dans la prophétie, afin que le courage du peuple soit d'autant plus relevé. La troisième partie fait, avec la précédente, le contraste le plus grand, et présente le peuple élu commettant un crime inouï et puni par une nouvelle ruine (XI).

La première prophétie part des temps d'Alexandre et aboutit à l'église embrassant le monde entier. La seconde prophétie a pour premier objet les victoires des Juifs sur les descendans d'Alexandre, et pour second objet la gloire des Juifs à la fin des temps. La troisième prophétie part de la corruption des Juifs qui suivra les beaux temps des Maccabées et comprend la dispersion actuelle des Juifs qui durera jusques à leur rétablissement final. Ces trois prédictions ont donc pour point de départ des époques de plus en plus éloignées de celle du prophète, mais qui sont cependant toutes comprises dans la période du second temple, et elles ouvrent les trois de lointaines perspectives, au delà des temps de l'ère chrétienne, sur la période millénaire.

1. *Le royaume des Gentils et le royaume du Messie.*

(IX, 1–10.)

Zacharie décrit dans les versets 1-8 les conquêtes d'Alexandre en Syrie avec toute la précision qu'on est en droit d'attendre de la prophétie. Ce conquérant a pris la route de la côte, et s'est emparé, après des siéges bien connus, de Tyr d'abord, puis de Gaza. Cependant Parménion s'avançait dans l'intérieur des terres et prenait la ville de Damas. Ce dernier a dû traverser le pays de Hamath, et Alexandre a rencontré sur son chemin Ascalon, Hécron, Asdod : mais les historiens grecs ne parlent point de ces villes d'une secondaire importance : toute leur attention se concentre sur leur héros et sur les faits qui donnent à connaître son caractère. Ils se taisent pareillement sur son excursion à Jérusalem, que Josèphe nous raconte avec des détails extraordinaires dont l'authenticité est contestée.

Zacharie prononce sa *charge* (משא, d'après Jonathan, Jérôme, etc.; Jér. XXIII, 33, etc.), sa prophétie toute chargée de menaces *contre le pays de Chadrach*. On ne connaît aucun pays de ce nom dans la Syrie, sur laquelle on possède d'ailleurs des renseignemens fort nombreux. La ville d'Edrehi (Deut. I, 5), en arabe Adraa, Draa, n'offre qu'une ressemblance fort éloignée et toute illusoire avec Chadrach. Les plus anciens interprêtes juifs, ainsi que Jérôme, donnent à ce terme un sens symbolique ; et les livres prophétiques offrent de fréquens exemples de dénominations semblables. Esaïe, prédisant la ruine de Babel, nomme par anticipation

cette ville le *Désert de la mer*, des eaux de l'Euphrate que ne contiennent plus les digues et qui forment des lacs (XXI, 1; XIV, 23; Jér. LI, 42. 43). Jérusalem devient l'invincible *Ariel*, *lion de Dieu* (XXIX, 1. 2), et Edom prend le nom de *Doumah*, *silence* (XXI, 11). Jérémie, faisant usage de l'alphabet Atbasch, qui consiste à donner à la dernière lettre, à la pénultième, à l'antépénultième, etc., la valeur de la première, de la seconde, de la troisième, écrit, au lieu de Babel, *Sesac*, *abaissement* (XXV, 26; LI, 41; comp. LI, 64; Gen. VIII, 1), et au lieu de Chaldéens ou Casdim, *Leb kamaï*, *le cœur des adversaires* de Dieu, ses ennemis les plus déclarés (LI, 1; comp. les Septante). Ailleurs ce sont non pas des pays, mais des hommes qui reçoivent des noms symboliques (Os. I, 3. 4. 6. 9; II, 23; Es. VII, 3. 14; VIII, 1; Ez. XXIII, 4). Chadrach, d'après les interprètes hébreux et Jérôme, désignerait le Messie, *acéré* (חד) aux Gentils, aux pécheurs, *doux* (רך) à Israël, aux justes. L'Eternel, dans cette prophétie, a en effet *l'œil sur les hommes*, les Gentils, *et sur les tribus d'Israël* (IX, 1); le Messie qui viendra sera un roi pacifique pour Israël et un archer redoutable pour les païens (IX, 9 et 13), et son royaume comprendra précisément les pays voisins de la Judée (10) que mentionne ici le prophète, nommément les Philistins (7). — Hengstenberg entend par Chadrac l'empire perse, qui était à la fois *fort* et *faible*, fort par sa domination sur Damas, Tyr, les Philistins, faible devant Alexandre, et dont Zacharie n'aurait pas écrit en toutes lettres le vrai nom à cause des ennemis des Juifs qui cherchaient tous les moyens possibles de les faire passer pour des rebelles.

La charge des menaces prononcées sur le pays de Chadrach, pèse de tout son poids et *repose sur Damas (car l'œil de l'Eternel* est ouvert sur *l'humanité*, sur le monde pour le châtier, *et* sur *toutes les tribus d'Israël*, où qu'elles soient dispersées, pour les protéger et les bénir). — Cette expres-

pression : *l'œil de l'Eternel*, qui se retrouve au verset 8, rattache cette prophétie aux visions (IV, 10; III, 9); et l'opposition de l'*homme* à Israël se retrouve Jér. XXXII, 19. — 1.

Cette charge repose *aussi sur Hamath*, — *elle est voisine de* Damas et elle en partagera le sort, — *sur Tyr avec Sidon, parce qu'elle est fort sage*, sage de cette sagesse mondaine, orgueilleuse et aveugle, qui enlève à Dieu sa gloire et qui ne sait point en quoi consiste la vraie force de l'homme et des nations (Ez. XXVIII, 6. 17). — Tyr n'est plus ici l'ennemie des Hébreux comme au temps d'Amos (I, 9. 10), et même encore à celui d'Ezéchiel (XXVI, 2) : les temps sont autres, et Tyr et Sidon échangent leurs cèdres contre l'huile et le froment des Juifs (Esdr. III, 7). Mais la vaine sagesse des Phéniciens est restée la même, et c'est elle qui attire sur eux le châtiment divin. — Sidon, dont Tyr cependant n'était que la colonie, lui est subordonnée comme elle l'est déjà Es. XXIII, 2. 4. 12, et plus particulièrement Ez. XXVII, 8, 21. Sidon était en effet bien inférieure en puissance et en gloire à Tyr, dont elle dépendait même jusques à un certain point. — 2.

Mais en quoi consiste la sagesse de Tyr (Ez. XXVIII, 4. 5)? *Et Tyr se construit des remparts pour elle*, pour bien se préserver de toute ruine; *et* elle *amasse de l'argent comme de la poussière*, *et de l'or comme la boue des rues*. Parce qu'elle siége au cœur de la mer (Ez. XXVIII, 2) et qu'elle est la ville la plus riche de la terre, elle se croit à l'abri des jugemens de Dieu. — 3.

Voici la tempête qui vient sur elle du Septentrion : *le Seigneur la livre* avec et malgré tous ses trésors *en la possession* d'ennemis, *et il frappe* et renverse *ses murailles* dont les fondemens avaient été posés *dans la mer*. — Les Tyriens, dit Diodore (17, 41), se moquaient d'Alexandre, et lui demandaient s'il se croyait plus puissant que Neptune. Mais

si Dieu veut entrer dans une ville et la détruire, les plus hauts remparts ni les abîmes de la mer ne pourront l'arrêter, et c'était à son ordre et en son nom que le Macédonien assiégeait Tyr. — 4.

La prise de Tyr livrait au conquérant toute la côte méridionale de la Syrie jusques aux frontières de l'Egypte. Les seules villes des Philistins pouvaient lui opposer quelque résistance. Elles n'étaient point déchues de leur ancienne prospérité, et même, à ce qu'il paraît d'après le verset 6, les Perses en les soumettant leur avaient laissé leurs princes, comme ils l'avaient fait à Tyr et à Sidon, suivant en cela la coutume des conquérans orientaux qui aimaient à se faire rappeler rois des rois (Ez. XXVI, 7), et qui n'enlevaient à un peuple son roi que lorsqu'il les y contraignaient par de fréquentes révoltes. *Ascalon le voit et craint; et Gaza* aussi *et elle tremble fort; et Hécron; car son espoir est confondu.* — L'ennemi est là, il assiége et prend ces villes, il leur porte des coups dont elles ne se relèveront jamais : *Et la royauté s'en va de Gaza,* qu'Alexandre prend après un siége de cinq mois et qu'il repeuple de colons de la contrée avoisinante, *et Ascalon* ne règne plus, *n'est plus assise sur le trône* (Am. I, 8). *Et Asdod* qui a sans doute vu massacrer tous ses habitans, ne compte plus dans son enceinte que *des gens sans aveu* ([1]), semblables aux colons qui s'établissent à Gaza. *Et je retranche* ce qui faisait *l'orgueil de tous les Philistins*, leurs villes fortes, leurs guerriers, leurs richesses. Mais ce peuple subsiste encore, ses villes et ses campagnes sont encore peuplées : il est pour toujours déchu de sa gloire et de sa puissance, mais il n'est point anéanti. — 5. 6.

Puis, par une brusque et singulière transition, Zacharie nous transporte à une époque bien différente de celle d'A-

([1]) C'est peut-être à cause de cette population mélangée que les LXX nomment les Philistins Ἀλλόφυλοι.

lexandre : les Philistins, ces Camites dont l'histoire entière n'est que celle de leur haine et de leurs guerres contre l'Eternel et son peuple, croient au vrai Dieu et deviennent partie intégrante de la nation juive. *Je retranche l'orgueil des Philistins, et j'éloigne de sa bouche,* de la bouche du Philistin, *son sang,* le sang que dans leurs sacrifices les peuples païens buvaient pur ou mêlé avec du vin, *et les abominations,* les viandes consacrées aux idoles, *d'entre ses dents.* Il renonce complètement à son idolâtrie, *et lui aussi demeure de reste pour notre Dieu,* pour le Dieu d'Israël ; le Philistin, comme l'Hébreu, ne périt point tout entier, et ce qui restera de lui sera sauvé spirituellement (Es. I, 9). *Et il sera comme un prince en Juda,* il aura les mêmes droits et les mêmes priviléges que le peuple de l'Alliance avec lequel il sera confondu ; *et Hécron sera comme le Jébusite,* qui, après avoir long-temps habité Jérusalem en commun avec les Hébreux qui n'avaient pu le chasser, a été vaincu par David et incorporé à la théocratie, ainsi que le prouve l'exemple d'Arauna (2 Sam. XXIV ; 1 Cron. XXI). — Cette prophétie s'est accomplie sous les Maccabées qui ont conquis le pays des Philistins, lequel, au temps de Jésus-Christ, faisait partie de la Judée au même titre que les contrées occupées jadis par les Douze Tribus. Plus tard, une partie des Philistins a embrassé la religion chrétienne, et des évêques de Gaza, d'Ascalon et d'Asdod ont assisté aux conciles des quatrième, cinquième et sixième siècles ; tandis que les Philistins qui étaient demeurés païens, se signalèrent, surtout sous Julien l'Apostat, par leur haine mortelle contre les disciples du Sauveur. — 7.

Cependant, quel sera le sort de Juda et de Jérusalem lorsque le conquérant qui doit venir du Nord, renversera les villes de la côte ? *L'Eternel* qui a promis d'être à l'avenir une muraille de feu tout autour de Jérusalem (II, 5) *campera* (Ps. XXXIV, 8), dans ce temps de guerre, *pour* proté-

ger *sa maison*, le temple que Zorobabel a réédifié, *de* toute *armée* qui se présentera, *de* tout ennemi qui *passera et reviendra. Et aucun oppresseur ne passera plus sur eux,* comme un fleuve qui inonde et dévaste; *car maintenant je regarde de mes yeux* mon peuple, dont je vois tous les dangers et que je suis toujours prêt à secourir. — Et en effet, que le récit de Josèphe soit véridique ou non, toujours est-il certain que ni Alexandre ni ses généraux ne sont entrés dans Jérusalem. Par sa fidélité à son souverain, cette ville avait cependant attiré sur elle le courroux du Macédonien, et sa position écartée ne l'en aurait certes pas préservée sans l'intervention de l'Eternel. — 8.

L'Eternel protége son peuple contre ses ennemis et le fait vivre en paix. Mais cette paix extérieure des Juifs en annonce, en prépare une plus précieuse et plus générale, et le prophète arrêtant ses regards sur la fin de la période qu'il a devant les yeux, voit apparaître le Messie. S'adressant à ceux d'entre les Juifs du retour qui attendaient l'accomplissement des promesses, il s'écrie : *Fais éclater ta grande joie, fille de Sion! Pousse des cris de réjouissance, fille de Jérusalem! Voici, ton roi,* ton seul roi véritable (Ps. XLV, LXXII), celui après la venue duquel tu soupires, *vient à toi* et pour toi, songeant non à sa gloire, mais à ton bien (Es. IX, 5, un enfant *nous* est né); *juste* et exerçant la justice, la faisant régner dans son empire, protégeant les débonnaires, punissant de mort le méchant, faisant disparaître de la société les désordres introduits par le péché (Es. XI, 3-5; Jér. XXIII, 5; Ps. cités); *et gardé* de Dieu dans toute son œuvre. — נושע, qui ne peut être traduit par *sauveur,* signifie *sauvé, gardé, protégé* de Dieu (Deut. XXXIII, 29; comp. Es. XLV, 17; Jér. XXIII, 6; Ps. XXXIII, 16). Le roi, par le secours du Dieu tout-puissant (Es. LIII, 2, *devant l'Eternel* qui le voit et l'aide), établira son règne de justice : Jésus-Christ, à sa naissance, a été sauvé des

mains d'Hérode; pendant son ministère, ses ennemis n'ont pu le précipiter du haut des rochers de Nazareth ni le lapider à Jérusalem, et c'est lui-même qui s'est livré entre leurs mains quand son heure est venue; il expire sur la croix, mais Dieu le ressuscite, et du haut des cieux il étend son royaume sur la terre par l'envoi du saint Esprit. Cependant, comme toute l'œuvre d'un vrai roi consiste à faire le bien de ses sujets, Jésus-Christ n'a été secouru de Dieu et sauvé de ses ennemis terrestres et de la mort, qu'afin qu'il pût secourir son peuple; et le *sauvé* se trouve être le *sauveur*. — 9.

Mais ce roi juste et protégé de Dieu a d'autres caractères par lesquelles il diffère de tous les autres rois, et que n'aurait jamais imaginés l'esprit de l'homme. Ce plus grand des monarques ne viendra point à Jérusalem, accompagné d'une puissante armée, revêtu des insignes de la royauté, entouré de ces pompes qui frappent le vulgaire. Il ne sera pas même l'égal des grands et des riches de la terre. Il sera *pauvre* (עני, et non ענו), d'humble condition (Es. LIII, 2. 3), et *débonnaire* comme le sont les pauvres (car en hébreu ces deux notions sont étroitement unies; de là le πραος des LXX et de Matthieu : la douceur dont il est ici question, ne peut se trouver associée à la richesse et à la prospérité temporelles). Et aussi ce roi ne se distinguera-t-il extérieurement en rien de tous les autres hommes : il viendra *monté sur un âne et* même *sur le poulain d'une ânesse* [1]. Le cheval est la monture des rois, et il l'était en Judée dès les temps de Salomon. L'âne est sans doute moins méprisé en Orient que chez nous, et monter sur un âne n'y a rien de ridicule; néanmoins les rois ni les grands ne se servent point de cet

[1] En hébreu *poulain d'ânesses*, d'une ânesse quelconque d'entre toutes. Cp. Gen. XXI, 7. L'original indique un ânon qui suit sa mère et qui ne peut encore vivre seul.

animal. Déjà dans la Genèse (XLIX, 13) Issachar est comparé à l'âne à cause de sa paresse et de sa lâche patience; les Proverbes de Salomon placent le cheval bien au dessous de l'âne (XXVI, 3), et dans l'Ecclésiastique il est dit qu'à l'âne appartient sa nourriture, le fouet et la charge. La prophétie de Zacharie signifiait donc que le roi promis offrirait aux regards tous les caractères de la condition la plus humble et la plus chétive, et Jésus-Christ a voulu accomplir à la lettre cette prédiction (Matth. XXI, 1 et suiv.). Il fit son entrée triomphale à Jérusalem peu de jours avant celui qu'il savait devoir être celui de sa mort; et pour convaincre les Juifs que le Messie ne devait point être un roi temporel, ainsi que pour prouver à tous les hommes le peu de cas qu'il faisait de ce que l'on nomme grandeur, il monta non point sur un cheval, mais sur un âne, et non sur un âne dressé et enharnaché, mais sur le poulain d'une ânesse que nul homme encore n'avait monté (Luc XIX, 30) et sur lequel les disciples jetèrent leurs modestes vêtemens. — Ce trait de la vie du Sauveur a de tout temps excité les moqueries de ses ennemis qui n'ont aucun sens pour la grandeur de l'humilité : les Romains (d'après Tertullien) appelaient les chrétiens *asinarii*, et Sapor offrait aux Juifs un des beaux chevaux de ses écuries pour leur Messie. Les anciens interprètes hébreux avaient été déjà fort embarrassés de ce passage de Zacharie, qu'ils rapportaient d'ailleurs au Messie : ils disaient que le Messie viendrait sur les nuées du ciel (Dan. VII, 13) si les Israélites étaient dignes de le recevoir, et monté sur un âne, s'ils en étaient indignes; d'autres distinguaient entre le Messie fils de Joseph et le Messie fils de David; quelques-uns enfin, méprisant la tradition, voulurent entendre cette prophétie, de Néhémie qui n'a jamais été roi, ou de Judas Maccabée qui a vécu sur les champs de bataille. La religion chrétienne seule peut concilier les oppositions qui se rencontrent dans les prophéties messianiques, et « la personne

sacrée du Sauveur, » dit Calmet, « nous fournit tout à la fois ce qu'il y a de plus grand, de plus divin, de plus magnifique et de plus fort, allié sans confusion et sans contradiction avec ce qu'il y a de plus humble, de plus doux, de plus pauvre, de plus affligé, de plus faible. » — 9.

Ce roi humble, monté sur un âne, ne peut être un guerrier, et la notion de paix se trouve implicitement comprise dans celle de pauvreté et d'abaissement. Le vers. 10 expose en termes précis ce qu'indiquent les derniers mots du précédent. *Et je retrancherai les chariots* de guerre *d'Ephraïm, et les chevaux* de guerre *de Jérusalem, et l'arc du combat sera retranché; et* le roi *parlera de paix aux nations.* Sa force est dans sa parole (Es. XI, 4) et non dans les armes : il ne sera point semblable aux conquérans du monde, il n'établira point son empire et ne l'agrandira point par des combats comme le faisaient David et les rois de l'ancienne théocratie; il règnera par la parole, par la persuasion, et sur les cœurs; ses paroles seront toutes de paix et de joie, de pardon et de salut, c'est lui qui apportera, comme le dirent les anges à sa naissance, la paix sur la terre. Il fera disparaître tous les instrumens de guerre (Es. II, 4; Mich. IV, 3; Os. II, 20) de son royaume, qui comprendra, avec Jérusalem, Ephraïm, lequel au temps de Zacharie était encore en exil. *Et sa domination* s'étendra sur toute la terre, *de la mer* Méditerranée *à la mer* la plus éloignée *et du fleuve* de l'Euphrate *aux extrémités de la terre* (Ps. LXXII, 8; Mich. VII, 12; Am. VIII, 12). — Jésus-Christ a remplacé par l'église l'ancienne théocratie, dont les conquêtes ont fait place à la paisible prédication de l'Evangile. Cette église s'est fondée parmi les Juifs de Jérusalem et parmi ceux d'Ephraïm, ou de la Galilée et de la Samarie; mais ce sont les nations surtout qui ont ouvert leurs cœurs aux paroles du Christ, et son royaume va s'étendant de siècle en siècle sur toute la face de la terre. — 10.

2. *Prospérité temporelle des Juifs.*

(IX, 11-17.)

a) Dans un temps prochain.

(IX, 11-17 ; X, 1.)

Le roi retranchera les chariots d'Ephraïm. Quand il viendra, les Israélites des Dix-Tribus seront donc de nouveau en possession de leur ancienne patrie, comme Juda l'était déjà au temps de Zacharie de Jérusalem et de la contrée avoisinante, et le règne spirituel du Messie sera précédé d'un rétablissement extérieur et temporel du peuple hébreu, qui a été révélé deux fois déjà au prophète (II, VIII).

Même toi, ô peuple hébreu, qui es *dans le sang de l'alliance!* toi, le seul d'entre tous les peuples avec lequel l'Eternel a fait alliance, et dont l'alliance a été scellée une première fois au pied du Sinaï (Ex. XXIV, 8) par le sang des victimes, qui dès lors a constamment été versé sur l'autel des sacrifices! peuple purifié de tout péché et consacré à Dieu! peuple aimé de Dieu (Lév. XVII, 11; Hébr. IX, 18)! l'Eternel *tirera tes captifs de la fosse sans eau* (Gen. XXXVIII, 24), il les fera sortir de la prison où les retiennent les nations étrangères. — La fosse sans eau indique une captivité où la vie et la santé ne sont point en danger; la fosse fangeuse, boueuse signifie un degré beaucoup plus haut de souffrances et de détresse (Ps. XL, 2; Jér. XXXVIII,

6. — *Retournez à la forteresse*, dans votre patrie, autour de laquelle l'Eternel campe et qu'il entoure d'une muraille de feu (IX, 8; II, 5); revenez, *captifs de l'espérance*, qui avez pour vous l'alliance et ses inébranlables promesses. *En ce jour même* je te l'*annonce : je te rendrai le double* de joie et de gloire, et te ferai oublier les souffrances que tu t'étais attirées par tes péchés d'autrefois (Es. XL, 2; LXI, 7). — 11. 12.

Je te rendrai le double : *car*, une fois qu'Ephraïm sera revenu de l'exil dans la Terre sainte et que Juda sera devenu fort par le retour de son frère, *je me banderai Juda* [1], qui, tout faible qu'il soit présentement, deviendra dans mes mains un arc puissant et redoutable; *je remplirai l'arc avec Ephraïm*, je poserai sur l'arc Ephraïm qui sera ma flêche. *Et j'éveillerai tes fils, Sion!* (les Maccabées) *contre tes fils, Javan!* (contre Antiochus Epiphanes et les rois grecs de Syrie), *et je te rendrai semblable à l'épée d'un héros.* — 13.

Les victoires des Juifs sur les Grecs sont décrites sous des images qui en indiquent clairement la nature toute terrestre; il ne s'agit ici que de bénédictions temporelles, passagères. *Et l'Eternel des armées apparaîtra au dessus d'eux* comme dans une tempête (Ps. XVIII), et *sa flêche partira comme l'éclair* et frappera ses ennemis, *et le Seigneur sonnera de la trompette, et il marchera dans les ouragans du Midi* (Job. XXXVII, 9; Es. XXI, 1). *Et l'Eternel des armées les protégera*, et, semblables à un lion (Nomb. XXIII, 24), *ils dévoreront* la chair de leurs ennemis (XII, 6; Deut. VII, 16; Nomb. XIV, 9), *ils* les *fouleront* à leurs pieds comme *des pierres* du torrent qui servent à la *fronde* (X, 5; Mich. VII, 10; comp. Mich. V, 7 et Dan. VII, 7 : dévorer et fouler); *et ils boiront* leur sang (Es. XLIX. 26), *feront du bruit* dans l'ivresse de

[1] Des comparaisons semblables à celle-ci et à celle de X, 5, se retrouvent chez les poètes arabes.

leur joie *comme* s'ils étaient ivres de *vin,* et *ils seront pleins* de leurs triomphes *comme* l'est du sang des victimes la *coupe* des sacrifices avec laquelle on asperge les cornes qui sont aux quatre *angles de l'autel.* — 14. 15.

Aux victoires succède la prospérité et la gloire. *Et l'Eternel leur Dieu les sauve,* leur donne et continue ses bénédictions temporelles; *comme* un berger protége son *troupeau,* ainsi fait-il de *son peuple. Car,* au lieu d'être, comme leurs ennemis, des pierres communes que les passans foulent aux pieds, ils seront des *pierres* précieuses qu'on enchâsse dans des *couronnes;* et ils *s'élèveront* et jetteront de tous côtés leurs feux étincelans *dans sa terre,* dans la terre de l'Eternel. *Car combien* grande est *sa bonté* envers eux, *et combien sa beauté* à leurs yeux! Il les comble de ses dons les plus brillans (Jér. XXXI, 12). Il leur accorde d'abondantes récoltes, qui font que la population s'accroît rapidement (Ps. LXXII, 17), et la paix, pendant laquelle les enfans grandissent sans être enlevés avant le temps (Es. LXV, 20) : *le froment fera croître les jeunes hommes et le moût les jeunes filles.* — 14-17.

b) Dans un temps éloigné.

(X.)

Le prophète a terminé le tableau de la première époque prospère qu'il a devant les yeux. Il en découvre une seconde plus éloignée (X, 4-12), mais il en est séparé par une période de chute et de châtiment. Il ne veut toutefois point appeler encore l'attention de ses auditeurs sur cette sombre nuit, il y reviendra plus tard (XI), et pour le moment il ne fait que l'indiquer aussi brièvement que possible (X, 1-3), parce qu'il doit avant tout encourager et consoler.

Si vous voulez vivre heureux sur cette terre et voir les promesses qui viennent de vous être faites, s'accomplir et ne jamais faire place aux menaces, *demandez*, non point aux faux dieux, mais *à l'Eternel,* au Dieu de l'alliance qui est prêt à vous accorder toute espèce de biens temporels (Deut. XI, 13-15), demandez-lui *la pluie au temps* où vous en avez besoin. *L'Eternel fera* aussitôt briller *l'éclair* précurseur de la pluie (Jér. X, 13), *et il leur donnera une pluie abondante* d'orage qui tombera sur la contrée entière et fera pousser *l'herbe dans* tous les *champs*. — Tournez vos regards vers l'Eternel; *car les téraphins* (Os. III, 4), que vos pères consultaient pour connaître l'avenir, n'*ont* jamais *dit* que *des choses vaines, et les devins* n'*ont* jamais *vu* que *des mensonges, et les songes* ne *disent* que *du néant, ils consolent faussement. Aussi* les Hébreux *ont-ils erré comme un troupeau, sont-ils souffrans parce qu'il n'y a point de* vrai *berger* (Jér. L, 6). — Cet avertissement, qui en rappelle de tous pareils de Jérémie (XXVII, 9; XXIX, 8) et d'Ezéchiel (XXI, 34; XXII, 28; XXXIV, 7), et qui était basé sur l'expérience des siècles passés, contient implicitement une menace pour l'avenir. Il n'y avait plus sans doute au temps de Zacharie de téraphins parmi les Juifs, mais l'esprit de l'idolâtrie n'était pas entièrement extirpé, et si les faux prophètes avec lesquels Néhémie eut encore affaire (VI, 10), et les devins dont Malachie fait encore mention (II, 12), disparaissent dans les siècles des Maccabées et des Hérodes, ils font place aux faux docteurs et aux faux messies dans lesquels vit le même esprit. — 1. 2. — Cependant Zacharie ne dit pas positivement que Israël se détourna de nouveau de son Dieu, mais il le suppose d'après les paroles qui suivent :

Contre les pasteurs s'est embrâsée ma colère et je visiterai les boucs. Il y aura donc dans les temps futurs, comme il y en a eu autrefois, des pasteurs infidèles qui perdront le troupeau, et le troupeau comprendra, avec les brebis du

Seigneur, des boucs rebelles qu'il mettra à sa gauche (Ez. xxxiv, 17. 18). *Car l'Eternel des armées a visité* (visitera) *son troupeau, la maison de Juda.* Il châtiera donc ses boucs lorsqu'il viendra faire la revue de son troupeau et mettre à part ses brebis. Or il a visité son peuple en la personne de Jésus-Christ, et Jésus avait son van à la main pour séparer le froment qu'il a déposé dans les greniers de l'Alliance nouvelle, et la balle qu'il a jetée dans le feu allumé par Titus et par Adrien. Mais Zacharie se hâte de traverser cette période de jugemens et de ruine, et le voilà qui arrive à la fin des temps, et qui nous décrit cette dernière époque de gloire et de prospérité des Hébreux, de laquelle le siècle des Maccabées ne devait être qu'une pâle et incomplète image : *Et* l'Eternel *fait* de Juda *son cheval d'honneur dans la guerre.* — 3.

Dans les passages qui suivent, Zacharie, selon le caractère distinctif de ses prophéties, rattache l'avenir le plus éloigné à l'avenir le plus rapproché, et décrit la puissance finale d'Israël avec les même traits qu'il vient de faire celle des Maccabées. Juda, qui était plus haut l'arc de Dieu (ix, 13), est ici son cheval de bataille; et le verset 4 déclare positivement que Juda sera la tribu qui dominera sur les autres et règnera sur les nations. De Juda (et non de l'Eternel, Jér. xxx, 21) sera *la pierre angulaire,* la royauté sur laquelle repose tout l'édifice social (Jér. li, 26); *de lui* sera *le clou* élégamment travaillé et fiché dans la muraille, auquel on suspend les objets précieux de la famille (Es. xxii, 23; Ez. xv, 3), et qui signifie l'autorité civile dont dépend tout ce que possède de plus important la grande famille nationale; *de lui* sera *l'arc de la guerre*, l'autorité militaire (1 Sam. ii, 4; Ez. xxxix, 3; Os. i, 5); *de lui sortira tout exacteur*, tous les chefs qui gouverneront avec sévérité et rigueur les pays conquis (Es. xiv, 2). — Juda est représenté ici comme bien autrement puissant qu'il ne doit l'être sous

les Maccabées (IX, 13-17). — *Et* les hommes de Juda *seront (comme) des héros, marchant* au milieu de leurs ennemis comme *dans la boue des chemins dans la guerre* (Mich. VII, 10; Zach. IX, 15), *et ils combattent* avec hardiesse, *car l'Eternel est avec eux; et sont confus les cavaliers* ennemis. — 4. 5.

Mais Juda ne sera pas seul à jouir des futures bénédictions de Dieu, Ephraïm en aura sa part (IX, 10, 13). Si l'Eternel doit un jour donner *à la maison de Juda* une grande *force* et puissance, il accordera du moins *à celle de Joseph* sa protection, sa délivrance, il la *sauvera*. Et il *fera* que tous *habitent* en paix la terre de leurs pères (Ez. XXXVI, 11). *Car* il aura *compassion d'eux; et* aussi *seront-ils comme s'il ne les avait pas rejetés* (au temps de Titus). *Car* il est *l'Eternel leur Dieu*, et il *les excusera* lorsqu'ils l'invoqueront dans leur exil. — 6.

Ephraïm a même ses promesses spéciales, qui ne sont sans doute pas aussi magnifiques que celles de Juda. *Et seront comme un héros* ceux d'*Ephraïm* (IX, 13), *et leur cœur se réjouira comme* par *le vin* (IX, 15) : ils combattront avec et sous Juda et auront part à ses triomphes. Leurs succès ne seront point passagers : *leurs fils verront* long-temps après les pères le bonheur temporel qui aura été rendu à ceux-ci, *et ils se réjouiront, leur cœur s'égaiera en l'Eternel.* — 7.

Mais avant que ces promesses s'accomplissent, il faut que le peuple soit ramené de l'exil dans sa patrie, et Zacharie revient ici en arrière précisément comme il l'a fait IX, 9. 10, 11 et 12. — On pourrait croire, au premier abord, qu'il suppose que les Ephraïmites seuls seront dispersés. Mais la comparaison de X, 10 avec XI, 1. 2 montre que par Liban et Galaad on doit entendre la Judée propre aussi bien que l'ancien territoire des Dix-Tribus, et nous avons ici encore une preuve nouvelle du soin que met le prophète à voiler la seconde ruine de Jérusalem et la dispersion der-

nière de Juda qui est le noyau et le cœur du peuple élu. Lorsque tous les Hébreux auront été de nouveau envoyés en exil, l'Eternel *les sifflera* (Es. v, 26; vii, 18) comme on fait les abeilles, *et les rassemblera* sans peine : quand ils seraient aux extrémités de la terre, ils n'en entendraient pas moins distinctement son appel, et ils accourront de toutes parts à sa voix sans qu'aucun obstacle puisse les arrêter. *Car il les a rachetés*, et le monde entier ne peut faire que son décret ne s'accomplisse. *Et*, une fois de retour dans la Terre promise, ils y *deviendront aussi nombreux qu'ils l'ont* jamais *été*. — 8.

Cependant le retour de l'exil suppose l'envoi en exil, et Zacharie, dans sa marche singulière et rétrograde, fait un pas de plus en arrière. *Et* l'Eternel *les sèmera parmi les peuples*, il les y dispersera parce qu'ils auront péché contre lui, mais ils seront une semence qui portera sur la terre entière de bons fruits (d'après Os. i, 4; ii, 24, où le mot de *semer*, de *Jesreel*, est pareillement pris dans un double sens). *Et dans les pays éloignés ils se souviendront de moi*, (xii, 10; d'après Deut. iv 27 et suiv.; Ez. vi, 11). *Et ils vivront*, sortiront de leur mort spirituelle, ressusciteront à la foi, à la joie, à la gloire (Ez. xxxvii, surtout 14), *avec leurs enfans* (Ibid. 25), qui de génération en génération jouiront des grâces divines. *Et ils reviendront* dans leur patrie. — *Et* l'Eternel *les ramènera* des pays où ils seront alors exilés, et qui seront pour eux ce que fut aux temps anciens *l'Egypte* pour les descendans de Jacob, et Assur pour les Dix-Tribus (Es. lii, 4; xxvii, 13; Os. xi, 11). *Et je les rassemblerai d'Assur et je les ferai venir au pays de Galaad* (la Pérée) *et du Liban* (Galilée, Samarie, et aussi Judée), *et il n'y aura* là *pas assez de place pour eux*. — Et cette délivrance finale ne sera pas moins admirable que les délivrances anciennes (Es. li, 9). Alors, comme au temps de Moïse (Es. xi, 15. 16), Israël *passera par la mer* à pied sec, par *la*

détresse sain et sauf, *et frappera dans la mer les flots* tumultueux qui voudraient l'engloutir. *Et seront confuses toutes les profondeurs du fleuve*, du Nil, qui tarira comme a fait autrefois le Jourdain. *Et l'orgueil d'Assur sera abattu et le sceptre de l'Egypte sera ôté :* toutes les puissances, qui à la fin des temps seront hostiles au Christ, seront renversées. — *Et je les fortifierai en l'Eternel*, en Celui qui est aussi l'Eternel, en l'Ange de l'Eternel, dans le Fils de Dieu, le Messie (II, 8. 9), *et ils marcheront en son nom*, dans la foi en Jésus-Christ, *dit l'Eternel.* — 9-12.

Zacharie reviendra plus tard sur ce rétablissement final d'Israël (XII, et XIII), et il en décrira plus en détail les deux traits principaux : les victoires des Juifs sur leurs ennemis (X, 3. 4. 11; et XII, 4-9), et leur conversion à Jésus-Christ (X, 12, et XII, 10-14; XIII, 1-6). — Esaïe (XI et XII) avait déjà prédit pour la fin des temps le rétablissement d'Israël, l'amitié réciproque de Juda et d'Ephraïm, leurs victoires sur leurs ennemis, les miracles qui accompagneront leur retour et leurs chants d'actions de grâce.

3. *La ruine et le crime.*

(XI.)

Tout-à-coup Zacharie change de sujet et de ton, et prédit en termes couverts la dévastation de la Terre sainte (XI, 1-3) dont il expose le motif (4-17).

La ruine.

(xi, 1-3.)

Cette ruine est celle qui a suivi de peu d'années le refus qu'ont fait les Juifs de croire à Jésus-Christ.

Le prophète ne décrit donc point ici des événemens postérieurs à ceux qu'il a prédits au chapitre précédent, et il revient une seconde fois (ix, 11. 12) à l'époque à laquelle il appartient et dont il a devant les yeux les premiers commencemens.

Faibles, peu nombreux, entourés d'ennemis puissans, en apparence abandonnés de Dieu qui ne faisait plus de miracles en leur faveur, les Juifs du retour auraient succombé à leur découragement sans les brillantes promesses que leur faisait le prophète (ix. x). Mais ces promesses auraient pu les plonger dans une fatale sécurité, contre laquelle les prémunissent les avertissemens et les menaces qui suivent.

Zacharie assiste en esprit à la ruine de son peuple, et tel qu'un héraut de Dieu, il ordonne au *Liban d'ouvrir ses portes*. Le Liban est, ici comme x, 10, la partie de la Terre sainte qui est comprise entre le Jourdain et la Méditerranée et dont les montagnes et les plateaux peuvent être envisagés comme une dépendance physique de la chaîne du Liban. Cependant le choix de cette expression indiquait que les ennemis auxquels la Judée devrait ouvrir ses portes, viendraient du Nord et entreraient dans le pays par le Liban qui en est le rempart septentrional. Les anciens interprètes juifs avaient bien compris que cette prophétie concernait tout spécialement la Judée propre, car ils l'entendaient même

du temple construit avec les cèdres du Liban, et ils en voyaient l'accomplissement littéral dans cette mystérieuse ouverture des portes du temple quarante ans avant sa ruine, dont nous parle aussi Josèphe (B. Jud. 6, 5). *Le feu consume les cèdres* du Liban, qui *tombent* tous, même les plus grands, *les magnifiques*, l'élite d'entre eux (Jér. XXII, 7); (et les vieux cèdres se distinguent en effet d'une manière frappante des jeunes par leur hauteur et leur beauté). Les cèdres désignent les rois, les princes, les puissans (Es. II, 13; XIV, 8); et l'on voit par là que la nation juive, lors de sa ruine, sera parvenue à ce haut degré de prospérité que le prophète vient de prédire (IX, 11-17). — La chute des cèdres présage (Ez. XXI, 3) celle des *cyprès* (et non des *sapins*) dont la taille est moins élevée, mais qui les suivent de près et qui servent comme eux à la construction des palais et des navires (Es. XIV, 8; Ez. XXXI, 8). Les cyprès désignent les classes qui, dans la hiérarchie sociale, viennent immédiatement après les princes et les grands. — *Les* beaux *chênes du Basçan* (Es. II, 13; Ez. XXVII, 6) qui croissent au delà du Jourdain dans une contrée que rien ne protége contre les invasions des étrangers, n'échapperont pas à la ruine, puisque *la forêt fortifiée* [1] (le pays à l'ouest du Jourdain) *a été abattue*. — *Voix* (Nah. III, 2) *des hurlemens des bergers* sur les hautes plaines du Basçan et de Galaad! *car* ce qui faisait la *gloire* et la richesse de ses pasteurs *est ravagé*. *Voix des rugissemens des lions* dans la profonde vallée du *Jourdain! car la gloire de ce fleuve* (Jér. XLIX, 19; L, 45; XII, 5), les bois épais où

(1) D'après Hengstenberg, Zacharie a écrit יער הבציר *la forêt de la vendange*, de la destruction (Jug. VIII, 2; Abd. 5; Jér. VI, 9; XLIX, 9, et *la forêt du fort*, la forêt forte, בציר pouvant aussi être pris dans le sens de בצור. Il y aurait une espèce de jeu de mots qui n'est point inouï chez les prophètes (Es. XIII, 22; Jér. XIX, 2, etc.).

les bêtes sauvages trouvaient leur refuge, *est dévastée* (Jér. xxv, 36. 38). — Tout le pays est donc ravagé par un ennemi qui arrive du Nord, et toutes les classes de la société sont enveloppées dans cette ruine, qui atteindra la nation au sein de la prospérité. — 1-3.

L'événement qui a accompli cette brève et obscure prophétie ne peut être (xi, 4-14) que la dévastation de la Judée par Titus et par Adrien, à laquelle ont fait allusion déjà v et x, 2. 3.

La cause de cette ruine.

(xi, 4-17.)

Ce morceau tout entier repose sur la comparaison d'Israël à un troupeau dont l'Eternel (ou ses serviteurs) est le pasteur. Elle a été employée pour la première fois par Moïse (Nomb. xxvii, 17); on la retrouve dans les Psaumes de David (xxiii) et dans Esaïe (xl, 11, etc.); elle occupe une large place dans Jérémie (xxiii, etc.) et Ezéchiel (xxxiv, etc.), et Zacharie en a déjà fait usage ix, 16; x, 2. 3.

La prophétie prend ici le caractère symbolique de la vision, et l'on ne peut supposer que Zacharie ait répété d'une manière extérieure et visible les faits qu'il avait vus dans l'extase : il ne s'est pas mis à faire paître un troupeau destiné à la boucherie, il ne s'est pas fait donner un salaire de trente pièces d'argent qu'il aurait jetées dans le temple, etc. Autrement il aurait dû retrancher dans un mois trois pasteurs, et ses brebis auraient reconnu quelle était la parole de l'Eternel. Le texte même prouve que tout ne s'est passé qu'en vision.

Zacharie, dans cette prophétie symbolique, représente d'abord (4-14) tous les bons pasteurs qui, lors de la décadence des Juifs et postérieurement aux Maccabées, ont tenté de ramener le peuple sur le chemin étroit de la foi en la promesse, et qui ont abouti à celui qu'ils préfiguraient, au vrai berger, à Jésus-Christ : le voyant se confond ici avec le Messie, l'Ange de l'Eternel, l'Eternel lui-même (9 et 10, l'alliance que *j'avais* traitée; 12 et 13, le prix auquel *je suis* taxé; comp. II, 12. 13). Puis, dans la dernière partie de la vision (15-17), Zacharie représente tous les faux messies qui sont venus avant et surtout après Jésus-Christ, et dont le plus célèbre est ce Bar Cochebas qui a livré ses concitoyens à l'épée d'Adrien.

Ainsi a dit l'Eternel mon Dieu : Pais le troupeau de la boucherie, le peuple hébreu qui dès le temps présent (I, 2-6; VII) contient les germes de sa ruine finale, et qui doit un jour être massacré par l'ennemi étranger, le peuple romain (V, 1-4). — Et ici la prophétie ajoute un détail de plus au tableau de l'état social et politique de la nation juive au temps de sa ruine : les Juifs seront florissans, mais sujets des étrangers. — Pais ce troupeau *que ses vendeurs* (les Romains) *égorgent,* et ils *ne se rendent* point pour cela *coupables,* parce que l'Eternel ne veut plus avoir pitié de lui (5) et qu'il l'a livré entre leurs mains en punition de ses crimes (Jér. L, 6. 7 opposé à II, 3; comp. XXV, 9; XXII, 7); *et ses acheteurs* (les Hérodes, par exemple) *disent : « Béni soit l'Eternel, je me suis enrichi. » Et leurs bergers* indigènes eux-mêmes, leurs propres prêtres et magistrats (les Pharisiens, les Sadducéens) ne les *épargnent pas davantage; car je n'épargnerai pas plus long-temps les habitans de* cette *terre, déclare l'Eternel. Et voici, je les livrerai chacun entre les mains de son prochain* (oppressions, divisions intestines, guerres civiles) *et entre les mains de son roi* étranger (Jean XIX, 15) qui aura pris la place du roi perse qui dominait lors de

Zacharie sur les Juifs; *et* ces étrangers *fouleront le pays et je ne le délivrerai point de leur main.* — Ces deux causes de ruine : les dissensions intestines et les guerres civiles, sont également indiquées VIII, 10; Jér. XIX, 9; Es. IX, 7. 18. 19; III, 4, et l'histoire de Josèphe prouve surabondamment que cette double prophétie s'est bien réellement accomplie. — 5. 6.

Et je fais paître le troupeau de la boucherie à cause de vous, brebis *les plus chétives du troupeau,* vrais Israélites, qui sentez votre misère, qui appelez de vos vœux le bon berger et qui seules (Gen. XVIII, 22–33) valez encore à votre peuple la miséricorde que Dieu lui témoigne en m'envoyant à lui (11; Ez. XXXIV, 16). *Et je prends,* pour garder et défendre mon troupeau (Ps. XXIII, 4) contre le double danger des invasions étrangères et des dissensions intestines (6), *deux bâtons* (Ez. XXXVII, 19). *Je nommai l'un Grâce* (Ps. XC, 17, etc.), la grâce du Seigneur qui a fait alliance avec son peuple et qui veut écarter de lui tous les maux que pourraient lui faire les païens (10). *Et je nommai l'autre Liens,* les liens de la fraternité qui ont existé entre Juda et Ephraïm (surtout la Galilée) pendant la durée du second temple (14). *Et je fais* ainsi *paître* ce *troupeau* sous la garde de Dieu et dans la concorde. — 7.

Et je retranche les trois bergers en un mois. — Ces *trois bergers* indiquent, comme le berger insensé (15), non trois individus, mais trois classes différentes de bergers. Ces trois classes sont, d'après IV, les chefs politiques (représentés par Zorobabel IV, 6-10), les prêtres de la loi (l'un des oliviers) et les prophètes (l'autre olivier). Cette interprétation, qui était déjà celle de Jérôme et de Théodoret, s'appuie sur de nombreux passages parallèles : Jér. II, 8. 26; XVIII, 18. — *Un mois,* dans le langage prophétique, est trente années; et ces trente années sont en un nombre rond, soit celles de la vie de Jésus-Christ, soit celles qui ont suivi sa mort et

précédé la prise de Jérusalem par Titus. — Les princes, les sacrificateurs et les prophètes des Hébreux avaient pour principale ou unique mission de les préparer à recevoir Celui qui réunirait en sa personne la royauté, la prophétie et le sacerdoce, et qui est précisément le bon berger au nom duquel parle ici Zacharie. Or les Juifs ont rejeté Jésus-Christ, et la juste punition de leur crime a été de n'avoir plus ni chefs de leur nation, ni prêtres, ni vrais prophètes. Jésus-Christ a prononcé de son vivant sur les trois bergers ou classes de bergers la sentence de condamnation, qu'il a exécutée du haut des cieux par les Romains. — *Et mon âme s'est indignée* (brevis facta est) *contre eux*, contre les bergers et le troupeau qui m'accablaient d'outrages, *et aussi leur ame s'est révoltée* avec haine et mépris *contre moi* qui mettais à nu leur secrète corruption. *Et je dis :* « Puisque vous ne voulez pas me reconnaître pour votre roi, votre sacrificateur et votre prophète, et que vous ne voulez pas que je vous guérisse et vous sauve, *je ne vous ferai* plus *paître :* et les brebis qui dans les décrets divins sont déjà comme *mortes, mourront* par la famine et la maladie dans les villes assiégées, *et* celles qui sont déjà comme *retranchées, seront retranchées* par le fer de l'ennemi, *et* celles qui seront *de reste, dévoreront chacune la chair de son prochain* dans des guerres civiles » (XIII, 8; Jér. XV, 1. 2; XXXIV, 17; Ez. VI, 12). Or la nation juive a bien réellement péri par ces trois causes de ruine. — 8. 9.

Le berger a annoncé son intention arrêtée d'abandonner son troupeau, et il confirme sa déclaration en *brisant le bâton : Grâce*. Ainsi est rompue l'alliance qu'il avait conclue en faveur de son peuple avec tous les peuples étrangers qui ne devaient pas l'envahir et l'opprimer (Os. II, 20; Ez. XXXIV, 25; Job V, 23). — Or, les Romains, que la main de Dieu ne contenait plus, se sont précipités comme des

aigles sur le cadavre hébreu, peu après le crucifiement de Jésus-Christ. — 10.

Cependant, *en ce jour* que *l'alliance fut rompue*, les brebis *les plus chétives du troupeau, qui écoutaient* avec attention et docilité la voix du bon berger, *comprirent* que c'était bien au nom de *l'Eternel* qu'il annonçait au peuple la rupture de l'alliance. Elles s'attachèrent à lui, quittèrent tout pour le suivre et échappèrent ainsi à la ruine de leur nation. — Et nous savons en effet que les disciples peu nombreux de Jésus-Christ crurent à ses paroles lorsqu'il déclarait que le temple allait être renversé, le royaume ôté aux Juifs, la vigne donnée à d'autres vignerons et les sujets rebelles mis à mort (Matth. XXI, 43, etc.). — 11.

Le bon berger a fini sa mission auprès de son peuple : il a été rejeté de tous, si ce n'est des pauvres et des petits (Luc IV, 18; Matth. XI, 25-30, etc.). Il va donc abandonner ce peuple qu'il a si souvent voulu rassembler autour de lui, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes; mais ils ne l'ont pas voulu (Matth. XXIII, 37). Il se présente une fois encore devant eux tous, comme l'ouvrier fait devant son maître à la fin de la journée; et il leur demande son salaire pour ses longues années de service (Deut. XXXII, 6). Il le fait pour mettre à une dernière épreuve leurs sentimens et pour que le fond de leur cœur apparaisse au grand jour. Calme et noble, *il leur dit : « S'il vous semble bon, donnez-moi mon salaire; sinon, laissez-le. » Et* ils le méconnaissent au point qu'ils ne soupçonnent nullement sa pensée : ils croient qu'il vient bien réellement demander de l'argent, ils ne comprennent pas que tous les trésors du monde ne sauraient payer ses services, et qu'il ne demandait d'eux qu'une seule chose, leur cœur. Mais, bien plus, ils ont pour lui un tel mépris qu'ils fixent son salaire à *trente pièces d'argent*, à la somme avec laquelle on achète un esclave (Ex. XXI, 6). — 12.

Alors *l'Eternel dit* au berger : *Jette-le au potier, ce prix magnifique auquel je suis taxé de leur part.* — Ces mots *au potier* et non : à un potier quelconque, ont donné lieu à un grand nombre d'explications différentes. Voici celle qui nous semble la plus probable. Un voyageur digne de toute créance nous a dit, à son retour de la Terre sainte, que le Champ du Sang ou Akeldama, sur le flanc méridional de la vallée de Ben Hinnom ou de Gehinnom, est le seul endroit de Jérusalem et de ses environs où se trouve de la terre à potier. Il ne pouvait donc y avoir dans cette ville qu'un seul potier : « Jette *au* potier. » — Ce potier demeurait dans cette vallée de Hinnom (Jér. XVIII, 1. 3; XIX, 2) et à côté de Tophet ([1]). Le Gehinnom était « la sentine de toute la ville où arrivaient toutes les immondices, » d'après le Talmud qui en fait la bouche de l'enfer, et ce nom est le même que celui de Gehenne qui, dans le Nouveau Testament, est synonime de l'enfer. Tophet était le lieu où les habitans de Jérusalem brûlaient leurs enfans en l'honneur de Moloc, et Josias l'avait souillé pour prévenir le retour de telles abominations (2 Rois XXIII, 10). Le potier devait donc, aux yeux du peuple, participer du plus au moins à la souillure du lieu qu'il habitait; et jeter au potier un objet quelconque exprimait d'une manière très énergique le mépris qu'on en faisait. — Mais pourquoi ne pas dire simplement : « Jette dans la Gehenne, à Tophet dans ces lieux maudits, » puisque la souillure du potier ne provient que de celle de l'endroit où il demeure? C'est que l'Eternel veut rappeler une des plus importantes prophéties de Jérémie (XVIII, XIX) dans laquelle l'unique potier de la ville et la vallée de Hinnom jouent un grand rôle : Jérusalem devait être brisée comme un vase d'argile, ses habitans seront ensevelis dans Tophet,

([1]) *Tophet juxta agrum Acheldama.* Onom. Voyez Raumer, *Palæstina*, p. 302, sec. édit. (en allemand).

et la cité deviendra tout entière comme Tophet; et ce dernier endroit, ainsi que Gehinnom, sera nommé à l'avenir la vallée de tuerie. Jeter au potier le vil salaire du bon berger, c'était donc faire revivre en quelque sorte les crimes commis autrefois dans cette vallée et en combler la mesure. — *Et je prends les trente* pièces *d'argent*, poursuit le prophète, *et je le jette*, ce salaire, *dans la maison de l'Eternel au potier*. Le berger le rend avec mépris et indignation au peuple de l'alliance théocratique. Mais celui-ci ne le garde pas, et la somme passe, on ne sait comment, du temple au potier, des mains du peuple et de ses prêtres au lieu souillé qui seul lui convient. — 13.

Telle est cette extraordinaire prophétie qui exprime sous une forme toute spéciale le mépris que les Juifs feront du Messie, et qui devait, comme celle de IX, 9, recevoir un littéral accomplissement. La nation juive, en la personne de ses prêtres, a évalué Jésus-Christ à trente pièces d'argent. Mais le traître qui avait reçu cette somme ne la garde pas et la jette dans le temple, dirigé qu'il est à son insçu par le Dieu qui avait parlé à Zacharie. Les prêtres ne veulent pas verser dans le trésor du temple ce magnifique prix auquel ils ont taxé l'Eternel lui-même : ils achètent avec ce prix du sang innocent (Matth. XXVII, 6. 4) un champ du sang (ibid. 8; Act. I, 19) dans ce lieu qui autrefois déjà avait été rempli du sang des enfans innocens (Jér. XIX, 4); le terrain qu'ils acquièrent appartenait au potier; et les étrangers y sont ensevelis en attendant le jour prochain où les Romains précipiteront par milliers, dans cette même vallée, les cadavres des Juifs eux-mêmes (Jér. XIX, 11· 6).

L'alliance de grâce a été rompue la première (10), et Dieu a retiré sa protection de son peuple. La source des bénédictions a tari. Cependant le peuple ne périt pas immédiatement, les eaux du fleuve prennent un certain temps à s'écouler, et la prospérité temporelle survit à la mort spiri-

tuelle ainsi que le cadavre ne se corrompt pas à l'instant où l'ame s'en sépare. Mais le berger n'a pas différé beaucoup de *briser le bâton Liens : la fraternité entre Juda et entre Israël* a pris fin, et elle fait place aux guerres civiles, symptôme de la décomposition d'un corps social. — 14.

Le vrai Messie rejeté, les faux messies arrivent. Le troupeau qui a fui son berger tombe entre les mains des mercenaires et des larrons, tels que l'étaient les Pharisiens qui prétendaient être les vrais pasteurs, et qui, après s'être défaits de Jésus-Christ, sont restés seuls maîtres du peuple (Jean IX, X); tels que l'étaient également les faux prophètes et les chefs politiques qui ont perdu et foulé aux pieds les Juifs jusques à Titus et à Adrien.

Et l'Eternel me dit dans la vision : *Prends encore l'équipage d'un pasteur insensé,* d'un pasteur qui a été assez insensé pour crucifier le Fils de Dieu, et qui dès lors est comme en démence (Jér. IV, 22). *Car voici, je vais susciter* tout un corps, toute une troupe de *bergers* (8) qu'animera un même esprit de folie. *Il ne visitera point* les brebis *qui vont périr, il ne cherchera point celles qui s'égarent* (et non : celles qui sont jeunes), *il ne guérira point les blessées, il ne nourrira point celles qui sont fatiguées* et qui sont si faibles qu'elles restent à la même place; *et*, tel qu'un boucher, il choisira *les plus grasses* et en *mangera la chair, et il brisera leurs ongles* pour dévorer jusques aux plus petits morceaux de chair (Ez. XXXIV, 34; Jér. XXIII, 1. 2). Mais, après avoir ainsi fait souffrir et périr ses brebis, il sera à son tour atteint par la douleur et la mort. *Malheur au pasteur* indigne *qui abandonne le troupeau! le bras* avec lequel il devait le défendre *et l'œil droit* qui devait veiller sur lui, seront frappés par

l'épée des étrangers : *son bras sèchera tout-à-fait, et son œil droit sera entièrement obscurci.* — 15. 16. 17.

Remarquons qu'ici, ainsi que v, 5-11, Zacharie n'annonce point la ruine totale du peuple élu, qui doit en effet subsister à travers les siècles jusques à son rétablissement.

II. SECONDE PROPHÉTIE.

(XII-XIV.)

La dernière prophétie de Zacharie se rapporte presque entière à des temps que l'avenir recouvre encore de ses voiles épais.

Elle est aussi précise, aussi détaillée que les prédictions relatives à Jésus-Christ, et le littéral accomplissement de celles-ci nous garantit l'accomplissement littéral des autres.

Mais gardons-nous de l'écueil contre lequel sont venus se briser les Juifs qui vivaient avant la première venue du Messie, et qui, pour avoir voulu faire avec la prophétie l'histoire anticipée de l'avenir et s'être rempli l'imagination d'erreurs, ont méconnu la vérité quand elle s'est offerte à eux sous d'autres traits que ceux qu'ils lui avaient prêtés faussement.

Toutefois nous ne devons pas non plus, par une fausse humilité, négliger les révélations de Dieu, et c'est pour nous un devoir de les sonder avec une pleine confiance en leur minutieuse exactitude, et avec une grande défiance de nous-mêmes.

Cette prophétie est intitulée : *Charge de la parole de l'Eternel sur Israël.* Israël, d'après XI, 14; VIII, 13; I, 19, est dans Zacharie synonime d'Ephraïm et de Joseph (IX, 10, 13; X, 6. 7) et désigne les Hébreux des Dix-Tribus. Mais le nom d'Israël ni ses synonimes ne reparaissent point dans cette dernière prophétie, qui ne parle que de Juda et des Gentils; et ce titre est une véritable énigme. Toutefois elle n'est point insoluble : les magnifiques promesses que contiennent ces chapitres XII, XIII et XIV, sont faites à Juda seul, et le silence gardé envers cet Ephraïm qui avait adoré le veau d'or et s'était révolté contre la famille de David, est une charge aussi lourde que le seraient de grandes menaces. Cette exclusion d'Ephraïm ne doit pas cependant détruire les promesses que Zacharie lui a faites plus haut (X, 6-12) et qui se rapportent aussi à la fin des temps.

Zacharie fait, dans toute sa dernière prophétie, une singulière distinction entre la maison de David qui est à Jérusalem, Jérusalem qui est dans la tribu de Juda, et Juda qui est au milieu des Gentils (XII, 2. 4. 5. 6. 7. 8; XIV, 14, 21; — XII, 7. 8. 10; XIII, 1). Jérusalem représenterait-elle peut-être les Juifs établis dans la Terre sainte, et Juda les Juifs originaires de la Judée propre, ou les descendans de Juda, Benjamin et Lévi qui sont actuellement dispersés par tout le monde? La maison de David désignerait alors ceux d'entre les Juifs de la Terre sainte qui, par leur réelle descendance de la famille royale ou par leur position sociale et religieuse, occuperaient le premier rang dans la nation rétablie.

La prophétie se divise en deux parties, dont la première (XII, XIII, 1-6) dépeint le rétablissement temporel des Juifs et leur conversion à Jésus-Christ, et dont la seconde (XIII, 7-9, XIV) annonce les derniers châtimens qui frapperont la nation déïcide, sa délivrance miraculeuse, sa puissance universelle, la conversion des nations de la Gentilité et la par-

faite sainteté de l'église. Dans cette prophétie, comme dans la précédente et dans les visions, les menaces (XI; V) ne marchent qu'à la suite des promesses (IX, X; I-IV).

Les événemens annoncés dans les trois derniers chapitres du livre, sont postérieurs à ceux qui sont mentionnés dans les trois précédens, et les supposent. L'état d'abaissement et d'humiliation où le peuple juif se trouve au commencement de la période finale de l'humanité (XII, 2, etc.; XIV, 1. 2) ne peut s'expliquer que par le crime qu'il a commis contre son berger et par le châtiment que ce crime a attiré sur le coupable (XI), ainsi que le dit et le rappelle en termes exprès le prophète XII, 7-9. D'autre part, ces trois derniers chapitres supposent le chapitre X et le retour de la nation juive de sa dispersion actuelle; car ils nous présentent Juda habitant sa patrie, sans faire aucune mention ni de son dernier et long exil ni de son rétablissement final. Ajoutons que la prépondérance promise en peu de mots à Juda X, 4, est l'un des thèmes que reprend et développe Zacharie dans les dernières pages de son livre.

1. *Relèvement et conversion.*

(XII, XIII, 1-6.)

a) Le relèvement des Juifs.

(XII, 1-9.)

Jérusalem va, semble-t-il, devenir la proie des Gentils. Dieu la délivre miraculeusement. Juda, reprenant courage,

soumet ses voisins, et Jérusalem atteint un degré inouï de gloire. Cependant les Gentils, qui semblaient invincibles, voient leurs armées dissipées devant Jérusalem; plusieurs de leurs peuples sont ensuite conquis par Juda, et tous enfin sont détruits par l'Eternel. — Telle est en peu de mots l'histoire future que nous raconte ici Zacharie.

Le prophète va décrire comment le peuple élu se relèvera de sa dernière et plus profonde chute pour atteindre à un degré immense de gloire et de sainteté. La foi de ses lecteurs sera-t-elle assez forte pour le suivre dans son vol sublime (VIII, 6)? Il nous rappelle en peu de mots quel est Celui au nom duquel il parle, et nous montre ses œuvres : le ciel, la terre et l'homme, qui ne subsistent que parce qu'il les crée continuellement et qu'il les soutient sans interruption par son Esprit tout-puissant. Ainsi le *déclare l'Eternel qui* chaque jour *étend* et déploie de nouveau la tente des *cieux*, *et qui* à chaque instant *fonde la terre* et la maintient dans son orbite, *et qui* alimente et *façonne* sans cesse *au dedans de l'homme* son *esprit* invisible, qui vivifie le corps visible comme l'Eternel fait l'univers entier. — 1.

Voici, je ferai de Jérusalem (non : une coupe d'étourdissement, mais) *un seuil d'ébranlement* (d'après les LXX, etc.), une maison qui tremble et va s'écrouler (Am. IX, 1; Es. VI, 4), *à* la vue de *tous les peuples voisins*, qui, la voyant si faible et comme abandonnée de Dieu, marcheront contre elle pour l'assiéger et la renverser (Théodoret, Hengstenberg). *Et* le danger *sera aussi* pour *Juda quand on assiégera Jérusalem*; non seulement la capitale sera menacée, mais on projètera l'extirpation de tous les Juifs. — Ce siége de Jérusalem n'est sans doute pas le même qui est décrit XIV, 2 et qui aura une issue malheureuse. En tout cas l'un et l'autre doivent avoir lieu après que la nation juive sera revenue en tout ou en partie dans la Terre sainte.

Et il arrivera en ce jour, à cette époque et sans doute après ce siége, *que je ferai* de cette *Jérusalem* qui semblait trembler tout entière sur ses fondemens, *une pierre pesante à tous les peuples,* voisins ou éloignés (2) qui auront voulu abuser de son apparente faiblesse. *Tous ceux qui* tenteront de la *soulever* de terre et de l'enlever de son lieu pour la jeter ailleurs, *s'y blesseront et froisseront. Et* indignés de voir une pierre si petite résister à leurs forces colossales, *la nation, toutes* les nations *de la terre* (remarquez la progression) *se rassembleront contre elle* dans un même esprit de haine contre l'ancien peuple élu, qui d'ailleurs à cette époque ne croira pas encore à Jésus-Christ (10). — Cette ligue n'est certainement pas celle de Gog et Magog, qui vient après le millenium (Ez. XXXVIII, XXXIX; Apoc. XX). Ce serait plutôt celle qui est détruite par la bataille d'Armageddon (Apocal. XVI, XIX). Ou ne serait-elle point antérieure encore à cette bataille?

En ce jour, déclare l'Eternel, je frapperai tous les chevaux d'effroi et la cavalerie de folie (X, 5; Mich. V, 10; 2 Rois VI, 18). Dieu interviendra en faveur des siens avec une grande puissance, mais d'une manière cachée. *Et j'ouvrirai mes yeux sur* toute *la maison de Juda,* sur Juda et Jérusalem, sur tout le peuple juif (que je semblais avoir perdu de vue), tandis que *je frapperai d'aveuglement tous les chevaux des nations. Et,* à la vue de la protection signalée que Dieu accordera à Jérusalem assiégée, et de la défaite miraculeuse des ennemis qui rappelle celle de Sennachérib, *les chefs de Juda diront dans leur cœur : Ma force,* ce sont *les habitans de Jérusalem,* qui à leur tour n'ont de force qu'*en l'Eternel des armées, leur Dieu,* (X, 12), et qui semblent ici l'emporter en foi sur le reste de la nation. Jérusalem est pour Juda ce que Juda est pour Ephraïm (X, 4; IX, 13). — 4. 5.

En ce jour là que le peuple reprendra courage et comprendra les nouveaux desseins de la miséricorde divine en-

vers lui, *je ferai des chefs de Juda comme une brâsière parmi des bois et comme un flambeau allumé parmi des gerbes* (Es. x, 16. 17); *et ils dévoreront à droite et à gauche tous les peuples des environs* (Abd. 18; Mich. v, 8); *et Jérusalem siégera de nouveau* en reine *sur son trône* (vi, 13) *à Jérusalem.* Les Juifs, après la défaite miraculeuse de leurs ennemis, soumettront donc les pays voisins de leur patrie, ainsi que le disent une foule de prophéties antérieures, et le noyau de la partie la plus saine et la plus pieuse du peuple, réunie à Jérusalem, recouvrera la gloire et la puissance que cette ville possédait au temps de David et de Salomon. Mais cette prépondérance de la capitale n'aura rien d'humiliant pour le reste du pays; car *l'Eternel sauvera* et protégera *les tentes de Juda,* les habitations des campagnes sans défense (2 Sam. xx, 1. 22; etc.; Ez. xxxviii, 11), *en premier lieu, afin que la majesté de la maison de David et la majesté des habitans de Jérusalem ne s'élève pas au dessus de Juda.* — 6. 7.

En ce jour là l'Eternel protégera d'une manière toute extraordinaire *les habitans de Jérusalem*; et celui *d'entre eux* qui *trébuche* de faiblesse (Es. lx, 22) *sera en ce jour là comme David,* tous les faibles deviendront forts et puissans comme autant de princes de la famille royale, même comme autant de David, *et la maison de David* sera *comme Dieu, comme l'Ange de l'Eternel devant eux* (Es. xxx, 26), s'élèvera à un degré de gloire inconnu à l'ancienne économie (Apoc. xx, 4), participera en quelque manière à la divinité, et marchera devant le reste du peuple, à sa tête (Mich. ii, 13). *Et* à cette élévation inouïe des Juifs correspondra la ruine lente et progressive de tous leurs ennemis : *il arrivera en ce jour là que je travaillerai à détruire toutes les nations qui viennent contre Jérusalem,* ces mêmes nations qui précédemment déjà auront vu leur cavalerie dissipée (4) et dont plusieurs, qui touchent à la Judée, auront été conquises par le peuple de l'alliance (6).

b) La conversion des Juifs.

(XII, 10-14; XIII, 1-6.)

Cette prophétie, qui offre peu de difficulté, décrit la repentance des Juifs (XII, 10-14), leur pardon (XIII, 1) et leur vie nouvelle ou leur sanctification (XIII, 2–6).

1. La conversion. Elle part de *la maison de David* et de *Jérusalem* (10), et s'étend de ce centre sur le reste du *pays* (12). Elle date d'une nouvelle Pentecôte, d'une *effusion* de *l'Esprit de grâces et de supplication* (10). — C'est ainsi déjà qu'au temps des Apôtres l'Esprit saint est descendu pour la première fois du ciel sur les fidèles de Jérusalem et s'est répandu de là dans tout le corps de l'église.

Sous l'action de ce nouvel Esprit, les Juifs tournent leurs regards vers Jésus–Christ, comme le faisaient les Israélites au désert vers le serpent d'airain; ils *contemplent* spirituellement le Messie sur la croix, leur aveuglement se dissipe, et ils reconnaissent enfin dans Jésus-Christ *l'Eternel,* l'Ange de l'Eternel, leur berger, *que* leur nation avait évalué à trente pièces d'argent, mis à mort et *percé,* et qu'elle a maudit de génération en génération. — Quelle expression étrange : l'Eternel percé, l'Eternel périssant de mort violente sous les coups de lance ou de flèches des hommes! Quelle preuve convaincante de la divinité du Messie, qui doit être Dieu pour se nommer l'Eternel, et homme pour mourir de la main des hommes! Et quel témoignage en faveur de la *messianité* de Jésus–Christ, qui non seulement a été mis à mort par les Juifs, mais dont le côté a été percé d'un coup de lance! Quelle prophétie invraisemblable, ab-

surde! et comme elle s'est pleinement accomplie (Jean xix, 37)! Les interprètes juifs n'ont pas pu ni voulu la comprendre; les LXX ont reculé devant la hardiesse de la pensée, et mis *insulté* au lieu de *percé* malgré le sens unique du verbe hébreu (xiii, 3) et malgré ce qui suit d'un deuil qui suppose une mort et non des injures. Le Talmud applique ces paroles au Messie, mais au Messie fils de Joseph, que les Gentils feront périr; et il introduit, d'abord en marge, puis dans le texte, אליו au lieu de אלי; ainsi ce deuil qui se rattache à l'effusion de l'Esprit saint et qui amène le pardon de tout péché, aurait pour objet la mort sur le champ de bataille d'un Messie belliqueux!

Les Juifs reconnaissent que ce Jésus qu'ils ont percé, était l'Eternel qui dans son amour pour eux s'était fait homme pour les sauver; *et ils se lamenteront et mèneront deuil sur lui comme* on fait *sur* la mort *d'un fils unique* (Am. viii, 6; Jér. vi, 26), *d'un premier-né* (Ex. xi, 6). — La passagère et superficielle douleur des Juifs immédiatement après le crucifiement de Jésus (Luc xxiii, 48) a préfiguré la sincère repentance qu'éprouvera un jour cette nation à ce même sujet. — *En ce jour là la lamentation à Jérusalem sera grande, comme* le fut jadis celle qui retentit dans cette même cité lorsque y rentra mourant Josias qui avait été blessé *dans la plaine de Meguiddon* à *Hadadrimmon* (ville voisine de Jesréel et nommée Maximianopolis au temps de Jérôme) : Josias, roi pieux, qui périt victime bien plus de la malédiction qui pesait sur son peuple, que de sa propre imprudence (2 Rois xxiii, 25 et suiv.), et dont la mort fit le sujet de chants populaires qui n'étaient certainement point encore oubliés au temps de Zacharie (2 Cron. xxxv, 25). — *Et ce deuil* ne sera point un deuil de convenance : la douleur sera intime, individuelle, et elle éclatera en même temps dans toute la *terre* sainte. Ce ne seront plus quelques brebis chétives et isolées qui regarderont au Messie, et la nation ne se

convertira pas non plus à lui lentement et progressivement (Rom. xi). Chaque famille pleurera comme si elle eût perdu celui de ses membres qu'elle aimait le plus, et dans chaque famille tous les membres mèneront deuil, *les femmes* aussi bien que les hommes. Mais les plus affligés, parce qu'ils seront les plus coupables, seront les descendans ou les représentans de la *maison* royale *de David*, dont la branche principale était, au temps de Zacharie, celle de *Nathan* et de Zorobabel (Luc ii, 27. 31), et ceux de la *maison de Lévi*, et en particulier de la branche de *Sçimhi* (Nomb. iii, 18), qui sans doute était alors la plus importante. Les princes auraient dû reconnaître en Jésus-Christ le second David, les prêtres, le sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec, et ce sont eux au contraire qui ont été les principaux auteurs de sa mort.

2. Le pardon. La douleur de Jérusalem offre un caractère tout particulier : on y trouve plus de regrets que de remords, et les coupables déplorent moins d'avoir à ce point offensé le Dieu saint et juste que d'avoir pareillement méconnu leur divin Ami qui venait à eux tout chargé de bénédictions. La nation, tout entière pleine de repentance et d'amour, sera tout entière aussi lavée de ses péchés : la *source* (iii, 9) qui a jailli sur Golgotha et qui a été pour les Juifs pendant nombre de siècles une source fermée, sera *ouverte*, et *la maison de David et les habitans de Jérusalem* iront s'y purifier de tout *péché et* de toute *souillure*. — xiii, 1.

3. La sanctification. Devant l'Esprit de grâce fuit l'esprit impur, et devant le pardon l'iniquité; et la sainteté des Juifs convertis sera grande. *En ce jour là l'Eternel retranchera* de toute la Judée jusques aux *noms des faux dieux* (Os. ii, 17), *et en ôtera* non seulement *les faux prophètes*, mais encore *l'esprit impur* et satanique qui les animait (1 Rois xxii). L'idolâtrie avait été le plus grand des crimes des Israélites jusques à l'époque de Zacharie, et elle se reproduit au sein

du monothéisme juif ou chrétien sous la double forme du culte des saints, et de l'adoration de l'argent et des jouissances charnelles. Les faux prophètes représentent ici ces hommes dupes d'eux-mêmes plus encore que fourbes, qui croient être sous l'influence de l'Esprit de lumière et qu'inspire un esprit de ténèbres : ils *profèrent des mensonges*, annoncent de fausses doctrines *au nom de l'Eternel* (3); ils se soumettent à la vie la plus austère et se couvrent de *rudes* et grossiers *manteaux* (4) comme s'ils étaient autant d'Elie; ils se meurtrissent le corps et se macèrent (6), ainsi que le faisaient les prêtres de Bahal (1 Rois XVIII, 28) et ceux de Cybèle (Tibulle I; El. I, 43) par un obscur sentiment de leurs péchés et de la nécessité d'une expiation. Or en ce jour là les Juifs adoreront et aimeront le seul vrai Dieu de tout le cœur, n'auront plus de faux docteurs, et ne pratiqueront plus (comme ils le font aujourd'hui) ces flagellations qui sont un emprunt fait au paganisme. — Les Juifs ont bien compris que ces versets se rapportaient aux temps du Messie. On lit dans le Sohar : « Le péché ne disparaîtra pas » du monde avant que le roi Messie soit venu dans les temps » futurs selon ce que l'Eternel dit : *J'ôterai l'esprit impur.* » — « Le côté gauche aura le dessus et l'impur sera fort jus» qu'à ce que le Dieu saint édifie le temple et place le monde » en sa solidité : alors sa parole sera hautement estimée » comme elle le mérite, et le côté impur s'en ira du monde. » Et c'est là ce que l'Ecriture dit : *J'ôterai l'esprit impur.* » — 2.

Alors, continue Zacharie, l'amour de Dieu sera tellement vivant dans les cœurs que, pour lui obéir, chacun sera prêt aux sacrifices les plus douloureux. *S'il* se trouve encore *quelqu'un qui prophétise* faussement tout en se donnant pour un envoyé de *l'Eternel, son père et sa mère, ceux* même *qui lui ont donné le jour, lui diront* les premiers : *Tu mourras* (selon la loi divine, Deut. XIII, 6-10; XVIII, 20), et ne se

laisseront pas séduire par la prétendue mission dont il se dit revêtu. *Et son père et sa mère, ceux qui lui ont donné le jour,* quoique il en puisse coûter à leur amour paternel, *le perceront* et le feront mourir sans hésiter *pendant qu'il prophétisera*, aussitôt qu'ils auront découvert son péché. — 3.

Et en ce jour là l'Esprit de Dieu agira avec une telle force sur la nation, que les séducteurs, *les prophètes* eux-mêmes, et jusques à ceux qui adoraient les faux dieux et parlaient en leur nom, reconnaîtront leur erreur et seront *saisis de honte* et de repentance au milieu même de leurs discours extatiques, et, cessant de *mentir* au peuple, ils ne prendront plus ce manteau de deuil que les vrais prophètes portaient en signe de la tristesse que leur causaient les péchés du peuple (1 Rois XIX, 13. 19; 2 Rois I, 8; Es. XX, 2; Matth. III, 4). — *Et il* (tel d'entre eux) *dit* au peuple : *Je ne suis point prophète, je ne suis qu'un laboureur, car on m'a acheté* comme ouvrier, comme esclave, *dès ma jeunesse.* Le faux prophète voudrait effacer jusques au souvenir de sa précédente vie, et il reconnaît lui-même combien il était indigne du titre et des fonctions d'un envoyé de Dieu : il n'est qu'un ignorant, et il voulait enseigner le peuple; il n'est pas libre de sa personne, et il voulait conduire les autres. Il paraîtrait, d'après Es. IX, 13. 14, que les faux prophètes étaient des hommes des dernières classes du peuple qui, pour ne pas gagner péniblement leur vie du travail de leurs mains, et par vanité, cherchaient à prendre rang parmi les docteurs et les conducteurs du peuple. — Cependant un de ceux à qui vient de s'adresser l'ex-prophète, lui répond : « Tu dis n'être pas un prophète, mais tu l'as été, tu t'es donné pour tel; car *que* sont *ces plaies entre tes mains* (à tes mains et près de tes mains, aux bras; ces blessures sont les seules que les vêtemens permettent de voir)? » — *Et il dit* avec confusion : « *Elles m'ont été faites dans la maison* des faux dieux que mon cœur *aimait* d'un amour adultère, et qui

me récompensaient mal de mon culte; elles m'ont été faites lorsque je prophétisais comme le font les prêtres de Bahal qui se meurtrissent dans leurs extases. — 4. 5.

2. *Le crime d'autrefois et la gloire finale.*

(XIII, 7–9; XIV.)

Les versets 7–9 du chapitre XIII ne se rattachent incontestablement pas aux versets qui précèdent, et ils nous semblent former le préambule de la prophétie contenue au chapitre XIV.

Zacharie, avant de dévoiler aux regards de ses compatriotes la gloire, la puissance et la sainteté finales des Hébreux, leur rappelle en peu de mots le crime dont ils se rendront coupables envers le Fils de Dieu, et le châtiment qui tombera sur eux et qui les poursuivra jusques dans leur époque de relèvement et de prospérité (XIV, 1. 2).

Les deux siéges de Jérusalem mentionnés dans les derniers chapitres XII, 2-4 et XIV, 1-5, se rapportent à deux événemens distincts : ici la ville est délivrée, là elle est saccagée. Cette prise de Jérusalem ne se rapporte point aux temps de Titus et d'Adrien; car elle est accompagnée de miracles inouïs et d'une délivrance inattendue. Elle ne se trouve prédite à notre connaissance dans aucun endroit des Ecritures; et la prophétie d'Ezéchiel contre Gog et Magog a trait à un tout autre événement.

Qu'on nous permette d'indiquer ici dans quel ordre chronologique nous placerions les événemens prédits dans la dernière moitié du livre de Zacharie.

Les conquêtes d'Alexandre le Grand, IX, 1-6. 8.

Les temps des Maccabées, IX, 11-17. 7.

La venue de Jésus-Christ, roi de paix; IX, 9. 10.

Jésus-Christ rejeté par son peuple, XI, 5-14, et mis à mort par lui, XIII, 7; XII, 10.

Le peuple criminel châtié (X, 2. 3) par les chefs insensés auxquels il est livré, XI, 15-17; par Titus et Adrien, XI, 1-3; par le retranchement des deux tiers de la nation, XIII, 7. 8; par l'exil, X, 9 (comp. V). — Les quelques disciples du Seigneur, XI, 11, protégés de Dieu, XIII, 7, et devenant membres d'un immense royaume, de l'Eglise, IX, 10.

Le tiers du peuple criminel épargné, épuré par l'épreuve, XIII, 8. 9, revenant de sa dispersion dans la Judée, X, 8-12. Ce retour aura lieu à l'effusion de la sixième coupe apocalyptique, XVI, 12; comp. à Zach. X, 11; Es. XI, 11-16.

Histoire du rétablissement des Juifs dans leur patrie, XII, 3-6; de leur puissance politique, XII, 5-9; X, 3-7; de leur conversion à Jésus-Christ et de leur vie nouvelle dans la foi, XII, 10-14; XIII, 1-6. 9; X, 12. C'est le temps de la sixième et de la septième coupes, Apoc. XVI, 12 et suiv.; c'est celui où l'épouse, l'église juive, se pare, XIX, 7.

Jérusalem chrétienne passe pour la dernière fois par le feu de l'épreuve, XIV, 1. 2; Jésus-Christ apparaît avec les saints anges pour défendre son peuple et détruire ceux de ses ennemis qui le connaissent et le rejètent (Edom), XIV, 5; Apoc. XIX, 11-21.

(Le règne de mille ans commence, Apoc. XX; Ez. XXXVII?; XL-XLVIII). Des eaux vives jaillissent de Jérusalem, XIV, 8; Ez. XLVII, 1-2; Joël III, 18. L'Eternel est seul roi, XIV, 9; VI, 9-15; Apoc. XX, 4. 6. Son peuple est comblé de biens temporels, et ses ennemis frappés de plaies physiques et corporelles; les Gentils accourent en foule à Jérusalem, XIV, 10-19; (Satan est enchaîné, Apoc. XX, 2. 7).

Les païens, les peuples qui n'étaient pas chrétiens de nom (Gog) se soulèvent contre leur divin Roi et sont détruits, XIV, 12. 13. 14; Ez. XXXVIII et XXXIX; Apoc. XX, 8-10.

Israël accru des fidèles de la Gentilité est un peuple entièrement saint, XIV, 20-21; Apoc. XXI, XXII.

a) Le crime ancien.

(XIII, 7-9.)

Zacharie change subitement de ton et de sujet, comme il l'a fait XI, 1, et s'adresse, au nom de *l'Eternel des armées*, à *l'épée* — à quelle épée? — A celle qui est entre les mains de Juda lui-même et dont celui-ci va frapper le Messie.

Cette épée, qui avait fait périr tant de prophètes depuis Abel au fils de Barachie (Matth. XXIII, 35), et qui a reposé dans le fourreau depuis la captivité de Babylone, doit se *réveiller* et frapper *le Berger* de l'Eternel (XI) *et l'homme (vir* et non *homo)* qui est *le prochain* de l'Eternel et pour ainsi dire son frère, de la même nature et substance que lui. — Le mot עמית, nom qui ne se lit que dans le Pentateuque, relève tout ce qu'a de surprenant l'ordre que Dieu donne à l'épée de frapper son propre frère, tandis que la loi punissait sévèrement toute blessure, tout dommage causé par l'homme à son prochain. — L'épée ne se prend point ici dans son sens littéral : le Messie doit être percé d'une lance ou d'un dard (XII, 10), et non frappé par l'épée. Dans la Bible, l'épée signifie, en nombre de passages, toute arme meurtrière (2 Sam. XII, 9, et XI, 24; Ex. V, 21; Matth. XXVI, 52, etc.). — 7.

Frappe le berger, et le troupeau se dissipera (1 Rois xxii, 17). — A la mort de Jésus-Christ, ses disciples, les brebis chétives du troupeau (xi, 7. 11), se sont dispersés d'eux-mêmes par manque de courage et de foi, mais pour un temps fort court (Matth. xxvi, 31), et les Juifs après eux ont été dispersés violemment et pour vingt siècles à cause de leur iniquité. — 7.

Et l'Eternel retournera sa main vers les petits, non pour les châtier, mais au contraire pour les bénir (Es. i, 24). Il l'a fait pour les Apôtres dispersés auxquels il a bientôt rendu foi et courage, et il le fera un jour envers tout Israël, quand Israël se sera fait tout entier humble et petit sous sa main qui le punit. — 7.

L'Eternel ne détruira donc point la nation criminelle par les Romains. *Sur toute la terre* (dans toute la Judée et partout où habiteront des Juifs) *deux portions* (Deut. xxi, 17; 2 Rois ii, 9) appartiendront à la Mort, qui aura dans cet héritage les droits d'un fils aîné : l'une des deux *sera retranchée* par l'épée, l'autre *expirera* par la famine et la peste (Ez. v, 12). La *troisième portion y demeurera*. — Cette division d'un peuple en trois, en quatre, en dix portions se retrouve fréquemment dans l'Apocalypse, viii, 7. 8. 10. 11. 12; ix, 15. 18; xii, 4; xvi, 19–vi; 8–xi, 13. Nous voyons David diviser les Moabites en trois parts, dont deux sont livrées à la mort et une sauvée (2 Sam. viii, 2); Ezéchiel (v) prédit le même sort à Jérusalem assiégée par Nébucadnetsar, et Zacharie reprend cette prophétie et l'applique à la destruction des Juifs par les Romains; Esaïe, dans un passage fort remarquable (vi, 11), avait déjà annoncé la dévastation du pays par les Babyloniens, et la préservation d'une dixième partie du peuple, ceux du retour, laquelle serait à son tour détruite par les Romains sans toutefois être anéantie. — 8.

Le tiers préservé sera mis *au feu* de l'affliction (Es. I, 25), et dans un feu bien autrement ardent que celui de la captivité de Babylone, *et purifié comme l'argent,* qu'on épure jusques à sept fois (Ps. XII, 7; Es. XLVIII, 10), *et éprouvé comme l'or.* Alors *il invoquera mon nom* tel qu'un seul homme et avec une ferveur inconnue jusques alors sur la terre (Es. LXIV, 6; Joël III, 5); *et je l'exaucerai* (VII, 13). *Je lui dirai* le premier : *Il est mon peuple, et il* me répondra : *L'Eternel est mon Dieu.* — 9.

b) La gloire finale.

(XIV.)

Cette prophétie se divise en trois parties : l'une traite de Jérusalem et de la Judée, 1-11; l'autre, des nations, 12-19; la troisième, de la parfaite sainteté de l'église, 20. 21.

1. Jérusalem et la Judée. Le tiers qui est demeuré de reste, est rétabli dans sa patrie, et passe pour la dernière fois par le feu de l'épreuve. *Voici, un jour vient,* non plus pour l'homme, mais *pour l'Eternel* qui veut enfin accomplir ses desseins envers les Juifs et manifester sa gloire aux yeux des nations (Ez. XXXIX, 13; Es. II, 12. 17). La conversion des Juifs (XII, 10-14; XIII, 1-6) n'a pas été complète, l'ivraie menace d'étouffer le bon grain, les hypocrites se sont de nouveau et pour une dernière fois mêlés aux vrais fidèles : il faut une fois encore cribler le peuple élu, que Dieu semble oublier et abandonner à ses ennemis. *Jérusalem est prise,* et le *butin se partage dans* son enceinte. Car l'Eternel lui-même

qui veut châtier son peuple, a *assemblé toutes les nations contre* cette ville. *Les maisons sont pillées et les femmes violées* (Es. XIII, 16), *et la moitié de la ville s'en va prisonnière. Mais le reste du peuple ne sera pas retranché de la ville,* ne périra pas par l'épée (Es. IV, 3). *Car,* au moment où les ennemis, tout préoccupés du pillage, auront chargé de fers une moitié de la population, *l'Eternel sortira* de sa demeure céleste (Es. XXVI, 20. 21), *et combattra* invisible *contre les nations, comme* il le fit *en son jour de combat, au jour de la* grande *bataille* contre Pharaon dans la mer Rouge, au jour de cette délivrance qui a précédé et surpassé toutes les autres (Es. XI, 11). Une révolution étrange s'opère dans la nature *devant Jérusalem,* aux portes de la ville qu'on saccage [1] : *la montagne des Oliviers, se fendant* par le milieu, forme une large vallée *d'orient en occident, et s'affaisse, une moitié vers le nord et l'autre moitié vers le sud.* L'homme en ignore la cause, mais le prophète a vu *l'Eternel* poser *les pieds* sur cette montagne, et devant lui les monts s'écoulent comme un métal fond au feu (Es. LXIV, 1. 2; Mich. 1, 4). Les Gentils s'effraient et suspendent le pillage, les fidèles reconnaissent le doigt de Dieu et *s'enfuient* de Jérusalem dans cette *vallée.* Et elle leur sera un précieux asile, *car elle s'étendra jusqu'à Atsel,* ville inconnue, voisine de Jérusalem (Mich. I, 11) et dont le nom promet la *cessation* du danger. *Et,* dans la crainte d'être engloutis avec les ennemis de Dieu (Nomb. XVI, 34), *vous fuirez comme* on l'a fait *lors du tremblement*

[1] Nous inclinons à entendre cette prophétie dans son sens physique, qui n'exclut pas l'importance historique et la signification symbolique de cet événement. Les passages X, 9. 13; XI, 12. 13; XII, 10, nous engagent à maintenir autant que possible le sens littéral. Mais nous sommes les premiers à reconnaître qu'avant l'accomplissement il est impossible de déterminer avec précision l'événement auquel se rapporte la prophétie.

de terre qui eut lieu sous *Hozias* (Am. I, 1). Cependant, au milieu de ces commotions de la nature, et dans ce moment critique où le peuple élu succombait à ses ennemis, apparaît en personne et visible à tous, *l'Eternel*, l'Ange de l'Eternel, la Parole de Dieu (Apoc. XIX, 13 et 14), *mon Dieu*, s'écrie le prophète dans la sainte ivresse de sa joie, *et avec toi*, ô Dieu, seront *tous les saints* anges (Deut. XXXIII, 2. 3; Matth. XXV, 31). — 1-5.

Et il arrivera en ce jour là qu'il n'y aura point de lumière (Am. VIII, 9); *les* choses *précieuses* des cieux, les astres (Job XXXI, 26) *perdront leur prix*, leur éclat (Es. XIII, 10; Ez. XXXII, 7. 8, etc.), ou, peut-être même, *seront consumées* (2 Pierre III, 10. 12). *Et il y aura un seul jour*, dont *l'Eternel* seul *connaît* la nature et la date, et qui *ne sera ni jour ni nuit. Et vers le soir*, au lieu de la nuit, *il y aura de la lumière* (Ps. CXII, 4; Es. LX, 1-3; XXX, 26). — A la création du monde, les ténèbres du chaos ont fait place à la lumière, qui a dès lors partagé avec elles la domination du monde. A la fin des temps, les ténèbres et la nuit disparaîtront entièrement, et la terre sera éclairée d'une lumière continue (Es. LX, 19. 20; Apoc. XXII, 5). Ainsi l'œuvre du Dieu de lumière deviendra très bonne selon sa prophétique déclaration (Gen. I, 31). Mais cet état de perfection de la nature entière n'arrivera pas sans qu'auparavant ait eu lieu une grande révolution pendant laquelle les ténèbres sembleront avoir le dessus sur la lumière; et celle-ci ne remportera la victoire que progressivement après un temps mêlé d'obscurité et d'éclat. Cependant ces crises de la nature annoncent ou accompagnent des crises analogues dans l'histoire du peuple élu. Ses destinées, qui semblaient si brillantes et à la fois si assurées (XII, XIII), sont devenues sombres et ténébreuses comme l'ancien cahos (XIV, 1. 2); elles ne s'amélioreront que lentement et auront leur temps

de crépuscule; mais enfin elles ne seront que gloire et prospérité sans plus aucun retour de revers. — 6. 7.

Et il arrivera qu'en ce jour là, lorsque la montagne des Oliviers aura été fendue, *des eaux vives*, celles dont les anciens prophètes ont déjà parlé, *sortiront de Jérusalem, et* couleront, *une moitié vers la mer* Morte, *et l'autre vers la* Méditerranée; *et il y en aura en été et en hiver*, elles seront permanentes comme le sera la lumière. — Le territoire aride de la ville sainte sera désormais abondamment arrosé (Joël III, 18), et les eaux de la mer Morte, en partie du moins, deviendront saines (Ez. XLVII). — Mais ces eaux vives supposent une restauration de la nature entière : les étés seront moins ardens que ceux de l'époque actuelle, et les saisons mieux équilibrées; les sources ne tariront plus au soufle embrâsé du vent du désert, et les plaines sablonneuses seront sillonnées de ruisseaux qui les fertiliseront (Es. XLI, 18; XXX, 25; Ez. XXXIV, 26; etc.). Cependant le Dieu qui désaltérera ainsi la nature, ne laissera pas les ames immortelles soupirer en vain après l'eau divine qui seule peut apaiser leur soif : l'Esprit saint découlera sans relâche (Es. LVIII, 11) du centre de la théocratie et de la demeure de l'Eternel, sur la terre entière qui se convertira au Sauveur (Es. XLIV, 3; XLI, 17; Jean VII, 37-39; Ps. XXXVI, 6). — Et à mesure que ces eaux spirituelles se répandront de nations en nations jusques aux extrémités de la terre (que préfigure dans tout ce chapitre la Judée), *l'Eternel deviendra le roi de la terre entière* (Ps. XLVII; LXXII); et *en ce jour l'Eternel sera* reconnu de tous pour le *seul* vrai Dieu, *et son nom* sera *seul* adoré (IX, 10; XIII, 2; Ps. II; XXII, 28. 29; Dan. II, 35. 44, etc.). L'Eternel aura donc recouvré la domination et l'adoration que le péché lui avait enlevées; et l'histoire du monde n'est autre chose que la lente et progressive destruction des œuvres de Satan, laquelle

Dieu a commencée au sein du peuple hébreu pour la poursuivre depuis là sur la terre entière. — 8. 9.

Cependant la révolution physique qui a fendu le mont des Oliviers et fait jaillir un fleuve de Jérusalem, s'est étendu sur toute la Judée propre. *Depuis Guebah,* qui est aux frontières d'Ephraïm et de Benjamin, *jusques à Rimmon*, aux frontières d'Edom (2 Rois XXIII, 8), *tout* ce plateau couvert de monts et de collines et découpé par de nombreuses vallées *sera transformé* en une plaine *semblable à la* grande *plaine* du Jourdain (Deut. I, 7; III, 17; etc.; μεγα πεδιον de Josèphe). *Et* en même temps la cité sainte *sera élevée, et elle s'assoiera* dans son enceinte comme sur un trône sublime (Es. II, 2; Mich. IV, 1). Et cette ville, détruite par le tremblement de terre, se relèvera de ses ruines, et sa circonférence sera la même qu'au règne de Sédécias et sous les descendans de Salomon. Zacharie, qui partout rattache l'avenir au présent, décrit l'enceinte future de Jérusalem d'après ce qu'il avait sous les yeux. *La porte de Benjamin* ou d'Ephraïm au N., *et celle de l'Angle* au N. O., n'avaient pas été détruites par Nébucadnetsar, et aussi n'est-il pas dit que Néhémie les ait relevées (Néh. III; XII, 39, Jér. XXXI, 38). De *la première porte* au N. E., laquelle était celle de l'ancienne ville (sans doute de la ville des Jébusites), il ne restait sous Zorobabel que *la place. La tour de Chananéel*, à l'E. de la ville, était encore debout (Néh. III, 1; Jér. loc. cit.); et *les pressoirs du roi*, qui sans doute étaient taillés dans le roc (Es. V, 2; Matth. XXI, 33), étaient probablement au S. de la ville dans les jardins des rois qui avaient échappés à la destruction des Chaldéens (Néh. III, 15). — *Et l'on y demeurera* de génération en génération, *et il n'y aura plus d'interdit,* plus de péché qui attirerait sur elle de nouveau les jugemens de Dieu, *et Jérusalem siégera* sur son trône *en assurance.* — 10. 11.

2. Les Gentils. Zacharie, après avoir dit les magnifiques promesses faites au peuple élu, revient aux Gentils qu'il a laissés pillant Jérusalem : *une plaie* affreuse les atteint, ils deviennent des cadavres vivans, *leur corps pourrit*, eux marchant encore, étant *sur leurs pieds; leur langue*, avec laquelle ils ont blasphémé Dieu, *pourrit dans leur bouche* (Ps. XII, 4; Es. XXXVII); *leurs yeux*, qui se repaissaient à la vue de Jérusalem détruite, *pourrissent dans leurs* orbites. *Et*, dans le *trouble* que *l'Eternel* jette au milieu d'eux en bouleversant toute la nature, ils tournent leurs armes contre eux-mêmes (2 Cron. XX, 30; Deut. VII, 23; Jug. VII, 14; 1 Sam. XIV, 20, etc.). *Et Juda aussi combat dans* (et non point *contre*, Es. XXX, 32; Jug. IX, 45, etc.) *Jérusalem* contre ces *nations avoisinantes*, dont les dépouilles sont aussi *riches* que *nombreuses*. *Et la même plaie* qui a frappé l'armée ennemie, atteindra aussi les *chevaux*, *les chameaux et les ânes qui seront dans ces camps* (Jos. VII, 24; Jon. III, 7). — 12-15. — Cette prophétie se rapporte, si nous ne faisons erreur, à la grande bataille qui précède immédiatement le millenium (Apoc. XIX), plutôt qu'à celle de Gog qui le termine. Mais il nous paraît que les derniers événemens de l'histoire n'ont pas été révélés à Zacharie avec la même précision qu'à saint Jean, et nous sommes porté à croire que les vers. 12-15 réunissent et confondent en une même image ces deux luttes suprêmes de Satan contre Dieu.

Au verset 16, la prophétie dévoile un nouvel ordre de faits, et nous transporte, après le châtiment des *nations qui avaient marché contre Jérusalem*, au milieu de celles qui seront *demeurées de restes*. Celles-ci se convertiront en masse à Jésus-Christ, elles *monteront chaque année* à Jérusalem (II, 11; VIII, 22. 23; Es. II, 3; etc.) *pour se prosterner devant le Roi* (9), *l'Eternel des armées*, *et pour célébrer* une *fête* nouvelle des *tabernacles*, par laquelle elles rendront grâces à Dieu de ce qu'il les a conduites, elles aussi, à travers les

déserts du monde dans la terre de la Promesse et de l'Evangile, et de ce qu'il les a comblées de toutes ses bénédictions temporelles et spirituelles. — Mais toutes *les familles de la terre* ne se soumettront pas au *Roi* et n'adoreront point l'Eternel. Le monde aura encore son *Egypte*, et de *nombreuses nations* seront endurcies et rebelles comme le fut Pharaon. Leur *plaie* sera le *manque de pluie*, une sécheresse continuelle semblable à celle qui frappa le roi Achab. Et *leur péché* unique, leur seul vrai péché sera leur incrédulité, leur résistance à l'Esprit saint, leur refus de reconnaître, malgré l'évidence, la suprématie du Messie et sa divinité. — 16-19.

3. La parfaite sainteté du peuple élu. Les deux derniers versets de la prophétie confondent peut-être en une même image la Jérusalem terrestre au temps du millenium, et la Jérusalem nouvelle qui descend des cieux (Apoc. XXI).

En ce jour là cessera la distinction entre les choses saintes et les choses profanes. Le péché l'a produite. La loi mosaïque l'a consacrée pour un temps : elle a séparé un peuple saint de tous les autres qui par là sont devenus profanes, et poursuivi jusques dans les plus petits détails la distinction du pur et de l'impur. Le monde et Satan cherchent à la faire disparaître par la profanation de toutes les choses saintes. L'Evangile travaille de son côté à rétablir l'état primitif en sanctifiant tout ce qui est devenu profane. Il n'a point encore atteint son but, mais il y tend sans relâche; et le jour viendra où la vie tout entière de l'homme, toutes ses facultés, toutes ses occupations seront pénétrées par l'Esprit saint. Alors, dit Zacharie, *les clochettes* même qu'on suspend en Orient au cou *des chevaux*, porteront cette inscription : *Saint à l'Eternel*, qui dans l'ancienne économie ne se lisait que sur le diadême du souverain-sacrificateur; les objets les plus frivoles seront sanctifiés comme l'était autrefois le seul homme que l'Eternel reconnût pour saint sur la terre (Ex. XXVIII, 38). *Et* dans le domaine spécial de la vie religieuse,

tous les actes des fidèles seront inspirés à un même degré par l'Esprit de prières et d'actions de grâce : *les chaudières,* qui *dans la maison de l'Eternel* servaient à cuire les viandes des sacrifices pour l'usage de l'homme (2 Cron. XXXV, 13), *seront* aussi saintes *que les bassins* dans lesquels on recevait, *au devant de l'autel,* le sang des victimes, et qui faisaient partie des objets du culte les plus sacrés. L'abolition du culte lévitique (Mal. I, 11), lequel repose tout entier sur la distinction du sacré et du profane, sera même tellement complète que toutes les maisons avec tout ce qu'elles contiennent seront comme autant de temples : *les chaudières,* les ustensiles de cuisine, *dans Jérusalem et dans Juda, seront saintes à l'Eternel des armées, et* quiconque *ira* dans le temple pour y *sacrifier, prendra* avec soi ses propres vases *et y cuira* la chair des victimes. *Et* l'église, formée d'Israélites et de Gentils (16), sera entièrement pure : *il n'y aura plus de Cananéen,* d'hypocrites, d'impies, d'inconvertis *dans la maison de Dieu en ce jour là* (Es. IV, 3; LX, 21; Ez. XLIV, 9; Apoc. XXI, 27; XXII, 15). — 20. 21.

—

XII.

MALACHIE.

MALACHIE.

Malachie signifie non pas *l'ange* ou *le messager de Jéhova*, mais *mon ange*. Ce n'est point, à ce qu'il paraît, un nom propre, et le titre de la prophétie est une allusion au principal passage qu'elle contient, III, 1, où se retrouve le même mot : *mon ange*. Ce livre est donc écrit par un Messager divin, qui était comme un type du grand et dernier messager, Jean-Baptiste, et qui annonçait formellement la venue prochaine de ce dernier. Le terme d'*ange* est d'ailleurs employé des prophètes dans Aggée I, 13, et des Lévites dans Malachie II, 7. Les LXX ont traduit le titre de ce livre par ἐν χειρι ἀγγέλου αὐτου ; et, d'après la tradition juive, qui mérite d'autant plus de créance qu'elle se rapporte à un temps plus récent, cet ange, ce prophète serait Esdras (II, 7; Edr. VII, 10). Ainsi s'expliquerait le silence que gardent sur Malachie les livres historiques d'Esdras et de Néhémie, où sont mentionnés les prophètes Aggée et Zacharie.

Quoi qu'il en soit de cette tradition, au moins est-il certain que le livre de Malachie est postérieur aux temps d'Aggée et de Zacharie : le temple est rebâti, le culte rétabli, Jérusalem repeuplée. — Cependant, comme les Juifs avaient

un gouverneur, d'après I, 8, et que, après la mort de Néhémie, ils n'ont plus eu pour chefs que leurs souverains-sacrificateurs, on doit admettre que ce livre a été écrit sous Néhémie. — Enfin, si l'on compare les désordres signalés par Malachie avec ceux qui sont mentionnés dans le livre de Néhémie, on en conclut que le prophète a exercé son ministère lorsque Néhémie revint pour la seconde fois à Jérusalem. Le chef politique réprimait, par des moyens extérieurs, et l'envoyé de Dieu, par la parole, les mêmes désordres : les mariages avec les femmes païennes (Mal. II, 8, 2-16; Néh. XIII, 23-31), et la négligence à s'acquitter des dîmes (Mal. III, 8. 10; Néh. XIII, 10-12). Ainsi Ezéchias avait été secouru dans sa réforme par Esaïe, et Josias par Jérémie.

Le réveil religieux opéré par Aggée et Zacharie n'avait pas été de longue durée. Quarante ou soixante ans après, Esdras (478 ou 458 avant J.-C.) avait trouvé le peuple prêt à se perdre dans les peuples païens avec lesquels il s'unissait par des mariages. A la parole de ce réformateur, les Juifs s'étaient convertis à Dieu et avaient renvoyé leurs femmes idolâtres. Mais ce nouveau réveil s'était pareillement alangui, et Esdras n'avait pu empêcher le retour des anciens désordres. En 444, Dieu envoya à son peuple Néhémie, qui releva les murailles de Jérusalem, et qui, de concert avec Esdras, remit en vigueur la loi mosaïque. Après douze ans, il retourna en Perse (432) où il passa un temps dont il est difficile de préciser la durée. Pendant son absence, le zèle des Juifs s'était de nouveau relâché, et ils étaient retombés dans les mêmes péchés qu'auparavant. A son retour (428 ou 408), Néhémie opéra une dernière réforme.

D'après Malachie, les lévites qui auraient dû garder la connaissance de Dieu et remplir auprès du peuple le rôle d'ambassadeurs divins, avaient perdu toute vraie piété, et ne célébraient le culte que dans un esprit formaliste et avec

fatigue et dégoût. Le peuple n'apportait point dans le temple les prémices de ses récoltes et offrait des victimes tarées (III, 8. 10; I, 8); les divorces se multipliaient, ainsi que les mariages avec les femmes païennes (II, 10–16). Aussi l'Eternel frappait-il de stérilité les champs et les vignes (III, 11).

Au temps d'Aggée et de Zacharie, les Juifs étaient plus tristes que coupables, et avaient besoin de beaucoup d'encouragemens et de promesses. Mais ils sont, au temps de Malachie, plus coupables que malheureux, et la route qu'ils ont prise, n'est point celle des cieux et du royaume de Dieu. En lisant les dernières menaces, la dernière *charge* de l'Eternel contre eux (Mal. I, 1), on pressent qu'ils rejetteront le Messie lorsqu'il viendra chez les siens. Ils sont en voie de devenir de vrais pharisiens : l'idolâtrie et ses séductions n'existent plus pour eux, le sadducéisme, qui est la vie païenne moins le culte païen, n'est pas encore là, mais ils sont les esclaves de ce formalisme et de cette propre justice qui apparaissent, puissants déjà, dans Zacharie, et dont les traces anciennes se poursuivent, avant la captivité de Babylone, dans Esaïe (I, LVIII, etc.) et dans les Psaumes (L). Ils sont contens d'eux-mêmes et mécontens de Dieu; ils n'interrogent jamais sérieusement leur conscience qui se tait, et trouvent que Dieu leur fait tort quand il ne vient pas immédiatement à leur secours; ils s'irritent contre les afflictions qu'il leur envoie, et ne se gênent point de l'accuser d'injustice et de blasphémer contre lui; aux reproches qu'on leur adresse, ils répondent par l'étonnement et la négation; ils ne sont sans doute pas encore aussi scrupuleux que le seront plus tard les Pharisiens à s'acquitter des dîmes, mais ils s'imposent déjà des jeûnes volontaires; ils ne résistent point à l'influence pernicieuse que des prêtres infidèles exercent sur eux, et ils attendent avec impatience les jugemens de Dieu sur leurs ennemis.

Le pharisaïsme pélagien des Juifs explique la forme spéciale de la prophétie de Malachie qui est toute pleine de questions et de réponses. Le prophète énonce une vérité qui est un reproche; les Juifs qui sont tout fiers de leur justice légale, lui répondent en exprimant leur surprise et en maintenant leur innocence; et lui, reprend la parole pour les convaincre de péché et leur dénoncer les jugemens de Dieu. Cette forme est unique dans la Bible, et le prophète qui clôt l'Ancien Testament, a tout autant de divine originalité que les Amos ou les Esaïe.

Le style de Malachie est simple, concis, acéré, et les consciences sont blessées au vif des traits que leur lance ce prophète.

Son livre forme un seul discours, et ce discours est tout de reproches et de menaces; les temps heureux du Messie n'y apparaissent que précédés de rudes épreuves et accompagnés de sévères châtimens.

Ce discours se divise en deux parties (I. II. III, 1–6, et 7–18, IV) qui se terminent l'une et l'autre par une prophétie messianique. La seconde reproduit, précise et développe les pensées principales de la première, et présente en particulier la venue de Jésus-Christ avec quelques-uns des traits qui caractérisent son retour glorieux.

I. PREMIÈRE PARTIE.

(I. II. III, 1-6.)

Cette partie se subdivise en quatre paragraphes.

Malachie reproche, dans le premier, au peuple de l'alliance son ingratitude, I, 2-5;

Dans le second, aux Lévites, le culte indigne qu'ils rendent à Dieu, I, 6-14; II, 1-10;

Dans le troisième, à Juda, ses désordres domestiques, II, 11-16;

Il annonce dans le quatrième, à Lévi et à Juda qui blasphèment, la venue du Seigneur qui les fera passer au creuset de l'épreuve et ne sauvera qu'un petit nombre d'entre eux, II, 17; III, 1-6.

1. *L'ingratitude d'Israël.*

(I, 1-5.)

« Nous observons les commandemens de Dieu, et nous l'adorons lui seul; pour le servir, nous avons quitté la Babylonie, et nous confessons son nom au milieu des païens qui nous persécutent. Nous gardons l'alliance, et Dieu la

viole! Il ne nous accorde point les grâces qu'il nous avait promises par Esaïe; nous vivons dans la souffrance et ce sont les païens qui prospèrent. Le peu de bien que nous a fait l'Eternel n'est qu'un juste dû. » Telles sont les secrètes pensées d'*Israël* qu'attaque le prophète.

Je vous ai aimés et je vous aime, *dit l'Eternel*. — *En quoi nous as-tu aimés*, répond avec aigreur Israël. — Avant que *Jacob* votre père et *Esaü* fussent nés, *j'aimais* déjà le premier *et haïssais* son *frère*. Certes la préférence accordée à Jacob et à sa postérité était toute gratuite, et c'est sur cette grâce et non sur vos mérites que repose l'alliance. Vous devriez être reconnaissans des moindres bénédictions qu'elle vous a values. Or, ne suis-je plus aujourd'hui pour vous ce que j'étais aux siècles passés pour vos pères. Comparez l'Idumée à la Judée. *Edom a été dévasté* (sans doute par les Moabites, les Ammonites, les Egyptiens auxquels les Chaldéens, dont les Iduméens étaient les alliés, firent la guerre cinq ans après la ruine de Jérusalem, Jos. Arch. 10. 9. 7), Edom a été dévasté en même temps que Juda : s'est-il relevé de sa ruine? Non, tandis que vous, je vous ai ramenés dans votre patrie. *Edom* tentera de *rebâtir* ses villes *détruites*; mais ce sera là une entreprise humaine qui ne subsistera pas long-temps : le pays sera définitivement nommé *les confins de méchanceté*, la demeure des méchans, *et l'Eternel sera irrité à toujours* contre ce *peuple*. Vous, au contraire, vous *verrez* de *vos yeux* ce que l'Eternel fera contre vos ennemis et pour vous, *et vous direz : L'Eternel est magnifié dans le pays d'Israël* qu'il a comblé de ses bénédictions.

2. *L'irréligion de Lévi.*

(I, 6-14; II, 1-9.)

L'état d'abaissement dans lequel Dieu retient Israël, et les afflictions qu'il lui envoie, n'ouvrent pas même aux Lévites les yeux sur l'impénitence générale qui attire sur le peuple tous ces châtimens. Les prêtres, au lieu de s'accuser, accusent Dieu : Dieu récompense mal leur zèle et leur piété, ils le traiteront comme il les traite, il leur donne peu et ils lui rendront peu; les plus chétives victimes sont déjà trop bonnes pour lui. Le service du temple n'est plus pour eux qu'un *travail* ennuyeux, et ils y vaquent en *soufflant* de tous leurs poumons avec insolence et dédain.

Vous ne m'*honorez* point comme un *père*, vous ne me *craignez* point comme un *maître*, ô *sacrificateurs qui méprisez mon nom.* — *En quoi méprisons-nous ton nom*, nous qui t'offrons chaque jour les sacrifices prescrits par la loi. — *En offrant sur mon autel des* victimes *souillées* (*pain* pour nourriture, pour nourriture de Dieu, Nomb. XXVIII, 2, et des prêtres, Lévit. III, 11, etc., pour viande des victimes). — *En quoi te souillons-nous?* répliquent froidement les prêtres. — *En disant* : « *La table*, l'autel *de l'Eternel* (Ez. XLI, 22; XLIV, 16) *est* chose *vile*, qui ne mérite pas de meilleures victimes. Tant que Dieu laissera le peuple dans la misère, nous ne serons point sévères dans l'admission des victimes, sans lesquelles d'ailleurs nous ne saurions vivre. » *Car lorsque* on vous présente un animal aveugle ou boiteux (Deut. XV, 21; Lév. XXII, 20), *vous* le *conduisez* à

l'autel en disant : *Il n'y a point de mal*, la victime est bonne. Essaie donc d'en *faire présent à* votre *gouverneur* (Agg. I, 1; Néh. v, 14. 18). *T'en saura-t-il gré? T'honorera-t-il* d'un regard? Et après cela, ô prêtres insensés, venez, *suppliez le* Dieu *fort* qu'il détourne *de nous* les maux dont il nous châtie ! C'est par votre faute que nous sommes malheureux, c'est *de vos mains* que tout *cela* nous arrive ; car vous deviez vous placer entre Dieu et nous, détourner sa colère, nous enseigner à le servir. *Vous recevra-t-il favorablement?* — N'y a-t-il donc *parmi vous* personne *qui* comprenne tout ce qu'un semblable culte a d'odieux, et qui, dans une sainte indignation, *ferme les portes* du temple, afin que nul de vous ne s'approche plus de *l'autel* des holocaustes, et que *vous* n'y *allumiez* plus le feu *en vain?* (Les Romains ont non seulement fermé les portes, mais détruit le temple.) Je vous le répète, *dit l'Eternel des armées, je ne prends aucun plaisir en vous*. Vous imaginez peut-être que j'ai besoin de votre culte et que hors de votre bergerie je ne possède point de brebis. *Mais* le temps viendra où vous ne serez plus mon peuple, et où *du levant au couchant mon nom sera grand parmi les nations*, où la terre entière sera mon temple, et où, sous une nouvelle économie toute spirituelle, *on offrira en tout lieu* (Jean VI, 21-24) *à mon nom* que vous profanez (6), *de l'encens et une oblation pure* (III, 4). — Séduit par ses conducteurs, le peuple entier ne se fait pas de scrupule de *frauder* son Dieu : on laisse à l'étable *l'animal* sain et intact, et l'on *sacrifie celui qui a quelque défaut*. — I, 6-15.

Telle est l'indigne conduite des sacrificateurs; leur châtiment sera terrible, car leur responsabilité est immense. — Il y a sans doute encore pour vous possibilité de repentance. Mais *si vous n'écoutez pas l'exhortation* divine, la loi du talion vous atteindra, et vous serez punis par votre avarice et par votre formalisme. Les biens dont vous êtes présentement *bénis* seront *maudits, même ils le sont* déjà. *Voici, je frapperai*

les récoltes dont les prémices vous sont apportées et qui font votre richesse, *et je répandrai sur votre face la fiente* des victimes égorgées dans *vos fêtes* (qui ne sont plus les miennes), *et l'on vous emportera avec elle* hors du temple. Il ne restera plus de votre culte dénué de toute foi et de toute vie, que les actes extérieurs et ignobles, vous ne serez plus en quelque sorte que des bouchers, et cela vous sera une honte, et le jour viendra que les Romains mettront un terme à ce culte et vous emmèneront vous-mêmes en esclavage. Alors *vous reconnaîtrez*, mais trop tard, *que je vous avais envoyé* la présente *exhortation* par Malachie, *afin que mon alliance avec Lévi subsistât* et que je ne dusse pas la rompre. Vous êtes Lévi, la race sacerdotale, et c'est là ce qui rend si graves vos fautes. *Mon alliance avec Lévi était vie et paix* (Nomb. xxv, 12), *et je lui avais donné* la vie et la paix *afin qu'il me craignît, et il me craignait et il était plein d'une* sainte *terreur devant mon nom*, en ma présence; *la loi de vérité était dans sa bouche*... Lévi alors était fidèle à sa vocation : *car* c'est aux *lèvres du prêtre* à *garder la connaissance*, la saine doctrine, puisque c'est *de sa bouche* que l'*on* vient *chercher* l'interprétation de *la loi* (Agg. ii, 11; Lév. x, 11; Deut. xxxiii, 10), et *aussi* est-il *l'ange*, le ministre *de l'Eternel des armées*. *Mais vous, vous avez quitté le* droit *chemin, et* par votre exemple et vos pernicieux discours *vous en avez fait broncher plusieurs dans la loi;* par là *vous avez annulé l'alliance de Lévi*. *Et aussi* ne conserverez-vous pas toujours votre crédit, et *vous rendrai-je méprisables et abjects devant tout le peuple, selon la mesure en laquelle vous n'observez pas mes voies et avez égard aux personnes* quand il s'agit de juger *selon la loi*; ainsi que c'est tout spécialement le cas pour les mariages. — ii, 1-9.

3. *Immoralité de Juda.*

(II, 10-16.)

Les prêtres sont dénués de toute foi vivante : le peuple, les laïques vivent dans le désordre (11), et les prêtres avec eux (12). Ils prennent des étrangères pour épouses et pour concubines (11. 12) et répudient leurs femmes juives (15-16).

Malachie ramène l'acte extérieur à sa source, et voit dans ces mariages et ces divorces la preuve que *Juda* n'a aucune crainte de Dieu, aucune piété véritable. *Tous* les Juifs ont *un même père,* Abraham, et quand ils renvoient des femmes de leur nation, *ils agissent perfidement envers des frères. Tous* ont été *créés* par *le seul* vrai *Dieu*, qui a fait *alliance avec leurs pères* et qui a voulu par là les séparer de tous les Gentils : épouser des femmes païennes, c'est *violer* cette alliance, c'est détruire la loi par ses fondemens, c'est répéter le crime des Israélites qui laissèrent subsister des Cananéens parmi eux et qui furent empoisonnés par leur idolâtrie. — 10.

Ces mariages avec des païennes sont une *abomination dans Israël et dans Jérusalem. Juda profane* ainsi *ce qui est saint à l'Eternel et ce que* l'Eternel *aime :* la nation juive (Jér. II, 3; Esd. IX, 2), les femmes juives qu'il répudie; *et il épouse la fille d'un dieu étranger* (Os. II, 1). Aussi *l'Eternel retranchera des tentes d'Israël l'homme qui a fait cela*, sa famille tout entière, *celui qui veille* et éveille, *celui* qu'on éveille et *qui répond* (expression proverbiale qui se retrouve

chez les Arabes) *et le prêtre* coupable tout aussi bien que le simple Juif (Esd. x, 18; Néh. XIII, 28. 29). — 11. 12.

Et voici *ce* que *vous faites encore* (ou plutôt, *pour la seconde fois,* d'abord sous Esdras IX, puis sous Néhémie XIII). Vous répudiez vos femmes juives, qui *couvrent l'autel de leurs pleurs... Et vous dites* : Quel mal faisons-nous en usant du divorce que la loi autorise, en imitant Abraham qui prit Agar pour concubine? — Le mariage (chez les Hébreux eux-mêmes) n'est point un contrat civil qu'on peut rompre à volonté : *l'Eternel* y intervient, invisible, comme *témoin* (Gen. XXXI, 49), et ton épouse est non seulement ta compagne, elle est la femme de ton alliance, d'une alliance analogue à celle de Dieu avec son peuple. *Et* quel motif engagea Abraham à épouser Agar? (1) Il *cherchait la postérité* que *Dieu* lui avait promise : est-ce avec des sentimens semblables que vous vous mariez avec les filles idolâtres? *Prenez* donc *garde* à vous, si *la vie* vous est chère. *Car l'Eternel, le Dieu d'Israël, hait le divorce* fait en vue de tels mariages, il hait l'homme *qui couvre d'injures* sa femme *(son vêtement,* ce qui le touche de plus près : plusieurs mots arabes signifient à la fois femme et vêtement). — 13-16.

(1) Ce verset est très obscur. De Wette le traduit ainsi : « *Mais l'Unique* (Abraham, Es. LI; 2; Ez. XXXIII, 24) *ne fit-il pas ainsi?* (objecte le peuple) *et cependant l'Esprit* (divin) *lui demeura.* » — *Mais que fit l'Unique? Il cherchait la postérité promise par Dieu. C'est pourquoi prenez garde à votre âme, et que personne ne soit infidèle à la femme de sa jeunesse.*

Maurer traduit autrement : *Personne n'agit ainsi à qui il reste quelque intelligence. Et que fit cet Unique en cherchant la postérité de Dieu?*

Le mot רוח ne doit-il pas conserver dans les deux endroits le même sens, et ne peut-on pas traduire : *Personne n'agit ainsi et ne conserve la vie... Préservez donc votre vie?*

4. Le Messie.

(II, 17; III, 1-6.)

Les Juifs ingrats, irréligieux, immoraux, mettent le comble à leurs péchés par leurs murmures et leurs blasphèmes contre Dieu qu'ils *fatiguent* : « *Quiconque fait le mal* est *bon aux yeux de Dieu;* nous, Juifs, qui l'adorons, sommes esclaves, et ce sont les païens qui lui sont *agréables* et qui sont puissans, riches, tranquilles, joyeux. C'est le hasard qui gouverne le monde; *ou,* s'il est une Providence, *où est le Dieu du jugement,* juste et vengeur (Es. XXX, 18)? Nous *cherchons* et attendons *Dieu*, mais en vain; nous *désirons l'Ange de l'alliance*, qui ne vient point délivrer son peuple et châtier ses ennemis. » — II, 17; I, 1.

Les insensés! Ils réclament l'accomplissement des anciennes prophéties qu'ils ne comprennent point; ils ne veulent pas voir à quelles conditions est attachée la délivrance, ni reconnaître que les ennemis de Dieu sont les méchans d'entre les Juifs comme d'entre les Gentils!

Voici, répond le prophète au peuple qui murmure, l'Eternel n'a point oublié ses promesses, l'Eternel est aujourd'hui comme jadis sauveur miséricordieux et juste juge. *Me* voici *qui envoie mon Ange*, le plus grand et le dernier des divins ambassadeurs et ministres de Dieu auprès de son peuple (II, 7; I, 1), celui qu'annonçaient tous les prophètes, tous les Elie (IV, 5): le Précurseur, Jean-Baptiste (Mat. XI, 10), qu'Esaïe avait déjà prédit (XL, 3). *Il préparera la voie devant moi,* qui ne veux pas surprendre à l'improviste mon

peuple, et le jeter dans la fournaise de l'épreuve sans lui avoir donné le temps de se recueillir et l'avoir exhorté une fois encore à la repentance. *Et immédiatement* après *viendra dans son temple* (Agg. II, 6-9; Zach. III, 8. 9; VI, 12; IX, 9) *le Seigneur* (אדון) *que vous cherchez, et l'Ange de l'alliance que vous désirez*, le Messie qui est Dieu même et non plus un simple homme, l'Ange que l'ancienne alliance a promis et qui doit fonder la nouvelle, l'Ange en qui est le nom même de l'Eternel et qui doit mettre le peuple élu en possession de la Canaan céleste (Ex. XXIII, 20-24), le Fils et l'Héritier qui, après une longue absence, *vient* recevoir les fruits de sa vigne (Mat. XXI, 33). — III, 1.

Et ce *jour* où *viendra* le Messie ne sera point ce qu'imaginent les Juifs impénitens. Il sera redoutable : *qui pourra le soutenir?* (Joël II, 11; Am. V, 18; Eph. VI, 13; Luc XXI, 36; Apoc. VI, 16. 17). Le Messie *sera comme le feu du fondeur*, qui sépare du métal pur toutes les scories (Es. I, 25; IV, 4), il rejettera dans sa justice tous les faux Israélites; *et comme la potasse du foulon*, qui, sans attaquer le vêtement, en enlève toutes les souillures. Ce travail sera lent et progressif : le métal ne sera pas purifié magiquement en un instant, l'homme ne sera pas régénéré et sanctifié sans souffrance et subitement; le Messie *s'asseoira* et *purifiera les fils de Lévi*, qui, à leur sortie du creuset, *offriront* enfin *à l'Eternel des oblations dans la justice; et* alors aussi *l'oblation de Juda lui sera agréable* comme aux plus beaux temps de l'ancienne alliance [1]. Tel sera le sort des vrais enfans de Lévi

[1] Les romanistes voient dans ce passage la messe, comme dans II, 7 le sacerdoce chrétien. Malachie ne fait ici que ce que font tous les autres prophètes : il dépeint les temps de la Nouvelle Alliance sous des images empruntées à l'Ancienne, et qu'il faut entendre dans un sens spirituel. Le christianisme n'a plus une tribu, une caste de prêtres; tous les vrais chré-

et de Juda, qui eux-mêmes devront être nettoyés avec douleurs. Et si le jugement de Dieu commence par sa maison, quelle sera la fin des impies et des pécheurs (1 Pier. IV, 17. 18)? *L'Eternel* les *jugera* (II, 17), et *il ne tardera pas,* il sera à la fois le *témoin* qui les accuse et le juge qui les condamne. Car il est l'Eternel qui ne change point, aussi immuable dans sa justice que dans sa miséricorde. *Et aussi, vous,* vrais *enfans de Jacob! vous ne serez pas consumés,* vous ne périrez pas avec vos frères, vous êtes l'Israël spirituel qui ne peut périr.

SECONDE PARTIE.

(III, 7-18; IV.)

Malachie, dans sa prédiction, vient d'annoncer que Dieu fera passer au feu son peuple et n'en sauvera qu'un faible reste. Il doit justifier la conduite de Dieu en convaincant le peuple en masse de son état de condamnation, en y signalant un petit nombre de fidèles, et en mettant dans tout son jour la complète différence qu'il y aura entre les futures destinées des bons et celles des méchans lors de la venue du Messie.

tiens forment une race sacerdotale, à laquelle doit donc s'appliquer ce que la loi et les prophètes disent des lévites futurs et évangéliques. Et les sacrifices du culte nouveau qui doit être en esprit et en vérité, sont spirituels (1 Pierre II, 5; Rom. XII, 1; Hébr. XIII, 15. 16). D'ailleurs Malachie parle d'oblation, et la messe qui répète le sacrifice expiatoire de Jésus-Christ, ne peut être nommée une oblation.

1. Impénitence du peuple.

(II, 7-12.)

Le peuple, quelque fier qu'il soit de son orthodoxie, ne vaut pas mieux que *ses pères* : il est inconverti, il n'a point son cœur *tourné vers Dieu.* Car *il vole l'Eternel*, il le fraude *dans ses dîmes et ses prémices.* Aussi *la malédiction* pèse-t-elle sur lui de tout son poids, et il a sous ses yeux, tout autour de lui, les preuves que Dieu le réprouve. Et ne dites pas que ces fléaux qui frappent votre pays sont de simples accidens qui ne donnent point à connaître la secrète pensée de Dieu : *Eprouvez-moi* en vous convertissant à moi, *apportez* avec fidélité *toutes les dîmes dans ma maison, et vous verrez* si *toutes les nations ne vous déclareront pas bienheureux; car vous serez un pays délicieux* (Zac. VII, 14; VIII, 12. 13).

2. Rébellion de la multitude; patience des fidèles.

(II, 13-18.)

Le prophète reprend le plus grave des reproches qu'il a déjà adressés au peuple (II, 17), et dit : *Vos discours contre moi sont durs, a dit l'Eternel. — Qu'avons-nous dit contre*

toi? — Vous avez ainsi parlé : « On nous reproche d'avoir, aussi peu que nos frères, gardé tes statuts (7), et nous, nous pensons *les avoir observés, et* même nous avons *marché dans* le jeûne et *l'affliction* à cause de nos péchés. On prétend que Dieu bénit qui le sert (10. 11; 1 Tim. IV, 8), et nous, nous ne savons que trop que *c'est en vain qu'on le sert.* On nous exhorte à éprouver par notre obéissance la fidélité de Dieu (10); mais nous voyons assez les *païens éprouver Dieu* par leur méchanceté *et* prospérer, *être délivrés.* On nous promet que les nations envieront notre bonheur (12), *et maintenant c'est nous* qui *tenons pour bienheureux* ces idolâtres *orgueilleux et méchans.* » *Alors,* à l'ouïe de ces discours insensés, *ceux qui craignent Dieu ont parlé l'un à l'autre,* exprimant leur désapprobation; *et l'Eternel l'a remarqué et entendu; et un livre de mémoire* (comme chez les Perses, Est. VI, 1; Dan. VII, 10; les Grecs disaient aussi : C'est écrit dans les tablettes de Jupiter), et un livre de mémoire *a été écrit devant lui en faveur de ceux qui le craignent. Et ils seront miens au jour que je formerai* mon trésor, mon peuple précieux, ma *propriété* de grand prix (Eccl. II, 8; Ex. XIX, 5; Deut. VII, 6, etc. — Tite II, 14), au jour que je dégagerai de l'Israël selon la chair l'Israël spirituel, comme j'ai autrefois mis à part et fait sortir du paganisme Abraham et sa postérité. *Et je les épargnerai,* je les traiterai avec l'amour le plus tendre, *comme un homme épargne son fils,* qui ne pense pas que sa naissance suffit pour lui valoir et lui assurer l'amour de son père, et qui se plaît à lui prouver son affection par sa fidélité à *le servir. Et vous verrez de nouveau,* par les bénédictions accordées aux justes, *la différence* qu'il y a *entre celui qui sert Dieu et celui qui ne le sert pas.*

3. *Les justes et les injustes au jour du Messie.*

(IV.)

Voilà les justes séparés des injustes, et voici le sort des uns et des autres au grand jour du Messie.

Voici, le grand *jour vient.* Il est annoncé, précédé de siècle en siècle par des jours secondaires de même nature; c'est celui où le Seigneur, le Verbe visitera son peuple pour sauver ses élus et livrer aux Romains les impénitens; mais ce premier grand jour n'accomplit point en entier la prophétie, qui aperçoit au delà celui où Israël sera rétabli et l'Antechrist renversé, et plus loin encore celui du dernier jugement. — 1.

Ce jour sera un *feu* consumant pour tous les *impies* juifs ou païens, et un *soleil* restaurant pour tous les *justes*, qui recevront une *justice* divine d'en haut, du ciel, du soleil qui *se lèvera sur eux*, de Jésus-Christ qui est la lumière du monde, et qui recouvreront la *santé* spirituelle sous *ses ailes. Et ils sortiront* de leur prison, de leurs liens pour ne plus y rentrer, *et ils bondiront* de joie dans le sentiment de leur délivrance, *comme* font sur les pâturages *les jeunes taureaux qu'on engraisse.* Et non seulement ils seront affranchis de tous maux, mais ils règneront sur les *méchans* qui les ont si long-temps opprimés; ceci arrivera *au jour que fera l'Eternel* (Apoc. XX). — 1. 2. 3.

La condamnation des méchans, la délivrance et la gloire des justes par le Messie, tel est le résumé de toute la pro-

phétie, telle est la fin à laquelle aboutira l'histoire de l'humanité et telle est aussi la conclusion de l'Ancien Testament.

Les paroles qu'ajoute Malachie sont un avertissement adressé aux Juifs sur ce qu'ils doivent faire pour avoir part aux promesses. Ils doivent (Zach. IV), d'une part, *se souvenir de la loi de Moïse* et l'observer avec vigilance; et, de l'autre, écouter la prophétie et attendre avec foi le dernier des prophètes (III, 1) qui apparaîtra *avant le grand et redoutable jour de l'Eternel.* Ce sera un nouvel Elie, il ne fondera point l'alliance nouvelle, il ne sera qu'un réformateur de l'ancienne, qu'un prédicateur de la repentance et de la conversion; il exercera, lui aussi, son ministère dans une époque de corruption générale; il ne donnera point aux fidèles la justice divine, la vie nouvelle qui régénère, mais il les pressera de faire du moins ces œuvres morales qui étaient possibles sous la loi, et qui sont représentées ici par les affections domestiques. Que si vous n'écoutez pas la loi et les prophètes, *je viendrai,* dit l'Eternel, *et je frapperai la terre,* la Judée, *à la façon de l'interdit,* sans plus l'épargner que je n'ai fait les Cananéens. — 4. 5. 6.

Cette annonce d'un nouvel Elie a beaucoup occupé les Juifs et les chrétiens. Les LXX qui traduisent *Elie le prophète* par *Elie le Thisbite,* entendaient évidemment cette prophétie d'un retour personnel d'Elie qui avait été enlevé vivant au ciel, d'où il peut, semble-t-il, revenir à chaque instant. Cette même croyance se retrouve dans l'Ecclésiastique (XLVIII, 10). Elle était populaire chez les Juifs au temps de Jésus-Christ. Elle a prédominé chez les rabbins jusques à Maimonide. Justin martyr la partageait, il pensait qu'Elie reviendrait sur la terre avant la seconde venue de Jésus-Christ, laquelle seule peut être appelée le grand et redoutable jour de l'Eternel. Les pères de l'église ont été du même avis. Cette opinion a passé des chrétiens et des Juifs chez les mahométans. Bellarmin, enfin, déclare l'opinion

contraire, *vel hæresis vel hæresi proximus error*. Les docteurs protestans ont unanimement rejeté ce retour futur et personnel d'Elie, jusques à Olshausen qui a défendu l'ancienne interprétation. L'avenir nous enseignera si cet Elie qui doit venir avant le jour redoutable de l'Eternel est bien le même que ce messager qui a préparé les voies de Jésus-Christ (III, 1); et nous nous bornerons à dire que les prophètes hébreux se distinguent en deux classes : ceux qui ont concouru à la réalisation nationale de la loi mosaïque aux temps des Juges et de David, et que représenterait Samuel ou Nathan, et ceux qui, dans l'époque de décadence, ont travaillé à maintenir et alimenter la foi chez le petit nombre des fidèles. Cette seconde série s'ouvre par Elie, qui était comme le premier dépositaire de l'Esprit réformateur qui a passé de lui à Elisée (2 Rois II, 9), et d'Elisée, par un grand nombre d'intermédiaires, à Jean-Baptiste (Luc I, 17). Aussi voyons-nous l'Eternel (1 Rois XIX, 15. 16) ordonner à Elie de faire des choses qui se trouvent n'avoir été exécutées que longtemps après sa mort par Elisée (2 Rois VIII, 15) et par un de ses disciples (2 Rois IX).

Les prophéties contenues dans le livre de Malachie s'étaient profondément gravées dans l'esprit des Juifs, et elles occupent une très grande place dans les récits des Evangiles, sur lesquels elles jettent beaucoup de jour.

Jean-Baptiste, qui avait l'esprit et la puissance d'Elie, adopte aussi ses vêtemens grossiers (Mat. III, 4; 2 Rois I, 8); il choisit pour sa demeure un désert, car le désert est, d'après Esaïe (XL), l'image de la désolation spirituelle d'Israël; et il mène une vie extraordinairement frugale, qui est un jeûne continuel. Il est ainsi comme une personnification de la repentance qu'il a mission de prêcher. Il parle du feu et de la colère à venir (Mat. III, 7. 12) annoncés par Malachie (IV, 1). Il fait usage (Mat. III, 10) de la comparaison d'un arbre dont on coupe les racines, telle qu'elle se trouve déjà

dans le prophète (IV, 1). Il sait qu'après lui doit venir un plus puissant que lui (Mat. III, 11; Mal. III, 1). En un mot, toute sa prédication est un commentaire de Malachie.

Jean n'était pas Elie le Thisbite qui serait revenu des cieux sur la terre (Jean I, 21-23). Mais il était bien Elie le prophète annoncé par Malachie (Matth. XI, 10. 14; XVII, 10-13). Tous cependant ne voulaient pas le reconnaître pour tel, tous n'avaient pas le cœur assez droit, l'œil assez sain pour voir en lui le même Esprit qui était dans le Thisbite, et pour se préparer, à sa voix, à la venue du Seigneur (Matth. XI, 14. 15; comp. XIX, 12). Il n'a pas accompli entièrement son œuvre, parce que les hommes pécheurs, irrités de sa prédication sévère, l'ont fait mourir : Elie échappa à Jésabel qui avait juré sa mort, Jean fut la victime d'Hérodias et de son mari, nouvel Achab. Ses souffrances avaient d'ailleurs été préfigurées par celles du Thisbite (Marc IX, 12. 13).

Jean savait par Malachie (III, 1; Es. XL, 3) que celui qui viendrait immédiatement après lui serait le Seigneur lui-même (Luc I, 43. 76). Il connaissait donc la divine nature de Jésus-Christ beaucoup plus clairement qu'on ne l'admet d'ordinaire. Il savait que celui dont il était le précurseur, était avant lui et dans le temps et en dignité, parce qu'il existait dès le commencement; le Seigneur qui avait envoyé son ange lui préparer la voie, devait venir dans son temple après que son ange aurait prêché la repentance (Jean I, 15; Mal. III, 1). Jean savait qu'il n'était pas digne d'être le serviteur, l'esclave du Christ (Jean I, 27). — Lorsque dans un temps d'obscurité (Matth. XI) il douta de sa propre mission et de celle de Jésus, il envoya à celui-ci des disciples lui demander s'il était celui qui devait venir, ὁ ἐρχομενος (et ce mot qui s'explique par Mal. III, 1, et qui était sans doute dans toutes les bouches, rend compte de la locution extraordinaire : ἠν ἐρχομενος au lieu de ἠλθεν, Jean I, 9). Les doutes

de Jean venaient de ce qu'il ne retrouvait pas dans les actes de Jésus-Christ l'accomplissement de la prophétie, le feu qui purifie les bons et consume les méchans; il ne découvrait pas en lui le fondateur d'une nouvelle alliance, la source de la vie éternelle et de la divine justice, le juge des rebelles; il prenait dans un sens trop restreint le *bientôt, immédiatement* de Malachie III, 1, et ne voyait pas que le grain de sénevé germait déjà sous terre, et que le royaume était déjà enlevée aux Juifs qui n'avaient pas écouté le précurseur et qui allaient crucifier le Seigneur de gloire.

Enfin, à la transfiguration apparaissent précisément les deux hommes que Malachie avait nommés ensemble (IV, 4. 5), et dont l'un est la personnification de la loi et l'autre de la prophétie.

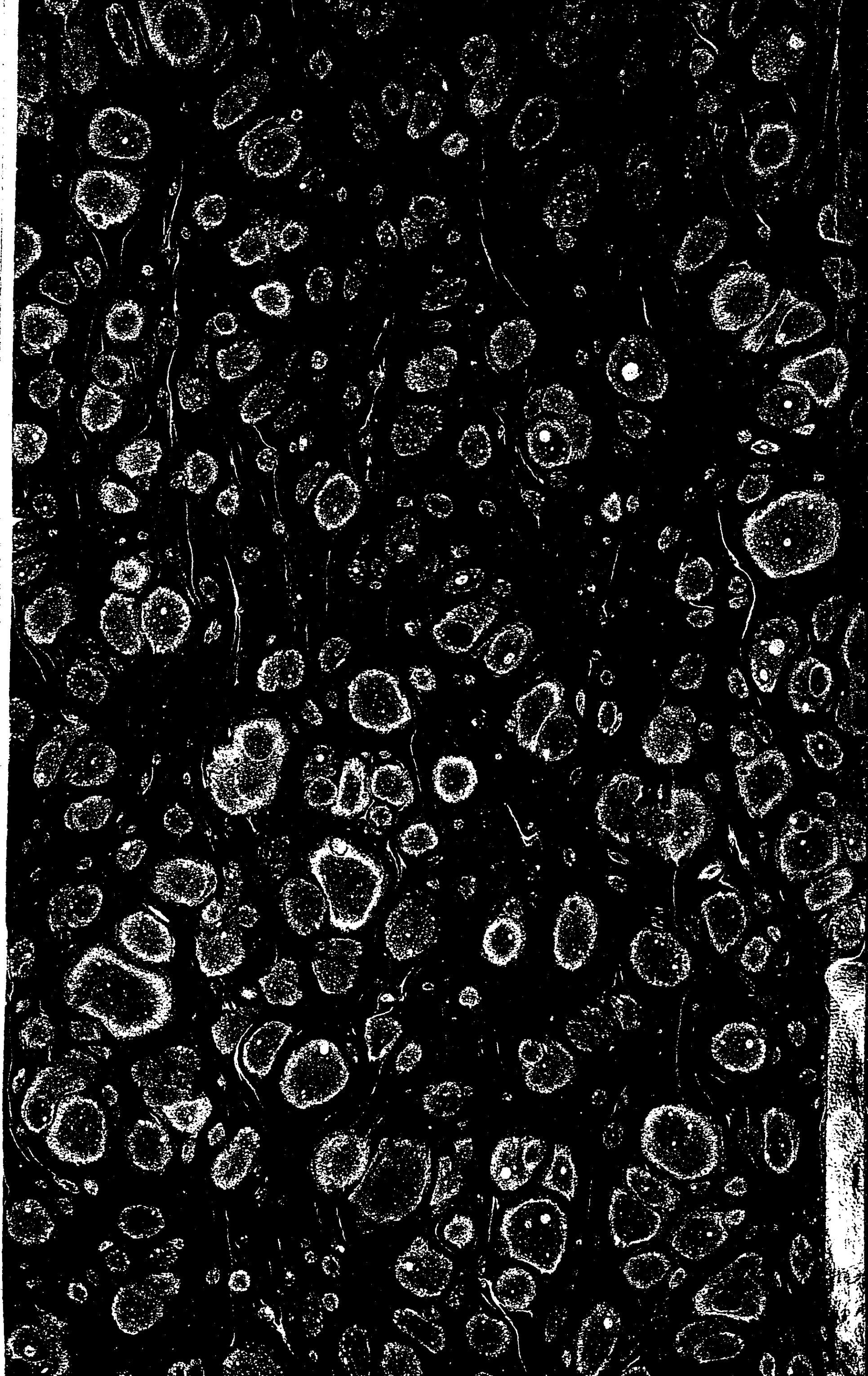
—

Des circonstances douloureuses avaient obligé M. Preiswerk de suspendre la publication du *Morgenland*. Un des numéros de 1843 contenait l'explication d'Aggée. Nous attendions celles de Zacharie et de Malachie, qui devaient paraître dans le courant de l'année 1844. Mais un redoublement d'afflictions diverses n'a pas permis à l'auteur de poursuivre son travail. De là le long retard apporté à cette troisième et dernière livraison.

Dans mon travail je me suis aidé, pour Aggée, de Preiswerk; pour Zacharie, du commentaire anglais de Henry; pour ces deux prophètes et Malachie, du Commentaire de Lisco, des ouvrages exégétiques de Rosenmuller et de Maurer, de l'écrit de J. Chr. K. Hofmann, sur la *Prophétie*, et surtout de la *Christologie* de Hengstenberg. L'explication que le professeur de Berlin a donnée de Zacharie, et en particulier des six derniers chapitres, est un vrai chef-d'œuvre qui laisse bien loin derrière lui les autres ouvrages cités.

Zacharie a été traité avec beaucoup plus de détails qu'Aggée et Malachie. En effet, il est à la fois le plus volumineux, le plus obscur et le plus important des douze petits prophètes. Ses prédictions embrassent l'époque des Juifs du retour et des Maccabées, celle de Jésus-Christ et les destinées finales d'Israël et de l'humanité. Par ses visions il prélude, avec Daniel, aux Révélations de saint Jean, dont il est une des principales clefs.

F. DE R.




UNIVERSITY OF CHICAGO
48 458 115